This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Vet. Fr. III B. 2884

Digitized by Google

E1.

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME VINGT-TROISIEME.

Digitized by Google

TRAITÉS DE CE VOLUME.

Vie d'Homère, *page* 3.
Essai sur la vie et sur la poésie d'Homère, 10.
De la Noblesse, 161.

FRAGMENS.

Des Stromates, 211.
De la fête des Dédales. 220.
Si la prescience des choses futures est utile, 226.
De la Divination, 230.
Lettre sur l'Amitié, 231.
De la Tranquillité, 235.
Contre la volupté, 237.
Contre les richesses, 238.
Qu'il faut instruire les femmes, 239.
De la Calomnie, 241.
Contre les forces du corps, 242.
Pour la beauté, 243.
De la Colère, 244.
Si la cupidité et la tristesse sont des affections de l'ame ou du corps, 247.
Si le siége des passions de l'homme est une partie de l'ame, ou si ce n'en est qu'une faculté, 256.
Du premier livre du Traité de l'ame, 265.
De différens ouvrages, 273.
Pensées diverses, 276.
Chronologie, 283.
Table des mots surannés, 317.
Observations, 343.

Digitized by Google

OEUVRES

MÊLÉES

DE PLUTARQUE,

CONTENANT

VIE D'HOMERE, L'ESSAI SUR SA POESIE,
LE TRAITE DE LA NOBLESSE,

ET PLUSIEURS FRAGMENS,

TRADUITS PAR E. CLAVIER,
Juge au Tribunal Criminel du Département de la Seine.

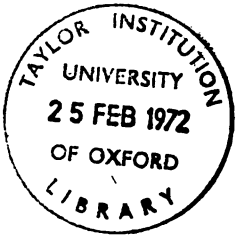
TOME SIXIÈME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,
Rue Croix des Petits-Champs, nº. 33.
AN XII. (1804.)

FRENCH SEMINAR LIBRARY,
TAYLOR INSTITUTION,
OXFORD.
Digitized by Google

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.

MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°. 1583.



Digitized by Google

PRÉFACE.

Me voici enfin arrivé au terme d'une longue carrière dans laquelle je m'étais lancé, sans examiner si mes forces étaient suffisantes pour la parcourir en entier. Flatté par l'idée de voir mon nom accolé à celui du plus célèbre des traducteurs français, je n'avais pas assez réfléchi sur l'étendue des engagemens que je contractais. J'avais lu à la vérité les ouvrages de Plutarque, mais on sait ce que c'est qu'une simple lecture faite sans aucun but particulier. On s'arrête souvent au premier sens qu'on croit appercevoir, et l'on passe légèrement sur les passages corrompus. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de comparer une traduction avec le texte, pour relever les fautes qui peuvent s'y trouver. Il faut peser la valeur des termes, se rendre compte du sens de chaque phrase, et tout examiner avec la plus scrupuleuse attention. Enfin, on se trouve souvent arrêté par des passages corrompus, qu'il faut chercher

Digitized by Google

à rétablir pour leur donner un sens raisonnable. Je devais sans doute prévoir tout cela avant que d'entreprendre ce travail; mais ce qui peut me servir d'excuse, c'est que je croyais pouvoir compter sur des secours qui m'ont manqué. Je savais que M. Wyttembach, savant professeur de Leyde, qui depuis plus de trente ans travaille sur Plutarque [1], qui a collationné ou fait collationner presque tous les manuscrits connus de cet auteur, donnait à Oxford *une nouvelle édition des Œuvres Morales*, qui sont la partie la plus difficile des ouvrages de Plutarque. Le texte était déjà imprimé lorsque j'ai commencé mon travail, je devais donc croire que ses notes paraîtraient avant que j'en fusse aux *Œuvres Mo-*

[1] M. Wyttembach donna en 1772, à Leyde, une nouvelle édition du Traité de Plutarque *De sera Numinis vindicta*, et il fit connaître dès-lors son projet de donner une nouvelle édition de toutes les Œuvres de Plutarque. Il annonça ensuite cette édition comme prête à être livrée à l'impression, dans le troisième vol. de la *Bibliothèque critique*, *Amsterdam*, 1787, et c'est même d'après l'essai qu'il en avait donné dans ce dernier ouvrage, que les directeurs de l'imprimerie d'Oxford ont traité avec lui.

Digitized by Google

rales, et d'après la vaste érudition qui règne dans celles qu'il a publiées sur le traité *De sera Numinis vindicta*, je pensais qu'il ne m'aurait laissé presque aucune difficulté à résoudre. Mais j'ai été trompé dans mon attente [1], et il a fallu, si je puis m'exprimer ainsi, voler de mes propres ailes. Malheureusement je n'étais pas trop préparé à ce genre de travail. Le champ de la littérature grecque est si vaste, qu'il est impossible d'en cultiver toutes les parties avec un soin égal, sur-tout lorsqu'on ne la regarde que comme une diver-

[1] Il paraît même que les notes de M. Wyttembach ne sont pas encore prêtes à paraître; car voici ce qu'il dit dans une lettre qui se trouve à la tête d'un ouvrage intitulé : *Phil. Gul. van Heusde specimen criticum in Platonem*, *Lugduni Batavorum*, 1803 *in*-8°. *Quinque sunt anni, quod Ruhnkenius noster diem obiit : quatuor quod Lugdunum migravi. Horum quinque annorum quotam partem putas Plutarcho me tribuere potuisse? Sex menses, ne hos quidem continuos. Hoc sex mensium spatio confeci animadversiones in Moralium paginas priores centum, a libello de Educatione ad consolationem Apollonii.* On voit par ces expressions que les notes de cette édition de Plutarque sont à peine commencées.

Digitized by Google

sion à des occupations plus sérieuses. Je m'étais donc beaucoup plus occupé des Poëtes, des Historiens et des Orateurs, que des Philosophes; et le peu de temps que j'ai eu pour faire la révision de cette traduction, ne m'a pas permis de suppléer par l'étude aux connaissances qui me manquaient. Cependant quelqu'imparfait que soit mon travail, il ne laissera pas que d'être de quelqu'utilité. Si j'avais entrepris une nouvelle traduction, on pourrait me rendre responsable des fautes que j'aurais commises; mais comme je travaillais sur l'ouvrage d'un autre, on doit me savoir gré de celles que j'ai corrigées; et il faut regarder ce que j'ai fait plutôt que ce que j'ai laissé à faire. J'ai redressé en beaucoup d'endroits la traduction d'Amyot; j'ai expliqué quelques passages qui n'avaient été entendus par aucun des traducteurs précédens; j'en ai corrigé d'autres qui étaient évidemment corrompus, et malgré le peu d'espace dans lequel j'ai été obligé de resserrer mes observations, je n'ai pas laissé que d'y faire entrer quelques discussions historiques assez importantes. J'ai donc fait tout ce que je pouvais, eu égard au peu de temps

Digitized by Google

que j'ai eu pour me préparer, et à la rapidité avec laquelle les volumes se sont succédés.

Quelque nombreuses que paraissent les fautes qu'on a relevées dans l'ouvrage d'Amyot, cela ne doit diminuer en rien l'estime dont jouit cet homme justement célèbre. Il faut considérer, en effet, que beaucoup de ces fautes sont celles du texte sur lequel il travaillait. La première édition de sa traduction des *Vies*, est de 1559, et celle des *Œuvres Morales*, est de 1572, époques auxquelles il n'y avait encore aucune bonne traduction, ni même aucune bonne édition des Œuvres de Plutarque. Il est vrai qu'il corrigea par la suite ces traductions d'après les observations de Xylander et d'Henri Etienne; mais il a eu le mérite d'ouvrir la voie, et il a été le premier qui ait osé donner une traduction complette des Œuvres de Plutarque. Il faut aussi considérer, que dans une entreprise aussi considérable, et où l'on passe à chaque instant d'un sujet à l'autre, il est impossible d'avoir une attention assez soutenue pour ne rien laisser échapper. Je suis donc bien éloigné de partager l'opinion de Bachet de Mézi-

Digitized by Google

riac, qui dit dans son discours sur la traduction, qu'*Amyot n'avoit qu'une médiocre connoissance de la langue grecque, et qu'il n'étoit guère plus savant ès lettres humaines qu'un bon écolier de Réthorique.* Je lui opposerai Henri Etienne, celui de tous les modernes qui a le mieux connu l'universalité de la langue grecque. Il dit dans sa préparation à l'Apologie pour Hérodote, en parlant d'Amyot, *qu'il n'avoit que changé la robe à Plutarque.* Il en fait l'éloge dans plusieurs autres ouvrages, et ces éloges sont d'autant moins suspects, qu'Amyot était évêque et catholique très-zélé, et qu'Henri Etienne étoit calviniste. Lambin, l'un des plus célèbres savans de la même époque, dit dans un discours, en parlant de Plutarque : *Quem ille (Amiotus) Gallice sic interpretatus est, ut omnium aliorum interpretum gloriam extinxerit.* Huet n'en porte pas un jugement moins favorable dans son dialogue *de Claris Interpretibus.* Il est donc probable que Bachet de Méziriac, qui avait lui-même entrepris une nouvelle traduction de Plutarque, a été, sans s'en appercevoir,

Digitized by Google

entraîné par un mouvement involontaire de jalousie. Il n'y a en effet que cette passion qui puisse lui avoir inspiré ce qu'il ajoute, qu'Amyot *eut travaillé beaucoup plus utilement, s'il eut restitué un bon nombre de passages qui véritablement sont dépravés, et dont la correction était facile à un homme qui eut été consommé en la lecture des bons livres.* Il rapporte ensuite huit à dix exemples de noms propres dont la correction avait échappé à Amyot. Les corrections de ce genre sont les plus faciles, il ne faut que de la mémoire pour les faire; et si elles ont échappé à Amyot, c'est qu'il est impossible à un seul homme de tout voir. Mais Bachet de Méziriac ne dit rien d'un grand nombre de passages corrompus ou tronqués, qu'Amyot a rétablis ou suppléés de la manière la plus heureuse. Qu'on prenne, par exemple, les Symposiaques, et qu'on compare sa traduction avec toutes les éditions qui ont précédé celle de M. Wyttembach, on verra combien de passages il y a restitués, et combien il y a rempli de lacunes. Je sais bien que toutes ces corrections ne sont pas d'Amyot;

Digitized by Google

la Popelinière dit quelque part qu'il consultait le savant Turnèbe, qui lui envoyait *les passages tout tournés;* il est probable qu'il consultait aussi les autres savans de son temps; mais pour les consulter, il fallait leur indiquer les passages qui pouvaient être altérés, et il faut déjà être très-savant pour cela, car un ignorant n'est arrêté par rien.

Je sais que M. Wyttembach ne porte pas un jugement très-favorable d'Amyot, dans sa Préface sur les *Œuvres Morales de Plutarque* (édit. in-8°. p. 97); mais je suis tenté de croire que prévenu par l'opinion de Bachet de Méziriac, il n'a fait qu'une attention assez médiocre à cette traduction; effectivement, j'y ai trouvé des variantes dont il n'a rien dit, quoiqu'elles offrissent un sens bien meilleur que les leçons qu'il a laissées dans le texte, et j'en ai donné quelques exemples. D'ailleurs, le langage d'Amyot offre des difficultés, même à beaucoup de Français, il ne serait donc pas étonnant que M. Wyttembach eut souvent eu de la peine à l'entendre. Enfin, quoiqu'il n'en ait pas tiré tout le parti possible, il n'a pas laissé que d'y prendre une infinité de

Digitized by Google

corrections, et le remplissage de beaucoup de lacunes, comme on peut s'en convaincre en parcourant les variantes qui sont au bas des pages de son édition; on y trouvera à chaque instant le nom d'Amyot, et cependant, il ne l'a pas cité toutes les fois qu'il a fait usage de ses corrections, et en voici la preuve. Il y a dans le texte de Plutarque, Livre III, Problême 6, pag. 660 : μάλιστα δὲ τοὺς περὶ πῶλον καὶ ὠδῖνας· χεομένους αὐτῷ διαλυθῆναι. M. Wyttembach propose de lire : μάλιστα δὲ τοὺς παρὰ πῶλον καὶ ὠδῖνας. Amyot a traduit, Tome XIII, p. 146 de cette édition : *mais qui faisoit encore plus de mal à ceux qui en usoient après avoir bien beu et fait grande chere en un festin.* Page 662, M. Wyttembach propose de mettre devant ἀφιᾶσι une négation qui se trouve dans la traduction d'Amyot. Livre VI, Probl. 8, p. 832; M. Wyttembach propose de lire πτόλιμον, au lieu de πολόλιμον; cette correction se trouve aussi dans la traduction d'Amyot, pag. 289. Je pourrais en citer d'autres exemples, mais je me borne à ceux-ci. Je suis bien éloigné de croire que ce soit à dessein que M. Wyttem-

Digitized by Google

bach ait oublié de citer Amyot, il est trop riche de son propre fonds pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir cherché à se parer des dépouilles d'un autre. Mais il est probable qu'il aura noté ces variantes en marge de quelque exemplaire en lisant la traduction d'Amyot, et qu'ayant ensuite oublié d'où il les avait tirées, il aura cru que c'étaient ses propres conjectures.

Au reste, rien ne prouve mieux l'injustice de toutes les critiques auxquelles Amyot a été en butte, que le succès de ses traductions. Il y en a trois sur-tout, qui malgré les changemens que notre langue a éprouvés, jouissent toujours de la même estime, savoir; celle des *Amours de Théagènes et de Chariclée, par Héliodore.* Celle des *Amours de Daphnis et Chloé, par Longus*, qui se réimprime presque tous les ans : et celle de *Plutarque*, qui, toute volumineuse qu'elle est, a eu trois éditions depuis vingt ans, et qui, auparavant, avoit été imprimée un nombre infini de fois, dans tous les pays et dans tous les formats.

On s'est plaint, à ce qu'on m'a dit, du peu d'ordre qui règne dans cette édition, sur-tout

Digitized by Google

dans les Œuvres Morales, où l'on a changé celui qui subsistait dans les anciennes éditions. On s'est plaint aussi de ce qu'on y a laissé quelques notes inutiles; et enfin, de ce qu'on y a mis un volume entier de vies, qui n'a presque d'autre mérite que celui de se trouver dans l'édition de Vascosan. J'ai été le premier à m'appercevoir de ces défauts, mais il n'était pas en mon pouvoir d'y remédier; je ne m'étais pas chargé de donner une nouvelle édition de Plutarque, mais seulement de revoir celle donnée par *Brotier* et *Vauvilliers*, à mesure qu'on la réimprimait. Je ne suis donc responsable que de ce que j'y ai ajouté, tout le reste m'est absolument étranger.

Il me reste maintenant à rendre compte des ouvrages qui composent ce volume, et dont quelques-uns paraissent ici pour la première fois en français.

Les deux premiers ne forment qu'un seul traité dans les anciennes éditions; mais H. Etienne qui en imprima la première partie à la suite de l'ouvrage intitulé : *Homeri et Hesiodi Certamen*, 1593, in-8°., et Th. Gale, qui fit imprimer la seconde dans le recueil inti-

Digitized by Google

tulé : *Opuscula Mythologica Physica et Ethica. Amstelodami*, 1668, 8°. ont bien vu que cela formait deux ouvrages différens, et à leur exemple Jos. Barnès les a séparés dans l'édition qu'il en a donnée à la tête de son Homère. Le premier est une *Vie très-abrégée d'Homère*, et elle ne nous apprend presque rien qu'on ne trouve ailleurs. Le second est *un traité sur la vie*, et *sur-tout sur la poésie d'Homère* C'est, pour me servir de l'expression créée par les Allemands, un veritable *essai Æsthétique* sur ce poëte. On le trouve, ainsi que le précédent, dans presque toutes les éditions d'Homère, mais il n'en a pas été mieux traité pour cela; et, à l'exception de Jos. Barnès, tous les éditeurs, sans en excepter M. Wyttembach, ont à peine cru qu'il méritât quelque soin; aucun d'eux n'a même pris la peine de vérifier les citations d'Homère qui s'y trouvent à chaque instant. Il a donc fallu me livrer à ce travail; je l'ai fait avec la plus grande exactitude, et j'ai souvent eu lieu de m'en applaudir, puisque cela m'a conduit à corriger ou à expliquer plusieurs passages de cet essai qu'on n'avait pas entendus.

Digitized by Google

Cet ouvrage a toujours été publié sous le nom de Plutarque, à qui il est attribué par tous les manuscrits. Cependant on doute qu'il soit de lui, et M. Wyttembach est le premier qui lui ait donné place dans les collections des ouvrages de cet auteur, sans cependant croire qu'il soit de lui. Thomas Gale dit dans la préface du recueil que je viens de citer, qu'il croit que cet ouvrage est de Denys d'Halicarnasse; et ses raisons ont paru si spécieuses à Barnès, qu'il témoigne son étonnement de ce que Hudson ne lui a pas donné place dans l'édition qu'il a publiée à Oxford, en 1704, des œuvres de ce savant Rhéteur. Clarke, dans ses notes sur Homère, le cite toujours sous le nom de Denys d'Halicarnasse, et cette opinion a été adoptée par quelques autres savans. J'avoue cependant que je ne puis la partager. Je n'oserais pas affirmer que cet ouvrage fut de Plutarque, mais il me paraît démontré qu'il n'est pas de Denys d'Halicarnasse; on n'y trouve en effet ni le goût exercé, ni la sagacité de ce savant critique. D'ailleurs, il ne paraît pas qu'il se fut jamais occupé des matières philosophiques, et l'auteur de

Digitized by Google

ce traité en avait une profonde connaissance. Mon savant ami, le Dr. Coray, croit que cet ouvrage pourrait bien être de Porphyre, et il se fonde sur ce qu'on y trouve beaucoup de ces allégories et de ces subtilités qui lui sont attribuées dans les Scholies sur Homère, publiées à Venise par M. de Villoison. Comme Porphyre ne s'était pas moins occupé de la Grammaire et des Belles-Lettres, que de la Philosophie, et comme il avait beaucoup travaillé sur Homère, cette opinion me paraît assez vraisemblable. Au reste, quelqu'en soit l'auteur, ce traité mérite d'être lu, c'est une excellente introduction à la lecture des ouvrages du prince des poëtes. Celui qui l'a écrit, a été trop loin sans doute, en voulant y trouver les germes de toutes les connaissances; mais il a suivi en cela l'exemple de plusieurs anciens philosophes, qui cherchaient souvent à autoriser leurs opinions par les vers d'Homère.

Le traité qui vient ensuite, est celui *de la Noblesse*. Arnaud du Ferron, savant jurisconsulte de Bordeaux, en avait fait une traduction latine, qu'il fit imprimer en 1556, à

Digitized by Google

Lyon, chez Seb. Gryphius; mais le texte grec a été publié pour la première fois par Jean-Chrétien Wolff, dans le quatrième volume du recueil intitulé : *Anecdota Græca sacra et profana, Hamburgi*, 1722-24, in-8°., 4 vol.; et M. Wyttembach l'a fait réimprimer dans le cinquième volume de son édition des Œuvres de Plutarque. Il a déjà été traduit en français par l'abbé Ricard, qui l'a fait entrer dans le dernier volume des Œuvres Morales. Il a donc fallu aussi lui donner place dans cette collection, dans laquelle il ne méritait pas d'entrer; car ce traité n'est autre chose qu'une déclamation en faveur de la Noblesse, écrite par quelque Italien, du quatorzième ou du quinzième siècle, qui s'exerçait à écrire en grec. Je dis quelque Italien, parce qu'on y trouve des tournures de phrases entièrement latines, comme l'a remarqué M. Wyttembach. Les fragmens d'anciens auteurs qui y sont cités, sont tous tirés du recueil de Stobée, et c'est là tout ce qu'il y a d'intéressant dans cette insignifiante rapsodie, que je n'aurais pas eu le courage de traduire, si je n'avais été aidé par le travail

Digitized by Google

de l'abbé Ricard que j'ai adopté, en y faisant cependant un très-grand nombre de corrections.

Les différens fragmens qui viennent ensuite, sont tirés du recueil que M. Wyttembach en a donné dans le volume que j'ai déjà cité. J'ai traduit tous ceux qui pouvaient être de quelqu'intérêt, et auxquels je pouvais donner un sens raisonnable. M. Wyttembach a recueilli tout ce qui nous reste des commentaires de Plutarque sur *le Phaedon de Platon* sur *Aratus*, *Hésiode* et *Nicandre*. Ces fragmens, qui roulent presque tous sur des questions de grammaire, et qui ne sont presque jamais rapportés dans les termes même de l'auteur, peuvent bien trouver place dans une édition grecque et latine, mais ils auraient été inutiles dans cette collection.

Dans le nombre des fragmens que j'ai traduits, il y en a deux plus considérables, qui ont été publiés pour la première fois en 1778, à Londres, par Tyrrhwitt, d'après un manuscrit de la bibliothèque Harléienne. M. Schneider les fit réimprimer à Strasbourg, en 1775, à la suite du Traité de Plutarque, de

Digitized by Google

de l'Education des Enfans. Ces deux éditions sont toutes grecques. L'abbé Ricard est, à ce que je crois, le premier qui ait traduit ces deux fragmens; ils font partie du dix-septième volume de sa traduction des OEuvres Morales; il ont aussi été traduits en latin par M. Wyttembach, qui les a fait réimprimer dans le recueil des Fragmens de Plutarque, et qui les a très-heureusement rétablis en beaucoup d'endroits par ses savantes conjectures. Je les ai presque toujours suivies, et, graces à son travail, je crois être parvenu à donner une traduction, si non fidèle, au moins vraisemblable, de ces deux opuscules, qui, tout mutilés qu'ils sont, ne laissent pas que d'être très-intéressans par les recherches qu'ils renferment sur la spiritualité de l'ame, et sur l'origine de nos sensations.

Comme une Chronologie est absolument nécessaire pour la lecture des *Vies de Plutarque*, et que celle que Dacier a mis à la suite de sa traduction est trop abrégée, j'ai pris le parti d'extraire des *Tablettes chronologiques* de Lenglet Dufresnoy, tout ce qui pouvait avoir rapport aux différens personnages

Digitized by Google

dont Plutarque a écrit les vies. Quoique cette chronologie ait quelques erreurs, je l'ai laissée telle qu'elle était; il aurait fallu pour y faire quelques changemens, entrer dans des discussions auxquelles je n'ai pas eu le temps de me livrer. D'ailleurs, le but d'une chronologie pareille est seulement d'indiquer à-peu-près les dates des événemens aux lecteurs ordinaires. Ceux qui désirent plus d'exactitude, feront bien de ne pas lire ces vies sans avoir sous les yeux, ou le *Rationarium temporum*, du P. Petau, ou la Chronique de Simson (*Simsonis Chronicon*), avec les excellentes notes de Wesselingius, ou les Annales d'Ussérius, qui sont en ce genre les trois meilleurs ouvrages que je connaisse.

On a donné dans le douzième volume de cette collection, la vie de Plutarque, par Dacier, mais on n'y a pas mis le Catalogue de ses ouvrages, ce qui est cependant la partie la plus intéressante de la vie d'un homme de lettres. C'est pour réparer cet oubli, que j'ai traduit le Catalogue attribué à Lamprias; et on le trouvera à la suite de cette préface.

Il est du devoir d'un éditeur de dire quel-

Digitized by Google

ques mots de ceux qui l'ont précédé dans la même carrière; je ne puis donc me dispenser de rendre hommage à la mémoire des trois savans qui ont présidé à l'édition dont celle-ci est la réimpression.

GABRIEL BROTIER, né à Tannay dans le Nivernois, le 5 Septembre 1723, fut envoyé à Paris de bonne heure pour y faire ses études; il fut mis en pension chez Charles Le Beau, professeur de Rhétorique au collége des Grassins, et ensuite professeur au collége royal, et secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il y fit connaître ses dispositions à l'étude, et parvenu à l'âge de choisir un état, il entra au noviciat des Jésuites, le 19 Janvier 1740. Il passa ensuite au collége de Louis-le-Grand, et ses travaux constans le firent choisir pour préfet des *Enfans des langues*, destinés à être interprêtes chez les nations orientales. Il fut nommé, en 1756, *Bibliothécaire* de ce collége. L'institut des Jésuites ayant été supprimé, en 1762, il se retira chez M. Delatour, imprimeur libraire, son ami.

Les autres circonstances de sa vie nous sont très-peu connues. *Brotier*, son neveu, a jugé à

Digitized by Google

propos de mettre quelques-unes de ses paroles mémorables, à la fin de l'ouvrage intitulé: *Paroles mémorables recueillies par G. Brotier, Paris,* 1790, in-12. Beaucoup de ces paroles sont plutôt les pensées du neveu que celles de l'oncle, qui ne s'était sans doute jamais beaucoup occupé de matières politiques.

Il fut reçu de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 2 Décembre 1780, et mourut le 12 Février 1789.

Ses principaux ouvrages sont: 1°., une édition de Tacite, enrichie de notes et de dissertations, avec des supplémens, pour ce qui nous manque de Tacite, et des cartes géographiques, Paris, 1771, 4 vol. in-4°. Cette édition, qui est un chef-d'œuvre de typographie, avait été commencée, en 1762. Les circonstances ayant forcé Brotier à se retirer pendant quelque temps dans l'étranger, il ne put la reprendre qu'à son retour, et elle ne parut qu'en 1771. Une année après sa publication, il se détermina à en donner une édition moins dispendieuse, et qui contiendrait plusieurs parties nouvelles qui n'avaient pu entrer

Digitized by Google

dans la première, telles que l'Histoire de Trajan, une Politique extraite de Tacite, plusieurs Dissertations importantes, et un supplément au Dialogue des Orateurs. Elle a paru à Paris, en 1776, en 7 vol. in-12. On assure que les Anglais ont refondu ces deux éditions en une seule, qu'ils ont imprimée magnifiquement à Londres ou à Oxford, en 5 vol. in-4°.

2°. Une édition de Pline le Naturaliste, Paris, Barbou, 1779, 6 vol. in-12, Elle est accompagnée de notes qui sont peu importantes du côté de la critique, mais qui ne laissent pas que d'être assez intéressantes. L'abbé Brotier connaissait très-bien les livres modernes, et c'est principalment d'après eux qu'il a illustré Pline. Il avait fait sur cet auteur un travail très-étendu, probablement dans le même genre. Ce travail, qui formait six volumes in-folio, avait passé, ainsi que plusieurs manuscrits que l'abbé Brotier avait eus de la bibliothèque du Collége de Clermont, entre les mains de son neveu, et après sa mort entre celles de ses héritiers. Mon savant ami, Chardon de la Rochette, a fait ce qu'il a pu pour déterminer le Gouvernement à acheter

Digitized by Google

tous ces manuscrits, et à en enrichir la Bibliothèque nationale. Il n'y a pas réussi, et il est probable que tout cela est passé dans l'étranger.

3°. *Renati Rapini Hortorum libri IV, et cultura hortensis. Hortorum historiam addidit Gabr. Brotier. Parisiis*, Barbou, 1780, in-12.

4°. *Phaedri Augusti liberti fabularum libri V, cum notis et supplementis Gabr. Brotier. Accesserunt paralellae Joannis de la Fontaine fabulae. Parisiis*, Barbou, 1783, in-12. Il a quelquefois fait usage dans ses notes d'un manuscrit des fables de Nicolas Perot, savant prélat italien, qui sur la fin du quinzième siècle avait mis en vers latins une partie des fables d'Esope, et avait souvent mis Phèdre a contribution. Ces fables ne sont pas encore imprimées.

5°. Les premiers volumes de l'édition de Plutarque, publiée par *Cussac*, en 1783.

6°. Réflexions ou sentences, et Maximes morales de M. le duc de la Rochefoucault, avec des observations de M. l'abbé Brotier, Paris, 1789, in-12. Cette édition, qui est la

Digitized by Google

plus complette des Maximes de la Rochefoucault, n'a paru qu'après la mort de l'abbé Brotier.

7°. Paroles mémorables recueillies par *Gab. Brotier*, publiées par *A. C. Brotier*, neveu, Paris, 1790, in-8°.

8°. Le Manuel d'Epictète, nouvellement traduit du grec, précédé d'un discours sur la vie et sur la morale d'Epictète, par *Gabriel Brotier*. Paris, Mérigot jeune, 1793, in-12.

Je n'ai rien dit de quelques petits ouvrages, dont on peut voir une notice détaillée à la fin des Maximes de la Rochefoucault, dont j'ai parlé ci-dessus.

Il avait laissé en manuscrit le Commentaire sur Pline, dont j'ai parlé; une Histoire du Nivernois, et un Supplément à l'Abrégé chronologique de l'Histoire de France du président Hénault.

André-Charles Brotier, neveu du précédent, né aussi à Tannai en Nivernois, a été beaucoup plus connu par le rôle qu'il a joué dans la révolution, que par ses ouvrages. Il a présidé à une partie de l'édition de Plutarque, donnée par *Cussac*.

Digitized by Google

Il a aussi coopéré à la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, 13 *vol. in-8°*, publiée par le même libraire, et à la traduction d'une partie des comédies d'Aristophane.

Il fut déporté à la Guiane, par arrêté du Directoire, et est mort à Sinamari le 26 Fructidor an 6, âgé de 47 ans.

Quant à Vauvilliers, comme M. Duret, son neveu, a donné sur lui une notice qui a été insérée dans le 4e. vol. du Magasin encyclopédique de l'an X, pag. 343. Je crois ne pouvoir mieux faire que de la transcrire en entier.

JEAN-FRANÇOIS VAUVILLIERS, d'une famille originaire de Noyers, en Bourgogne, eut pour père *Jean Vauvilliers*[1], professeur d'éloquence à l'université de Paris, et de langue grecque au collége royal. Comptant dans sa famille d'autres savans illustres, et notamment Bénigne Grenan, que ses Odes latines ont rendu célèbre, il eut des occasions de dé-

[1] On connaît de M. Vauvilliers, le père, quelques discours latins, un entre autres : *de præstantia Græcarum litteraram*, est imprimé à la fin de l'*Essai sur Pindare*.

Digitized by Google

velopper de bonne heure son penchant et son aptitude pour les langues anciennes. Aussi, remporta-t-il dans tous ses cours les prix de l'université, et il soutint, de la manière la plus brillante, ses exercices de rhétorique et autres, qu'un bon usage avait consacrés.

Un pareil début a toujours de l'influence sur l'ame des jeunes gens : et Vauvilliers, jaloux dès-lors de se faire un nom dans les lettres, employa sa jeunesse à l'étude approfondie du grec et du latin, et y réussit au point que, dans un âge encore voisin de l'enfance, il était en état de suppléer son père.

Il occupa pendant plusieurs années un emploi littéraire à la Bibliothèque royale; et, en 1766, il fut nommé lecteur et professeur de grec, au collége royal de France. Il en a exercé les fonctions pendant vingt-quatre ans, avec une réputation méritée, qui lui attira des auditeurs savans eux-mêmes.

Son *Essai sur Pindare* [1], et son *Examen du gouvernement de Sparte* [2], lui assignèrent

[1] Paris, 1772, in-12.

[2] *Examen historique et politique du gouvernement*

Digitized by Google

un rang distingué dans la littérature, et lui ouvrirent les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1782.

L'*Essai sur Pindare* montra, pour la première fois, une traduction poétique de cet auteur; et les notes grammaticales et les dissertations nombreuses qui l'accompagnent, prouvèrent, ainsi que l'*Examen du gouvernement de Sparte*, combien cet helléniste avait de sagacité dans la discussion, de profondeur dans son érudition, de tact et de finesse dans le jugement, de facilité et d'élégance dans l'expression de la pensée. M. Heyne, dont l'érudition est si grande, et le goût si sûr et si éclairé, a loué, dans l'*Essai sur Pindare*, le travail, l'élégance du goût, et la sagacité critique. *Studium, judicii elegantiam, grammaticum acumen* [1].

On peut voir dans les Mémoires de l'Académie dont il était membre, les services qu'il

de Sparte, ou Lettres sur la législation de Lycurgue, en réponse aux doutes proposés par M. l'abbé Mably. Paris, 1769, in-12.

1 Vid. Heyne, V. *cl. ad Pindarum*, p. 109.

Digitized by Google

a rendus à la littérature grecque [1], services dont il reçut la récompense par une pension de 1,500 fr. ayant été l'un des académiciens choisis pour travailler aux notices des manuscrits de la Bibliothèque. C'est de lui que sont, dans les tomes 1er. et 3e. de ces Notices, celles des manuscrits des tragédies d'Æschyle.

Un des principaux ouvrages de *Vauvilliers*, et celui qui a le mieux établi sa réputation d'helléniste, est l'édition de Sophocles, qu'il continua après la mort de M. J. Capperonnier. Cette édition [2], dont le texte, soigné par Capperonnier, n'est que la répétition de celui de Johnson, mérite d'être recherchée à cause des notes. Elles sont toutes de Vauvilliers, et offrent par-tout une grande connais-

[1] Dans le tome 46 des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, il y a quatre dissertations de Vauvilliers sur Pindare. La première, traite de la quatrième Isthmienne; la seconde, de la huitième Néméenne; la troisième, de la quatrième Néméenne; la quatrième, de la septième Olympique.

[2] *Sophoclis Tragœdiæ septem, etc. Editionem curavit J. Capperonnier, etc. Eo defuncto, edidit, notas, præfationem et indicem adjecit J. F. Vauvilliers, etc.* 1781, 2 vol. in-4°.

Digitized by Google

sance de la langue et de la partie métrique. Quoiqu'un savant célèbre, dans un commentaire hérissé d'injures latines, ait prononcé que Vauvilliers était un ignorant, et lui ait prodigué les épithètes les plus odieuses, les lecteurs sans partialité n'en ont pas rendu moins de justice à l'éditeur de Sophocles, et ils ont gémi de ce que les lettres appelées *humaniores*, humaines par excellence, n'avaient pas mis plus de douceur et d'aménité dans le cœur d'un homme qui avait passé dans leur commerce presque toute sa vie. Le jugement porté de l'ouvrage dont je viens de parler, par le savant éditeur de la bibliothèque de Fabricius, défend assez Vauvilliers, et explique les motifs d'une animosité que son ardent adversaire poussa jusqu'au scandale [1].

[1] « *Vauvilliers*, dit M. Harles, *in adjunctis observationibus incredibilem diligentiam ac subtilem lin-* « *guæ atque elegantiarum græcarum scientiam osten-* « *dit, et iis quæ Dawes, Brunck, in minoribus* « *præcipuè editionibus Heath, Walknaer, Toup,* « *Musgrave adtulerunt, diligenter usus, haud pauca* « *melius perspexit, multaque loca tentavit. Heathii,* « *Brunkiique emendationes sepæ probat, haud tamen* « *raro rejicit illorum suspiciones. Eâ autem liberalitate*

Digitized by Google

Vauvilliers a donné quelques autres ouvrages, tels que des *Extraits de divers auteurs grecs, à l'usage de l'Ecole militaire* [1]; une *Lettre sur Horace* [2]; la continuation de l'*Abrégé de l'Histoire universelle* [3]; des *Vies pour le recueil des portraits des hommes et des femmes illustres de toutes les nations* [4]; des notes dans l'édition du *Plutarque d'Amyot*, par *Cussac*; et plusieurs oraisons funèbres, panégyriques, et discours, tant en français qu'en latin [5]. On retrouve par-tout le savant du premier ordre, et le bon écrivain : double mérite rarement réuni.

On a cherché vainement dans les papiers de Vauvilliers un travail fort étendu sur Thu-

« *conflavit sibi odium Brunkii, qui in notis ad Aristo-* « *phanem et ad majorem Sophoclis editionem eum valdè* « *carpit, acerbiusque refutat* ». Tom. II, p. 224.

[1] 6 vol. in-12, 1768.

[2] Adressée aux auteurs du Journ. des Sav. 1767, in-12.

[3] 1787, in-8°. figures.

[4] Duflos, 1787, in-folio.

[5] *De græcarum litterarum præstantia et utilitate oratio inauguralis*, 1766, à la fin de l'*Essai sur Pindare*. — *Ludovico XV, regi Galliarum dilectissimo laudatio funebris jussu et nomine Collegii regii dicta a J. F.*

Digitized by Google

cydides [1], dont il s'occupait depuis un grand nombre d'années. Il avait aussi promis une Dissertation sur l'écriture homérique [2]; mais la révolution vint interrompre le cours de ses travaux littéraires.

Vauvilliers, ardent ami de sa patrie, se livra tout entier à la satisfaction de la servir. Il fut long-temps président de la première commune de Paris, et lieutenant de maire, chargé de l'approvisionnement de la capitale. Les temps étaient difficiles; les grains avaient été resserrés par la cupidité et par la crainte; on était à chaque instant sur le point de manquer; la subsistance du lendemain était rarement assurée.

Vauvilliers, *etc.* Paris, 1774, in-4°. — Idylle sur la naissance de monseigneur le Dauphin, par M. Vauvilliers, etc. Paris, 1781, in-4°. — Le 2 Juin 1777, il prononça l'Oraison funèbre du duc de la Vrillière. Elle fut imprimée, mais non publiée, à cause de la mauvaise réputation du ministre. On en fut généralement content. On trouva qu'il excusait plus qu'il ne louait, circonstance qui, selon moi, honore beaucoup Vauvilliers.

[1] Vid. *Præf. ad Sophocl.* p. iij, et *Not. ad Elect.* v. 830, p. 36, t. I.

[2] Vid. *Not. ad OEdip. Colon.* v. 137, t. II, p. 2.

Digitized by Google

Alors un homme accoutumé à feuilleter des manuscrits grecs, osa, en tremblant, se charger du pénible fardeau d'alimenter Paris. Il se servit pour les achats d'habiles intermédiaires, qui trouvèrent des subsistances; et bientôt certain de l'approvisionnement de la Capitale pour plusieurs jours, il employa prudemment ce superflu à garnir les marchés des provinces voisines; et, par cette heureuse adresse, il ranima la confiance éteinte, rétablit une abondance imprévue, et fit baisser sensiblement le prix des grains.

Ce ne fut pas sans péril qu'il réussit dans ses projets. Un peuple manquant de pain, accuse ceux qui sont chargés de lui en fournir. Aussi, dans les premiers temps de la disette, la vie de Vauvilliers, fut plusieurs fois exposée, sur les ports, dans les places publiques, et même dans les sections. Par-tout où il y avait quelque émeute, il s'y présentait avec calme, avec intrépidité; et s'il pouvait faire entendre sa voix éloquente, il était sûr de persuader.

Dans l'un des districts du faubourg Saint-Antoine, on faisait les motions les plus incen-

Digitized by Google

diaires; il fallait piller, il fallait pendre les boulangers. Vauvilliers y court, pénètre dans cette assemblée tumultueuse; aussitôt on l'accable de vociférations, de menaces; on le saisit. Ses gardes effrayés, n'osent pas le défendre, n'osent pas l'entourer. Vauvilliers se recueille, laisse calmer cette première effervescence, élève la voix, se fait écouter; reproche aux motionnaires leur imprudence; leur dit que l'agitation inquiète du peuple, est la principale cause de la disette; que leurs cris sont un signal qui fait enfouir les blés; qu'au surplus la provision de trente-six heures est assurée; qu'il y a des avis d'arrivages pour les jours suivans; qu'il veille pour eux, et qu'ils ne manqueront pas. Son accent était pathétique, il était paternel; et les mêmes gens qui, l'instant d'auparavant, voulaient l'attacher au fatal réverbère, lui composèrent une garde nouvelle, et presque tous le reconduisirent chez lui, au milieu de la nuit, en lui prodigant les remercimens, les excuses et les noms les plus flatteurs [1].

[1] J'ai retrouvé les titres de deux petites brochures que Vauvilliers publia vers cette époque :

Des

Digitized by Google

Des services si importans furent mal récompensés. On compta pour rien ses talens administratifs, sa probité sévère, son rare désintéressement, et son dévouement absolu; on ne vit que son opinion politique et religieuse, qui ne variait pas avec les circonstances; et ses ennemis l'attaquèrent, pour se donner un vernis de popularité. Après avoir, pendant quelque temps fait tête à l'orage, il eut la sagesse de céder; il donna sa démission, et rendit ses comptes; *mauvais* exemple, que depuis on s'est peu soucié d'imiter.

Peu de temps après, il aurait pu siéger à l'assemblée constituante; sa qualité de premier suppléant de la députation de Paris l'y

« Lettre pour l'exécution d'un arrêté de la commune, « par lequel elle offrait de prêter 300,000 liv. aux bou- « langers peu fortunés; par Vauvilliers, lieutenant de « maire, 5 Novembre 1789, in-4°.

« Motion faite dans l'assemblée des représentans de « la commune, le 14 Décembre 1789, sur l'étendue du « gouvernement de Paris, in-8°.; par Vauvilliers, lieu- « tenant de maire ».

En 1791, il fit plusieurs mémoires sur l'approvisionnement de Paris, en bois et charbon, et sur la navigation de la Seine et des rivières y affluentes, in-4°.

Digitized by Google

appelait. Il refusa; préférant la retraite et l'espoir d'un doux repos à une place qui devait cependant lui assurer une aisance que l'état de sa fortune ne lui permettait pas de dédaigner, et lui donner de fréquentes occasions de faire briller le talent oratoire qu'il possédait à un dégré si éminent, sur-tout dans les discours improvisés.

Mais il ne trouva point cette tranquillité qu'il s'était promise. Voyant avec douleur les atteintes portées à la religion, il crut devoir publier son opinion sur la Constitution civile du clergé [1]. On ne lui pardonna pas d'avoir imprimé sa pensée.

Il fut successivement chassé du Collége de France, persécuté aux jours affreux de Septembre, contraint à se cacher; découvert et arrêté dans sa retraite; détenu long-temps; et cependant mis en liberté, avant le 9 thermidor, par le représentant en mission dans le département de Seine et Oise; puis appelé à Paris, par le ministre Benezech, pour administrer les subsistances sous ses ordres; mais

[1] *Le Témoignage de la raison et de la foi contre la Constitution civile du clergé*, 1791, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

arrêté de nouveau, pour avoir été désigné aussi par les partisans de Monsieur [1], comme bon administrateur des subsistances, dans le moment où il était employé comme tel par un ministre du directoire (ce qui ne prouvait rien autre chose que l'accord de tous les partis sur ses connaissances administratives); traduit, pour ce grand crime, au conseil de guerre, au jury de Versailles, au jury de Paris, innocenté par-tout, et enfin relâché; nommé immédiatement après *membre du conseil des Cinq-cents*, et, en cette qualité, proscrit de nouveau au 18 fructidor, et obligé de fuir sa patrie.

Paul Ier., qu'il avait eu l'honneur de complimenter à Paris, lui écrivit en Suisse une lettre flatteuse, et le nomma *membre de l'Académie des Sciences de Pétersbourg.* Mais la température d'un climat si différent du nôtre, et l'isolement où il se trouvait loin de sa famille et de son pays, influant sur une santé usée par de longs travaux et d'amères persécutions, ont rendu inutiles et vains les pré-

[1] C'est à ce titre qu'il fut impliqué dans l'affaire de Brotier et de Laville-Heurnois.

Digitized by Google

paratifs qu'il avait faits pour retourner en France.

Par sa mort, arrivée à Pétersbourg, le 23 Juillet dernier, à l'âge de 64 ans, les lettres ont perdu un savant et un écrivain recommandable; la patrie un homme capable de lui rendre de nouveaux services; ses parens et ses amis, l'homme le plus aimable et le plus affectionné. Ses mœurs étaient simples et douces, sa piété éclairée et tolérante, sa conversation agréable et instructive. Quand on avait le plaisir de l'entendre, on perdait l'envie de se faire écouter.

Dans le temps qu'il gérait les subsistances, des libellistes, indignes de croire à la vertu, ne concevant pas qu'on eût tant d'occasions de faire fortune, et qu'on les rejetât, ont osé attaquer sa probité, et lui ont reproché sa richesse. Tout son avoir, saisi par le domaine, lors de sa proscription de fructidor, a été estimé de 16 à 1,700 fr., sa bibliothèque comprise; et la vente de ses effets, à Pétersbourg, a produit une somme à-peu-près égale, à peine suffisante pour payer ses dettes. Voilà, je crois, la meilleure réponse à ces écrivains calomniateurs.

Digitized by Google

La famille de Vauvilliers espère retrouver deux manuscrits de lui ; l'un est un ouvrage de longue haleine, sur les sociétés politiques ; l'autre, dont on aura une opinion avantageuse, en lisant ses Dissertations dans les mémoires de l'Académie, et son Essai sur Pindare, est la traduction entière de cet auteur.

L'Auteur de cet éloge n'a pas cru devoir parler de quelques travers de Vauvilliers, dont on trouve des traces dans plusieurs de ses notes sur Plutarque, que j'aurais voulu pouvoir supprimer pour l'honneur de sa mémoire. J'imiterai son silence à cet égard, et je n'irai point chercher à troubler les cendres d'un homme qui a pu s'égarer, mais qui s'est égaré de bonne foi, et qui a eu le courage de manifester son opinion, lors même qu'il y avait le plus de danger à le faire.

Je dois, avant de terminer cette Préface, témoigner ma reconnaissance au Dr. Coray, mon ami, qui m'ayant dirigé jadis dans l'étude de la Langue et de la Littérature Grec-

Digitized by Google

ques, a toujours continué à m'aider de ses conseils dans les différens travaux que j'ai entrepris. Il a revu toutes les feuilles de ce dernier volume à mesure qu'on les imprimait. Je lui dois l'interprétation de plusieurs passages très-difficiles, et quelques corrections très-ingénieuses qu'on trouvera dans mes notes. Graces à ses soins, j'ose me flatter que cette traduction a tout au moins le mérite de la fidélité. J'aurais voulu qu'elle eût eu aussi celui de l'élégance, mais cela était difficile pour des ouvrages qui, pour la plupart, n'avaient jamais été traduits en français, et dans lesquels il a fallu nécessairement conserver beaucoup de mots étrangers à notre langue, faute d'en trouver qui pussent leur correspondre exactement.

Digitized by Google

LAMPRIAS A SON AMI.

Des écrits de Plutarque de Chæronée.

« Je n'ai oublié ni les liaisons intimes que « nous avions contractées jadis dans l'Asie, « ni ton goût pour tous les genres de connais- « sances, ni l'attachement que tu conserves « pour tes amis. Dès l'instant donc que j'ai « reçu ta lettre, j'ai reconnu ton nom, et j'ai « éprouvé la sensation la plus agréable en ap- « prenant que tu jouis d'une bonne santé, et « que tu te rappelles encore de moi. Je t'en- « voie le Catalogue que tu me demandes « des ouvrages de mon père, et je te prie « de vouloir bien agréer l'assurance de mon « amitié, et les souhaits que je fais pour ton « bonheur ».

Catalogue des ouvrages de Plutarque.

(Les Ouvrages perdus sont désignés par un astérisque.)

1. Thésée et Romulus.
2. Lycurgue et Numa.
3. Thémistocle et Camille.
4. Solon et Publicola.

Digitized by Google

5. Périclès et Fabius Maximus.
6. Alcibiades et Martius Coriolan.
7. Epaminondas et Scipion *.
8. Phocion et Caton.
9. Agis et Cléomènes.
10. Tibérius et Caïus Gracchus.
11. Timoléon et Paulus AEmilius.
12. Eumènes et Sertorius.
13. Aristides et Caton.
14. Pélopidas et Marcellus.
15. Lysandre et Sylla.
16. Pyrrhus et Marius.
17. Philopœmen et Titus Flaminius.
18. Nicias et Crassus.
19. Cimon et Lucullus.
20. Dion et Brutus.
21. Agésilas et Pompée.
22. Alexandre et César.
23. Démosthènes et Cicéron.
24. Aratus et Artaxerxès.
25. Démétrius et Antonius.
26. Auguste *.
27. Tibère *.
28. Scipion l'Africain *.
29. Claude *.
30. Néron *.
31. C. Cæsar *.
32. Galba et Othon.
33. Vitellius.
34. Hercules *.
35. Hésiode *.

Digitized by Google

36. Pindare *.
37. Cratès et Deïphante *.
38. Aristomènes *.
39. Aratus.
40. Vies des dix Orateurs.
41. Quatre Livres de déclamations sur Homère *.
42. Cinq Livres sur Empédocles, de la cinquième essence *.
43. Cinq Livres d'Essais pour et contre *.
44. Trois Livres de Fables *.
45. Trois Livres de la Rhétorique *.
46. Trois Livres de l'Introduction sur l'ame *.
47. Trois Livres sur les Sensations *.
48. Deux Livres d'Extraits des Philosophes *.
49. Deux Livres des Actions illustres des villes *.
50. Deux Livres de Politique *.
51. De l'Occasion à Théophraste *.
52. Des Histoires oubliées, quatre Livres *.
53. Deux Livres de Proverbes *.
54. Huit Livres sur les Topiques d'Aristote *.
55. Sosiclès, deux Livres *.
56. De la fatale Destinée, deux Livres.
57. Deux Livres de la Justice, à Chrysippe *.
58. De la Poétique *.
59. Abrégé des opinions des Philosophes en Physique, cinq Livres.
60. Stromates historiques et poétiques, soixante-deux *.
61. Qu'il n'y a qu'une seule académie qui vienne de Platon *.
62. De la différence qu'il y a entre les Pyrrhoniens et les Académiciens *.

Digitized by Google

63. De la Création des Ames dans le Timée.
64. Que le monde a été créé suivant Platon *.
65. Où sont les idées (les formes)? *
66. Comment la matière s'empare des idées, ce qui produit les corps *.
67. Du Dæmon de Socrates.
68. Sur le Théagès de Platon *.
69. De la Divination, qu'elle peut exister suivant les Académiciens *.
70. De la Vertu morale.
71. De la face qui apparaît dans la lune.
72. Lequel est le meilleur du nombre pair ou de l'impair *.
73. Si un vieillard doit se mêler des affaires publiques.
74. Des contrariétés des Stoïciens.
75. Des opinions communes contre les Stoïciens.
76. De l'Habitude contre les Stoïciens *.
77. Que les Stoïciens disent des choses plus étranges que les Poëtes.
78. Comment il faut entendre Epicure *.
79. Des Dieux *.
80. Défense des autres philosophes contre Colotès.
81. Qu'on ne peut pas vivre agréablement en suivant Epicure.
82. De l'Amitié à Bithynicus *.
83. Ammonius, ou, qu'il n'est pas possible qu'un méchant vive heureux *.
84. Comment on peut se louer soi-même sans être en butte à l'envie.
85. Si la Rhétorique est une vertu *.

Digitized by Google

86. Comment on peut connaître qu'on fait des progrès dans la vertu.
87. Des Oracles qui ont cessé.
88. Comment on peut distinguer le flatteur de l'ami.
89. Du premier froid.
90. Des délais de la justice divine.
91. Du trop parler.
92. De la Colère.
93. Préceptes de santé.
94. De la Tranquillité de l'esprit.
95. De la mauvaise honte.
96. De la Curiosité.
97. De l'Amitié fraternelle.
98. Des Comètes *.
99. Comment il faut lire les Poëtes.
100. Préceptes politiques.
101. Que la vie de l'homme ressemble au jeu de dés *.
102. Quel usage il faut faire des exercices de la Gymnastique *.
103. De l'Amour.
104. Apophthegmes des souverains, des généraux, des tyrans.
105. De son propre corps *.
106. Le Banquet des sept Sages.
107. Consolation à Asclépiades *.
108. Consolation à sa femme.
109. De l'Amour de la parure *.
110. De la manière de nourrir les enfans.
111. Préceptes de mariage.
112. Pourquoi la Pythie ne rend plus les oracles en vers.

Digitized by Google

113. Du mot ΕΙ qu'on voit à Delphes.
114. D'Isis et d'Osiris.
115. Des causes des présages d'Aratus *.
116. Sur le poëme de Nicandre intitulé *Theriaca*, ou des Bêtes venimeuses *.
117. Comparaison d'Aristophane et de Ménandre.
118. De la malignité d'Hérodote.
119. Du temps de l'Iliade *.
120. Comment nous pouvons discerner ce qu'il y a de vrai dans l'Histoire *.
121. Les choses mémorables *.
122. Des vertus des femmes.
123. Du devoir d'une femme envers son mari *.
124. Des animaux irraisonnables, discours poétique *.
125. Parallèles de quelques histoires Grecques et Romaines.
126. Des Contrariétés des Epicuriens *.
127. Quel parti on peut tirer de ses ennemis,
128. Que la doctrine des Académiciens n'est pas contraire à la divination *.
129. Lettre à Phavorin *.
130. De l'usage qu'il faut faire de ses amis *.
131. Du Libre arbitre, pour l'Académie contre Epicure *.
132. Si les animaux brutes ont de la raison.
133. Questions Platoniques.
134. Comment on peut éviter le reproche de curiosité, en se mêlant des affaires *.
135. Questions Romaines.
136. Questions Barbares *.

Digitized by Google

137. Du Ceste de la mère des Dieux *.
138. Protagoras, ou des Principes *.
139. Des Proverbes des Alexandrins.
140. Que les Epicuriens disent des choses plus étranges que les Poëtes *.
141. Ce que c'est que concevoir *.
142. Des mots οὐδὲν et μηδὲν *.
143. Qu'on ne conçoit rien *.
144. Quels sont les animaux les plus prudens de ceux qui habitent la terre, ou de ceux qui habitent les eaux.
145. Extraits des opinions des Stoïciens et des Epicuriens, et leurs réfutations *.
146. Des causes des opinions des Stoïciens sur les jours *.
147. De l'empressement déplacé.
148. De la première conséquence contre Chrysippe *.
149. Préceptes de l'art de gouverner *.
150. De ce qui est en notre pouvoir contre les Stoïciens *.
151. De la Superstition.
152. Si l'on peut défendre toute espèce de causes *.
153. Consolation à Phestias *.
154. Des dix Lieux de Pyrrhon *.
155. Des causes et des lieux *.
156. Des causes des vicissitudes *.
157. Des Monades *.
158. Si un citoyen doit dire son opinion quoiqu'il sache qu'elle ne sera pas suivie *.

Digitized by Google

159. Des opinions qui se contrarient *.
160. Les Questions Grecques.
161. Les Questions des femmes *.
162. Des Hommes illustres *.
163. Les Apophthegmes des Lacédémoniens.
164. Réponse à des questions difficiles *.
165. Recueil d'Oracles *.
166. De l'insensibilité à la douleur *.
167. Des Exercices Gymnastiques *.
168. De la fortune des Romains.
169. De la fortune d'Alexandre.
170. De ce mot : *Connois-toi toi-méme* *.
171. Si l'ame est immortelle *.
172. Du mot : *Cache ta vie.*
173. De *l'Ataraxie* ou de l'Impertubabilité *.
174. De la Vertu, si elle peut s'enseigner.
175. De la descente dans l'antre de Trophonius *.
176. Le Suppliant *.
177. Abrégé de Physique *.
178. Des premiers Philosophes, et de leurs successeurs *.
179. De la Matière *.
180. De la vertu d'Alexandre.
181. De l'éducation d'Achille *.
182. Des Cyrenæens *.
183. Apologie de Socrates *.
184. De la condamnation de Socrates *.
185. Des Géographes *.
186. Dissertations sur les dix catégories *.
187. Problémes.
188. Des differens caractères du discours *.

Digitized by Google

189. De la fondation des villes *.
190. Des opinions des Physiciens.
191. En quoi les Athéniens se sont rendus célèbres.
192. Des Défenseurs des accusés *.
193. Quel genre de vie on doit préférer *.
194. Dissertations physiques et solemnelles sur les jours *.
195. Des fêtes appelées *Dædales* qu'on célèbre à Platée *.
196. Des Meubles *.
197. De la Noblesse *.
198. Discours à Dion, prononcé à Olympie *.
199. De ce qui a paru à Héraclite le plus utile, du feu ou de l'eau ? *
200. Exhortation à un jeune homme riche *.
201. Quelles sont les maladies les plus dangereuses, celles de l'ame ou du corps ?
202. De l'Ame.
203. Si celui qui suspend son jugement sur tout, doit rester sans agir *.
204. De l'amour des richesses.
205. Des Tremblemens de terre *.
206. Comment un Lacédæmonien doit combattre ? *
207. Exhortation à Asclépius de Pergame *.
208. Qu'il ne faut pas prêter à usure.
209. De la Chasse *.
210. Contre ceux qui cherchent à tromper *.
211. Questions physiques.

Digitized by Google

212. A ceux qui croient que l'étude de la Réthorique empêche de se livrer à celle de la Philosophie *:
213. Quel doit être le principal soin des poëtes *.
214. De la Fin, suivant Platon *.
215. Narrations amoureuses.

SOMMAIRE

Digitized by Google

SOMMAIRE

SUR LA VIE D'HOMÈRE.

But de l'Ouvrage. I. *Patrie d'Homère et ses parens.* II. — III. *Oracles qui lui sont rendus. Ses voyages. Inscriptions faites en son honneur.* IV. *De l'époque à laquelle il a vécu.* V. *Des causes de la guerre de Troyes.* VI. *Ordre des événemens avant et pendant la guerre de Troyes.* VII. *Pourquoi Homère n'a commencé qu'à la neuvième année de cette guerre.*

Digitized by Google

OEUVRES MÊLÉES

Digitized by Google

OEUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE.

VIE D'HOMÈRE.

QUELQUES personnes regarderont peut-être comme inutiles les recherches auxquelles je vais me livrer sur Homère, sur ses parens et sur sa patrie; effectivement, il n'a pas daigné parler lui-même de sa personne, et il s'est observé si soigneusement, à cet égard, qu'il ne nous a pas même appris son nom. Cependant comme les essais dans tous les genres ne peuvent que contribuer à l'instruction de ceux qui commencent à étudier, je vais chercher à rassembler tout ce que l'on trouve dans les Anciens sur cet homme célèbre.

II. ÉPHORE de Cumes, dans l'ouvrage intitulé: *De l'histoire de ma Patrie*, cherchant à prouver qu'Homère était de Cumes, dit que cette ville vit naître trois frères, Atellès, Mæon et Dius. Ce dernier étant accablé de dettes, quitta le pays et alla s'établir à Ascra, bourg de la Béotie; il y épousa Pycimède, et il en eut un fils qui fut Hésiode. Atellès mourut à Cumes, laissant une fille nommée Crithéïs, qu'il confia aux soins de Mæon, son frère; celui-ci l'ayant séduite, et craignant que ses concitoyens ne s'en aperçussent et ne le punissent, la donna en mariage à Phémius, maître

Digitized by Google

d'école à Smyrne. Crithéïs allant un jour laver son linge dans le fleuve Melès, fut surprise par les douleurs de l'enfantement, et accoucha d'Homère sur les bords de ce fleuve; ce fut pour cela qu'on le nomma d'abord *Melesigènes*. Il changea par la suite, lorsqu'il eut perdu la vue, ce nom en celui d'Homère, nom que les habitans de Cumes et les Ioniens en général, donnaient aux aveugles, parce qu'ils ont besoin de quelqu'un pour les conduire. (τῶν ὁμηρούντων) Voilà le récit d'Ephore.

III. Aristote dit dans le troisième livre de sa Poétique, que vers le tems où Nélée, fils de Codrus, conduisit en Asie une colonie Ionienne, il y avait dans l'île d'Ios une fille qui ayant été rendue enceinte par l'un des Génies de la suite des Muses, eut honte de son état, et se réfugia, pour le cacher, dans un canton nommé *AEgine*: des corsaires qui parcouraient les mers, l'enlevèrent de cet endroit, l'emmenèrent à Smyrne, qui était alors soumise aux rois de Lydie, et en firent présent à Mæon, roi des Lydiens, qui était leur allié. Mæon, charmé de la beauté de cette fille, l'épousa: comme elle était très-souvent sur les bords du Melès, elle y fut surprise par les douleurs de l'enfantement, et elle y accoucha d'Homère; elle mourut aussi-tôt après ses couches, mais Mæon adopta cet enfant et l'éleva comme le sien; Mæon mourut lui-même peu de temps après. Les Lydiens, à cette époque, se trouvant vivement pressés par les AEoliens, résolurent d'abandonner Smyrne; leurs chefs ayant fait publier que ceux qui voudraient les

Digitized by Google

suivre eussent à sortir de la ville : Homère, qui était encore enfant, dit qu'il voulait aussi les suivre (ὁμηρεῖν), et ce fut de là qu'on le nomma *Homère* au lieu de *Melesigènes*.

IV. Parvenu à l'âge viril, et s'étant déjà fait quelque réputation par son talent poétique, il alla demander à l'oracle, d'où il était, et quels étaient ses parens ? Le Dieu lui répondit :

« L'île d'Ios est la patrie de ta mère; elle te « donnera aussi la sépulture ; prends garde à l'é- « nigme qui te sera proposée par des enfans ».

On rapporte aussi un autre oracle en ces termes :

« Homme heureux et malheureux (car tu seras « l'un et l'autre), tu cherches ta patrie, ta mère « en avait une, mais tu n'en as point. Celle de ta « mère est une île qui n'est ni très-voisine, ni très- « éloignée de la vaste île de Crète, la terre de « Minos ; c'est là où le destin veut que tu finisses « tes jours; tu y mourras, lorsque tu auras en- « tendu, sans le comprendre, un chant obscur « sorti de la bouche des enfans. Deux vies te sont « destinées, l'une pendant laquelle tu seras privé « de la lumière des cieux ; dans l'autre, tu seras « égal aux dieux immortels ; et quoique mort, tu « vivras éternellement ».

S'étant embarqué peu de temps après, pour aller à Thèbes aux fêtes de Saturne (on y célèbre des jeux de musique), il aborda à l'île d'Ios. Là, assis sur une roche, il aperçut des pêcheurs qui revenaient à bord ; il leur demanda s'ils avaient quelque chose : ceux-ci qui n'avaient rien pris, et qui

Digitized by Google

s'étaient amusés à se chercher les poux, faute d'avoir rien de mieux à faire, lui répondirent :

« Nous avons laissé ce que nous avons pris, et « nous rapportons ce que nous n'avons pas pris ».

Ils voulaient dire qu'ils avaient tué les poux qu'ils avaient pu prendre, et les avaient jettés, et que ceux qu'ils n'avaient pas pris, ils les apportaient dans leurs vêtemens. Homère n'ayant pu deviner ce qu'ils voulaient dire, se laissa aller au chagrin et en mourut. Les habitans d'Ios lui firent des funérailles magnifiques, et mirent sur son tombeau cette épitaphe.

« Cette terre recèle dans son sein le corps du « divin Homère, cet homme sacré qui a chanté les « louanges des héros ».

D'autres disent qu'il était de Colophone, et ils se fondent sur l'inscription en vers élégiaques, qu'on a gravée sur sa statue, et qui est conçue en ces termes :

« Homère, fils de Melès, tu as éternisé la gloire « de toute la Grèce, et celle de Colophone ta pa- « trie. Tu as produit deux ouvrages, enfans de « ton génie immortel ; tu chantes dans l'un le re- « tour d'Ulysse à travers mille périls, et dans « l'autre la guerre contre les habitans de Troyes ».

Je crois aussi devoir rapporter l'épigramme d'Antipater, qui ne manque pas d'agrément. Elle est ainsi conçue :

« Les uns, divin Homère, disent que Colophone « t'éleva dans son sein ; d'autres disent que ce fut « la belle Smyrne. Ceux-ci te font naître à Chios, « ceux-là à Ios ou à Salamine : enfin quelques-uns

Digitized by Google

« te donnent pour patrie la Thessalie, mère des « Lapithes ; d'autres nomment encore d'autres « endroits ; mais s'il m'est permis de révéler les « oracles d'Apollon, le ciel est ta patrie, et tu ne « dois pas le jour à une mère mortelle, mais à la « divine Calliope ».

V. Il vivait, suivant les uns, à l'époque du siège de Troyes, et il en fut même spectateur. Il vivait, suivant d'autres, cent ans après cette guerre ; d'autres ne le placent que cent cinquante ans après. Il a écrit deux poëmes, l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; quelques-uns y ajoutent la *Batrachomyomachie* et le *Margitès*, qu'il écrivit, à ce qu'ils disent, pour s'exercer et se délasser, mais ils se trompent.

VI. Quelques-uns disent que, suivant Homère, la cause de la guerre de Troyes fut le jugement que rendit Alexandre, au sujet de la beauté, entre les trois déesses Junon, Minerve et Vénus, et ils citent, à l'appui de leur opinion, ces deux vers du poëte :

« Il condamna les Déesses lorsqu'elles vinrent « chez lui, et donna l'avantage à celle qui lui offrit « les moyens d'assouvir ses désirs brutaux ».

Mais il est contre les convenances de supposer que des Dieux aient été jugés par des hommes ; d'ailleurs Homère n'en parle dans aucun autre endroit ; c'est pourquoi on regarde avec raison ces vers comme supposés.

VII. Voici ce qu'il y a de plus vraisemblable. Alexandre, fils de Priam, ayant envie de connaître la manière de vivre des Grecs, s'embarqua et se rendit à

Digitized by Google

Sparte. Hélène lui donna l'hospitalité, durant l'absence de Ménélas son époux, et il l'engagea à venir avec lui. Ils abordèrent dans l'île Cranaé, et ce fut là qu'il coucha pour la première fois avec elle; il passa ensuite à Sidon et dans la Phénicie, et se rendit à Troyes. Agamemnon et Ménélas ayant appris ce qui s'était passé, rassemblèrent une armée à Aulide, ville de la Béotie; et tandis qu'ils y offraient un sacrifice, un serpent étant monté sur un arbre voisin de l'endroit où ils étaient, y dévora les huit petits d'un moineau, et ensuite la mère, ce qui fut un présage que les Grecs feraient la guerre pendant neuf ans, et qu'ils ne prendraient Troyes que la dixième année. Lorsqu'ils eurent abordé à Troyes, et qu'ils voulurent débarquer, il y eut un premier combat dans lequel Protésilas fut tué; ils envoyèrent ensuite Ménélas et Ulysse en ambassade pour redemander Hélène; les Troyens ayant refusé de la rendre, il y eut un autre combat; les Grecs ayant eu l'avantage, laissèrent une portion de leur armée pour tenir la ville assiégée, et l'autre portion, commandée par Achille, alla ravager les villes circonvoisines, pour priver les Troyens des secours qu'ils auroient pu en tirer. Du nombre de ces villes était Chrysa; les Grecs l'ayant prise, donnèrent à Agamemnon Chryséïs, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon. Celui-ci étant venu dans le camp pour racheter sa fille, et ayant été maltraité par Agamemnon, pria Apollon de le venger en punissant les Grecs: ce dieu exauça sa prière, et envoya la peste dans leur camp. Achille alors ayant conseillé de rendre Chryséïs,

Digitized by Google

Agamemnon irrité le menaça de lui enlever Briséis, que les Grecs lui avaient donnée. Achille pria Thétis sa mère, de demander à Jupiter que les Grecs fussent vaincus, ce qui arriva. Patrocle, à la persuasion de Nestor, pria Achille de lui prêter pour quelques instans son armure, afin de repousser les Troyens qui étaient auprès des vaisseaux. Patrocle s'étant ainsi présenté au combat, s'y distingua par sa vaillance, et fut tué peu de temps après; Achille affligé au dernier point de cet événement, se réconcilia avec Agamemnon, et après avoir reçu une armure fabriquée par Vulcain, il fit un grand carnage des Troyens, et tua enfin Hector, ce qui est la fin du poëme.

VIII. Tel est l'ordre des événemens, mais le poëte n'a commencé qu'à la neuvième année, parce qu'avant la colère d'Achille, la guerre s'était un peu relâchée, et ne présentait point d'événemens remarquables; en effet tant qu'Achille combattit pour les Grecs, *les Troyens n'osaient pas sortir des portes de leur ville, et ils craignaient sa redoutable épée* [1]. Mais lorsqu'il se fut retiré, ils reprirent courage et se présentèrent au combat. Les forces étant à-peu-près égales de part et d'autre, il y eut des traits de bravoure très-frèquens et très-variés.

[1] Il. L. V, v. 789.

Digitized by Google

SOMMAIRE

DE L'ESSAI SUR LA VIE

ET SUR LA POÉSIE D'HOMERE.

Raisons pour commencer la lecture des poëtes par Homère. I. *de sa patrie et de ses parens.* II. *De l'époque à laquelle il a vécu.* III. *De ses deux poëmes et de leur sujet.* IV. *Pourquoi il y a représenté les vices et les vertus.* V. *Pourquoi il y a employé le merveilleux.* VI. *Pourquoi il a employé le vers hexamètre.* VII. *Variété de sa diction.* VIII. *Il tronque les mots.* IX. *Il emploie la syncope.* X. *L'aphérèse, ou retranchement.* XI. *Il fait usage sur-tout du dialecte attique.* XII. *Quelquefois du dorien.* XIII. *Expressions qu'il emploie.* XIV. *Des figures dont il fait usage.* XV. *De l'onomatopée.* XVI. *Des épithètes.* XVII. *De la catachrèse.* XVIII. *De la métaphore.* XIX. — XX. *De la métalepse.* XXI. *De la synecdoque.* XXII. *De la métonymie.* XXIII. *De l'antonomasie.* XXIV. *De l'antiphrase.* XXV. *De l'emphase.* XXVI. *Des autres figures.* XXVII. *Du pléonasme.* XXVIII. — XXIX. *De l'énallage.* XXX. *De l'interposition.* XXXI. *De la répétition.* XXXII. *De l'épanaphore.*

Digitized by Google

XXXIII. *De la figure nommée* retour. XXXIV. *De la rime.* XXXV. *De l'emploi de deux figures à la fois.* XXXVI. *De la figure nommée* parison. XXXVII. *De la paronomasie.* XXXVIII. *De l'ellipse.* XXXIX. *De la figure nommée* asyndeton. XL. *De la figure nommée* asyntacton, *ou des irrégularités.* XLI. — L. *Tournures antiques qu'il emploie.* LI. *Changement de personnes.* LII. *Changement de l'espèce des mots.* LIII. *Emploi d'un temps pour l'autre.* LIV. *Emploi d'un mode pour l'autre.* LV. *Emploi d'un nombre pour l'autre.* LVI. *Passage subit d'une personne à l'autre.* LVII. *Le participe au lieu du verbe.* LVIII. *Un article employé pour l'autre.* LIX. *Prépositions employées les unes pour les autres.* LX. *Changement dans le régime des prépositions.* LXI. *Retranchement de la préposition.* LXII. *Adverbes employés les uns pour les autres.* LXIII. *Conjonctions employées les unes pour les autres.* LXIV. *De la figure nommée* proanaphonésis. LXV. *De la prosopopée.* LXVI. *De la description.* LXVII. *De l'ironie.* LXVIII. *Du sarcasme.* LXIX. *De l'allégorie.* LXX. *De l'hyperbole.* LXXI. *Différens caractères de style qu'il emploie.* LXXII. *Du genre fleuri.* LXXIII. *Des différens genres de discours.* LXXIV. *Des différentes narrations.* LXXV. *Des descriptions de lieux.* LXXVI. *Des époques.* LXXVII. *Des causes*

Digitized by Google

des événemens. LXXVIII. *Des descriptions.* LXXIX. *Des différens genres de récits.* LXXX. — LXXXI. *Du mode.* LXXXII. *Des récits concis.* LXXXIII. *Des images, des comparaisons et des similitudes.* LXXXIV. *Des comparaisons.* LXXXV. — XC. *Des autres espèces de discours.* XCI. *Des discours théoriques.* XCII. *Du principe de l'univers suivant Homère.* XCIII. *De l'ordre des élémens* XCIV. — XCVIII. *Des changemens qu'ils éprouvent.* XCIX. — CII. *Monde unique et limité suivant Homère.* CIII. *Son opinion sur le soleil.* CIV. — CV. *Son opinion sur les autres astres.* CVI. *Son opinion sur les tremblemens de terre.* CVII. — CVIII. *Sur la nature des vents.* CIX. *Sur les pôles.* CX. *Sur la pluie.* CXI. *Opinion d'Homère sur les Dieux.* CXII. — CXIX. *Son opinion sur la destinée.* CXX. *Sur la providence.* CXXI. *Son opinion sur la nature de l'ame.* CXXII. — CXXIX. *Son opinion sur les passions, leur origine et leur cause.* CXXX. — CXXXII. *Ses opinions sur les vertus et les vices.* CXXXIII. — CXXXV. *Son opinion sur le bonheur et sur la nature des biens.* CXXXVI. — CXLI. *La vertu non active n'est d'aucune utilité.* CXLII. *La vertu peut s'enseigner.* CXLIV. *Connaissances d'Homère dans la science des nombres.* CXLV. — CXLVI. *En musique.* CXLVII. — CXLVIII.

Digitized by Google

Le silence recommandé par Homère et par Pythagore. CXLIX. *Homère a fourni aux philosophes l'idée de leurs sectes.* CL. *Maximes des Sages de la Grèce tirées d'Homère.* CLI. *Sentences d'Homère.* CLII. *Copiées par les écrivains postérieurs à lui.* CLIII — CLX. *Homère inventeur du discours politique et de ses différentes parties.* CLXI — CLXIX. *Il regardoit la rhétorique comme un art.* CLXXI. *Il peint le caractère de ses orateurs.* CLXXII. *Il connaît l'art des oppositions.* CLXXIII. *Des récapitulations.* CLXXIV. *Il connaissait les lois.* CLXXV. *Il a été le premier qui ait connu les divisions de la vie civile.* CLXXVI. *Différentes lois dont on trouve les premières idées dans ses ouvrages.* CLXXVII. — CLXXXI. *Il connaissait les différentes formes de gouvernement.* CLXXXII. — CLXXXIII. *De la piété envers les dieux.* CLXXXIV. *Envers les parens.* CLXXXV. *De l'amour de la patrie.* CLXXXVI. *Différens usages de la vie civile, dont on trouve des traces dans ses ouvrages.* CLXXXVII. — CLXXXIX. *Funérailles.* CXC. CXCI. *Science militaire, et usages qui y sont relatifs.* CXCII. — CXCIX. *Connaissances d'Homère en médecine.* CC. — CCIX. *Ses connaissances en chirurgie.* CCX. — CCXI. *En divination.* CCXII. *Il est le premier qui ait donné l'idée de la tragédie et de la comédie.* CCXIII.

Digitized by Google

— CCXIV. *Il a donné les premières idées de l'épigramme.* CCXV. *Il a enseigné le premier l'art de la peinture.* CCXVI. — CCXVII. *Conclusion.* CCXVIII.

Digitized by Google

ESSAI

SUR LA VIE

ET LA POÉSIE D'HOMÈRE.

C'est avec raison qu'on nous fait commencer la lecture des poëtes par Homère, qui les a presque tous précédés, et qui les a tous surpassés en talens. Cette lecture est de la plus grande utilité, soit pour former le langage, soit pour former le jugement, soit enfin par la variété des choses. Nous allons donc dire quelques mots de son origine, et nous parlerons ensuite de ses poëmes.

II. Pindare dit qu'Homere était ou de l'île de Chio ou de Smyrne. Il était de Chio, suivant Simonides. Antimaque et Nicandre disent qu'il était de Colophone. Aristote le philosophe lui donne Ios pour patrie. Ephore l'historien dit qu'il était de Cumes. Quelques-uns l'ont fait naître à Salamine dans l'île de Chypre, et d'autres à Argos. Aristarque et Denys de Thrace, disent qu'il était Athénien. Il était fils de Mæon et de Crithéis, suivant quelques auteurs; et suivant d'autres, du fleuve Mélès.

III. On n'est pas plus d'accord sur l'époque à laquelle il a vécu. Aristaque dit qu'il vivait à l'époque du départ de la colonie Ionienne; or cette colonie alla s'établir dans l'Asie soixante ans après le retour des Héraclides dans le Péloponèse, et ce

Digitized by Google

retour n'eut lieu que quatre-vingts ans après le siège de Troyes. Cratès dit qu'il vivait avant le retour des Héraclides dans le Peloponèse, et moins de quatre-vingts ans après le siège de Troyes. Mais l'opinion la plus accréditée, est qu'il était postérieur à ce siège d'un peu plus de cent ans, et qu'il vivait un peu avant l'établissement des jeux olympiques, époque depuis laquelle on a compté le temps par olympiades.

IV. On a de lui deux poëmes, l'Iliade et l'Odyssée. Ils sont divisés, chacun, en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet. Cette division n'a pas été faite par le poëte lui-même, mais par Aristarque. Il décrit dans l'Iliade les actions des Grecs et des Barbares devant Troyes, au sujet de l'enlèvement d'Hélène, et sur-tout les exploits d'Achille. L'Odyssée est l'histoire du retour d'Ulysse dans sa patrie, après le siège de Troyes; des maux qu'il éprouva dans les différentes contrées où il erra, et de la manière dont il se vengea de ceux qui cherchaient à s'emparer de son bien. On voit par là qu'il a voulu nous présenter dans l'Iliade un modèle de la vaillance du corps, et dans l'Odyssée, un modèle du courage de l'ame.

V. On ne doit pas le blâmer de ce qu'il a dépeint non seulement les vertus, mais encore les affections vicieuses de l'ame, telles que la tristesse, la joie, la crainte et les désirs. Un poëte doit représenter les mœurs telles qu'elles sont, bonnes et mauvaises. C'est cela qui fait entreprendre les belles actions; c'est en effet en écoutant un récit qu'on fixe son choix

Digitized by Google

choix sur le meilleur. Quant au commerce qu'il établit entre les dieux et les hommes, il ne l'a pas fait seulement pour jetter de l'agrément dans ses poëmes, en y mêlant le merveilleux, mais il a voulu aussi nous montrer par là, que les dieux veillent sur le genre humain, et ne négligent rien de ce qui le concerne.

VI. En un mot, il a employé dans ses narrations l'extraordinaire et le merveilleux, pour tenir ses auditeurs toujours en suspens entre la crainte et l'admiration, et pour les frapper par ses récits. C'est pour cela sans doute qu'il paraît avoir dit des choses invraisemblables (il a cependant toujours soin de donner quelque apparence de probabilité, même au merveilleux). C'est aussi pour cela qu'il relève non-seulement les choses, mais encore les expressions, par la manière dont il les emploie, car il est évident qu'on ne fixe ordinairement l'attention de ses auditeurs que par ce qui est nouveau et hors de la route commune. Cependant si l'on examine avec soin et avec attention ses discours, on verra que dans ses fables même, il possède à fond la science du raisonnement et l'art d'en faire usage; et que les écrivains qui sont venus après lui, non seulement les poëtes, mais encore les écrivains en prose, tels que les historiens, les orateurs et les philosophes, ont trouvé dans ses poëmes de nombreux sujets d'ouvrages, et les germes, pour ainsi dire, de discours et de traités de toutes les espèces. Nous examinerons d'abord la variété de son style, et ensuite la multiplicité de connaissances qu'il

Digitized by Google

montre dans ses poëmes. Toute poésie se compose de mots arrangés suivant un certain rythme et une certaine mesure. Cet arrangement qui flatte l'oreille, rend agréables les choses sérieuses, et y fixe notre attention. Il en résulte qu'en nous inspirant de l'admiration et nous faisant éprouver du plaisir, la poésie nous fait recevoir plus facilement les préceptes utiles de la morale.

VII. Homère a employé le genre de vers le plus parfait, savoir l'hexamètre, qu'on nomme aussi *héroïque*. On le nomme *hexamètre*, parce qu'il est composé de six pieds, dont les uns sont de deux syllabes longues, et on les nomme *spondées ;* les autres, qu'on nomme *dactyles*, sont d'une syllabe longue et de deux brèves. Ces pieds sont égaux en durée, car les deux brèves n'ont que la valeur d'une longue. Combinés les uns avec les autres, ils forment le vers qu'on nomme *hexamètre*. Comme ce sont ces vers qu'on emploie à chanter les louanges des héros, on les nomme aussi *héroïques*.

VIII. Sa diction est très-variée, car il a emprunté des manières de parler de tous les dialectes de la Grèce, ce qui prouve qu'il avait parcouru toute la Grèce, et visité chaque peuple.

IX. Il tronque quelquefois les mots à l'exemple des Doriens, qui en usaient ainsi pour être plus concis. C'est d'après eux qu'il met δῶ pour δῶμα maison.

—— αἶψα δέ οἱ δῶ —— ἀφνειὸν πέλεται.

« Sa maison devient sur le champ opulente [1] ». Et ὄ pour ὅτι

[1] Od. L. I, v. 392.

Digitized by Google

ὅ μοι αἰετὸς ἶκτα χῆνας.

« De ce qu'un aigle a tué mes oies. [1] » et ἄψ pour ὀπίσω (*derrière*), en changeant ο en α; π, et σ en ψ. Il emploie aussi ἄλλα pour ἄλλοτε, comme

ἤδη γάρ μι καὶ ἄλλα τιὴ ὑπέσσετο φρεσί.

« Déjà une autre fois tes préceptes m'ont rendu sage [2] ». Et de même dans d'autres endroits. Il retranche quelquefois des lettres du milieu des mots, et dit οἴτιας et ὄτριχας pour ὁμότριχας (*du même poil*), et ὁμοττῖς (*du même âge*), ὀπάτριον pour ὁμοπάτριον (*du même père*), τρῖν pour τρέμειν (*trembler*), τίω pour τιμῶ (*j'honore*); c'est encore à l'exemple des Doriens qu'il transpose quelquefois des lettres, comme κάρτιστοι au lieu de κράτιστοι (*les plus vaillans.*)

X. Il emploie aussi dans les mots composés, la syncope, à la manière des Eoliens, et il dit : καδδραθέτην, au lieu de καταδραθέτην (*ils s'endormirent*); et ὑσσάλλειν, au lieu de ὑποσάλλειν (*soumettre*). Les Eoliens terminent en η la troisième personne de l'imparfait, que les autres grecs terminent par la diphtongue ει, et ils disent ἴφλη (*il aimait*), ἰνέη (*il pensait*); de même, Homère a dit : δίδη μάσχοισι λύγοισιν (*il les liait avec des osiers tendres* [3]). Il a mis δίδη au lieu de ἔδει, qui est la même chose que ἰδίσμει (*il liait*), et :

τοὺς μὲν ἄρ' οὔτ' ἀνέμων διὰ μίνυε ἰὼχὸν ἀΐσσων

[1] Od. L. XIX, v. 543.
[2] Il. L. XIV, v. 249.
[3] Il. L. XI, v. 105.

Digitized by Google

« le soufle humide des vents ne les pénètrait pas [1]. »
Il a encore pris d'eux le changement du σ en δ, comme ὀδμὴ pour ὀσμὴ (*odeur*), ἴδμεν pour ἴσμεν (*nous savons*); ainsi que l'addition de quelques lettres, comme εὔκηλος pour ἴκηλος (*tranquille*), αὖλε pour ἄλλε (*mais*), κεκλήγοντες pour κεκληγότες (*criants*). C'est aussi à leur exemple qu'il ajoute θα, à la seconde personne des verbes, comme ἔφησθα pour ἔφης (*que tu aies dit*), εἴπησθα pour εἴπῃς (*que tu aies parlé*). Quant au redoublement des consonnes, comme ἕλλαβε πορφύριος θάνατος (*la mort pourprée le saisit* [2]), et ὀππότερος τάδε ἔργα (*celui des deux qui....* [3]) pour ἕλαβε et ὁπότερος, il vient des Doriens, suivant les uns, et des Eoliens, suivant les autres.

XI. Il fait, à l'exemple des Ioniens, usage de l'aphérèse, ou retranchement dans les prétérits des verbes; c'est ainsi qu'il met βῆ pour ἔβη (*il alla*), δῶκεν pour ἔδωκε (*il donna*). Effectivement, les Ioniens sont dans l'usage de laisser aux prétérits la même lettre initiale qu'aux présens. C'est encore d'après eux qu'il retranche l'ε dans les mots ἱερεὺς (*prêtre*), et ἱέραξ (*épervier*), qu'il écrit ἰρεὺς et ἴρηξ; qu'il ajoute la syllabe σι à la troisième personne du subjonctif, ἴλθῃσι pour ἔλθῃ (*qu'il allât*), λάβῃ pour λάβῃσι (*qu'il prît*); qu'il ajoute la même syllabe au datif pluriel θύρῃσι (*les portes*), ὕλῃσι (*les forêts*), et qu'il dit οὔνομα pour ὄνομα (*nom*), νοῦσον pour νόσον (*ma-*

[1] Od. L. V, v. 478. Voyez les Observations.
[2] Il. L. V, v. 83.
[3] Il. L. III, v. 321.

Digitized by Google

ladie), κεινὸν pour κενὸν (*vuide*), μείλαν pour μέλαν (*noir*). Il change, à leur exemple, l'α long en η, comme Ἥρη pour Ἥρα (*Junon*), Ἀθήνη pour Ἀθηνᾶ (*Minerve*), et quelquefois au contraire l'η en α, comme λελασμένος pour λελησμένος, (*oublié*). Il résout aussi, comme eux, les verbes circonflexes, en écrivant φρονέων pour φρονῶν (*pensant*), νοέων pour νοῶν (*réfléchissant*). Dans ce dialecte on résout de même les génitifs singuliers terminés en ους, et l'on dit Διομήδεος, Σαρπήδονος, et au génitif pluriel Περσέων, au lieu de Περσῶν. Enfin, on résout les nominatifs pluriels qui se terminent en η, en écrivant στήθεα pour στῆθη (*poitrine*), μέλεα pour μέλη (*membres*). On en fait autant pour les génitifs pluriels de ces noms, et c'est dans ce seul dialecte qu'on dit τετράφαται pour τετραμμένοι ἦσαν (*ils étaient tournés en fuite*).

XII. Il fait sur-tout un usage fréquent du dialecte Attique qui se trouvait alors mêlé avec les autres. Les Athéniens disent λεὼς pour λαὸς (*peuple*), et c'est par analogie qu'il dit Πηνέλεως (*Pénélée*), et χρέος (*dette*). Ils ont coutume de réunir deux voyelles et de n'en faire qu'une seule syllabe, τὸ ἔπος, τοῦτος (*le mot*), τὸ ἱμάτιον, θωμάτιον (*le vêtement*). Homère en fait de même :

Τρῶες δὲ προὔχυψαν ἀολλέες. « Les Troyens fondi-« rent en foule [1]. Et πεδία λωτοῦντα pour λωτώεντα (*des champs couverts de lotus* [2]). Ils retranchent aussi l'η de l'optatif, et disent δοκεῖς pour δοκοίης.

[1] Il. L. XIII, v. 136. L. XV, v. 306. L. XVII, v. 262. On lit dans ces trois endroits : πρόχυψαν.

[2] Il. L. XII, v. 233.

Digitized by Google

τιμῇς pour τιμήσῃς, « plut à dieu que tu crusses », et « plût à dieu que tu fusses honoré ». C'est ainsi qu'Homère a dit :

—— ἄλλοι δὲ διακρινθεῖτε τάχιστα.

« et que tout soit promptement terminé entre « vous [1]. Ces expressions

οἱ πλέονες κακίους, παῦροι δέ τε παύρους ἀρείους.

« Ils valent pour la plupart moins que leurs « pères, et il y en a peu qui valent mieux [2] » : sont aussi attiques ; car les autres Grecs disent κακίονες et ἀρείονες. C'est encore d'après eux qu'il écrit à l'accusatif pluriel, βοῦς pour βόας (*bœufs*), et ἰχθῦς pour ἰχθύας (*poissons*). Dans ce vers,

. . . οὐδέ τί μιν σθένει ῥηγνῦσι ῥέοντες.

« Il résiste à la force de leurs courans [3] ». ῥηγνῦσι est une forme attique pour ῥηγνύουσι, comme ζεύγνυσι pour ζευγνύουσι (*ils joignent*), et ὄμνυσι pour ὀμνύουσι (*ils jurent*). Il retranche quelquefois, à leur exemple, des voyelles brèves, comme λοῦται pour λούεται (*il se lave*), οἶμαι pour οἴομαι (*je crois*), λῦτο pour ἐλύετο (*il se déliait*). Les Athéniens disent aussi ὤμην (*je regardais*), ὠνούμην (*j'achetai*), avec l'augment de l'ι, ce qui n'est pas en usage parmi les autres Grecs, et ils disent par la même raison ὠνοχόει (*il versait du vin*). Ils retranchent l'ι dans les mots sui-

[1] Il. L. III, v. 102. J'ai cité ce passage tel qu'il est dans Homère, dans toutes les éditions de ce Traité on lit διακριθῆτε. διακρινθεῖτε est ici pour διακρινθείητε.

[2] Od. L. II, v. 277.

[3] Il. L. XVII, v. 751.

Digitized by Google

vans ἠιόνες (*rivages*), Νηρηΐδες (*Néreides*); et c'est à leur exemple qu'Homère écrit σφὼ (*vous deux*) pour σφῶϊ. Ils retranchent aussi l'ι dans les datifs que cette lettre termine, comme κέρᾳ (*corne*), γήρᾳ (*vieillesse*), αἰγλᾳ (*lumière*). ἔσωσι pour ἔσωσιν (*qu'ils soient*), ἑπίσθωσι pour ἑπισθώσιν (*qu'ils suivent*) sont encore du même dialecte, ainsi que l'emploi des optatifs, au lieu des prétérits indicatifs, emploi qui est très-fréquent dans Homère. Il en est encore de même de l'usage de joindre à des noms féminins, des articles, des participes et des adjectifs masculins, comme τὼ χεῖρε (*les mains*), τὼ γυναῖκε (*les femmes*); ce qui est aussi très-familier à Platon, qui dit, en parlant des femmes, ἄγουσι καὶ φέρουσι. ἡ σοφὸς γυνὴ (*la femme sage*), ἡ δίκαιος γυνὴ (*la femme équitable*). Homère en use ainsi lorsqu'il dit, en parlant de Junon et de Minerve,

οὐκ ἂν ἰφ' ὑμετέρων ὀχέων πλῆγέντε κεραυνῷ.

« Foudroyées sur vos chars, vous ne seriez plus « revenues dans l'Olympe »[1]. Et ἤλυε Ἀθηναίη, ἀκέουσα ἦν, *Minerve restait dans le silence*[2], et κλυτὸς Ἱπποδάμεια, *la célèbre Hippodamie*[3].

XIII. Les dialectes diffèrent beaucoup entre eux pour la syntaxe, et lorsque le poëte dit,

ἀλλ' ἄγ' ὀΐστευσον Μενελάου κυδαλίμοιο.

[1] Il. L. VIII, v. 455. Homère a mis πλῆγέντε, au lieu de πληγεῖσαι

[2] *Ibid.* v. 459. Il faudroit ἀκέουσα.

[3] Il. L. II, v. 742.

Digitized by Google

« Allons tire une flèche au divin Ménélas [1] », il a employé une tournure de phrase attique. Mais dans ces passages, *δίξατό οἱ σκῆπτρον*, *il prit son sceptre* [2] : Et, —— *Θέμιστι δὲ καλὸν ἄρυσσε* —— *δέκτο δὲ φῶτας*. « Elle prit la coupe des mains de la belle Thémis [3] », il a employé une tournure de phrase dorienne.

XIV. On voit qu'il a rassemblé des expressions de toutes les parties de la Grèce, pour rendre son style plus varié. Il en emploie même quelquefois d'étrangères, comme celles dont je viens de parler ; il se sert aussi, tantôt de mots anciens, comme *ἄορ* (*épée*), *σάκος* (*bouclier*), tantôt de mots vulgaires et familiers, tels que *ξίφος* et *ἀσπίδα*, qui ont la même signification ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est que malgré ces expressions vulgaires, son style n'en conserve pas moins toute sa majesté.

XV. Le style soutenu aime à s'écarter des routes ordinaires, ce qui le rend plus énergique, plus majestueux, et infiniment plus agréable. Ces écarts se nomment *tropes*, lorsqu'ils ne consistent que dans un emploi différent de quelques mots, et *figures*, lorsqu'il y a un changement dans la construction de la phrase ; (on en peut voir les différentes espèces dans les traités de rhétorique). Voyons maintenant si Homère a ignoré quelqu'une de ces figures, et si l'on en a inventées par la suite dont il n'eut pas déjà fait usage.

[1] Il. L. IV, v. 100.
[2] Il. L. II, v. 186.
[3] Il. XV, v. 87.

Digitized by Google

XVI. A commencer par les tropes, l'*onomatopée* lui est très-familière. Il avait observé que lors de la formation des mots, ceux qui avaient donné les noms aux choses, l'avaient fait d'après l'événement, c'est-à-dire, qu'ils leur avaient donné pour noms les sons inarticulés qu'elles produisaient. C'est ainsi que se sont formés les mots φυσᾶν (*souffler*), πρίζειν (*scier*), μυκᾶσθαι (*mugir*), βρεμεῖν (*tonner*), et d'autres pareils. D'après cette observation, il créa lui-même des mots qui n'existaient pas auparavant, en les formant d'après le son qu'ils produisaient, tels que δοῦπος (*bruit sourd*), ἄμβος (*frémissement*), βόμβος (*bourdonnement*) ῥόχθος (le bruit que font les flots en se brisant contre les rochers) ἀνίβρυχε (le bruit que fait l'eau lorsqu'elle sort de la terre), σίζε (le bruit que fait le fer rouge lorsqu'on le trempe dans l'eau), et d'autres pareils, qui sont tels qu'il est difficile d'en trouver de plus expressifs. D'autres fois, il emploie dans une acception différente des mots qui avaient déjà une signification connue; c'est ainsi que par ces mots, φλέγμα κακὸν φορέουσα (portant le cruel incendie [1]). Il exprime l'activité du feu. Il emploie ailleurs, pour désigner le feu, le mot πυρετὸς, qui signifie *fièvre*. C'est encore par une figure pareille, qu'il dit, χαλκοτύπους ἀτειλὰς, *des blessures frappées d'airain*, pour dire, *faites avec l'airain*. En un mot, il innove souvent, et avec la plus grande liberté, soit en changeant la signification des mots,

[1] Il. L. XXI, v. 337.

Digitized by Google

soit en les employant d'une manière plus expressive, pour rendre son élocution plus belle et plus majestueuse.

XVII. Il est très-riche en épithètes, et elles sont si parfaitement et si naturellement adaptées aux sujets, qu'elles ont, pour ainsi dire, la même force que des noms propres; c'est ce qui est arrivé à l'égard des surnoms qu'il donne aux dieux, comme lorsqu'il nomme Jupiter μητίετα (*prudent*), et ὑψιβρεμέτην (*haut-tonnant*), le soleil ὑπερίονα (*marchant sur nous*), et Apollon φοῖβον (*éclatant*). Mais en voilà assez sur l'onomatopée; passons aux autres tropes.

XVIII. La *catachrèse* est un trope qui consiste à emprunter un mot d'une signification déterminée, pour exprimer une chose qui n'a point de nom. Homère en fait usage, lorsqu'il dit, σειρὴν χρυσείην (*une chaîne d'or*). σειρὴ, en effet, signifie, à proprement parler, *une corde*. Il en est de même de l'expression αἰγείην κυνέην (*un casque de peau de chèvre*). Il nomme le casque κυνέην, parce qu'on les faisait ordinairement de peau de chien; cependant, il donne ici le même nom à un casque qui était fait de peau de chèvre.

XIX. La *métaphore* est l'emploi d'un mot dont la signification est déterminée, pour désigner une autre chose qui y a quelque rapport. Il l'emploie souvent, et d'une manière très-variée, comme dans les exemples suivans :

ἦκε δ' ἀπορρήξας κορυφὴν ὄρεος μεγάλοιο.

Digitized by Google

« Il détacha la tête d'une haute montagne, et nous « la lança [1] ». Et,

νῆσον, τὴν περὶ πάντας ἀπείριτος ἐσφέρωται.

« Une île couronnée par une mer immense [2] ». Le sommet est relativement à la montagne, ce que la tête est relativement à notre corps, et la mer entoure l'île, comme une couronne entoure la tête de celui qui la porte. Mais en employant ainsi, au lieu du mot propre, des mots qui n'ont qu'une signification à-peu-près semblable, on donne plus de grace et plus d'éclat au style.

XX. Ses métaphores sont très-variées, car il les tire, tantôt des êtres vivans, pour désigner des êtres vivans, comme,

φθέγξατο δ' ἡνίοχος νηὸς κυανοπρῴροιο.

« Ainsi parla le cocher du navire à la noire proue [3] ». Il dit le cocher pour le pilote. Et,

ἠὲ μετ' Ἀτρεΐδην Ἀγαμέμνονα ποιμένα λαῶν.

« Ou auprès d'Agamemnon le pasteur des peuples [4] ». *Pasteur* est ici pour *Roi*. D'autres fois il les tire des êtres vivans, pour désigner des choses inanimées comme,

—— ὑπαὶ πόδα νιφόεντος Ἴδης, *au pied du mont Ida* [5], c'est-à-dire, *au bas*, et αὔβλης ἀρούρης, *la mamelle de la terre* [6], pour désigner sa fertilité, et

[1] Od. L. IX, v. 481.
[2] Od. L. X, v. 195.
[3] Ce vers ne se trouve pas dans les ouvrages d'Homère.
[4] Il. L. XIV, v. 22.
[5] Il. L. II, v. 824.
[6] Il L. IX, v. 141.

Digitized by Google

σιδήρειον νύ τοι ἦτορ, *certes, tu as un cœur de fer* [1], c'est-à-dire *dur*. Il les tire aussi de choses inanimées, pour en désigner d'animées, comme σπέρμα πυρὸς σάῳεν, *conservant la semence du feu* [2], c'est-à-dire, ce qui peut servir à le rallumer. Il n'emploie pas seulement la métaphore pour les noms, mais encore pour les verbes, comme,

ἠιόνες βοάουσιν ἰαχυιόμεναι ἁλὸς ἔξω,

« Les rivages mugissent, battus par les flots [3] ». Il a mis *mugissent* au lieu de *résonnent*.

XXI. La *métalepse* est un autre trope, c'est lorsqu'on emploie un synonyme dans une acception différente de celle dans laquelle il est le synonyme d'un autre mot, comme,

ἔνθεν δ' αὖ νήσοισιν ἐπιπροέηκε θοῇσιν,

« Elle les jetta sur des îles rapides [4], » il entendoit par là ce que nous nommons des îles aiguës. θοὸν est en effet le synonyme de ὀξὺ, or, ce dernier mot signifie non-seulement ce qui a un mouvement rapide, mais encore ce qui s'avance en diminuant de grosseur, et Homère a pris θοὸν dans la même acception. Il en est de même dans ce qu'il dit ailleurs :

. ἐγὼ δὲ θόωσα παρασχὰς — ἄκρον,

« Et moi j'en aiguisai l'extrémité [5] ».

[1] Il. L. XXIV, v. 205.

[2] Od. L. V, v. 590.

[3] Il. L. XVII, v. 265.

[4] Od. L. XV, v. 298.

[5] Od. L. 9. v. 327, où on lit δ' ἰθόωσα, mais cela ne change rien au sens :

Digitized by Google

XXII. La *synecdoque* consiste à employer un mot, non dans sa propre acception, mais dans celle de quelqu'une des choses qui sont du même genre. Ce trope s'emploie aussi d'une manière très-variée; on se sert quelquefois du tout pour désigner une partie, comme,

—— πρὸς τεῖχος ἰδμήτου βόας αὖας.

« Ils alloient contre le mur tenant leurs bœufs « secs [1] ». Il emploie le mot de *bœufs secs*, pour désigner les cuirs dont sont faits les boucliers; quelquefois, on prend la partie pour le tout, comme,

τοίην γὰρ κεφαλὴν ποθέω.

« Je regrette une tête si chère [2] ». Par le mot *tête*, il entend un homme. C'est ainsi qu'il dit, λευκώλενον, *aux bras blancs*, pour *belle*, et εὐκνήμιδας, *bien chaussés*, pour *bien armés*. On emploie aussi le singulier pour le pluriel; c'est ainsi qu'Homère dit, en parlant d'Ulysse :

ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν.

« Lorsqu'il eut détruit la ville de Troyes [3] ». Ulysse cependant n'était pas seul, mais ce fut avec les autres Grecs qu'il prit cette ville. On emploie le pluriel pour le singulier, comme, σήθεα θ' ἱμερόεντα, *les poitrines agréables* [4], c'est-à-dire *la poitrine*; l'espèce pour le genre, comme,

μαρμάρῳ ἀκμονίῃσι βαλών.

[1] Il. L. XII, v. 137.
[2] Od. L. I, v. 343.
[3] Od. L. I, v. 2.
[4] Il. L. III, v. 397.

Digitized by Google

« Lui lançant un marbre raboteux [1] ». Le marbre est une espèce de pierre, et il est pris ici pour une pierre en général. On prend le genre pour l'espèce, comme,

ὄρνιθας γνῶναι, καὶ ἰναίσιμα μυθήσασθαι.

« Connoître les oiseaux, et annoncer ce qu'ils prédisent [2] ». Car il ne s'agit pas ici de tous les oiseaux, mais seulement des espèces qui servent à la divination. On donne aussi à entendre l'action principale par l'un des accessoires, comme,

Πάνδαρος, ᾧ καὶ τόξον Ἀπόλλων αὐτὸς ἔδωκεν.

« Pandare, à qui Apollon lui-même avoit donné un arc [3] ». Par l'*arc* il entend l'art de tirer des flèches, qu'il avait appris d'Apollon, et ἐζόμενοι λεύκαινον ὕδωρ, *ils blanchissaient l'eau* [4], et οἱ δὲ παντμερίοι σεῖον ζυγόν, *ils secouèrent le timon toute la journée* [5]. Dans le premier vers, il exprime l'action de ramer, par l'effet qu'elle produit sur l'eau; et dans le second, il donne à entendre que les chevaux coururent toute la journée. Il donne à entendre ce qui a dû suivre par ce qui a précédé, comme, λῦσε δὲ παρθενικὴν ζώνην, *il délia sa ceinture virginale* [6], c'est-à-dire, qu'il lui ravit sa virginité : et ce qui a dû précéder par ce qui a suivi, comme lorsqu'il em-

[1] Il. L. XII, v. 380.
[2] Od. L. II, v. 159.
[3] Il. L. II, v. 827.
[4] Od. L. XII, v. 172.
[5] Od. L. III, v. 486.
[6] Od. L. XI, v. 144.

Digitized by Google

ploie le mot ἐναρίζειν, qui signifie *dépouiller*, pour exprimer l'action de tuer.

XXIII. La *métonymie* consiste à employer un mot qui a une signification propre et déterminée, pour en désigner une autre qui y a quelque rapport, comme,

ἦμος δ' αἰζηοὶ Δημήτερα βαλλομένοισι.

« Lorsque des jeunes gens coupent Cérès [1] ». Il désigne le froment par le nom de Cérès son inventrice : et,

σπλάγχνα δ' ἄρ' ἀμπείραντες, ὑπείρεχον Ἡφαίστοιο.

« Ils mirent les intestins à la broche et les tenoient au « dessus de Vulcain [2] ». Vulcain est pris ici pour le feu. Il en est de même de cette expression, ὅς κεν ἐμῆς γε χοίνικος ἅπτηται, « celui qui a touché à mon « boisseau [3] ». Le boisseau est pris pour ce qui y est contenu.

XXIV. L'antonomasie consiste à employer une épithète, ou un mot qui a une signification pareille, à la place d'un nom propre, comme,

Πηλεΐδης δ' ἐξαῦτις ἀτάρτηροῖς ἐπέεσσιν
Ἀτρεΐδην προσέειπε.

« Le fils de Pélée s'emporta de nouveau en ex- « pressions violentes contre le fils d'Atrée [4] ». Il

[1] Ce vers ne se trouve pas dans les poëmes d'Homère qui nous restent.

[2] Il. L. II, v. 424.

[3] Od. L. XIX, v. 28.

[4] Il. L. I, v. 223.

Digitized by Google

désigne Achille par le premier nom, et Agamemnon par le second. Et, θάρσει Τριτόγενεια, φίλον τέκος, « Prens courage, Tritogénie, ma chère fille [1] ». Et dans d'autres endroits, Φοῖβος ἀκερσεκόμης, « Phébus dont la chevelure n'a jamais été coupée ». Il est évident que la première de ces expressions désigne Minerve, et la seconde Apollon.

XXV. L'ANTIPHRASE est une manière d'exprimer une chose par son opposé, comme dans ceci :

οὐδ' ἄρα τόγε ἰδὼν γήθησεν Ἀχιλλεὺς

« Achille ne fut pas content de les voir [2] » Il veut dire l'opposé, c'est-à-dire qu'il en fut fâché.

XXVI. ON emploie l'*emphase*, lorsque par la manière dont on s'exprime, on donne à entendre plus qu'on ne dit réellement, comme,

αὐτὰρ ὅτ' εἰς ἵππον κατεβαίνομεν, ὃν κάμ' Ἐπειός.

« Lorsque nous descendîmes dans le cheval qu'avoit fabriqué Epéus [3] ». Cette expression *nous descendîmes*, donne une idée de la grandeur du cheval. De même lorsqu'il dit :

πᾶν δ' ὑπεθερμάνθη ξίφος αἱματι.

« Le sang avoit échaufé nos glaives [4] ». Il y a là une très-grande emphase, car il donne à entendre que son épée avait tellement été baignée dans le sang, qu'elle s'étoit échaufée. Tels sont les tropes qu'Homère a inventés.

[1] Il. L. VIII, v. 39.
[2] Il. L. I, v. 330.
[3] Il. L. XI, v. 522.

XXVII.

Digitized by Google

XXVII. Passons maintenant aux irrégularités de la syntaxe, qu'on appelle des *figures*, et voyons si Homère en a été le premier inventeur. Les figures sont des tournures de phrase qui s'écartent des régles ordinaires; on les emploie par manière d'ornement, ou par nécessité. Elles ornent le discours, et le rendent plus majestueux, par la variété qu'elles y mettent; elles servent de plus à augmenter l'idée qu'on veut donner des qualités et de la puissance des choses qu'on représente.

XXVIII. Le pléonasme est une figure qu'il emploie quelquefois pour la mesure du vers, comme,

χρυσοῦ δὲ στήσας Ὀδυσεὺς δέκα πάντα τάλαντα.

« Ulysse ayant pesé dix talens d'or [1] ». πάντα, *tous*, n'ajoute rien au sens. Il l'emploie quelquefois pour ornement, comme,

ἦ μάλα δὴ τάφρηκε Μενοιτίου ἄλκιμος υἱός.

« Oui, certes, le vaillant fils de Menœtius est mort [2] », μάλα est un pléonasme, à la manière Attique.

XXIX. D'autres fois il emploie plusieurs mots pour exprimer une seule chose, comme lorsqu'il dit, υἷας Ἀχαιῶν, *les fils des Achæens*, pour dire les Grecs, et βίην Ἡρακλείην, *la force d'Hercule*, pour dire *Hercule*; cela s'appelle une périphrase.

XXX. Celles dont je vais parler se font par *Epallage*, en renversant l'ordre usité des mots,

[1] Il. L. XIX, v. 247. Voyez les Observations.
[2] Il. L. XVIII, v. 12.

Digitized by Google

ce qui se fait en mettant un mot entre les deux parties d'un autre mot qu'on a divisé, ce qu'on appelle *hyperbate*, comme,

αἱμαλόεις, ὡς τίς τε λέων κεκλὰ ταῦρον ἐδηδώς.

« Ensanglanté comme un lion qui vient de dévorer un taureau [1] ». Il a mis *κεκλὰ ταῦρον ἐδηδὼς*, au lieu de *ταῦρον κεκλεδηδώς*. Il a donc transposé un mot. Il le fait quelquefois pour toute une phrase, comme,

—— *Ἀργεῖοι δὲ μέγ' ἴαχον· ἀμφὶ δὲ νῆες*
σμερδαλέον κονάβησαν ἀϋσάντων ὑπ' Ἀχαιῶν,
μῦθον ἀγασσάμενοι θεῖον Ὀδυσσῆος θείοιο.

« Les Grecs jetèrent de grands cris (leurs vaisseaux « en retentirent d'une manière épouvantable), en « applaudissant à ce que venait de dire le divin « Ulysse [2] ».

XXXI. L'INTERPOSITION est une figure du même genre, c'est lorsque nous insérons au milieu d'un discours des choses étrangeres, et qui n'ont aucun rapport à ce qu'on a dit précédemment, de manière qu'on peut les retrancher, sans rien changer à la construction, comme,

ναὶ μὰ τόδε σκῆπτρον, τὸ μὲν οὔποτε φύλλα καὶ ὄζους
φύσει, ἐπεὶ δὴ πρῶτα τομὴν ἐν ὄρεσσι λέλοιπεν,
οὐδ' ἀναθηλήσει· περὶ γὰρ ῥά ἑ χαλκὸς ἔλεψε.

« J'en jure par ce sceptre, qui depuis qu'il a laissé « dans la forêt le tronc auquel il étoit attaché, ne « produira plus ni feuilles ni rameaux, car le fer « lui a enlevé son écorce ». Après avoir encore

[1] Il. L. XVII, v. 542.
[2] Il. L. II, v. 333.

Digitized by Google

ajouté d'autres choses au sujet de ce sceptre, il termine la proposition qu'il avait commencée, par ces mots :

ἦ ποθ' Ἀχιλλῆος ποθὴ ἵξεται υἷας Ἀχαιῶν.

« Que les Grecs regretteront quelque jour Achille [1] ».

XXXII. On trouve aussi dans ses ouvrages des redites, c'est-à-dire des répétitions d'un ou de plusieurs mots, ce qu'on nomme *réduplication*, comme,

τοῦ δ' ἐγὼ ἀντίος εἶμι, καὶ εἰ πυρὶ χεῖρας ἔοικεν
εἰ πυρὶ χεῖρας ἔοικε, μένος δ' αἴθωνι σιδήρῳ.

« Je marcherai contre lui, quoique ses mains « soient comme le feu, que ses mains soient comme « le feu, et que son courage soit indomptable comme « le fer [2] ». Quelquefois cette répétition n'a lieu qu'après un intervalle de quelques mots, comme,

ἀλλ' ὁ μὲν Αἰθίοπας μετεκίαθε τηλόθ' ἐόντας,
Αἰθίοπας τοὶ δίχθα δεδαίαται ἔσχατοι ἀνδρῶν.

« Mais il étoit allé chez les AEthiopiens qui de- « meurent au loin; les AEthiopiens qui sont di- « visés en deux nations, et qui habitent à l'extré- « mité de la terre [3] ». Cette manière de s'exprimer fait voir l'émotion de celui qui parle, en même temps qu'elle se communique à l'auditeur.

XXXIII. L'ÉPANAPHORE est une figure du même genre; c'est lorsqu'on répète le même mot au commencement de plusieurs vers; en voici un exemple dans Homère.

[1] Il. L. I, v. 234 et suivans.
[2] Il. L. II, v. 371.
[3] Od. L. I, v. 12.

Digitized by Google

Νιρεὺς δ' αὖ Σύμηθεν ἄγε τρεῖς νῆας ἰσάς
Νιρεὺς Ἀγλαΐης υἱὸς, Χαροπσῖός τ' ἄνακτος,
Νιρεὺς ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν.

« Nirée amena de Symé trois vaisseaux d'égale « force; Nirée, fils d'Aglaé et du roi Charopus; « Nirée, le plus beau des Grecs qui allèrent as- « siéger Troyes [1] ». Cette figure donne beaucoup d'agrément et de mouvement au discours.

XXXIV. Il fait quelques fois usage de la figure nommée *épanodos* ou *retour*. C'est lorsqu'après avoir commencé à parler de deux choses, et de deux noms, on s'interrompt avant que le sens soit achevé, pour revenir à chacun de ces noms, et qu'on termine ainsi la phrase, comme,

Ἄρης τε βροτολοιγὸς, Ἔρις τ' ἀμέτοιο μεμανῖα,
ἣ μὲν ἔχουσα κυδοιμὸν ἀναιδέα δηϊοτῆτος.
Ἄρης δ' ἐν παλάμῃσι πελώριον ἔγχος ἐνάμμα.

« L'homicide Mars, et la Discorde toujours fu- « rieuse; celle-ci conduisant le tumulte impudent; « Mars tenant dans les mains une lance énorme [2] ». Cette figure met de la variété dans le discours, et lui donne plus de clarté.

XXXV. On trouve aussi quelquefois dans ses ouvrages la figure nommée *homœoteleuton* (ou *rîme*), c'est lorsque les membres d'une phrase ont des désinences pareilles, comme,

χερὶ ξεῖνον παρέοντα φιλεῖν, εὐεῖλοντα δὲ πέμπειν.

[1] Il. L. II, v. 671.

[2] Il. L. V, v. 592. Le premier vers s'y lit ainsi :
ἔσχε δ' ἄρα σφιν Ἄρης καὶ πότνι' Ἐνυώ.

Digitized by Google

« Il faut fêter son hôte pendant qu'on l'a, et le « renvoyer lorsqu'il le désire [1] ». Et ceci :

Οὔλυμπονδ', ὅθι φασὶ θεῶν ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
ἔμμεναι, οὔτ' ἀνέμοισι τινάσσεται, οὔτέ ποτ' ὄμβρῳ
δεύεται, οὔτε χιὼν ἐπιπίλναται, ἀλλὰ μάλ' αἴθρη
πέπταται ἀννέφελος, λευκὴ δ' ἐπιδέδρομεν αἴγλη.

« Elle alla dans l'Olympe, qui passe pour être la « demeure éternelle des dieux; il n'est jamais agité « par les vents, ni arrosé par les pluies; la neige y « est inconnue; l'air toujours serein et sans nua- « ges, y est d'une blancheur éclatante [2] ». Lorsque les périodes ou les membres des périodes finissent par des noms qui se déclinent de même, et qui se trouvent au même cas, cela s'appelle *homéoptoton* (chûte pareille), comme,

ἠΰτ' ἔθνεα εἴσι μελισσάων ἀδινάων
πίλῃς ἐκ γλαφυρῆς ἀεὶ νέον ἐρχομενάων.

« Comme on voit sortir d'une roche creuse des « essains d'abeilles, qui sont incessamment suivis « par de nouveaux essains [3] ».

XXXVI. Une preuve du soin qu'il a mis dans ses compositions, c'est que souvent il emploie deux figures à la fois dans les mêmes vers, comme l'*épanaphore* et l'*homœoteleuton* dans les vers suivans :

τῷ μὲν τις δόρυ θυξάσθω, τὸν δ' ἀσπίδα θίσθω,
τῷ δέ τις ἵπποισι δεῖπνον δότω ἀκυπόδεσσι.

« Que chacun aiguise sa lance et ajuste son bou-

[1] Od. L. XV, v. 74.
[2] Od. L. VI, v. 42.
[3] Il. L. II, v. 87.

Digitized by Google

« clier ; que chacun donne à manger à ses cour-
« siers [1] ».

XXXVII. La figure nommée *parison* tient aux précédentes ; c'est lorsque deux ou plusieurs membres d'une période ont le même nombre de mots les uns que les autres. Homère en a fait usage le premier dans ce vers :

αἴδεσθεν μὲν ἀνήνασθαι, δεῖσαν δ' ὑποδέχθαι.

« Il avaient honte de refuser, et craignaient d'ac-
« cepter [2] ». Et ailleurs,

μηνιθμὸν μὲν ἀποῤῥίψαι, φιλότητα δ' ἱλέσθαι.

« Que sa colère s'était appaisée, et qu'il avait re-
« noué son amitié [3] ». Il est évident que cette figure orne beaucoup le discours.

XXXVIII. La *paronomasie* n'a pas moins de graces ; c'est lorsqu'on place à une petite distance d'un mot, un autre mot qui lui ressemble, comme,

οὐδὲ γὰρ οὐδ' Δρύαντος υἱὸς κρατερὸς Λυκόεργος.

« Ni le vaillant Lycurgue, fils de Dryas [4] ». Et,

. . . . τῶν μὲν Πρόθοος θοὸς ἡγεμόνευε.

« Le léger Prothoüs les commandait [5] ».

XXXIX. Les figures dont je viens de parler se forment ou par pléonasme ou par une certaine manière d'arranger les mots. Il y en a d'autres qui se forment par l'omission d'un mot, comme celle qu'on nomme *ellipse*, qui a lieu lorsqu'on omet un mot, et qu'on le laisse deviner par ce qui précède, comme,

[1] Il. L. II, v. 387
[2] Il. L. VII, v. 93.
[3] Il. L. XVI, v. 282.
[4] Il. L. VI, v. 130.
[5] Il. L. II, v. 758.

Digitized by Google

δώδεκα δὴ σὺν νηυσὶ πόλεις ἀλάπαξ' ἀνθρώπων,
πεζὸς δ' ἴνδεκα φημὶ.

« En combattant avec les vaisseaux, j'ai ruiné « douze villes des ennemis, et onze en combattant « sur terre [1] ». Le mot ἀλαπάξαι manque pour completter le sens, mais ce qui précède le fait sous-entendre. Il y a aussi une ellipse dans le vers suivant :

εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνασθαι περὶ πάτρης.

« Il n'y a qu'un seul présage, c'est de défendre sa « patrie [2] ». Il y manque en effet le verbe ἐστι. Et dans celui ci :

ὤ πόποι, ἦ μοι ἄχος μεγαλήτορος Αἰνείαο.

« O Dieux ! quel regret, si le magnanime Enée « périssait [3] » ! Il manque dans ce vers, ou πάμεν. ou συμβῆναι, ou quelque mot pareil.

XLX. La figure nommée *asyndeton* est du même genre ; c'est lorsqu'on supprime les conjonctions qui lient la phrase, dans le dessein de la rendre plus rapide, plus animée et plus expressive, comme,

ἴομεν ὡς ἐκέλευες ἀνὰ δρυμὰ φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ
εὕρομεν ἐν βήσσῃσι τετυγμένα δώματα Κίρκης.

« Nous nous sommes enfoncés dans les bois, comme « tu nous l'as ordonné, illustre Ulysse ; nous avons « trouvé dans un vallon le palais magnifique de Cir- « cé [4] ». Il a retranché la conjonction καὶ (*et*), pour

[1] Il. L. IX, v. 328.
[2] Il. L. II, 243.
[3] Il. L. XX, v. 293.
[4] Od. L. X, v. 251. On y lit δώματα καλὰ.

Digitized by Google

marquer la précipitation avec laquelle celui qui parlait faisait son récit.

XLI. On peut mettre au nombre des figures, ce qui se nomme *asyntacton* ou *allœosis;* c'est lorsqu'on s'écarte des régles de la construction. On l'emploie pour mettre de la variété dans le discours, pour l'orner et pour lui donner plus de graces.

XLII. Cette figure a souvent lieu en changeant les genres des mots, comme lorsque notre poëte dit, κλυτὸς Ἱπποδάμεια, *la célèbre Hippodamie*, au lieu de κλυτή. Et, θῆλυς ἱέρση, *la rosée femelle*, au lieu de θήλεια. Il est assez ordinaire aux anciens écrivains d'employer le masculin, au lieu du féminin, comme plus fort et plus énergique; ils ne le faisaient cependant pas arbitrairement et sans raison, mais seulement pour les adjectifs qui désignaient des qualités non inhérentes à l'objet dont ils parlaient. Les qualités inhérentes aux corps sont, *la grandeur*, *la beauté;* et par conséquent les adjectifs *grand*, *grande*, *beau*, *belle*, et autres semblables. Les qualités extérieures sont, *la gloire*, *le bonheur*. Les composés s'emploient aussi dans l'un et l'autre genre; car, en général, les composés sont communs aux deux genres, mais lorsqu'un verbe ou un participe se trouve régi par deux noms, dont l'un est masculin et l'autre féminin, le masculin prévaut, comme dans le vers suivant:

παρθενικαί τε καὶ ἠίθεοι ἀταλὰ φρονέοντες,

« Des jeunes filles et des jeunes garçons qui ne « pensent qu'au plaisir [1] ».

[1] Il. L. XVIII, v. 567.

Digitized by Google

XLIII. Il s'exprime quelquefois d'une manière contraire à tous les dialectes, et même à l'usage de son temps, comme lorsqu'il dit,

——ἴχτι δέ τι κίονας αὐτὸς
μακράς.

« Il a lui-même les colonnes très-hautes [1] ».

XLIV. Il lui arrive souvent de changer le genre des mots, pour donner la mesure au vers, comme,

δῶρόν τοι καὶ ἐγὼ τέκνον φίλε τοῦτο δίδωμι.

« Je te fais ce don, mon cher fils [2] » τέκνον est neutre; il y a cependant joint un adjectif masculin, qu'il a mis au vocatif. Il en est de même de ce que Dioné dit à Vénus :

τέτλαθι τέκνον ἐμὸν, καὶ ἀνάσχεο κηδομένη περ.

« Prends patience, mon enfant, et supporte ton « mal [3] ». C'est d'après la même analogie qu'il dit,

ἦλθε δ' ἔπειτα ψυχὴ Θηβαίου Τειρεσίαο
σκῆπτρον ἔχων [4].

« Vint ensuite l'ame de Tirésias le Thébain ayant un « bâton ». ἔχων (*ayant*) ne se rapporte pas à ψυχὴ, qui est au féminin, mais à la personne même de Tirésias. Souvent le genre ne se rapporte pas à ce qui est exprimé dans la phrase, mais à ce qui est sous-entendu, comme,

πᾶσιν ὀρίνθη θυμὸς, ἐκίνηθεν δὲ φάλαγγες
ἐλπόμενοι παρὰ ναῦφιν ἀμύμονα Πηλείωνα.

« Ils se troublèrent tous, et leurs phalanges s'é- « branlèrent, croyant que l'illustre fils de Pélée [5] «.

[1] Od. L. I, v. 53. Voyez les Observations.
[2] Od. L. XV, v. 215.
[3] Il. L. V, v. 382.
[4] Od. L. II, v. 90.
[5] Il. L. XV, v. 280.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

ἑλπόμενοι ne se rapporte pas à φάλαγγες, qui est au féminin, mais aux hommes qui composaient ces phalanges.

XLV. Il change quelquefois les genres d'une autre manière, comme lorsqu'il dit,

——νιφὰς δέ μιν ἀμφικέκληται
νυκτέη· τὸ μὲν οὔποτε ῥεθεῖ.

« Il est toujours enveloppé d'une nuée obscure, « qui ne se dissipe jamais [1] ». Comme νιφὰς et νίφος sont synonymes, il a mis dans son vers νιφὰς, qui est au féminin, il a sous-entendu νίφος, qui est neutre, et c'est à ce dernier que se rapporte l'article τὸ. Il en est de même dans les vers suivans :

τῶν δ' ὥστ' ὀρνίθων πετεηνῶν ἔθνεα πολλὰ,
χηνῶν, ἢ γεράνων, ἢ κύκνων δουλιχοδείρων,
ἔνθα καὶ ἔνθα ποτῶνται ἀγαλλόμενα πτερύγεσσι.

« Tels que des peuples nombreux d'oiseaux, d'oies, « de grues ou de cygnes au long col, qui fiers de leurs « aîles, volent ça et là [2] ». Il a d'abord employé le neutre en parlant des oiseaux en général, ἔθνεα πολλά; il passe de là aux différentes espèces, et emploie le féminin en les nommant; il en revient enfin au neutre, comme un genre qui appartient aux oiseaux pris en général, et il dit, κλαγγηδὸν προκαθιζόντων, *se tiennent les uns devant les autres en criant.*

XLVI. Il ne se contente pas de changer les genres, il change aussi quelquefois les nombres, comme lorsqu'il dit,

[1] Od. L. XII, v. 74. Il y a dans le texte οὔποτ' ἰφθεῖ.
[2] Il. L. II, v. 459.

Digitized by Google

ἡ πληθὺς ἰὼν νῆας Ἀχαιῶν ἀπονέοντο.

» La multitude des Grecs retournait à ses vais-« seaux [1] ». Après avoir employé le singulier πληθὺς, il met le pluriel ἀπονέοντο, en le rapportant à ce qui est sous-entendu. Car, πληθὺς, (*multitude*) est bien un nom singulier, mais il a la valeur d'un pluriel par le nombre qu'il représente.

XLVII. Il emploie d'autres fois une figure pareille, mais dans le sens contraire; c'est lorsqu'après avoir mis le pluriel, il passe tout de suite au singulier, comme dans ceci :

—— οἱ δ' ἄλκιμον ἦτορ ἔχοντες
πρόσσω πᾶς πέτεται.

« Ils ont un grand courage, et chacun vole en avant [2] ». πᾶς (*chacun*) est un singulier; il est cependant mis ici pour exprimer un grand nombre, et il équivaut à πάντες (*tous*). Il emploie la même figure dans ce qui suit :

οἱ δὲ Πύλον Νηλῆος ἐϋκτίμενον πτολίεθρον
ἷξον. τοὶ δ' ἐπὶ θινὶ θαλάσσης ἱερὰ ῥέζον.

« Ils [3] arrivèrent à Pylos la ville de Nélée : ceux-ci « faisaient sur les bords de la mer, un sacrifice [4] ». Par *ceux-ci*, il entend les Pyliens.

XLVIII. Il change aussi quelquefois les cas, et

[1] Il. L. XV, v. 305.

[2] Il. L. XV, v. 264.

[3] Minerve sous la figure de Mentor, et Télémaque.

[4] Od. L. III, v. 5. Le *désordre* consiste en ce que τοὶ devrait se rapporter à Mentor et à Télémaque, et qu'il se rapporte aux Pyliens dont il n'a pas été question.

Digitized by Google

et met le nominatif et le vocatif à la place l'un de l'autre, comme,

αὖθις δ' αὖτε Θυέστ' Ἀγαμέμνονι λεῖπε φορῆναι.

« Ensuite Thyeste le laissa à son tour à Agamem-« non [1] » : et, νεφεληγερέτα Ζεύς. « Jupiter qui assem-« ble les nuées [2] ». Et,

δὸς φίλος· οὐ γάρ μοι δοκέεις ὁ κάκιστος Ἀχαιῶν.

« Donne, mon cher, car tu ne me parais pas le « moindre des Grecs [3] ». Il met le datif au lieu du génitif dans le vers suivant,

Τρωσὶν μὲν προμάχιζεν Ἀλέξανδρος θεοειδὴς.

« Alexandre semblable à un dieu, combattoit à la « tête des Troyens [4] ». Τρωσὶν y est au lieu de Τρώων. Il met ailleurs le génitif au lieu du datif :

ἡ δ' αὐτοῦ τετάνυστο περὶ σπείους γλαφυροῖο.

« Elle était étendue dans sa charmante grotte [5] » περὶ σπείους est là au lieu de περὶ σπέϊ. La raison de toutes ces permutations est la même, c'est que le nominatif, l'accusatif et le vocatif ont la plus grande analogie entr'eux; aussi ces trois cas sont-ils semblables dans les mots neutres et dans beaucoup de mots masculins et féminins. De même le génitif a quelque analogie avec le datif; ce qui

[1] Il. L. II, v. 107. Θυέστ' est ici pour Θυέστα, au lieu du nominatif Θυέστης.

[2] νεφεληγερέτα n'est pas un vocatif, mais c'est un nominatif AEolique, comme ἱππόλα, et beaucoup d'autres.

[3] Od. L. XVII, v. 415. Il faudrait φίλε, au vocatif, suivant la forme la plus usitée.

[4] Iliad. L. III, v. 16.

[5] Od. L. V. v. 68. Il s'agit de Calypso.

Digitized by Google

se voit dans les nombres duels de tous les noms. Ce n'est donc pas sans raison qu'Homère fait ces changemens, quoique contre l'usage reçu : quelquefois cette raison s'apperçoit, comme lorsqu'il dit : ἐπισταμένοις πεδίοιο, et διέπρησσον πεδίοιο. C'est la même chose que s'il disait : ἐπέρων διὰ τοῦ πεδίου. « Ils passaient à travers la plaine ».

XLIX. Cette permutation des cas est employée d'une manière très-heureuse au commencement de chacun de ses poëmes, ou il a mis d'abord l'accusatif, et ensuite le nominatif.

μῆνιν ἄειδε θεὰ ——
—— ἣ μυρί' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε.

« Muse, chante la colère qui occasionna mille maux » aux Grecs », et

ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα πολύτροπον ὃς μάλα πολλὰ.

« Muse, chante cet homme rusé qui erra long- » temps ».

L. Il joint quelquefois le nominatif au génitif, comme,

τῶν οἳ νῦν βροτοί εἰσι.

« Des hommes qui existent maintenant [1] ».

LI. Il met souvent d'autres figures en usage, comme dans les vers suivans.

φημὶ γὰρ οὖν καλαινῦσαι ὑπερμενέα Κρονίωνα

[1] Od. L. VIII, v. 221. Ulysse dit que, Philoctète excepté, il est le plus habile à tirer de l'arc de tous les hommes qui existent maintenant; mais ces mots n'y sont pas de suite, comme les cite notre auteur.

Digitized by Google

ἥμαλι τῷ, ὅτε νηυσὶν ἐπ' ἀκυπόροισιν ἔβαινον
Ἀργεῖοι, Τρώεσσι φόνον καὶ κῆρα φέροντες,
ἀστράπτων ἐπιδέξι', ἐναίσιμα σήματα φαίνων.

« Je dis donc que Jupiter a approuvé notre projet, » le jour que les Grecs montèrent sur leurs vaisseaux pour apporter chez les Troyens le ravage » et la mort. Il fit briller son tonnerre à notre » droite, ce qui est un favorable présage [1]. » De même dans le passage suivant :

—— ὁ δ' ἀγλαΐῃφι πεποιθὼς
ῥίμφα ἒ γοῦνα φέρει.

« Fier de sa beauté, il court légèrement [2] ». Il a employé dans ces vers une tournure de phrase antique, mais qui s'entend fort bien : on n'a qu'à résoudre les participes en verbes, on rétablira facilement l'ordre du discours. ἀστράπτων est ici pour ἤστραπτε, et πεποιθὼς pour ἐπὶ πέποιθε. Il s'exprime à-peu-près de même dans les passages suivans :

οἱ δὲ δύο σκόπελοι, ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἱκάνει

« Il y a deux rochers, celui-là touche le ciel [3] ». Et :

τὼ δὲ διαχριθέντε, ὁ μὲν μετὰ λαὸν Ἀχαιῶν
ἦϊε, ὁ δ' ἐς Τρώων ὅμαδον κίε.

« S'étant séparés, ils allèrent, celui-ci dans l'ar» mée des Grecs, et celui-là dans la foule des » Troyens [4] ». Cette façon de parler n'est pas très-extraordinaire, car il arrive souvent qu'en voulant parler de deux personnes, on emploie d'abord le nominatif, et après avoir parlé de chacune en

[1] Il. L. II, v. 350 et suiv.
[2] Il. L. VI, v. 510.
[3] Od. L. XII, v. 73.
[4] L. VII, v. 307.

Digitized by Google

particulier, on parle en commun de toutes les deux. Cette tournure donne beaucoup de grace au discours.

LII. Il lui arrive quelquefois d'employer une expression commune à deux personnes, et de ne parler ensuite que d'une seule, comme,

ἄμφω δ' ἑζομένω γεραρώτερος ἦεν Ὀδυσσεύς.

« Lorsqu'ils étaient assis tous les deux, Ulysse » était plus majestueux [1] ».

LIII. Il change aussi l'espèce des mots, mettant souvent le comparatif au lieu du positif par manière d'hyperbole, comme,

σαώτερος ὅς κε νέηαι.

« Pour que tu retournes sain et sauf [2] » Il met quelquefois le superlatif pour le positif, comme,

—— δικαιότατος Κενταύρων.

« Le plus juste des Centaures [3] ». Telles sont les permutations qu'il emploie à l'égard des noms.

Il en emploie aussi à l'égard des modes des verbes, comme lorsqu'il met l'infinitif au lieu de l'impératif.

θαρσῶν νῦν Διόμηδες, ἰὼν Τρώεσσι μάχεσθαι

« Diomèdes, combat maintenant avec courage con» tre les Troyens ». Il a mis μάχεσθαι pour μάχου. Ailleurs, il met l'indicatif au lieu de l'optatif.

πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω.

« Je ne puis ni parler de leur nombre, ni dire les

[1] Il. L. III, v. 211.
[2] *Ibid.* L. I, v. 32.
[3] *Ibid.* L. II, v. 55.

Digitized by Google

» nom de chacun [1] ». Il faudrait : μυθησάμην et ὀνομήναιμι. D'autres fois l'optatif pour l'indicatif, comme,

καὶ νύ κεν ἔνθ' ἀπόλοιτο ἄναξ.

« Et ce prince y aurait péri [2] » ; au lieu de ἀπώλετο.

LIV. Il emploie quelquefois un temps pour l'autre, le présent pour le futur, comme,

τὴν δ' ἐγὼ οὐ λύσω πρίν μιν καὶ γῆρας ἔπεισιν.

« Je ne l'affranchirai pas avant que la vieillesse se » soit emparée d'elle [3] ». Il faudrait : ἐπιλάσεται. Il met d'autres fois le présent pour le prétérit, comme,

ἔνθ' ἦσαν πλυνοὶ ἆσαι ἐπηετανοὶ, παλὰ δ' ὕδωρ καλὸν ἐπιπρορέει.

« On y trouvait des lavoirs toujours pleins, dans » lesquels coulait sans cesse une eau pure et abon- » dante [4] ». Il faudrait ἔρρει. Il emploie le futur pour le présent, comme,

οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος.

« Les uns au couchant du soleil, les autres au le- » vant [5] ». Ou pour le temps passé, comme,

δείδω μὴ δὴ πάντα θεὰ νημερτέα εἴπῃ.

« Je crains que la déesse ne m'ait prédit la vérité « en tout [6] ». Il faudroit εἶπε.

[1] Il. L. II, v. 488.
[2] *Ibid.* L. V, v. 311.
[3] *Ibid.* L. I, v. 29.
[4] Od. L. VI, v. 86.
[5] *Ibid.* L. I, v. 24.
[6] Od. L. V, v. 300. Voyez les Observations.

LV.

Digitized by Google

LV. Il change souvent l'emploi des verbes, et met le passif ou le moyen au lieu de l'actif, comme,

ἵλκετο δ' ἐκ κολεοῖο μίγα ξίφος.

« Il tirait du fourreau son épée [1] ». Au lieu de εἵλκε, et καθορώμενος αἶαν, « regardant la terre [2] », au lieu de ὁρῶν. Quelquefois, au contraire, il met l'actif au lieu du passif : δωρήσω τρίποδα χρυσούατον. « Je don- « nerai un trépied qui a des oreilles en or [3] », il a mis δωρήσω au lieu de δωρήσομαι.

LVI. Il change quelquefois les nombres, en mettant le pluriel au lieu du singulier, comme on a coutume de le faire dans le style familier, lorsqu'on parle de sa propre personne. C'est ainsi qu'il dit :

τῶν ἀμόθεν γε θεὰ θύγατερ Διὸς εἰπὲ καὶ ἡμῖν.

« Fille de Jupiter, dis nous pourquoi [4] ». Au lieu de εἰπὲ ἐμοί.

LVII. Il change aussi les personnes, quelquefois de la manière suivante :

ἄλλοι μὲν γὰρ πάντες ὅσοι θεοί εἰσ' ἠν Ὀλύμπῳ
σοί τ' ἐπιπειθόμεθα, καὶ δεδμήμεσθα ἕκαστος.

« Car tous les autres dieux qui sont dans l'Olympe « t'obéïssent, et nous sommes tous soumis à toi [5] ». Il y avait plusieurs dieux, et celui qui parlait était l'un d'eux ; c'est ce qu'Homère a parfaitement exprimé par ces deux mots, πειθόμεθα, *t'obeissent*,

[1] Il. L. I. v. 194.

[2] Il. L. XIII. v. 4. Il y a, dans toutes les éditions de ce traité, καθορώμενος Αἴας, ce qui ne se trouve pas dans Homère.

[3] Ce vers n'est point d'Homère.

[4] Ce vers n'est point d'Homère.

[5] Il. L. V, v. 878.

Digitized by Google

et δεδμήμεθα, *nous sommes soumis*. Il emploie cette figure d'une autre manière, lorsque s'interrompant, il passe d'une personne à l'autre; c'est ce qu'on appelle l'*apostrophe*; cela produit une imitation qui remue vivement, et entraîne l'auditeur, comme,

Ἕκτωρ δὲ Τρώεσσιν ἐκέκλετο, μακρὸν ἄυσας
νηυσὶν ἐπισσεύεσθαι, ἐᾷν δ' ἐναρα βροτόεντα.
ὃν δ' ἂν ἐγὼν ἀπάνευθε νεῶν ἐτέρωσε νοήσω.

« Hector appellait les Troyens à grands cris, les « exhortait à attaquer les vaisseaux, et leur disait « de laisser les dépouilles sanglantes de ceux qu'ils « tuaient; celui que je verrai ailleurs qu'auprès des « vaisseaux.... [1] » Il passe sur le champ de la narration à l'imitation même. Il emploie très-souvent l'apostrophe pour le récit lui-même, comme,

ἀμφί σε Πηλέος υἱὲ μάχης ἀκόρητοι Ἀχαιοί.

« Les Grecs infatigables au combat, rassemblés « autour de toi, vaillant fils de Pélée [2] ». Il emploie même dans le discours direct cette transition d'une personne à une autre, comme dans ces vers ci :

—— ἦ δὴ παισὶν ἐοικότες ἀγοράασθε
νηπιάχοις, οἷς οὔ τι μέλει πολεμήϊα ἔργα.....
Ἀτρεΐδη, σὺ δέ φ' ὡς περὶ, ἔχων ἀτρεμέα βουλὴν
ἄρχειν Ἀργείοισι πεπὶ κρατερῆς ὑσμίνης.

« Vous parlez comme des enfans, qui ne savent ce « que c'est que la guerre.... Atride persiste dans ta « première résolution, et conduit de nouveau les

[1] Il. L. XV, v. 346.
[2] *Idid.* L. XX, v. 2.

Digitized by Google

» Grecs au combat [1] ». Voici un autre genre d'apostrophe :

Τυδείδην δ' οὐκ ἂν γνοίης ποτέροισι μετείη,

« Vous n'auriez pas connu quels étaient ceux pour « qui combattait le vaillant fils de Tydée [2] ». Il a mis οὐκ ἂν γνοίης, *vous n'auriez pas connu*, au lieu de οὐκ ἄν τις γνοίη, *personne n'aurait connu* : et ailleurs :

——— ὀδμὴ δ' ἡδεῖα ἀπὸ κρηθῆνος ὀδώδει.
θεσπεσίη, τῷ κέν τοι ἀπεσχίσθαι φίλον ἦεν.

« Une odeur suave et divine se répandait autour « du vase, et vous n'auriez pas été content s'il « avait fallu vous passer de la liqueur qu'il conte- « nait [3] ».

LVIII. Il emploie quelquefois les participes au lieu des verbes, comme dans ceci :

——— ἐνὶ κήπῳ ——— καρπῷ βριθομένῃ.

« Dans un jardin, chargée de fruit [4] ». Il faudrait : βρίθεται, *est chargée*. Et :

ἔνθ' οἵ γ' ἐσσύλησαν πρὶν εἰδότες.

« Comme ils le connaissaient avant, ils y entrè- « rent ». Au lieu de : πρὶν εἰδέναι [5].

LIX. Il emploie souvent un article pour l'autre,

[1] L. II, v. 337 et 344.
[2] Il. L. V, v. 85.
[3] Od. L. IX, v. 210.
[4] Il. L. VIII, v. 306.
[5] L'Auteur de ce Traité s'est trompé, il s'agit dans ce vers (Od. L. XIII, v. 113) de l'endroit d'Ithaque, où les Phéaciens débarquèrent Ulysse; le poëte dit qu'ils connaissaient cet endroit auparavant; il faut donc πρὶν εἰδέναι.

Digitized by Google

savoir le *prépositif* au lieu du *postpositif*, comme,

τοὺς ἵλκει Ζεφύρῳ ἀνέμῳ ἅρπυια Ποδάργη.

« Le vent Zéphyre les avait eus de la harpie Po-
« dargé [1] ». Et au contraire :

καὶ θώρηχ'. ὃ γὰρ ἦν οἱ, ἀπώλεσε πιστὸς ἑταῖρος.

« Et une cuirasse ; car son fidèle ami avoit perdu
« celle qu'il avait [2] ».

LX. Il emploie aussi les prépositions les unes pour les autres, comme,

——— χθιζὸς ἴξε μετὰ δαῖτα.

« Il est allé hier à un repas [3] ». Il a mis μετὰ au lieu de ἐπὶ. Et :

νοῦσον ἀνὰ στρατὸν ὦρσε κακήν.

« Il excita dans le camp une pernicieuse maladie [4] ».

LXI. Il lui arrive pareillement de mettre après une préposition un mot à un autre cas que celui qu'elle gouverne, comme,

μή πως καὶ διὰ νύκτα μενοινήσωσι μάχεσθαι.

« De crainte qu'ils n'aient la hardiesse de venir
« nous attaquer durant la nuit [5] ». Il a mis διὰ νύκτα au lieu de διὰ νυκτός.

LXII. Il retranche quelquefois la préposition, comme,

[1] Iliad. L. XVI. v. 150. Il pense sans doute qu'il faudrait οὓς, *quos*, au lieu de τοὺς, *hos*.

[2] *Ibid.* L. XVIII, v. 460. ὃ est ici pour ὅς.

[3] *Ibid.* L. I, v. 424.

[4] *Ibid.* L. I, v. 10. ἀνὰ est mis ici pour κατὰ, suivant le lexique d'Apollonius; c'est, sans doute, sur cela que porte l'observation.

[5] *Ibid.* L. X, v. 101.

Digitized by Google

τῆς ὃγε κεῖτ' ἀχέων.

« Il restait dans sa tente à la regretter [1] ». Il faudrait περὶ ἧς. Et ailleurs :

—— πολιὸν ἵγμενος ἤ τί μιν εἴποι.

« Attendant si elle lui dirait quelque chose [2] ». Il faudrait πρὸς εἴποι. Il en fait de même pour les autres prépositions, tantôt il les retranche, tantôt il les emploie les unes pour les autres.

LXIII. Il change aussi la signification des adverbes, et emploie indifféremment ceux qui désignent l'endroit où l'on va, celui où l'on est, ou dont on revient, comme,

———— οἱ δ' ἵζεσσι κάθιζον.

« Ils étaient assis autre part [3] » Il a mis ἵζεσσι au lieu de ἵζεσθι. Et ailleurs : Αἴας δ' ἐγγύθεν ἦλθε. *Ajax vint auprès* [4]. Il faudroit ἐγγὺς.

LXIV. Il varie de même l'emploi des conjonctions, comme,

ἐννῇ δ' οὐ πώποτ' ἔμικτο, χόλον δ' ἀλέεινε γυναικός.

« Mais il ne coucha jamais avec elle, car il craignait la colère de sa femme [5] ». Il faudrait χόλον γάρ. Toutes ces figures sont des figures de style, qui sont employées non-seulement par les poëtes, mais encore par les écrivains en prose.

[1] Iliad. L. II, v. 694.

[2] Od. L. XXIII, v. 91.

[3] Il. L. XX, v. 151. J'ai mis οἱ, comme on lit dans Homère, au lieu de νιφετοὶ, qui se trouve dans le texte grec de ce traité.

[4] *Ibid.* L. VII, v. 219.

[5] Od. L. I, v. 433.

Digitized by Google

LXV. On trouve dans ses ouvrages d'autres figures qui tiennent aux pensées elles-mêmes, comme celle qu'on nomme *proanaphonesis* ou prédiction, qui a lieu lorsque le poëte, en parlant de quelque chose, s'interrompt pour toucher un mot de ce qui sera dit à sa place dans un autre endroit; comme lorsqu'il dit, en parlant d'Antinoüs :

Ἥλοι ὀϊστοῦ γε πρῶτος γεύσασθαι ἔμελλεν.

« Il devait le premier sentir le pouvoir de ses flèches [1] ». Et celle qu'on nomme *epiphonésis* (réflexion sententieuse qui vient à la fin d'un discours).

——— μεχθὴν δέ τε νήπιος ἔγνω.

« L'insensé ne voit le mal que lorsqu'il est fait [2] ».

LXVI. Les *prosopopées* sont très-fréquentes dans ses ouvrages, et elles sont très-variées; car il y fait parler différens personnages à qui il donne des caractères très-diversifiés; il y en introduit même quelquefois qui ne sont pas présens, comme lorsque Nestor dit : *Combien gémirait le vieux Pélée* [3].

LXVII. Il emploie aussi la figure nommée *diatyposis*, qui est une espèce de description dans laquelle on met, pour ainsi dire, sous les yeux, des choses qui se sont passées, qui se passent actuellement, ou qui doivent arriver, pour donner plus d'énergie à ce qu'on dit, comme,

ἄνδρας μὲν κλείουσι, πόλιν δέ τε τῦρ ἀμαθύνει·

[1] Od. L. XXI, v. 98.
[2] Il. L. XVII, v. 32.
[3] *Ibid.* L. VII, v. 125.

Digitized by Google

τέκνα δέ τ' ἄλλοι ἄγουσι, βαθυζώνους τε γυναῖκας.

« Ils tuent les hommes, brûlent leurs habitations, » d'autres emmènent en esclavage leurs femmes et » leurs enfans [1] ». Il s'en sert aussi pour émouvoir la pitié, comme,

δύσμορον ὄν ῥά πάλης Κρονίδης ὑπὸ γήραος οὐδῷ
αἴσῃ ἐν ἀργαλέῃ φθίσει κακὰ πόλλ' ὑποδόντα.
υἱὰς τ' ὀλλυμένους, ἀλγυνθείσας τε θυγατρας,
καὶ θαλάμους κεραϊζομένους, καὶ νήπια τέκνα
βαλλόμενα προτὶ γαίῃ ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι.

« Infortuné que je suis! Jupiter ne m'a laissé vivre « aussi long-temps que pour me faire périr sur le « seuil de la vieillesse, après m'avoir rendu témoin « de malheurs de toute espèce; je verrai mes fils « massacrés, mes filles entraînées avec violence, « les appartemens de mes femmes dévastés, et les « enfans à la mamelle écrasés contre terre, de « la manière la plus barbare [2] ».

LXVIII. Il emploie aussi l'*ironie*. C'est une figure par laquelle on donne à entendre le contraire de ce qu'on dit, par l'expression qu'on donne à ses paroles. C'est par ironie qu'Achille dit:

ἀλλ' Ὀδυσῆϊ σὺν σοί τε καὶ ἄλλοισι βασιλεῦσι
φραζέσθω νήεσσι ἀλεξέμεναι δήϊον πῦρ.

« Mais, Ulysse, qu'il cherche avec toi, et avec les « autres princes, les moyens de préserver les vais- « seaux du feu que les ennemis veulent y mettre [3] ». Et un peu plus bas :

[1] Iliad. L. IX, v. 589.
[2] *Ibid.* L. XXII, v. 60.
[3] *Ibid.* L. IX, v. 346.

Digitized by Google

——— ὁ δ' Ἀχαιῶν ἄλλον ἐλέσθω
ὅστις οἱ γ' ἐπίοικε, καὶ ὃς βασιλεύτερος ἔστιν.

« Qu'il cherche parmi les Grecs quelqu'un qui lui « convienne mieux que moi, et qui sache mieux « commander [1] » Il donne à entendre qu'il n'en trouvera pas de plus digne de commander. L'ironie, dans ces deux exemples, consiste à parler humblement de soi pour en donner une opinion toute contraire. Elle s'emploie d'une autre manière, c'est lorsqu'on loue en apparence quelqu'un, que dans la réalité on blâme; c'est ainsi que Télémaque dit à Antinoüs :

Ἀντίνο', ἦ μὲν καλὰ πατρὸς ὣς κήδεαι υἷος.

« Antinoüs, tu as réellement pour moi les soins « d'un père [2] ». C'est à son ennemi, qu'il dit, qu'il a pour lui les soins d'un père. C'est encore une ironie que d'exagérer la puissance de quelqu'un en sa présence, pour le railler, comme le font dans Homère les amans de Pénélope, lorsqu'ils disent :

ἦ μάλα Τηλέμαχος φόνον ἡμῖν μερμηρίζει,
ἢ τινας ἄξει ἀμύντορας ἐκ Πύλου ἠμαθόεντος,
ἢ νυ καὶ ἐκ Σπάρτηθεν, ἐπεὶ νύ περ ἴεται αἰνῶς.

« Certainement Télémaque médite notre mort, et « il amènera quelque vengeur, ou de la sablon- « neuse Pylos, ou de Sparte, car il est très-irrité [3] ».

LXIX. Il y a une autre espèce d'ironie qui se nomme *sarcasme*; c'est lorsque faisant quelque

[1] Il. *ibid.* v. 391.
[2] Od. L. XVII, v. 397.
[3] *Ibid.* L. II, v. 325.

Digitized by Google

reproche à son ennemi [1], on fait semblant d'en rire, comme le fait Achille lorsqu'il dit :

τοῖσι μὲν ἔμπεδα κεῖται, ἐμεῖο δ' ἀπὸ μούνου Ἀχαιῶν
εἵλεθ', ἔχει δ' ἄλοχον θυμαρέα, τῇ παριαύων
τερπέσθω.

« Les dons qu'on leur a fait leur restent irrévoca-
« bles; je suis le seul des Grecs qu'il en ait privé;
« il m'a ravi la femme qui m'était chère; je lui
« souhaite beaucoup de plaisir avec elle [2] ».

LXX. L'ALLÉGORIE a quelque rapport avec les deux figures dont je viens de parler, c'est lorsqu'en disant une chose on en donne à entendre une autre, comme dans ces vers :

νῦν μὲν δὴ μάλα πάγχυ Μελάνθιε νύκλα φυλάξεις
εὐνῇ ἐνὶ μαλακῇ καταλέγμενος, ὡς ἐπέοικε.

« Te voilà maintenant, Melanthius, couché comme
« tu le mérites, sur un bon lit; aies soin de garder
« la maison pendant la nuit [3] ». Il était lié et suspendu; c'est ce qu'Eumée appelle couché dans un bon lit.

LXXI. IL emploie très-fréquemment *l'hyperbole*, qui est une manière de donner plus de force à ce qu'on raconte, en exagérant la vérité, comme,

λευκότεροι χιόνος, θείειν δ' ἀνέμοισιν ὁμοῖοι,

« Plus blancs que la neige, et aussi légers à la

[1] On lit dans le texte ἔμπεδόν τις δὲ τῶν ἐναντίων ὀνειδίζων τινὶ, ce qui n'offre aucun sens. Je crois devoir retrancher δὲ, et j'ai traduit en conséquence.

[2] Il. L. IX, v. 335.

[3] Od. L. XXII, v. 195.

Digitized by Google

« course que le vent [1] ». Tels sont les tropes et les figures dont Homère à fait usage ; c'est lui qui les a fait connaître à ceux qui sont venus après lui ; il est donc juste que tout le monde lui en fasse honneur.

LXXII. Il y a plusieurs genres de style. Le style élévé, le style simple, et le style tempéré, qui est entre les deux autres. Voyons si on ne trouve pas dans Homère tous ces genres dans lesquels les poëtes et les écrivains en prose se sont exercés. Les modèles de ces différens styles sont, Thucydide pour le style élévé, Lysias pour le simple, et Démosthènes pour le tempéré. Le style élévé est celui qui annonce de grandes choses par l'appareil des mots, et par celui des pensées, comme,

ὡς εἰπὼν, σύναγεν νεφέλας· ἐλάσασε δὲ πόντον,
χερσὶ τρίαιναν ἑλών· πάσας δ' ὀρόθυνεν ἀέλλας
παντοίων ἀνέμων· σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψε,
γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ.

« En finissant ces mots, il assembla les nuages, « bouleversa la mer avec son trident, et excita « tous les vents à souffler la tempête. Il couvrit la « terre et la mer de ténèbres épaisses, et fit suc- « céder la nuit obscure au jour qui éclairait le « ciel [2] ». Le style simple est celui qui a ce caractère par la simplicité des choses dont il s'agit, et par celle des expressions, comme,

ὡς εἰπὼν, οὗ παιδὸς ἐρίξαλο φαίδιμος Ἕκτωρ·

[1] Il. L. X, v. 437.
[2] Od. L. V, v. 291.

Digitized by Google

ἄψ ὀλ' ὁ παῖς πρὸς κόλπον ἰϋζάνοιο τιθήνης
ἐκλίνθη ἰάχων, πατρὸς φίλου ὄψιν ἀλυχθείς,
ταρβήσας χαλκόν τ' ἠδ' ἄν λόφον ἱππιοχαίτην.

« En finissant ces mots, il étendit les bras pour » prendre son fils, mais l'enfant effrayé à la vue » des armes qui couvraient son père, et du panache » qui ombrageait son casque, se jetta en criant » dans le sein de sa nourrice [1] ». Le genre tempéré est celui qui tient des deux précédens, qui est plus simple que l'un, et plus relevé que l'autre, comme,

αὐτὰρ ὁ γυμνώθη ῥακέων πολύμητις Ὀδυσσεὺς
ἄλτο δ' ἐπὶ μέγαν οὐδὸν, ἔχων βιὸν, ἠδὲ φαρέτρην
ἰῶν ἱμπλείην, ταχίας δ' ἐκχεύατ' ὀϊστοὺς
αὐτοῦ πρόσθε ποδῶν, μετὰ δὲ μνηστῆρσιν ἔειπεν.

« Ulysse s'étant dépouillé de ses haillons, sauta sur « le seuil de la porte avec son arc et son carquois, « versa à ses pieds toutes les flèches, et adressant « la parole aux poursuivans, leur dit [2] ».

LXXIII. Est-il besoin de faire remarquer que notre poëte emploie souvent le style fleuri? (On appelle ainsi le style qui a, pour ainsi dire, la beauté et l'agrément des fleurs.) Il n'y a personne qui ne se soit apperçu que ses poëmes sont remplis d'ornemens de ce genre. Tels sont les différens genres de style qu'on trouve dans Homère; je n'en ai cité qu'un petit nombre d'exemples, d'après lesquels il est facile d'en trouver d'autres.

[1] Iliad. L. VI, v. 466.
[2] Od. L. XXII, v. 1.

Digitized by Google

LXXIV. Les discours auxquels les hommes s'exercent, sont ou historiques, ou politiques. Voyons si les germes de ces deux genres ne se trouvent pas dans Homère. Le discours historique est le récit des événemens passés; les sujets de toutes les narrations sont les personnes, les causes, les lieux, les temps, l'instrument, l'action, la passion, et la manière dont le tout s'est passé. La narration historique ne comprend rien qui ne soit quelqu'une de ces choses. C'est ainsi qu'on trouve dans notre poëte un grand nombre de récits qui ont pour sujets, les uns, des événemens passés; les autres, des choses qui se passaient alors. On y trouve aussi les germes de toutes les espèces de narrations.

LXXV. D'abord de celles dont un personnage est le sujet, comme,

ἦν δέ τις ἐν Τρώεσσι Δάρης ἀφνειὸς, ἀμύμων,
ἱρεὺς Ἡφαίστοιο· δύο δέ οἱ υἱέες ἦσαν
Φηγεὺς, Ἰδαῖός τε, μάχης εὖ εἰδότε πάσης.

« Il y avait parmi les Troyens un certain Darès, « homme riche et très-considéré. Il était prêtre de » Vulcain; il avait deux fils, Phégée et Idæus, « tous deux très-expérimentés dans l'art de la « guerre [1] ». Dans d'autres il dépeint la forme de certaines personnes, comme en parlant de Thersite.

φολκὸς ἦεν, χωλὸς δ' ἕτερον πόδα· τὼ δέ οἱ ὤμω
κυρτὼ, ἐπὶ στῆθος συνοχωκότε. αὐτὰρ ὕπερθε
φοξὸς ἦν κεφαλήν, ψεδνὴ δ' ἐπενήνοθε λάχνη.

« Il était louche, et boîtait d'un pied, il avait les

[1] Iliad. L. V, v. 9.

Digitized by Google

« épaules courbées et ramassées sur la poitrine, sa « tête était pointue et parsemée de quelques che- « veux [1] ». Dans d'autres endroits il décrit la figure, les mœurs, ou les actions de quelque personnage, comme dans ces vers :

Δάρδανον ἂς πρῶτον τέκετο νεφεληγερέτα Ζεύς.

« Jupiter donna d'abord naissance à Dardanus [2] ». Et ce qui suit.

LXXVI. On trouve aussi dans ses ouvrages des descriptions de lieux, comme, par exemple, la description de l'île voisine de celle des Cyclopes. Il nous dépeint sa forme, sa situation, sa grandeur, ce qu'elle renferme et ce qui l'avoisine. Il décrit ainsi ce qui entoure la grotte de Calypso :

ὕλη δὲ στείος ἀμφιπεφύκει τηλεθόωσα,
κλήθρη τ', αἰγειρός τε, καὶ εὐώδης κυπάρισσος

« Elle était entourée d'une forêt toujours verte, là « étaient l'aune, le peuplier, et le cyprès agréable « par son odeur [3] ». On peut voir le reste de la description, sans parler de beaucoup d'autres pareilles qu'on trouve dans ses ouvrages.

LXXVII. Il y rappelle les époques, comme dans ce vers :

ἐννέα δὴ βεβάασι Διὸς μεγάλου ἐνιαυτοὶ.

» Neuf années se sont déjà écoulées [4] ». Et :

χθιζά τε καὶ πρώιζ' ὅτ' ἐς Αὐλίδα νῆες Ἀχαιῶν

[1] Il. L. II, v. 217.
[2] Iliad. L. XX, v. 215.
[3] Od. L. V, v. 63.
[4] Iliad. L. II, v. 134.

Digitized by Google

ἠγερέθοντο, κακὰ Πριάμῳ καὶ Τρωσὶ φέρουσαι.

« Il y a peu de tems, lorsque les vaisseaux des « Grecs se rassemblèrent à Aulide pour venir ra- « vager le royaume de Priam [1] ».

LXXVIII. Il rend compte des causes des événemens passés ou présens, comme dans le commencement de l'Iliade :

τίς τ' ἄρ σφῶϊ θεῶν ἐριδι ξυνέηκε μάχεσθαι;
Λητοῦς καὶ Διὸς υἱός· ὁ γὰρ βασιλῆϊ χολωθείς,
νοῦσον ἀνὰ στρατὸν ὄρσε κακήν· ὀλέκοντο δὲ λαοί·
οὕνεκα τὸν Χρύσην ἠτίμησ' ἀρητῆρα
Ἀτρεΐδης.

« Quel dieu les jetta dans ces dissentions? Le fils « de Jupiter et de Latone, irrité contre le roi « qui avait méprisé Chrysès, son prêtre, en- « voya sur l'armée une cruelle maladie, et la mul- « titude périssait [2] », et la suite. On y voit que la peste fut la cause du différent qui s'éleva entre Achille et Agamemnon; que la colère d'Apollon avait été la cause de cette peste; et que cette colère était la suite de l'insulte faite à son prêtre.

LXXIX. On peut citer comme un exemple d'une description de l'instrument avec lequel on agit, celle du bouclier que Vulcain fit pour Achille. Il en fait aussi une, mais très-courte, de la lance d'Hector.

ἐν δ' Ἔκτωρ εἰσῆλθε Διὶ φίλος, ἐν δ' ἄρα χειρὶ
ἔγχος ἔχ' ἐνδεκάπηχυ· παρὰ δὲ λάμπετο δουρὸς

[1] Iliad. L. II, v. 303.
[2] *Ibid.* L. I, v. 8.

Digitized by Google

αἰχμὴ χαλκείη, περὶ δὲ χρύσεος θὶς πόρκις.

« Hector, le héros chéri de Jupiter, entra; il tenait « à la main une pique de onze coudées; on voyait « briller en avant sa pointe de cuivre, qui était « unie au bois par un cercle d'or [1] ».

LXXX. Les récits d'actions y sont très-fréquens; en voici un de ce genre.

οἱ δ' ὅτε δὴ ῥ' ἐς χῶρον ἵνα ξυνιόντες ἵκοντο·
σὺν ῥ' ἔβαλον ῥινοὺς, σὺν δ' ἔγχεα, καὶ μένε' ἀνδρῶν
χαλκεοθωρήκων· ἀλὶ δ' ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι,
ἔπληντ' ἀλλήλῃσι· πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ὀρώρει.

« Lorsque les deux armées se furent rencontrées, « les boucliers se choquèrent, les lances se croi- « sèrent, l'haleine des combattans se confondit, et « un bruit sourd retentit au loin [2] ».

LXXXI. Il y a des récits de passion, dans lesquels il rend sensible ce qui se passe, ou par la passion même qui en est la cause, ou par quelque effet de cette passion. Tels sont tous ces endroits où il est question de personnes dominées par la colère, la crainte, ou le chagrin; de personnes blessées à mort, ou qui éprouvent quelqu'autre malheur.

ἀχνύμενος· μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμφιμέλαιναι
πίμπλαντ', ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐίκτην.

« Il était courroucé, la colère s'était emparée de son « cœur indomptable, et le feu brillait dans ses « yeux [3] ».

[1] Iliad. L. VIII, v. 494.
[2] *Ibid.* L. IV, v. 446.
[3] *Ibid.* L. I, v. 103.

Digitized by Google

Dans ceux-ci, il parle d'une cause active.

αἵματί οἱ δεύοντο κόμαι Χαρίτεσσιν ὁμοῖαι,
πλοκμοί θ' ὁι χρυσῷ τε καὶ ἀργύρῳ ἐσφήκωντο.

« Le sang découlait de sa belle chevelure, pareille « à celle des Grâces, ainsi que des ornemens d'or « et d'argent qui la tenaient nouée [1] ».

LXXXII. La *manière* est ce qui constitue une action, une passion, ou une situation, c'est-à-dire, qui exprime comment telle personne agit, et dans quelle situation elle se trouve. En voici un exemple :

τὸν δ' Ὀδυσεὺς καλὰ λαιμὸν ἐπισχόμενος βαλεν ἰῇ·
ἐκλίνθη δ' ἐλίρωσε· δέπας δέ οἱ ἔκπεσε χειρὸς
βλημένου· αὐλίκα δ' αὐλὸς ἀνὰ ῥῖνας παχὺς ἦλθεν
αἵματος ἀνδρομέοιο.

« Ulysse lui perça le gosier d'une flèche; il tomba « sur le côté, et la coupe lui échappa des mains: « un ruisseau épais de sang jaillit sur-le-champ de « ses narines [2] ». Et ce qui suit.

LXXXIII. Ses récits sont pour l'ordinaire très-étendus, et sont travaillés avec tout le soin que le sujet semble le comporter; quelquefois ils sont concis comme le suivant.

κεῖται Πάτροκλος, νίκυες δὲ δὴ ἀμφιμάχονται
γυμνοῦ· ἀτὰρ τά γε τεύχε' ἔχει κορυθαίολος Ἕκτωρ.

« Patrocle gît étendu; on combat pour s'emparer de « son corps nu; car Hector a ses armes [3] ». Ce genre de récit est souvent utile, sa rapidité rend plus

[1] Iliad. L. XVII, v. 51.
[2] Od. L. XXII, v. 15.
[3] Iliad. L. XVIII, v. 20.

attentif,

Digitized by Google

attentif, et celui qui parle, et celui qui écoute, et il fait par conséquent plus d'impression.

LXXXIV. Il raconte quelquefois les choses d'une manière toute simple ; d'autres fois il emploie des images, des similitudes, ou des comparaisons. Des images, comme lorsqu'il dit :

ἡ δ' ἴεν ἐκ θαλάμοιο περίφρων Πηνελόπεια
Ἀρτέμιδι ἰκέλη, ἠὲ χρυσῇ Ἀφροδίτῃ.

« Semblable à Diane, ou à la belle Vénus, la sage « Pénélope sortit de sa chambre [1] ». Il emploie des similitudes, comme,

αὐτὸς δὲ, κτίλος ὥς, ἐπιπωλεῖται σήμασιν ἀνδρῶν.

« Tel qu'un bélier qui conduit le troupeau, il par- « court tous les rangs [2] ». Il emploie des comparaisons lorsqu'il compare une chose à-peu-près pareille à celle dont il parle, et à laquelle il en fait l'application [3]. Ses comparaisons sont très-variées, il les tire souvent, et en beaucoup de manières, du naturel, et des habitudes des animaux, qu'il compare aux actions et aux habitudes des hommes.

LXXXV. Il prend quelquefois ses comparaisons, des animaux les plus petits, ne regardant pas à leur taille, mais à leur naturel. La mouche lui sert d'objet de comparaison pour exprimer la hardiesse.

καὶ οἱ μυίης θάρσος ἐνὶ στήθεσσιν ἔθηκε

[1] Od. L. XVII, v. 36.
[2] Iliad. L. III, v. 196.
[3] Voyez les Observations.

Digitized by Google

« Elle lui inspira la hardiesse d'une mouche [1] ». Il l'emploie aussi pour exprimer un grand rassemblement.

ὡΰτε μυιάων ἀδινάων ἔθνεα πολλά.

« Semblables à de nombreux essains de mouches [2] ». Il compare une armée nombreuse, rangée dans un bel ordre, à des essains d'abeilles.

αὐτὰρ ἔθνεα εἴσιν μελισσάων ἀδινάων.

« Tels que des essains d'abeilles [3] ». Pour exprimer la colère et l'opiniâtreté à poursuivre, il emploie les comparaisons suivantes :

——— σφήκεσσιν εἰκότες ἠνοδίοισι.

« Tels que des guêpes sur un grand chemin [4] ». Il ajoute : ——— οἳς παῖδες ἰαύουσιν ἔθοντες « Que des enfans irritent, suivant leur usage », pour que la colère naturelle à ces insectes fut encore augmentée par les agaceries de ces enfans. Veut-il désigner des gens qui babillent continuellement ? il les compare à des cigales.

——— ἀγορηταὶ
ἰσθλοὶ, τεττίγεσσιν ἐοικότες.

« D'habiles orateurs, semblables à des cigales [5] ». Cet insecte est en effet très-bruyant, et ne cesse de se faire entendre.

LXXXVI. Il compare les cris d'une foule qui s'avance en tumulte et sans ordre, à ceux des grues.

ὡΰτε περ κλαγγὴ γεράνων πέλει οὐρανόθι πρό.

« de même que le cri des grues s'élève jusqu'au ciel [6] ».

[1] Iliad. L. XVII, v. 570.
[2] *Ibid.* L. II, v. 469.
[3] *Ibid.* L. II, v. 87.
[4] *Ibid.* L. XVI, v. 259.
[5] *Ibid.* L. III, v. 151.
[6] *Ibid.* v. 3.

Digitized by Google

Quant aux troupes qui sont arrangées en ordre de bataille, il les compare à des oiseaux,

κλαγγηδὸν προχαθιζόντων.

« Qui posés dans un champ font entendre leurs « cris [1] ». S'il veut exprimer la finesse de la vue, et l'agilité dans les mouvemens, il prend sa comparaison, tantôt de l'épervier,

ἀκέϊ, φασσοφόνῳ, ὃς τ' ὠκίστος πέλεται πτηνῶν.

« Le prompt ennemi des colombes, le plus léger au « vol de tous les oiseaux [2] »; tantôt de l'aigle.

ὃς τε καὶ ὑψόθ' ἐόντα πόδας ταχὺς ὦκα ἔλαφον πλήσσῃ.

« Qui, bien qu'élevée dans les airs, apperçoit un « lièvre aux pieds légers [3] ». Il nous fait connaître en même-tems, et la finesse de sa vue, puisqu'elle apperçoit le lièvre d'une aussi grande hauteur; et la rapidité de son vol, puisqu'elle prend à la course le plus léger de tous les animaux. Il compare la frayeur qu'inspire l'apparition subite d'un ennemi, à celle qu'on éprouve à la vue d'un serpent; car il ne dédaigne pas de tirer des reptiles même des objets de comparaison.

ὡς δ' ὅτε τίς τε δράκοντα ἰδὼν, παλίσσεται ἀπίσω.

« De même que celui qui, apperçevant un serpent, « retourne en arrière [4] ». Il compare les gens lâches aux lièvres, et quelquefois aux cerfs.

τίφθ' οὕτω ἵστησι τεθηπότες ἠΰτε νεβροί;

« Que faites-vous là, étonnés comme de jeunes « cerfs [5] ». Il prend les chiens pour exemple de la force dans le vers suivant :

[1] Iliad. L. II, v. 463.
[2] *Ibid.* L. XV, v. 238.
[3] *Ibid.* L. XVII, v. 676.
[4] *Ibid.* L. III, v. 33.
[5] *Ibd.* L. IV, v. 243.

Digitized by Google

ὡς δ' ὅτε καρχαρόδοντε δύω κύνε, εἰδότε θήρης.

« Tels que deux chiens vigoureux, bien exercés à « la chasse [1] »; quelquefois, pour exemple de l'amour pour ses enfans :

ὡς δὲ κύων ἀπαλῇσι περὶ σκυλάκεσσι βεβῶσα.

« Semblable à une chienne qui garde ses petits [2] »; et enfin, pour celui du courage à garder ce qui nous est confié :

ὡς δὲ κύνες περὶ μῆλα δυσωρήσονται ἐν αὐλῇ.

« Comme des chiens qui veillent pour garder des « troupeaux [3] ».

LXXXVII. Il emploie une comparaison tirée du loup, pour exprimer une capture faite promptement et avec courage.

ὡς δὲ λύκοι ἄρνεσσιν ἐπίκρεμον, ἢ ἐρίφοισι.

« De même que des loups fondant sur des brebis « ou sur des chevreaux [4] ». Il emprunte des sangliers, des léopards et des lions, des comparaisons, pour exprimer la force et le courage qui ne se rebute pas des difficultés, et, pour cela, il prend de chacun de ces animaux les qualités qui lui sont propres; savoir, du sanglier, l'impétuosité redoutable avec laquelle il se présente au combat.

Ἰδομενεὺς δ' ἄρ' ἐνὶ προμάχοις συὶ ἶσος ἀλκὴν.

« Idoménée, comparable pour la force à un san« glier, combattait au premier rang [5] ». Du léopard, le courage indomptable.

ἀλλά τι καὶ περὶ δουρὶ πεπαρμένῃ ἴσχε ἀπολήγειν.

[1] Iliad. L. X, v. 360.
[2] Od. L. XX, v. 14.
[3] Iliad. L. X, v 183.
[4] Iliad. L. XVI, v. 352.
[5] *Ibid.* L. IV, v. 253.

Digitized by Google

« Quoique percé de traits, il ne lache pas pied [1] ». Du lion, la lenteur à s'irriter, et le courage qui lui succède.

αὐρῇ δὲ πλευράς τε καὶ ἰσχία ἀμφοτέρωθεν μαστίζει.

« Il se bat les flancs et les cuisses avec sa queue [2] ». Il compare ailleurs la course d'un homme courageux à celle d'un cheval bien repu.

ὡς δ' ὅτε τις σταθεὶς ἵππος ἀκοστήσας ἐπὶ φάτνῃ.

« De même que lorsqu'un cheval qui s'est rassasié « au ratelier [3] ». Il compare au contraire celui qui est lent dans sa marche, mais qui soutient longtems la fatigue, à un âne.

ὡς δ' ὅτ' ὄνος παρ' ἄρουραν ἰὼν ἐθέλησι παῖδας.

« Tel qu'un âne qui est entré dans un champ de « bled malgré les enfans qui le gardent [4] ». Il dépeint la majesté d'un roi, et sa dignité, de la manière suivante :

αὐτὰρ βοῦς ἀγέληφι μέγ' ἔξοχος ἵσταται ταύρων.

« Tel qu'un taureau que sa beauté distingue du « reste du troupeau [5] ».

LXXXVIII. Il n'a pas oublié les animaux qui habitent la mer, et les comparaisons qu'ils pouvaient lui fournir. Il en tire une de la persévérance du polype à rester attaché au rocher, dont on ne l'arrache qu'avec peine.

ὡς δ' ὅτε πουλύποδος θαλάμης ἐξελκομένοιο.

« Comme un polype lorsqu'on le tire de sa ca-

[1] Iliad. L. XXI, v. 577.
[2] *Ibid.* L. XX, v. 170.
[3] *Ibid.* L. VI, v. 506.
[4] *Ibid.* L. XI, v. 557.
[5] *Ibid.* L. II, v. 480.

Digitized by Google

« verne [1] »; ainsi que de la puissance du dauphin, et de sa force, qui le rendent redoutable à tous les autres poissons.

ὡς δ' ὑπὸ δελφῖνες μεγαθύμοις ἰχθύσι πᾶλοι,

« De même que les poissons poursuivis par le dau-« phin [2] ».

LXXXIX. Il prend quelquefois les actions des hommes eux-mêmes pour objet de comparaison, comme dans ce vers ci.

ὡς δ' ὅτ' ἀμητῆρες ἐναντίοι ἀλλήλοισι,

« Tels que des moissonneurs qui vont à la rencon-« tre les uns des autres [3] ». Il veut nous montrer par là, la persévérance dans le travail, et la patience de ceux dont il parle. Achille reproche à Patrocles qui pleure, sa lâcheté, par cette comparaison énergique :

τίπτε δὺ δάκρυα Πατρόκλεες, ἠΰτε κούρη;

« Qu'as-tu, Patrocles, à pleurer comme une jeune « fille [4] »?

XC. Il a même osé quelquefois tirer ses comparaisons des élémens, comme dans ces vers ci :

ὣς ἔφατ', Ἀργεῖοι δὲ μέγ' ἴαχον, ὡς ὅτε κῦμα
ἀντία κινήσωσιν ἐπ' ἠπείρου μεγάλοιο Νότος ἐλάσας,
προβλῆτι σκοπέλῳ· τὸν δ' οὔποτε κύματα λείπει
παντοίων ἀνέμων, ὅταν ἔνθ' ἢ ἔνθα γένωνται.

« A peine eut-il dit ces mots, que les Grecs jetèrent « de grands cris, l'air en retentit, comme lorsque « près d'une côte élevée, des flots soulevés par le « Notus vont se briser contre un rocher avancé dans

[1] Od. L. V, v. 432.
[2] Iliad. L. XXI, v. 22.
[3] Iliad. L. XI, v. 67.
[4] *Ibid.* L. XVI, v. 7.

« la mer, que les vagues ne cessent jamais de battre, « quelque soit le vent qui souffle [1] ». On voit qu'il a employé ici l'hyperbole et l'amplification. Il ne s'est pas contenté de comparer les cris des Grecs au bruit des flots, il a augmenté l'idée qu'il nous donne de ce bruit, en disant que ces flots viennent se briser contre une côte élevée ; il suppose de plus qu'ils sont soulevés par le Notus, qui est de tous les vents celui qui agite le plus la mer, et qu'ils vont se briser contre un rocher escarpé qui s'avance dans la mer, et contre lequel ils sont poussés par tous les vents. Tels sont les moyens qu'il emploie pour orner son style ; ce petit nombre d'exemples suffit pour juger de tout le reste.

XCI. Passons maintenant aux autres genres de discours, voyons s'ils ne se trouvent pas dans ses ouvrages, s'il n'est pas le premier qui en ait conçu l'idée, et qui l'ait exécutée avec succès. Nous en donnerons aussi quelques exemples, seulement pour qu'on puisse s'en former une idée.

XCII. Les discours du genre théorique, sont ceux qui renferment des théorèmes. Les théorèmes sont des vérités déduites avec art de certains principes. Ils ont pour objet la nature des êtres en général, celle des choses divines et humaines, la distinction des vertus et des vices, et l'art de procéder, à l'aide de certaines règles de raisonnement, à la recherche de la vérité. Tout cela a été traité par ceux qui se sont livrés à la philosophie. Cette science se divise en trois parties, la physique, la

[1] Iliad. L. II, v. 394.

Digitized by Google

morale, la dialectique. Ne regarderons-nous pas Homère comme au-dessus de tous nos éloges, si nous trouvons dans ses ouvrages l'origine, et pour ainsi dire, le germe de chacune de ces parties? Il ne faut pas nous étonner de ce qu'il exprime ses idées d'une manière énigmatique, et les enveloppe sous des fictions. Comme poëte, il y était obligé; et d'ailleurs, les anciens étaient dans l'usage de revêtir ainsi leurs idées de fictions, pour rendre la recherche de la vérité plus agréable à ceux qui désiraient s'instruire, et pour que le vulgaire ne conçut pas du mépris pour des choses qui étaient au-dessus de son intelligence; car on est porté, en général, à n'admirer que ce qui est dit d'une manière allégorique, et à mépriser ce qui est énoncé clairement.

XCIII. Commençons par le principe de l'Univers, et l'origine des choses. Thalès de Milet a dit que c'était l'eau. Homère ne l'avait-il pas donné à entendre avant lui, en disant: « L'Océan qui a « donné naissance à toutes les choses [1] ». Xénophanes de Colophone, qui vint ensuite, soutint que l'eau et la terre étaient les premiers principes, et il paraît avoir pris cette idée dans ce passage d'Homère: « Je souhaite que vous deveniez tous « de l'eau et de la terre [2] ». Il désigne en effet par là la dissolution de l'Univers, et son retour à ses parties constitutives. L'opinion la plus vraie est celle qui reconnaît quatre principes élémentaires,

[1] Iliad. L. XIV, v. 246.

[2] *Ibid.* L. VII, v. 99. C'est-à-dire, que vous mouriez, et que vous rentriez dans les élémens d'où votre corps a été tiré.

Digitized by Google

le feu, l'air, l'eau, et la terre. Homère paraît avoir eu cette opinion; car il parle dans beaucoup d'endroits de chacun de ces principes.

XCIV. Il a même connu l'ordre dans lequel ils sont placés. Il est facile de prouver que la terre est au-dessous de tous les autres élémens; le monde étant sphérique, le ciel, qui enveloppe tout le reste, est nécessairement la partie la plus élevée, et la terre, qui se trouve au milieu dans tous les sens, est évidemment au-dessous de tout ce qui l'entoure. Le poëte a très-bien exprimé cela, surtout dans l'endroit où Jupiter dit qu'en attachant une chaîne à l'Olympe, il entraînerait la terre et la mer, et les tiendrait suspendues. « Mais, s'il me « plaisait de tirer cette chaîne, je vous entraînerais « avec la terre et la mer, et attachant ensuite cette « chaîne autour du sommet de l'Olympe, je vous « tiendrais tous suspendus [1] ».

XCV. L'air étant au-dessus de la terre, il dit que l'AEther est encore plus élevé; voici ses expressions: « Il monta sur un sapin élevé, qui, placé sur « le sommet de l'Ida, pénétrait à travers l'air, « jusqu'à la région æthérée [2] ». Il met le ciel encore plus haut. « Ils combattaient ainsi, et « le bruit de leurs armes passant à travers la « région æthérée, pénétrait jusqu'au ciel [3] ». Et dans ce vers ci: « Elle monta à travers les airs « dans le ciel et dans l'Olympe [4] ». Il nomme Olympe (Ὄλυμπον pour ὄλον λαμπρόν), c'est-à-

[1] Iliad. L. VIII, v. 23.
[2] *Ibid.* L. XIV, v. 287.
[3] Iliad. L. XVII, v. 494.
[4] *Ibid.* L. I, v. 497.

Digitized by Google

dire, *tout resplendissant*, la partie de l'air, qui étant la plus élevée et la plus éloignée des exhalaisons de la terre, est par cela même la plus pure.

XCVI. Lorsque le poëte nous dit que Jupiter est marié avec Junon sa sœur, il est évident qu'il parle par allégorie. Junon est l'*air*, c'est-à-dire, une substance humide; c'est pourquoi il dit,

Αἶψα δ' Ἥρη —— Πέπλυτο πρόσθε βαθεῖαν.

» Junon répandit au devant un air épais [1] ». Jupiter est l'æther, c'est-à-dire, une substance ignée et ardente. « Jupiter eut en partage le ciel, qui « est dans l'æther et dans les nuages [2] ». On les dit frère et sœur, à cause de l'union de ces deux substances, et de leur ressemblance, en ce qu'elles sont toutes deux légères et mobiles; ils sont mariés et couchent ensemble; cela signifie que c'est de leur union que tout provient. C'est pour cela qu'ils vont coucher ensemble sur le mont Ida, et que la terre leur produit des plantes et des fleurs de toutes espèces.

XCVII. On doit aussi regarder comme une allégorie, le passage où il dit, que Jupiter suspendit Junon, et attacha une enclume à chacun de ses pieds. Ces deux enclumes sont la terre et la mer. Mais l'endroit où il parle le plus positivement des élémens, c'est lorsque Neptune dit : « Nous sommes trois frères, fils de Saturne et de Rhéa, « Jupiter et moi, et le troisième est Pluton, qui « règne dans les enfers ». Et, « L'univers fut par-

[1] Iliad. L. XXI, v. 6. [2] *Ibid.* L. XV, v. 192.

Digitized by Google

partagé en trois lots, et chacun eut le sien[1] ». On voit par là, que Jupiter eut en partage le feu, Neptune l'eau, Pluton l'air : car, c'est ce qu'il entend par ζόφον ἠερόεντα (*l'obscurité aérienne*). L'air n'a point de lumière qui lui soit propre, mais il est éclairé par le soleil, la lune ou par les autres étoiles.

XCVIII. La terre, qui est la quatrième partie, resta en commun, parce que l'essence des trois autres élémens est d'être toujours en mouvement, la terre seule reste immobile. L'Olympe resta aussi en commun, soit comme faisant partie de la terre, s'il a entendu parler de la montagne de ce nom ; soit comme la partie la plus resplendissante et la plus pure du ciel, s'il a entendu parler d'un cinquième élément, comme l'ont pensé quelques philosophes célèbres. Ce n'est donc pas sans raison qu'il a supposé qu'on avait laissé en commun la terre, qui est la partie la plus basse, à cause de sa pesanteur ; et l'Olympe, qui, à cause de sa légéreté, est la plus élevée. Les autres élémens qui sont dans l'espace qui les sépare, se portent tantôt en haut, tantôt en bas.

XCIX. Les élémens se composent de principes contraires ; savoir, du chaud et du froid, du sec et de l'humide. L'analogie qu'ils ont les uns avec les autres, fait qu'ils peuvent bien se mélanger et subir quelques changemens partiels, mais ils ne sont pas susceptibles d'une dissolution totale. C'est ce qu'Empédocle entend, lorsqu'il dit en parlant

[1] Iliad. L. XV, vi 187, et suiv.

Digitized by Google

de ces élémens; « quelquefois l'amour les réunit tous « en un seul corps; d'autres fois la discorde se met « entr'eux et les divise ». *L'amour* est la concorde et l'union des élémens; *la discorde* est le contraire.

C. Homère avait, avant lui, fait allusion à cet amour et à cette discorde; c'est dans ces vers, où Junon dit : « Je vais aux extrémités de la terre, « rendre visite à l'Océan, le père des dieux, et à « Téthys, leur mère [1] ».

CI. Il fait allusion à quelque chose de pareil, par la fable de Vénus et de Mars. Vénus est ce qu'Empédocle nomme l'*Amour*, et Mars est la *Discorde*. Quelquefois ils se réunissent, quelquefois ils se séparent. Le Soleil les surprend ensemble, Vulcain les enchaîne et Neptune les délivre. Il nous apprend par là que la substance chaude et sèche, et la substance froide et humide, réunissent quelquefois tous les élémens, et quelquefois les divisent.

CII. C'est par une suite de la même allégorie, que les autres poëtes ont dit qu'Harmonie avait été produite par la conjonction de Mars et de Vénus, c'est-à-dire, des deux principes contraires, le grave et l'aigu mêlés ensemble d'une manière convenable. Quant à l'opposition des différens principes, et à leur lutte les uns contre les autres, Homère semble l'avoir eue en vue dans l'endroit où il fait combattre les dieux les uns contre les autres, les uns pour les Grecs, les autres pour les Troyens. Il désigne d'une manière allégorique la qualité de chacun.

[1] Iliad. L. XIV, v. 200. Voyez la suite, ou Junon dit qu'elle y allait pour chercher à rétablir l'union entre eux, parce qu'ils étaient brouillés, et faisaient lit à part.

Digitized by Google

Il oppose Apollon à Neptune, c'est-à-dire, le principe chaud et sec, au principe froid et humide. Minerve, qui est le principe raisonnable, est opposée à Mars, qui est le principe dépourvu de raison; ce qui est l'opposition du bien et du mal. Junon, ou *l'air*, est opposée à Diane, qui est la *lune*, et effectivement, l'air est stable, tandis que la lune est toujours en mouvement. Mercure est opposé à Latone; Mercure est le discours qui cherche à conserver la mémoire des choses; Latone, qui est l'oubli (λήθη), cherche à les faire oublier. La même raison qui lui a fait opposer le Soleil à Neptune, lui fait opposer Vulcain au fleuve, et il nous représente le souverain des dieux assis, et se plaisant à la vue de ce combat.

CIII. Il paraît, parce que nous venons de dire, qu'Homère voulait donner à entendre qu'il n'y a qu'un seul monde, et qu'il est borné. S'il l'avait cru infini et sans bornes, il ne l'aurait pas divisé en parties, dont le nombre est limité; ce qu'il indique aussi en ne lui donnant nulle part un nom singulier, mais en se servant, comme il a coutume de le faire dans d'autres occasions, du nom pluriel [1]. Il explique encore mieux son opinion par ces expressions, πείρατα γαίης, *les extrémités de la terre* [2], de même lorsqu'il dit : « Pas même quand tu irais aux dernières extré- « mités de la terre et de la mer [3] », et enfin par celles-ci; « Sur le sommet le plus élevé de l'Olympe [4] »; car ce qui a un sommet a des extrémités.

[1] Voyez les Observations.
[2] *Ibid.* L. VIII, v. 478.
[3] Iliad. L. XIV, v. 200.
[4] *Ibid.* L. I. v. 499.

Digitized by Google

CIV. Quant au Soleil, il n'est pas difficile de connaître qu'il lui attribue un mouvement circulaire, par l'effet duquel il est tantôt au-dessus de la terre, tantôt au-dessous. Cela est évident par ces vers : « O « mes amis ! nous ne savons pas où naissent la Nuit « et l'Aurore ; nous ne connaissons pas l'endroit par « où le Soleil entre sous la terre, ni par où il se lève[1]. C'est parce qu'il passe au-dessus de nous qu'il le nomme *hypérion* (ὑπερίων, *allant dessus*). Il sort à son lever, des eaux qui entourent la terre, et il s'y replonge à son coucher ; notre poëte exprime cela très-clairement. Voici ce qu'il dit de son lever. « Le « Soleil abandonnant le beau lac où il se couche, alla « se montrer aux immortels[2] ». Il parle ainsi de son coucher. « Le Soleil se précipita dans l'Océan, et « laissa la nuit obscure s'étendre sur la terre[3] ».

CV. Il nous donne l'idée de ses qualités, savoir ; de sa beauté, par ce vers : « Il était resplendissant « comme le Soleil[4] ». De sa grandeur, par celui-ci : « Mais lorsque le brillant Soleil eut couvert la ter- « re[5] ». Et encore mieux par celui-ci ; « Lorsque « le Soleil eut parcouru la moitié du ciel[6] ». Il nous donne une idée de sa puissance dans cet autre vers :

[1] Od. L. X, v. 190.
[2] *Ibid.* L. III, v. 1.
[3] Iliad. L. VIII, v. 485.
[4] Od. L. XIX, v. 234.
[5] Iliad. L. V, v. 734.
[6] *Ibid.* L. VIII, v. 68. ἀμφιβεβήκει signifie *avait entouré*, c'est sans doute pour cela que notre auteur, ainsi que le Scholiaste de Venise, sur ce vers, disent que cette expression donne une idée de la grandeur du Soleil.

Digitized by Google

« Le Soleil qui voit tout, et qui entend tout [2] ». Il nous apprend qu'il a une ame, qu'il se meut par lui-même, lorsqu'il met dans sa bouche cette menace : « Je me plongerai dans les enfers, et je luirai « pour les morts [3] ». Mais Jupiter cherche à l'appaiser, et lui dit : « Continue à luire parmi les « dieux, et à éclairer les mortels qui habitent « la terre [5] ». Il est évident par là qu'il croyait que le soleil n'est pas un feu, mais que c'est une substance d'un ordre supérieur, ce qu'Aristote a aussi soupçonné. Effectivement, le feu se porte toujours en haut, est inanimé, se dissout facilement, et est sujet à périr, tandis que le Soleil a un mouvement circulaire, est animé, éternel, et incorruptible.

CVI. Quant aux autres astres, il est facile de voir, par ce qu'il en dit, qu'il les connaissait. « Les Pleïades, les Hyades, et le redoutable Orion [4] »; et l'Ourse, qui tourne sans cesse autour du pôle arctique, pôle qui est toujours apparent. Elle ne touche jamais l'horison, parce qu'il est trop élevé, et parce que le plus petit cercle, dans lequel est l'Ourse, et le plus grand, dans lequel est Orion, font leur révolution autour du monde dans le même espace de temps. Il parle aussi du Bouvier qui se couche lentement, et dont la position est telle, qu'il descend debout, et qu'il se couche avec quatre signes du zodiaque, tandis que la nuit entière ne se divise qu'en six signes. S'il n'a pas décrit tout ce qui a rapport à l'observation des astres avec autant de soin que l'a fait Aratus, c'est que ce n'était point l'objet de son poëme.

[1] Od. L. XI, v. 68.
[2] *Ibid.* L. XII, v. 383.
[3] Od. L. XII, v. 385.
[4] Iliad. L. XVIII, v. 486.

Digitized by Google

CVII. Il n'ignorait pas non plus les causes des accidens qu'éprouvent les élémens, comme les tremblemens de terre et les éclipses. La terre renfermant en elle-même de l'air, du feu et de l'eau, et en étant environnée, il est tout naturel que des vapeurs se forment dans son sein. On dit que lorsqu'elles en sortent elles agitent l'air, et que lorsqu'elles sont retenues dans son intérieur, elles se gonflent et ressortent avec violence. On croit que c'est ordinairement la mer qui les pousse ainsi dans l'intérieur de la terre, soit en bouchant les issues par lesquelles elles pourraient sortir, soit en abandonnant quelques portions de terre et en occupant d'autres. Aussi Homère, qui n'ignorait pas cela, regarde-t-il Neptune comme l'auteur des tremblemens de terre, et c'est pour cela qu'il le nomme tantôt γαιήοχος (*qui contient la terre*), tantôt ἐνοσίχθων (*qui secoue la terre*).

CVIII. Lorsque les vents sont renfermés dans la terre, il en résulte des calmes absolus, des ténèbres, et l'obscurcissement du soleil; voyons si Homère a eu connaissance de tout cela. Il nous représente Neptune excitant un tremblement de terre, lorsqu'Achille fut sorti pour aller au combat. Il avait eu soin de nous faire connaître quelle était la disposition du ciel lors de la bataille qui avait précédé; car, en parlant du combat qui avait suivi la mort de Sarpedon, il dit : « Jupiter répandit une nuit obscure sur tous les combattans [1] ». Et en parlant de celui qui suivit la mort de Patrocles : « On eut dit

[1] Iliad. L. XV, v. 567.

que

Digitized by Google

« le soleil et la lune étaient eux-mêmes malades, « car ils étaient couverts de brouillards [1] ». Peu de vers après, Ajax adresse à Jupiter la prière suivante : « Jupiter, dissipe l'obscurité dans laquelle « les Grecs sont plongés, rends le ciel serein, et « fais qu'ils puissent voir leurs ennemis [2] ». Le tremblement de terre dont il parle ensuite [3], ayant donné issue aux exhalaisons, des vents violens s'élevèrent, et c'est d'après cela que Junon dit : « Je vais cher- « cher sur la mer le Zéphyre et le Notus pour qu'ils excitent une violente tempête [4] » : le lendemain Iris invite les vents à venir enflammer le bûcher de Patrocle, et « Ils se levèrent avec bruit, chas- « sant les nuées devant eux [5] ». Il paraît aussi qu'il savait que les éclipses de soleil ont une cause physique, et qu'elles arrivent lorsque la lune en conjonction avec le soleil, se trouve perpendiculairement sous lui, et le cache à notre vue; car Ulysse annonçant son retour, dit « qu'il arrivera à la fin d'un mois « et au commencement de l'autre [6] », c'est-à-dire, au moment où le mois finit et commence par la conjonction de la lune avec le soleil, et c'est lorsqu'il est prêt à arriver, que le devin dit aux prétendans : « Ah malheureux! que vous est-il arrivé de funeste?

[1] Iliad. L. XVII, v. 366.

[2] *Ibid.* v. 646.

[3] *Ibid.* L. XIX, v. 61.

[4] *Ibid.* L. XXI, v. 334.

[5] *Ibid.* L. XXIII, v. 212. J'ai traduit ce vers tel qu'il est dans Homère, non pas tel que le cite notre auteur, qui a été trompé par sa mémoire.

[6] Od. L. XIV, v. 162.

Digitized by Google

« depuis la tête jusqu'aux pieds, vous êtes entourés « d'épaisses ténèbres; le vestibule et la cour sont rem- « plis de spectres qui vont se précipiter dans le noir « Erèbe. Le soleil a disparu du ciel, et l'obscurité a « pris sa place [1] ».

CIX. Il a très-bien connu aussi la nature des vents; ils sont produits par la substance humide, car l'eau se change en air, et les vents ne sont autre chose que de l'air qui coule comme l'eau d'un fleuve. On voit, dans plusieurs endroits de ses poëmes, qu'il connaissait cette origine des vents, surtout lorsqu'il dit : ——— *ἀνέμων μένος ὑγρὸν ἀέιρων.* « La force des vents qui ont un souffle humide [2] ». Il les dispose dans leur ordre naturel, lorsqu'il dit : « L'Eurus, le Notus, et le violent Zéphyre fon- « dirent sur lui, ainsi que le Borée qui roule les « flots [3] ». Le premier de ces vents vient de l'ouest, le second du midi, le troisième du couchant, et le quatrième du septentrion. L'Apéliotès, qui est un vent humide, se change en Notus, qui est un vent chaud; le Notus, en diminuant de force se change en Zéphyre, et ce dernier, en tombant, se change lui-même en Borée; c'est pourquoi Homère dit : « que Minerve excita l'agile Borée, qui abaissa les « vagues [4] ». Il exprime très-bien leur opposition naturelle par ces deux vers : « Quelquefois le Notus « le laissait emporter par le Borée, et d'autres fois « l'Eurus l'abandonnait au Zéphyre [5] ».

CX. Il savait que le pole Arctique est élevé re-

[1] Od. L. XX, v. 351.
[2] *Ibid.* L. V, v. 478, et XIX, v. 440.
[3] *Ibid.* L. v. 295.
[4] *Ibid.* v. 385.
[5] *Ibid.* v. 331.

Digitized by Google

lativement aux climats que nous habitons, et que le pôle Antarctique est au contraire plus bas. C'est pour cela qu'il dit, en parlant du Borée qui vient du pole Arctique :

καὶ Βορέης αἰθρηγενέτης, μέγα κῦμα κυλίνδων [1].

« Et le Borée qui chasse les nuages, vint en roulant « les flots ». Et à l'égard du Notus qui vient de l'autre pole :

ἔνθα Νότος μέγα κῦμα πρὸς σκαιὸν ῥέθος ἔθει.

« Le Notus y pousse les flots contre la gauche du « promontoire [2] ». On voit que par le mot κυλίνδων, *roulant*, il exprime l'impétuosité d'un vent qui vient d'un endroit élevé. Et par le mot ἔθει, *pousse*, la résistance qu'éprouve celui qui vient d'un endroit bas, pour parvenir à un endroit plus élevé.

CXI. Il savait que la pluie est formée par les exhalaisons humides, car il dit : « Jupiter envoya du ciel une rosée sanglante. [3] » Et ailleurs : « Il fit « tomber sur la terre des gouttes sanglantes [4] ». Il avait dit auparavant : « Ceux dont Mars avait ré- « pandu le sang sur les bords du Scamandre, et « dont les ames étaient descendues aux enfers [5] ». On voit par là que cette pluie avait été produite par les vapeurs formées des eaux répandues sur la terre, qui s'étaient mêlées avec ce sang [6]. C'est par la même

[1] Od. L. V, v. 296.
[2] *Ibid.* L. III, v. 295.
[3] Iliad. L. XI, v. 54.
[4] *Ibid.* L. XVI, v. 459.
[5] *Ibid.* L. VII, v. 329.
[6] Je lis dans le texte : ἀναπεφυρμένα τῷ αἵματι, au lieu de ἀναπ... τῷ ὕδατι.

Digitized by Google

raison qu'il dit : « En un jour d'Automne, lorsque « Jupiter répand la pluie par torrens [1] ». La terre, dans cette saison étant très-sèche à l'extérieur, le soleil pompe de son intérieur des eaux troubles et chargées de particules terreuses, et en forme des nuages qui éclatent sur-le-champ, à cause de leur pesanteur, et tombent en torrens. Les exhalaisons humides forment les pluies, les exhalaisons sèches produisent les vents. Lorsque le vent se trouve pris dans un nuage, et qu'il le rompt avec violence, cela produit des éclairs et des tonnerres, et l'éclair en tombant produit la foudre. Homère savait cela ; c'est pourquoi il dit : « Ayant fait luire l'éclair, « il fit retentir son tonnerre [2] » Et ailleurs : « Ju- « piter tonna, et lança en même-temps la foudre « sur le vaisseau [3] ».

CXII. Tous les gens sensés croient qu'il y a des dieux, et Homère manifeste à cet égard son opinion ; car il parle à chaque instant des dieux, en disant : « Les dieux qui vivent heureux et exempts « de tous travaux ». Etant immortels, ils mènent une vie aisée et exempte de tous soins, et ils n'ont pas besoin de la nourriture qui est nécessaire aux animaux pour soutenir leurs corps : « Ils ne mangent « point de pain, ils ne boivent point de vin ; c'est « pour cela qu'ils n'ont point de sang, et qu'on les « nomme les immortels [4] ».

CXIII. Comme la poésie avait besoin de dieux agissans, pour que ceux qui la lisent pussent s'en

[1] Iliad. L. XVI, v. 385.
[2] *Ibid.* L. XVII, v. 595.
[3] Od. L. XIV, v. 305.
[4] Iliad. L. V, v. 341.

Digitized by Google

former une idée sensible, il leur a attribué des corps. Mais comme l'homme est le seul de tous les êtres matériels qui soit par sa forme susceptible de raisonner, et d'acquérir des connaissances, il a donné aux dieux un corps semblable, en y ajoutant cependant la grandeur de la taille et la beauté. Il nous a enseigné par là comment il faut représenter les dieux, soit par la peinture, soit par la sculpture, pour rappeler aux gens, même les plus grossiers, qu'il y a des dieux.

CXIV. Les philosophes les plus célebres croient que le premier de tous les dieux, celui qui est le principe et le souverain de tous les autres, est un être incorporel, qui n'est perceptible qu'à la pensée. Homère paraît avoir eu la même opinion, car il dit, « que Jupiter est le père des dieux et des « hommes ». Et ailleurs : « O Jupiter, notre père, « souverain des rois [1] »! Et Jupiter dit lui-même, « Autant que je suis au-dessus des dieux et des « hommes [2] ». Enfin, Minerve lui dit : « Nous « savons très-bien que tu es invincible [3] ». On me demandera sans doute s'il savait que ce dieu fut purement intellectuel; il ne le dit pas précisément, et cela ne doit pas nous surprendre, la poésie étant toujours mêlée de fabuleux; mais il le donne à entendre lorsqu'il dit : « Elle trouva Ju- « piter assis à l'écart des autres dieux [4] ». Et lorsqu'il fait dire à Jupiter lui-même : « Quant à moi, « je resterai assis sur le sommet de l'Olympe, et

[1] Iliad. L. VIII, v. 31.
[2] *Ibid.* L. VIII, v. 27.
[3] Iliad. L. VIII, v. 32.
[4] *Ibid.* L. I, v. 498.

Digitized by Google

« mon cœur se réjouira en vous regardant [1] ». Cette solitude, cette affectation de ne point se mêler aux autres dieux, de se plaire à rentrer en soi-même, de rester en repos comme se suffisant à lui seul, et comme ayant toujours l'Univers à régler, tout cela indique bien la nature d'un être intellectuel. Homère savait bien aussi que dieu est un esprit qui sait tout, et qui règle tout; car il fait dire à Neptune: « Nous avons tous deux la même patrie et les mêmes « parens, mais Jupiter est né le premier, et sait plus « de choses que moi [2] ». Et ce qu'il dit ailleurs, en parlant de Jupiter : ἴνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε. « Alors il « pensa à une autre chose [3] », prouve que ce dieu pense toujours.

CXV. La Providence et le Destin font partie de la pensée de ce dieu; les philosophes en ont beaucoup parlé, mais c'est Homère qui leur a fourni les premiers principes de tout ce qu'ils ont dit à ce sujet. Quant à la providence des dieux, il n'est pas besoin de prouver qu'il la connaissait; car il nous représente à chaque instant les dieux, non-seulement raisonnant ensemble sur les affaires des hommes, mais encore descendant sur la terre pour converser avec eux. Je me contenterai donc d'en citer quelques exemples. Je citerai d'abord l'endroit où Jupiter dit à son frère : « Tu sais, Neptune, quelle

[1] Iliad. L. XX, v. 22.

[2] *Ibid.* L. XIII, v. 354.

[3] Ces mots qui se trouvent très-souvent dans l'Iliade et dans l'Odyssée, n'y sont jamais dits de Jupiter; il est donc probable que notre auteur s'est trompé.

Digitized by Google

« est mon intention, et pourquoi j'ai assemblé le « conseil, je prends soin d'eux, bien qu'ils soient « destinés à périr [1] ». Et lorsqu'il voit Hector poursuivi par Achille : « Hélas ! je vois un homme qui « m'est bien cher fuyant autour des murs, mon « cœur en est affligé [2] ».

CXVI. Il nous montre la dignité royale de ce dieu, et son amour pour les hommes, lorsqu'il lui fait dire : « Comment oublirais-je le sage Ulysse, « que sa prudence rend si supérieur aux autres « hommes, et qui a tant offert de sacrifices aux « immortels habitans des cieux [3] ». On voit qu'il loue Ulysse, d'abord de sa prudence, et en second lieu de ce qu'il honore les dieux.

CXVII. On peut remarquer dans beaucoup d'endroits de ses poëmes, comment il représente les dieux conversant avec les hommes, et partageant leurs travaux. Il nous montre Minerve quelquefois avec Achille, mais toujours avec Ulysse; Mercure une fois avec Priam, et une fois avec Ulysse. En somme, il suppose que les dieux assistent toujours aux actions des hommes; car il dit : « Et les dieux « qui prennent toutes sortes de formes, revêtent « quelquefois celle d'un étranger qui vient d'un pays « lointain, et parcourant les villes, observent par « eux-mêmes l'insolence des hommes, ou leur « amour pour la justice [4] ».

CXVIII. La providence des dieux veille particulièrement à ce que les hommes vivent suivant les

[1] Iliad. L. XX, v. 20.
[2] *Ibid.* L. XXII, v. 168.
[3] Od. L. I, v. 65.
[4] *Ibid.* L. XVII, v. 485.

Digitized by Google

règles de la justice, et c'est ce que notre poëte dit d'une manière très-expressive. « Les dieux n'aiment « point les actions iniques, mais ils chérissent la « justice, et les hommes qui l'observent dans leurs « actions [1] ». Et ailleurs : « Lorsque Jupiter dans « sa colère sévit contre ceux qui rendent des juge- « mens injustes [2] ». Nous avons vu qu'il représente les dieux occupés à veiller sur les hommes; il nous offre de même les hommes se rappelant d'eux à chaque événement. Tantôt c'est un chef victorieux qui dit, en parlant des ennemis : « J'espère, à l'aide de « Jupiter et des autres dieux, chasser d'ici ces chiens « que leur malheureux destin y a amenés [3] ». Une autre fois, un chef dans le péril, adresse à Jupiter cette prière : « O Jupiter ! dissipe l'obscurité dans la- « quelle les Grecs sont plongés [4] ». Un autre dit, en tuant son ennemi : « Maintenant que les dieux ont per- « mis que cet homme succombât sous mes coups [5] ». Un autre dit, en mourant, à celui qui l'a tué : « Crains que je ne devienne la cause de la colère « des dieux contre toi [6] ».

CXIX. N'est-ce pas aussi dans ses vers qu'est pris ce dogme des Stoïciens, qu'il n'y a qu'un monde, et qu'il est habité comme une cité, par les dieux et par les hommes qui y participent aux mêmes droits. Lorsqu'Homère dit : « Jupiter ordonna à Thémis de « convoquer les dieux pour l'assemblée [7] ». Et,

[1] Od. L. XIV, v. 83.
[2] Iliad. L. XVI, v. 386.
[3] *Ibid.* L. VIII, v. 526.
[4] *Ibid.* L. XVII, v. 645.
[5] Iliad. L. XXII, v. 379.
[6] *Ibid.* v. 358.
[7] *Ibid.* L. XX, v. 4.

Digitized by Google

« Dis nous, Jupiter, pourquoi tu as convoqué les « dieux, as-tu à proposer quelque chose de relatif « ou aux Troyens ou aux Grecs [1] »? Ne nous apprend-il pas que le monde est gouverné comme une république, dans laquelle les dieux, présidés par le père des hommes et des dieux, forment un conseil dans lequel on examine les lois qui doivent être proposées aux mortels.

CXX. Il exprime très-clairement son opinion sur la destinée dans les vers suivans : « Je dis qu'un « homme bon ou méchant, dès l'instant qu'il est né « ne peut plus éviter sa bonne ou mauvaise destinée [2] ». Il établit encore dans d'autres endroits la puissance du destin. Il pense à cet égard, comme l'ont fait depuis, les plus célèbres philosophes, Platon, Aristote, et Théophraste, que tout n'est pas déterminé par le destin; qu'il y a des choses qui sont laissées au libre arbitre des hommes, mais que même dans ces choses, ils sont quelquefois entraînés par la nécessité, comme lorsque quelqu'un ayant fait une chose qu'il désirait, se trouve entraîné à une qu'il ne voulait pas. Homère a énoncé cette opinion dans plusieurs endroits, par exemple, au commencement de ses deux poëmes. Il dit au commencement de l'Iliade, que la colère d'Achile fut suivie de la mort de beaucoup de Grecs, et ce fut ainsi que s'exécuta la volonté de Jupiter. Il nous apprend dans l'Odyssée que les compagnons d'Ulysse coururent à leur perte par leur imprudence; car ils commirent, en mangeant les bœufs

[1] Iliad. L. XX, v. 16. [2] *Ibid.* L. VI, v. 488.

Digitized by Google

du soleil, une faute qu'ils pouvaient éviter, puisqu'ils savaient ce qui avait été prédit à l'égard de ces bœufs. « Si tu les laisses tranquilles, tu retourne-« ras dans ton pays, et tu reverras Ithaque, quoi-« qu'après beaucoup de maux; mais si tu les tou-« ches, je te prédis une perte certaine [1] ». Il dépendait d'eux de ne pas tuer ces bœufs, mais les ayant tués, ils ne pouvaient se soustraire à la peine que le destin avait décernée contre ceux qui les tueraient.

CXXI. La providence des dieux nous fait échapper aux dangers dans lesquels la fortune nous jette; c'est ce qu'Homère nous apprend dans le passage suivant : « L'infortuné Ulysse y aurait péri avant « son heure fatale, si Minerve ne lui avait pas ins-« piré l'idée de saisir de ses deux mains un rocher, « et il le tint en gémissant jusqu'à ce que la vague « eut passé [2] ». On voit qu'Ulysse, prêt à être exterminé par la fortune, fut conservé par la prévoyance de Minerve.

CXXII. Nous venons de voir qu'à l'égard des choses divines, il y a parmi les philosophes une grande variété d'opinions, et qu'elles sont presque toutes puisées dans Homère. Il en est de même des choses humaines; voyons d'abord ce qui a rapport à l'ame. De tous les dogmes qui la concernent, le plus important est celui de Pythagore et de Platon, qui disent qu'elle est immortelle; c'est pourquoi Platon a donné des ailes à la raison. Qui a avancé

[1] Od. L. XII, v. 8.
[2] *Ibid.* L. V, v. 427 et 437.

Digitized by Google

le premier cette opinion ? N'est-ce pas Homère, qui dit entre autres choses : « Son ame s'envola hors de son corps et entra aux enfers [1] » ; c'est-à-dire, dans un endroit obscur et invisible, soit qu'on le place dans l'air, soit qu'on le place sous la terre. Il feint, dans un autre endroit, que l'ame de Patrocles apparaît à Achille, tandis qu'il dort. « L'ame de l'infortuné Patrocles lui apparut [2] » ; et entre autre discours qu'il lui fait tenir à Achille, elle dit : « Les ames qui sont les images des défunts ne me « laissent pas approcher [3] ». Et dans l'Odyssée, la Nécyomantie ne nous montre-t-elle pas les ames existantes après le trépas, et parlant lorsqu'elles ont bu du sang ? Il savait donc que le sang est la pâture et l'aliment de la vie, et que la vie n'est autre chose que l'ame, ou le véhicule de l'ame.

CXXIII. Il énonce aussi d'une manière très-expressive son opinion, que l'homme n'est autre chose que l'ame ; c'est lorsqu'il dit : « Vînt aussi l'ame « de Tirésias le Thébain ; il tenait un sceptre d'or [4] ». C'est de propos délibéré qu'il passe sur-le-champ au masculin, quoique le mot *ame* soit féminin ; il veut nous montrer que cette ame était Tirésias lui-même. Il dit ensuite : « Je vis ensuite la force « d'Hercules, l'image de ce héros ; car il est lui-« même parmi les immortels [5] ». Il nous apprend par là que cette image détachée du corps d'Hercules, avait entraîné quelques portions de la ma-

[1] Iliad. L. XVI, v. 856.
[2] *Ibid.* L. XXIII, v. 65.
[3] *Ibid.* v. 72.
[4] Od. L. XI, v. 90.
[5] *Ibid.* v. 600.

Digitized by Google

tière de ce corps, ce qui la rendait perceptible à la vue des hommes, mais que la partie la plus pure de son ame, qui était montée au ciel, était Hercules lui-même.

CXXIV. C'est d'après cela que les philosophes pensent que le corps est en quelque manière la prison de l'ame, et Homère a enseigné cela le premier; car il emploie toujours le mot δίμας pour désigner le corps de l'homme vivant, comme dans ce vers: οὐ δίμας, οὐδὲ φυήν, «Ni le corps, ni la figure [1]». Et δίμας δ' ἤϊκτο γυναικί. « Elle ressemblait par le « corps à une femme [2] ». Enfin,

ἤλοι ἐμὴν ἀρετὴν, εἶδός τε δίμας τε
ἄλεσαν ἀθάνατοι.

« Les immortels m'ont privée de toute vertu et de « toute beauté [3] ». Mais il n'emploie jamais que le mot σῶμα pour désigner le corps dont l'ame est sortie, comme dans ce vers:

σῶμα δὲ ϊκαδ' ἐμὸν δόμεναι πάλιν.

« Rends mon corps à ma famille [4] ». Et,

σώματ' ἀκηδέα κεῖται ἐνὶ μεγάροις Ὀδυσῆος.

« Leurs corps gissent sans sépulture dans la maison « d'Ulysse [5] ». Et,

σῶμα γὰρ ἐν Κίρκης μεγάρῳ κατελείπομεν ἡμεῖς.

« Car nous avions laissé son corps dans la maison

[1] Iliad. L. I, v. 115.
[2] Od. L. IV, v. 796.
[3] Od. L. XVIII, v. 250.
[4] Iliad. L. XXII. v. 342.
[5] Od. L. XXVI, 186.

Digitized by Google

« de Circé [1] ». Effectivement, tandis que l'homme est vivant, le corps est le lien (δέσμος d'où vient δέμας) de l'ame; et lorsqu'il meurt, il reste comme un monument (σῆμα d'où vient σῶμα) de son existence.

CXXV. De ce dogme en dérive un autre, celui de Pythagore, qui croyait que les ames de ceux qui étaient morts passaient dans d'autres corps; et il ne paraît pas que ce dogme fut inconnu à Homère. Effectivement, celui qui nous représente Hector, Antiloque et Achille lui-même, parlans à leurs chevaux, et un cheval répondant à Achille; qui nous apprend qu'Ulysse fut reconnu par son chien avant de l'avoir été par les hommes, même par aucun des gens de sa maison, ne donne-t-il pas à entendre qu'il y a une raison commune aux hommes et aux animaux, et que leurs ames ont la même origine? Et la punition de ceux qui avaient mangé les bœufs du Soleil, ne prouve-t-elle pas que non-seulement les bœufs, mais encore les autres animaux qui sont animés par le même principe, sont aussi protégés par les dieux?

CXXVI. Il nous donne aussi à entendre par la métamorphose des compagnons d'Ulysse, en porcs et en animaux pareils, que les ames des hommes qui n'écoutent pas leur raison, passent dans des corps d'animaux, lorsqu'elles sont entraînées par la révolution circulaire de l'Univers, qu'il nomme *Circé*. Il suppose avec raison qu'elle est fille du Soleil, et qu'elle habite l'île d'Æea. Il a

[1] Od. L. II, v. 53.

Digitized by Google

ainsi nommé cette île, du mot ἀιάζειν (*pleurer*), à cause des pleurs que la mort occasionne aux hommes. Ulysse, c'est-à-dire, *le sage*, ne subit point cette métamorphose, en étant garanti par Mercure, qui n'est autre chose que la raison. Il descend en personne aux enfers; le poëte entend par-là, que son ame se sépare de son corps, et qu'il devient spectateur des ames bonnes et méchantes.

CXXVII. Les Stoïciens définissent l'ame, « un « soufle né avec nous; une vapeur sensitive qui « s'élève des humeurs contenues dans le corps ». Ils ont suivi en cela Homère, qui a dit : « Tant qu'il « restera quelque soufle dans ma poitrine [1] »; et ailleurs : « Son ame telle qu'une fumée légère alla « dans la terre [2] ». Dans le premier passage, il nous représente l'esprit vital, à cause de son humidité, semblable à un soufle humide; et dans le second, comme cet esprit est éteint, il le compare à une fumée. Il emploie même souvent ce mot de soufle pour désigner l'ame.

ὣς εἰπὼν ἔμπνευσε μένος μέγα ποιμένι λαῶν.

« Ayant dit ces mots, il inspira (*soufla dedans*) un « grand courage à ce chef [3] ». Et, θυμὸν ἀποπνείων, *exhalant son ame* [4] ». Et

ἐκ δ' ἔπεσε σὺν ἄμπνυτο. καὶ ἐς φρένα θυμὸς ἀγέρθη.

« Lorsqu'elle eut repris haleine, et que son esprit « se fut remis [5] »; c'est-à-dire, qu'elle eut rassemblé son soufle qui s'était dispersé. Et,

[1] Iliad. L. IX, v. 606.
[2] *Ibid.* L. XXIII, v. 100.
[3] *Ibid.* L. XV, v. 262.
[4] Iliad. L. IV, v. 524.
[5] *Ibid.* L. XXII, v. 475.

Digitized by Google

αὖθις δ' ἀμπνύνθη. παρὰ δὲ πνοιὴ Βορέαο
ζάγρει ἐπιπνείουσα κακῶς κεκαφηότα θυμόν.

« Il reprit alors sa respiration, et le souffle du Bo-
« rée rappella son ame très-malade [1] ». L'air extérieur qui est de la même nature, ayant excité par son souffle, celui qui l'animait, le rendit à la vie : ce qui prouve qu'il regarde ces deux airs comme étant de la même nature, c'est qu'il emploie le mot ψυχὴ (*ame*) pour signifier l'air extérieur ; ἦκα μάλα ψύξασα, *en soufflant très-doucement* [2].

CXXVIII. Platon et Aristote croient que l'ame est incorporelle, mais qu'elle est toujours autour du corps, et qu'elle en a besoin comme d'un véhicule ; c'est pourquoi, lors même qu'elle en est séparée, elle entraîne avec elle une espèce de substance spirituelle qui conserve une forme pareille à celle qu'avait le corps. Aussi, ne trouverez-vous pas qu'Homère ait jamais donné le nom de σῶμα (*corps*) à l'ame, mais il nomme toujours ainsi le corps séparé de l'ame, comme nous l'avons déjà vu.

CXXIX. L'ame, suivant quelques philosophes, se divise en deux parties, l'une raisonnable qui réside dans la tête, et l'autre irraisonnable qui se subdivise en deux parties, dont l'une, qui est irascible, habite le cœur, l'autre, qui nous porte aux plaisirs des sens, a son siége dans le ventre. Homère n'est-il pas le premier qui ait fait appercevoir cette différence, en représentant Achille combattu entre

[1] Iliad. L. V, v. 697.
[2] *Ibid.* L. XX, v. 444.

Digitized by Google

la raison et la colère, et délibérant s'il se vengera de celui qui l'a irrité, ou s'il calmera sa colère.

ὣς ὃ ταῦθ' ὁρμαίνε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν.

« Tandis qu'il agitait tout cela dans son esprit et « dans son cœur [1] », c'est-à-dire, dans la partie raisonnable et dans la partie irascible qui lui est opposée, il donne cependant la victoire à la raison; c'est en effet ce que signifie l'apparition de Minerve. Il nous montre dans d'autres endroits, la partie raisonnable donnant des avis à la partie irascible, et lui commandant, comme à celle qui lui est subordonnée. « Endures, mon cœur, tu en as enduré « bien d'autres [2] ». Souvent même la colère cède à la raison, comme dans ce passage : « Il dit ces « mots en reprenant son cœur, qui obéit, tout of- « fensé qu'il était [3] ». Le chagrin lui cède aussi quelquefois : « Mais ne parlons plus de ce qui « s'est passé, et domptons notre chagrin, tout « violent qu'il est [4] ». Quelquefois la colère l'emporte sur la raison; mais il blâme cela, bien loin de le louer. C'est ainsi que Nestor reproche à Agamemnon l'insulte qu'il a faite à Achille, et lui dit : « Ce fut bien contre notre gré, mais tu te laissas « aller à ton emportement, malgré toutes nos re- « présentations, et tu insultas un homme vaillant, « que les dieux mêmes honorent [5] ». C'est encore ainsi qu'Achille dit à Ajax : « Tout ce que tu viens

[1] Iliad. L. I, v. 193.
[2] Od. L. XX, v. 18.
[3] *Ibid.* v. 23.
[4] Iliad. L. XVIII, v. 113.
[5] *Ibid.* L. IX, v. 109.

de

Digitized by Google

« de dire me paraît juste; mais, mon cœur se gon-
« fle de rage chaque fois que je pense à celui qui m'a
« ainsi couvert d'opprobres devant tous les Grecs [1] ».
La crainte fait aussi quelquefois oublier les résolutions que la raison avait fait prendre; c'est ainsi qu'Hector, après avoir résolu d'attendre Achille de pied ferme, en disant : « Il vaut mieux combattre,
« pour que Jupiter décide promptement qui de
« nous deux aura la gloire de vaincre l'autre [2] »,
s'enfuit lorsqu'il voit approcher Achille. « Hector,
« dès qu'il le vit, fut saisi de frayeur, il n'osa pas
« rester où il était; mais laissant derrière lui les
« portes de la ville, il s'enfuit épouvanté [3] ».

CXXX. Il est évident qu'il place auprès du cœur le siége des passions. Savoir; de la colère, lorsqu'il dit : « Son cœur aboyait dans sa poitrine [4] ». Du chagrin : « Jusques à quand seras-tu là, à te consumer
« le cœur dans les pleurs et les gémissemens [5] »? De la crainte : « La crainte s'empare de mon cœur, et
« tous mes membres tremblent de frayeur [6] ». Il donne le même siége au courage, quand il dit : « Il inspira
« à leurs cœurs un grand courage, et l'ardeur de
« combattre sans cesse [7] ». C'est, sans doute, d'après ce principe, que les Stoïciens ont placé le siége de la raison dans le cœur. Le ventre est, suivant lui l'endroit où les désirs prennent naissance; c'est ce qu'on voit par ce vers : « Mais le ventre, qui ne fait
« que du mal, me pousse à cela [8] ». Et : « Il est

[1] Iliad. L. IX, v. 641.
[2] *Ibid.* L. XXII, v. 129.
[3] *Ibid.* v. 136.
[4] Od. L. XX. v. 13.
[5] Iliad. L. XXIV, v. 128.
[6] *Ibid.* L. X, v. 95.
[7] *Ibid.* L. XI, v. 11.
[8] Od. L. XVIII, v. 53.

Digitized by Google

« impossible de cacher les désirs que le ventre nous « inspire [1] ».

CXXXI. Il a vu aussi que les causes des mouvemens qui s'élèvent dans notre cœur, sont purement physiques. La colère est produite par le chagrin, et elle n'est autre chose que l'effervescence du sang et de l'air vital qu'il contient; c'est ce qu'il nous apprend dans les vers suivans :

ἀχνύμενος· μένος δὲ μέγα φρένες ἀμφιμέλαιναι
πίμπλαντ' ὄσσε δὲ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐίκτην.

« Il se leva indigné, son cœur était en proie à la fu- « reur, et ses yeux étaient étincelans [2] ». Il semble que par ce mot μένος, il entend cet esprit qui est dans le sang, et qui, à ce qu'il croit, s'irrite et s'enflamme lorsqu'on se met en colère. C'est ce même esprit qui en se troublant, et en se refroidissant, produit dans ceux qui sont affectés par la frayeur, le frisson, le tremblement et la pâleur du corps; car tout cela est l'effet du refroidissement. Lorsque la chaleur se concentre dans le corps, la rougeur en abandonne la superficie, ce qui produit la pâleur; l'esprit se trouvant comprimé dans l'intérieur, agite le corps, et occasionne le tremblement. Enfin, l'humidité qui est dans le corps se condensant, la peau se contracte, les cheveux se trouvent comprimés et se dressent, ce qui est le frisson. Homère exprime tout cela très-clairement, lorsqu'il dit : χλωροὶ ὑπαὶ δείους, « pâles « de crainte [3] ». Et, χλωρὸν δέος ἥρει, « la pâle crainte « les saisit [4] ». Et, —— τρομέει δ' ὑπὸ φαίδιμα γυῖα, « ses membres tremblent sous lui [5] ». Et,

[1] Od. L. XVII, v. 286.
[2] Iliad. L. I, v. 103.
[3] *Ibid.* L. XV, v. 4.
[4] *Ibid.* L. VII, v. 479.
[5] *Ibid.* L. X, v. 95.

Digitized by Google

ὡς φάτο τὸν δ' ὑπέρτε γόος χύτο, δείδιε δ' αἰνῶς·
ἐρθαὶ δὲ τρίχες ἔσταν ἐπὶ γναμπτοῖσι μέλεσσι.

« A ces mots, le vieillard fut troublé, la frayeur « le saisit, et ses poils se hérissèrent sur tous ses « membres [1] ». C'est par la même raison que pour dire, *il fut effrayé*, il se sert du mot *ῥίγησε* (à la lettre, *il eut froid*). Il donne à la frayeur l'épithète de *ψυχρὸς*, *froide*; et, au contraire, il se sert du mot *θαλπωρὴ*, *chaleur*, pour exprimer le courage et la confiance. C'est ainsi qu'il distingue les passions vicieuses.

CXXXII. Aristote regarde comme des passions nobles, l'indignation et la pitié. (L'indignation est un sentiment désagréable qu'éprouvent les gens de bien, lorsqu'ils voient prospérer des hommes qui n'en sont pas dignes; et la pitié est celui qu'inspirent les malheurs que quelqu'un éprouve sans les avoir mérités). Homère pensait aussi, sans doute, que ces sentimens convenaient aux gens vertueux, puisqu'il les attribue à Jupiter lui-même; car, il dit dans un endroit, d'Hector,

Αἴαντος δ' ἀλέεινε μάχην Τελαμωνιάδαο.
Ζεὺς γάρ οἱ νεμεσᾶτ' ὅτ' ἀρείονι φωτὶ μάχοιτο.

« Il évitait la rencontre d'Ajax, fils de Telamon; « car, Jupiter s'irritait lorsqu'il osait combattre des « hommes plus vaillans que lui [2] ». Dans un autre endroit le même dieu a pitié d'Hector, qu'il voit fuir devant Achille autour des murs de Troye.

[1] Iliad. L. XXIV, v. 358.

[2] Le premier vers est dans l'Iliade, L. XI, v. 542. Je n'ai pu trouver le second nulle part.

Digitized by Google

CXXXIII. Il nous fait connaître en plusieurs endroits son opinion sur les vertus et les vices. Notre ame a deux parties, dont l'une est intelligente et raisonnable, l'autre est irraisonnable et asservie aux passions. C'est pourquoi, l'homme est un être mitoyen entre la divinité et la brute. Notre poëte regarde la vertu comme divine, lorsqu'elle est portée au suprême dégré, et le vice porté au même point, comme tenant de la brute; opinion qu'Aristote a adoptée par la suite. Homère nous fait connaître la sienne par ses comparaisons; car, il nomme les hommes de bien θεοειδεῖς, *semblables aux dieux*, μῆτιν ἀταλάντους, *égaux en prudence à Jupiter.* Quant aux gens vicieux, il compare les lâches à *des cerfs fuyards*, à *des brebis qui n'ont point de bergers*, ou à *des lièvres fuyans devant celui qui les poursuit.* Il dit de ceux qui se laissent emporter subitement et inconsidérement à la colère : « Jamais le léopard, « dont la valeur est si redoutable, jamais le lion, « jamais le féroce sanglier, dont la fureur rend la « force indomptable, n'ont montré autant d'au- « dace, que les fils de Panthus [1] ». Il compare les lamentations de ceux qui se livrent sans mesure à l'affliction, au chant du rossignol, à qui « des païsans ont enlevé ses petits avant qu'ils « fussent en état de voler [2] ».

CXXXIV. Les Stoïciens font consister la vertu

[1] Iliad. L. XVII, v. 20.

[2] Od. L. XVI, v. 217. Mais il y est question d'aigles et de vautours, et non de rossignols.

Digitized by Google

dans l'insensibilité ; ce dogme paraît tiré des vers suivans, dans lesquels Homère semble vouloir détruire toutes les affections de l'ame ; car, il dit, à l'égard du chagrin : « Donnons la sépulture à ceux « qui sont tués, et ne nous laissons pas subjuguer par « le chagrin de leur perte; il suffit de les pleurer pen- « dant un jour [1] ». Et ailleurs, Achille dit à Patrocles, « pourquoi pleures-tu ainsi comme une jeune fille [2] »? Il dit, au sujet de la colère, « Plût à dieu que la Dis- « corde ne fut plus ni parmi les dieux ni parmi les « hommes [3] »! Au sujet de la crainte : « Ne me parle « point de tes craintes, car tu ne me persuaderais « pas [4] ». Et ailleurs : « Celui de vous qui se sen- « tira blessé, qu'il meure sans regret ; il est beau, « en effet, de périr en combattant pour sa patrie [5] ». C'est d'après ces principes, que ceux qui sont provoqués à un combat singulier, l'acceptent sans crainte, et qu'il se présente même plusieurs combattans ; que celui qui est blessé n'en reste pas moins avec courage sur le champ de bataille, et dit à son adversaire : « Te voilà bien glorieux de « m'avoir égratigné le pied [6] ». Enfin il compare l'homme courageux, à un lion, à un sanglier, à un torrent, ou à un tourbillon de vent.

CXXXV. Les Péripatéticiens ne croient pas que l'homme puisse être tout-à-fait sans passions ; mais ils ont imaginé une certaine modération par

[1] Iliad. L. XIX, v. 228.
[2] *Ibid.* L. XVI, v. 7.
[3] *Ibid.* L. XVIII, v. 107.
[4] Iliad. L. V, v. 252.
[5] *Ibid.* L. XV, v. 494.
[6] *Ibid.* L. XI, v. 388.

Digitized by Google

laquelle on peut tempérer leurs excès, et il en résulte un état mitoyen dans lequel ils font consister la vertu. C'est ainsi qu'Homère nous représente ses principaux personnages, accessibles jusqu'à un certain point à la crainte et au chagrin, et il ne les distingue des lâches, qu'en ce qu'ils ne se laissent pas dominer par ces passions; car, il dit : « Le lâche change à chaque instant de cou-« leur, il n'a ni force ni courage, la crainte de la « mort fait palpiter son cœur, et la frayeur fait « claquer ses dents; mais l'homme courageux ne « change point de couleur, et ne se laisse jamais « trop effrayer [1] ». En disant que l'homme courageux ne se laisse jamais trop effrayer, il convient qu'il peut éprouver quelque crainte. Il pensait, sans doute, de même du chagrin et de la colère. On voit encore son opinion au sujet de la crainte, dans ces vers ci. « Un tremblement universel s'empara des « Troyens, et Hector lui-même sentit son cœur pal-« piter [2] ». La seule vue du danger fait trembler les Troyens; mais Hector, au milieu des périls, conserve son courage, quoiqu'il ait quelque crainte. Il nous représente aussi, d'une manière toute différente, la frayeur de Dolon et de Lycaon, et celle d'Ajax et de Ménélas, qui font leur retraite pas à pas, en se retournant de temps à autre, comme des lions qu'on a repoussés d'une étable. Il met aussi une différence dans leur manière de s'affliger ou de se ré-

[1] Iliad. L. XIII, v. 279.

[2] *Iliad.* L. VII, v. 215.

Digitized by Google

jouir. Ulysse racontant comment il avait trompé le Cyclope, dit : « Je riais en moi-même [1] ». Mais les amans de Pénélope, en voyant tomber le mendiant Irus, « frappent des mains, et se pâment à force « de rire [2] ». Cette modération paraît même dans des choses moins importantes. Quoique Ulysse aimât sa femme, et qu'il la vit le pleurer comme mort : « Il tint bon, et ses yeux étaient aussi secs « que de la corne ou du fer [3] ». Mais les amans de Pénélope, quoiqu'ils la vissent souvent, l'aperçoivent à peine : « Que leurs genoux se dérobent sous « eux, leur cœur est embrâsé d'amour, et tous « souhaitent d'être admis à partager sa couche [4] ». Voilà ce qu'on trouve dans notre poëte sur les facultés de l'ame et sur les passions.

CXXXVI. Les anciens philosophes ont beaucoup disputé sur le bonheur et sur la nature des biens, mais ils s'accordent tous à dire que la vertu est le plus grand de tous les biens. Les Stoïciens prétendent même que la vertu seule suffit pour rendre les hommes heureux ; et ils ont pris, sans doute, le germe de cette opinion dans ces vers, où Homère nous représente le plus sage et le plus prudent des hommes s'exposant à tous les travaux, et méprisant tous les plaisirs, par amour pour la gloire. On trouve un exemple de sa constance à supporter tous les travaux, dans le passage suivant. « Voi- « ci ce que fit cet homme courageux, et à quoi il s'ex- « posa. Il se couvrit de plaies dégoûtantes, mit sur

[1] Od. L. IX, v. 413.
[2] *Ibid.* L. XVIII, v. 99.
[3] *Ibid.* L. XIX, v. 211.
[4] *Ibid.* L. XVIII, v. 211.

Digitized by Google

« ses épaules de méchans haillons ; et caché ainsi « sous l'apparence d'un esclave, il pénétra dans « la ville habitée par ses ennemis [1] ». Quant au mépris des plaisirs, en voici un exemple. « La di- « vine Calypso me retenait chez elle, comme l'a- « vait déjà fait l'adroite Circé, qui désirait m'avoir « pour époux, et qui n'avait pu m'y faire consen- « tir [2] ». Il nous fait encore mieux connaître l'opinion qu'il avait de la vertu, par la manière dont il représente Achille et Ulysse. Le premier était non-seulement vaillant, mais il était encore le plus beau de tous les Grecs, le plus léger à la course, et le plus noble ; il avait une patrie illustre, et il était protégé par le plus grand des dieux. Ulysse était doué de la prudence et de la patience, mais il était bien loin d'avoir tous les autres avantages ; il n'avait, en effet, ni la taille d'Achille, ni sa valeur ; il était né de parens peu célèbres, dans une île presque inconnue, et il avait pour ennemi un autre dieu qui tient le premier rang après Jupiter ; mais la vertu qu'il avait en partage le rendit célèbre, malgré tout ce qu'il avait contre lui.

CXXXVII. Les Péripatéticiens pensent qu'on doit mettre au premier rang les biens de l'ame, tels que la prudence, le courage, la tempérance, et la justice. Au second, ceux du corps, comme la santé, la force, la beauté, et la légéreté à la course. Au troisième enfin, les avantages extérieurs, tels que la réputation, la noblesse, et l'opulence. Ils croient

[1] Od. L. IV, v. 242.
[2] *Ibid.* L. IX, v. 29.

Digitized by Google

qu'on doit louer et admirer celui qui étant en proie aux souffrances, aux maladies, à la pauvreté, et à des malheurs qu'il ne s'est pas attirés, a assez de vertu pour résister à tous ces maux; mais que cet état n'est ni désirable ni heureux. Ils font consister le véritable bonheur à savoir user sagement et avec modération des biens qu'on a; et ils disent que le bien ne consiste pas dans la possession seule de la vertu, mais dans son usage et son emploi efficace. C'est ce qu'Homère fait sentir clairement; car, il nous représente toujours les dieux, δωτῆρας ἐάων, *distributeurs des biens*, c'est-à-dire, des choses que les hommes leur demandent; et ils ne leur demandent pas celles qui leur seraient inutiles ou indifférentes, mais celles qui peuvent contribuer à leur bonheur.

CXXXVIII. Quels sont donc ces biens que les hommes désirent, et dont la possession les fait regarder comme heureux? Homère s'explique, à cet égard, dans plusieurs endroits; il nous les offre tous réunis dans la personne de Mercure (à qui Priam « dit): Quelque dieu veille encore sur moi, « puisqu'il m'envoie un guide pareil; ton air, « ta figure, ta sagesse, tout prévient en toi, et « tu dois sans doute le jour à des gens favorisés « par la fortune [1] ». Il le félicite de sa beauté, de sa sagesse, et de sa naissance. Homère détaille encore plus ces avantages dans les passages suivans: « Les dieux le douèrent de la beauté, et d'une « valeur aimable [2] ». Et: « Jupiter répandit sur eux

[1] Iliad. L. XXIV, v. 374. [2] Iliad. L. VI, v. 156.

Digitized by Google

« des richesses immenses [1] ». Les richesses sont en effet un don des dieux. « Jupiter distribue lui-même « aux hommes les bienfaits de la fortune [2] ».

CXXXIX. Il met quelquefois les honneurs au rang des biens. « Et que je sois honoré comme le « sont Minerve et Apollon [3] ». Il y met quelquefois le bonheur d'avoir des enfans. « Heureux ce- « lui qui, en périssant, laisse un fils pour le ven- « ger [4] ». Et enfin celui de vivre au milieu de ses amis. « Faites des libations, renvoyez moi heureu- « sement, et que le ciel couronne vos désirs. Tout « ce que je souhaitais s'est accompli, vous vous « chargez de me reconduire chez moi, et vous « m'avez comblé de présens; que les dieux fassent « réussir tout cela; que je retrouve mon épouse « fidelle, et tous mes amis en parfaite santé; pour « vous, puissiez vous être long-temps la consolation « et la joie de vos femmes et de vos enfans; que les « dieux vous donnent toutes les vertus, et qu'ils dé- « tournent de dessus vous toute calamité publique [5] ».

CXL. En comparant les biens entre eux, il met la force du corps au-dessus des richesses, comme on le voit par ce qu'il dit de Nastès, chef des Cariens, « qui alla à la guerre couvert d'or comme « une jeune fille; insensé qu'il était, cela ne le dé- « fendit pas contre la mort [6] ». Et, « c'est pourquoi « la possession des richesses ne me fait aucun plai- « sir [7] ». Il met aussi la sagesse au-dessus de la beauté.

[1] Iliad. L. II, v. 670.
[2] Od. L. VI, v. 188.
[3] Iliad. L. VIII, v. 540.
[4] Od. L. III, v. 196.
[5] Od. L. XIII, v. 39.
[6] Iliad. L. II, v. 873.
[7] Od. L. IV, v. 93.

Digitized by Google

« Tel autre lui est inférieur en beauté, mais les dieux « lui ont donné l'éloquence en partage [1] ».

CXLI. Il est évident, par tous ces passages, qu'il met les qualités du corps et les avantages extérieurs au rang des biens. Il ne croyait pas que la vertu seule, sans ces avantages, put suffire pour le bonheur; c'est ce qu'il nous apprend de la manière suivante. Il nous représente deux hommes, tous deux vertueux; savoir, Nestor et Ulysse : ils sont tous les deux très-supérieurs au reste des hommes, et se ressemblent par la prudence, le courage, et la force de leur éloquence, mais leur fortune est bien différente. « Les dieux ont prédestiné Nestor « au bonheur, lors de sa naissance et lors de son « mariage; ils l'ont laissé vieillir agréablement dans « son palais, et ils lui ont donné des fils sages et « vaillans [2] ». Quant à Ulysse, quoiqu'il fût prudent, subtil et réfléchi, Homère le nomme souvent *l'infortuné Ulysse.* Nestor, en revenant du siége de Troie, eut une navigation courte et heureuse; Ulysse erra long-temps, essuya mille peines, et fut exposé à des dangers sans nombre. Il faut donc le concours de la fortune et de la vertu pour former le bonheur; il faut tout au moins que la fortune ne s'y oppose pas.

CXLII. La possession de la vertu n'est d'aucune utilité, si cette vertu n'est pas active; et Homère nous le donne à entendre par les reproches que Patrocles fait à Achille, lorsqu'il dit : «Homme doué

[1] Od. L. VIII, v. 169.
[2] Od. L. IV, v. 208.

Digitized by Google

« d'une valeur inutile, pour qui combattras-tu par « la suite, si tu ne combats pas pour préserver les « Grecs des malheurs qui les menacent [1] »? C'est ainsi qu'il reprend son ami, qui rend par l'inaction son courage inutile. Achille lui-même, déplorant cette inaction, dit : « Et je reste oisif auprès de mes « vaisseaux, comme un fardeau inutile sur la terre, « moi qui ne le céde en valeur à aucun des Grecs [2] ». Il gémit dans un autre endroit, de ce que doué des vertus guerrières, il n'en faisait aucun usage; parce que, irrité contre les Grecs, « Il n'allait point « aux assemblées des chefs, et ne se trouvait jamais « au combat, mais il restait dans sa tente à se dé- « soler de ce qu'il ne prenait aucune part à la « guerre [3] ». Car Phœnix l'avait élevé « à bien par- « ler, et à bien agir [4] ». Aussi, lorsqu'il est parmi les morts, s'indigne-t-il de son inaction, en disant : « J'aimerais mieux être un simple particulier, et « servir quelqu'un qui n'eût point de bien, et qui eut « même beaucoup de peine à gagner sa propre vie, « que de régner sur tous les morts [5] ». Et il en donne la raison : « Je ne suis plus sur la terre pour le défen- « dre (Pélée), tel que j'étais au siège de Troie [6] ».

CXLIII. Les Stoïciens disent que les gens vertueux sont les amis des dieux, c'est encore d'Homère qu'ils tiennent ce dogme; car il dit, en parlant d'Amphiaraüs : « Que Jupiter et Apollon le « chérissaient [7] ». Et ailleurs, en parlant d'Ulysse :

[1] Iliad. L. XVI, v. 31.
[2] *Ibid.* L. XVIII, v. 104.
[3] *Ibid.* L. I, v. 490.
[4] *Ibid.* L. IX, v. 443.
[5] Od. L. XI, v. 488.
[6] *Ibid.* v. 497.
[7] *Ibid.* L. XV, v. 245.

Digitized by Google

« Minerve se plaisait à voir cet homme juste et « prudent [1] ».

CXLIV. Un autre dogme des mêmes philosophes, c'est que la vertu peut s'enseigner ; mais qu'elle peut aussi se trouver naturellement dans ceux qui sont nés de parens vertueux, (ce qu'Homère dit aussi : « Tu ressembles à ton père, et tu ne dis que des cho- « ses justes [2] ».) et dont on a cultivé les dispositions par une sage éducation. La vertu est, comme on le sait, la science de bien vivre. Ce dogme se trouve dans Homère ; car, il dit « qu'Achille était en- « core jeune et sans expérience dans l'art militaire, « et dans celui de parler en public [3] », lorsque Phœnix fut chargé de son éducation. Hector dit aussi : « Je ne puis me résoudre à fuir, et j'ai été « élevé à mépriser les dangers [4] ». Et Phœnix dit lui-même, en parlant d'Achille, que Pélée l'avait envoyé avec lui, « pour l'instruire dans toutes « ces choses, et pour lui apprendre à bien parler « et à bien agir [5] ». Or, la vie se compose de discours et d'actions ; il est évident, par ce que je viens de dire, qu'Homère savait que la vertu pouvait s'enseigner ; il est donc le premier qui ait raisonné sur la morale et sur la physique.

CXLV. L'arithmétique et la musique sont aussi

[1] Od. L. III, v. 52. Il ne s'agit pas d'Ulysse, mais de Pisistrate, fils de Nestor.

[2] Od. L. IV, 206.

[3] Iliad. L. IX, v. 440.

[4] *Ibid.* L. VI, v. 444.

[5] *Ibid.* L. IX, v. 442.

Digitized by Google

des sciences de raisonnement, et Pythagore surtout les a cultivées avec le plus grand soin. En est-il question dans notre poëte? Oui, certes, et il en parle très-souvent; mais nous nous contenterons d'en rapporter quelques exemples. Pythagore dans l'opinion que les nombres ont la plus grande puissance, et rapportant tout à eux, la révolution des astres, et la naissance des animaux, a établi deux premiers principes; l'un déterminé, qu'il appelle *Monade;* l'autre indéterminé, qu'il nomme *Dyade.* Le premier est le principe de tous les biens, et le second celui de tous les maux; c'est la Monade qui, par sa nature, produit dans le ciel qui nous environne, la température convenable, la vertu dans nos ames, la santé dans nos corps, la paix et l'union dans nos villes et dans nos maisons; car, tout ce qui est bon est le produit de l'accord parfait. La Dyade, au contraire, produit les tempêtes dans l'air, la méchanceté dans les ames, les maladies dans les corps; dans les villes et dans les maisons, les séditions et les dissentions domestiques; car, tout mal provient de la discorde et de la division. C'est pour cela, à ce qu'il dit, que des nombres qui viennent ensuite, le pair est toujours imparfait, et il lui manque quelque chose; le nombre impair est au contraire plein et complet; car, uni au nombre pair, il conserve toujours sa puissance, et c'est le nombre impair qui prend le dessus. Uni à lui-même, c'est-à-dire, à un autre nombre impair, il produit le nombre pair; il est donc fécond, et a la puissance d'un principe. Il ne souffre point de

Digitized by Google

division parfaite ; mais de quelque manière qu'on le divise, il y a toujours une monade de reste. Le nombre pair uni à lui-même ne produit point l'impair, et il n'est pas indivisible. Homère n'a pas ignoré cela, et il parle souvent de l'unité, comme étant un bien par sa nature, et de la dualité, comme étant un mal ; car, il emploie le mot ἰνίκα, qui vient d'ἓν, *un*, pour exprimer un homme vertueux ; et il prend le mot ἰσότης pour *bonté*. Il se sert du mot δύην, qui vient de δύο, *deux*, pour exprimer l'affliction. Il dit aussi : « Ce n'est pas un bien qu'il y ait plusieurs « rois, il n'en faut qu'un seul [1] ». Et : « Il ne faut « se diviser ni à la guerre, ni dans les conseils, « mais il faut n'avoir qu'un seul esprit, qu'un seul « avis [2] ». Il donne aussi toujours le premier rang au nombre impair ; car, après avoir divisé le monde en cinq parties, il le divise encore en trois. « L'U- « nivers fut divisé en trois portions, et chacun eut « la sienne [3] ». C'est aussi parce que le nombre impair et complet doit dominer dans l'Univers, qu'Aristote croit qu'il y a cinq élémens. Le nombre impair est également observé dans le culte qu'on rend aux dieux célestes. Nestor sacrifie à Neptune neuf fois neuf taureaux [4], et Tirésias ordonne à Ulysse

[1] Iliad. L. II, v. 204.

[2] Ces vers ne se trouvent point dans Homère ; l'auteur de ce Traité a seulement voulu rapporter le sens de ce que Nestor dit à Télémaque, dans l'Odyssée, L. III, v. 127 et 128. Aussi Barnès les a-t-il laissés dans le texte de ce Traité sans les distinguer ; et M. Wyttembach aurait dû en faire de même.

[3] Iliad. L. XV, v. 189.

[4] Od. L. III, au comm.

Digitized by Google

de sacrifier à ce même dieu un bélier, un taureau, et un verrat [1]. Au contraire, tout ce qu'Achille sacrifie à Patrocles après sa mort, est en nombre pair. « Quatre chevaux, et douze courageux fils des « Troyens [2] ». De neuf chiens qu'il a, il en met deux sur le bûcher, pour qu'il lui en reste sept. Et l'on observera à ce sujet, que notre poëte emploie en beaucoup de choses les nombres trois, cinq, sept, et sur-tout neuf. « Ce fut ainsi que le vieil- « lard les réprimanda, alors ces neuf se levèrent [3] ». Et en parlant des fils d'Aloée. « A neuf ans, neuf « coudées étaient la mesure du contour de leur corps, et neuf orgyes (vingt-sept coudées) celle de « leur hauteur [4] ». Et : « Les traits du dieu dévas- « tèrent l'armée pendant neuf jours [5] ». Et : « Il « lui donna l'hospitalité pendant neuf jours, et il « sacrifia neuf bœufs [6] ». Pourquoi ce nombre est-il le plus parfait de tous? C'est parce qu'il est le carré du premier nombre impair, et qu'il n'est composé que de nombres impairs; car il se divise en trois ternaires, dont chacun est composé de trois unités.

CXLVI. Non-seulement il connaissait la puissance des nombres, mais il nous a aussi donné la méthode des calculs. Il dit dans le catalogue : « Ils « avaient cinquante vaisseaux, sur chacun desquels « étaient cent vingt Béotiens [7] ». Et plus bas, en

[1] Od. L. XI, v. 130.
[2] Iliad. L. XXIII, v. 175.
[3] Iliad. L. VII, v. 161.
[4] Od. L. XI, v. 310.
[5] Iliad. L. I, v. 53.
[6] Iliad. L. VI, v. 174.
[7] Iliad. L. II, v. 509.

parlant

Digitized by Google

parlant des vaisseaux de Philoctète, il nous apprend qu'il y avait cinquante hommes sur chacun ; d'après cela, il est facile de calculer que le nombre des vaisseaux étant de près de douze cents, et que l'un dans l'autre, chacun étant monté par cent hommes, l'armée était d'environ cent vingt mille hommes. Et lorsqu'il dit, en parlant des Troiens : « Il y avait dans la plaine mille feux d'allumés, « et auprès de chacun de ces feux cinquante « Troiens [1] ». Il nous donne à entendre que leur nombre, sans y comprendre les alliés, était de cinquante mille.

CXLVII. La Musique, en tant qu'elle est une harmonie composée de différens principes, affecte très-facilement l'ame ; le chant et le rhythme l'excitent, lorsqu'elle est abattue, et la relâchent, lorsqu'elle est trop tendue ; aussi les Pythagoriciens en faisaient-ils une étude particulière ; et Homère avant eux en avait bien connu l'usage. Il en fait l'éloge en parlant des Sirènes, et il le termine par ces mots : « Celui qui nous a écoutées retourne dans sa pa- « trie, enchanté de nos accens, et plus instruit « qu'il ne l'était [2] ». Ailleurs il introduit la cithare dans les festins, comme dans celui que font les amans de Pénélope : « On y entend la cithare que « les dieux créèrent pour être la compagne des fes- « tins [3] ». Il en est de même chez Alcinoüs, où Démodocus chante en s'accompagnant de la cithare [4]. Il dit autre part, en parlant d'une nôce : « Les

[1] Iliad. L. VIII, v. 558.
[2] Od. L. XII, v. 188.
[3] *Ibid.* L. XVII, v. 270.
[4] *Ibid.* L. VIII, v. 266.

Digitized by Google

« flûtes et les lyres y font entendre leur douce voix [1] ». Et un peu plus bas, en décrivant des vendanges : « On y voit un jeune garçon qui, en s'accompagnant « de la cithare, chante d'une voix douce la chan- « son de Linus [2] ». Il dit aussi, en parlant de la guerre, « Qu'on entendait le bruit des flûtes et des « chalumaux [3] ». Enfin, il met de la musique jusques dans les cérémonies funèbres : « Et les chan- « teurs qui préludent aux lamentations [4] ». Il les y place pour amollir, par la douceur de leurs chants, l'austérité de l'ame livrée à la douleur.

CXLVIII. Personne n'ignore qu'il y a deux espèces de mélodies, dont l'une est produite par la voix, et l'autre par les instrumens. De ces instrumens, les uns sont à vent, les autres sont à cordes. Les sons qu'ils rendent sont ou graves ou aigus. Homère a bien connu toutes ces différences ; car il attribue une voix aiguë aux femmes, aux enfans et aux vieillards, à cause de la faiblesse de leurs organes ; et aux hommes une voix grave, comme dans ces vers-ci : « Il gémissait ainsi d'une voix grave, sa « mère s'approcha de lui, et le serra entre ses bras, « en poussant des cris aigus [5] ». Et ailleurs : « Gé- « missant ainsi d'une voix grave, il tint aux Grecs « ce discours [6] ». Il compare, dans un autre endroit, les vieillards à des cigales [7]. On sait que cet animal a la voix aiguë. Quant aux instrumens à cordes, plus les cordes sont fines, plus elles vibrent rapidement ; elles

[1] Iliad. L. XVIII, v. 495.
[2] *Ibid.* v. 569.
[3] Iliad. L. X, v. 13.
[4] *Ibid.* L. XXIV, v. 721.
[5] *Ibid.* L. XVIII, v. 70.
[6] *Ibid.* L. IX, v. 16.
[7] *Ibid.* L. III, v. 151.

Digitized by Google

fendent par conséquent l'air avec plus de facilité, ce qui produit un son aigu. Les grosses cordes ont des vibrations plus lentes, et rendent par cette raison un son grave. C'est pour cela qu'Homère donne au fouet l'épithète de λιγυὴ, *qui rend un son aigu.* La corde du fouet étant mince, doit en effet rendre un son aigu. Mais en voilà assez sur les connaissances d'Homère en musique.

CXLIX. Puisque nous avons parlé de Pythagore, nous rappellerons que ce qu'il recommandait le plus, était de contenir sa langue, et de taire ce qu'il ne fallait pas dire. Voyons si Homère n'a pas eu la même pensée. D'abord, en parlant du vin, il dit : « Il fait tenir des propos qu'il vaudrait « mieux ne pas avoir tenus [1] ». Dans un autre endroit, Ulysse réprimande Thersite, et lui dit : « Bavard sans jugement, quoique doué d'une voix « perçante [2] ». Et Ajax reprend Idoménée, en lui disant : « Tu parles toujours sans réflexion ; il ne « faut pas être ainsi inconsidéré dans ses discours [3] ». Lorsqu'il nous représente les deux armées en présence, il dit : « Les Troiens, tels que des oiseaux, « s'avançaient en jettant de grands cris... Les Grecs, « remplis de courage, marchaient en silence [4] ». Les cris sont propres aux barbares, et le silence convient aux Grecs; c'est pour cela qu'il représente les hommes les plus prudens, comme ceux qui ont le plus d'empire sur leur langue, et qu'il met, dans la bouche d'Ulysse, ces paroles à son fils. « Si tu es vé-

[1] Od. L. XIV, v. 466.
[2] Iliad. L. II, v. 246.
[3] *Ibid.* L. XXIII, v. 478.
[4] *Ibid.* L. III, v. 148.

Digitized by Google

« ritablement mon fils, si ta mère ne m'a pas trom-
« pé, que personne ne sache que je suis ici, ni
« Laerte, ni le Bouvier, ni aucun de nos serviteurs,
« ni même Pénélope [1] ». Plus bas, il dit : « Tais-
« toi, retiens ta pensée en toi-même, et ne fais au-
« cune question [2] ». Tels sont les dogmes des plus célèbres philosophes, dont on trouve l'origine dans Homère.

CL. Si nous en venons à ceux qui ont formé des sectes particulières, nous trouverons aussi qu'ils en ont pris l'idée dans les ouvrages d'Homère. Démocrite qui suppose des images premières, principe de tout, en a conçu l'idée d'après ce vers : « Apollon
« forma une image semblable à lui [3] » (à Enée). D'autres se sont laissés égarer par des discours qu'Homère a insérés dans ses poëmes, sans les approuver, et seulement pour s'accomoder à quelques circonstances. Ulysse se trouvant chez Alcinoüs, qui vivait dans le luxe et au sein des voluptés, lui tient le discours suivant pour lui plaire. « Quoi de
« plus satisfaisant que le spectacle de l'allégresse
« qui se répand dans tout un peuple, et parmi des
« conviés, qui réunis avec ordre dans un palais,
« prêtent l'oreille aux accens d'un chantre divin ;
« auprès d'eux sont des tables chargées des dons de
« Cérès, et de viandes de toutes les espèces. Un
« échanson puise dans une urne, un nectar, qu'il
« distribue à tous les convives. Je ne connais aucun

[1] Od. L. XVI, v. 300. Il y a quelque légère différence.
[2] Od. L. XIX, v. 42.
[3] Iliad. L. V, v. 449.

Digitized by Google

« spectacle plus agréable que celui-là [1] ». Ces vers ont conduit Epicure à faire consister le souverain bien dans la volupté. Homère nous représente quelquefois Ulysse avec des vêtemens fins et délicats, quelquefois avec une besace et de méchans haillons; un jour partageant le lit de Calypso; un autre jour devenant le jouet d'Irus et de Mélanthius. Aristippe s'étant proposé ce genre de vie pour modèle, supportait avec courage le travail et la pauvreté, et se livrait de la manière la plus effrénée aux plaisirs, lorsqu'il en trouvait l'occasion.

CLI. Une autre preuve de la sagesse d'Homère, c'est qu'il a énoncé le premier des maximes très-belles, qui ont été depuis attribuées à plusieurs des sages de la Grèce. Celle-ci, par exemple : *obéis à Dieu*, est tirée de ce vers : « Les dieux exaucent les prières de ceux qui leur obéissent [2] ». La maxime, *rien de trop*, se trouve dans ce vers : « Je blâme « celui qui pousse jusqu'à l'excès l'amitié ou la « haine; il faut être modéré en tout [3] ». Celle, *sois caution, la peine suit de près*, est tirée de ce vers : « C'est une méchante affaire que d'être « caution pour des méchans [4] ». Et le mot célèbre de Pythagore, qui, à celui qui lui demandait, *qu'est-ce qu'un ami*? répondit, *c'est un autre moi-même*, est pris de ce qu'Achille dit, en parlant de Patrocles, « Il m'est aussi cher que ma propre « tête [5] ».

[1] Od. L. IX, v. 5.
[2] Iliad. L. I, v. 218.
[3] Od. L. XV, v. 70.
[4] Od. L. VIII, v. 351.
[5] Il. L. XVIII, v. 82.

Digitized by Google

CLII. Les sentences sont des pensées à-peu-près du même genre, que les maximes dont je viens de parler. On donne ce nom à un énoncé général et succint qui exprime quelque règle de conduite. Les poëtes, les philosophes, et les écrivains en prose, en font un fréquent usage, et se plaisent à en orner leurs écrits; mais Homère est le premier qui les ait employées en grand nombre dans ses poëmes, et elles sont toutes très-belles. Il s'en sert quelquefois pour faire mieux connaître ce qu'il veut dire, comme lorsque Calchas dit : « Un roi a toujours « le dessus, lorsqu'il se courrouce contre un inférieur [1] ». D'autres fois, il les emploie pour dire qu'il faut faire quelque chose, comme, « Celui qui « est à la tête d'un conseil ne doit pas dormir toute « la nuit [2] ».

CLIII. Homère ayant rempli ses ouvrages de sentences et de conseils très-sages, ceux qui sont venus après lui les ont souvent empruntés, et les ont exprimés en d'autres termes; il ne sera pas inutile d'en rapporter quelques exemples. Homère dit dans l'Iliade : « Insensés que nous sommes, de « nous irriter contre Jupiter, et de prétendre, par « force ou par prières, le faire changer de résolu« tion; assis loin de nous, il n'en prend aucun sou« ci; il se rit de nos projets, et il sait que par sa « force et par sa puissance, il est infiniment su« périeur à tous les immortels. Que chacun de nous « se résigne donc avec patience à tous les maux qu'il

[1] Iliad. L. I, v. 80.
[2] Iliad. L. II, v. 24.

Digitized by Google

« lui plaira de lui faire éprouver [1] ». Pythagore a tiré de ce passage ces deux vers. « Supporte avec patience ta portion des maux que les dieux envoient « aux mortels, et ne murmure pas contre eux [2] ». Euripide a dit à-peu-près dans le même sens : « Il « ne faut pas s'irriter contre les événemens, ils n'en « ont pas moins leur cours; mais celui qui les éprouve « doit chercher à les faire tourner de la manière la « plus favorable pour lui ».

CLIV. Homère dit ailleurs : « Jusques à quand, « mon cher fils, resteras-tu à te consumer ainsi dans « le chagrin et dans les larmes [3] »? Pythagore a exprimé ainsi la même idée : « N'abrège pas ta vie en « te laissant dévorer par le chagrin ».

CLV. Homère dit : « Tel est l'esprit des faibles « habitans de la terre, il change avec les jours que « leur envoie le père des dieux et des mortels [4] ». Archiloque, qui l'a imité en beaucoup d'autres choses, a paraphrasé ce vers ainsi : « L'humeur des « hommes, cher Glaucus fils de Leptine, change « suivant les circonstances dans lesquelles Jupiter « les place ».

CLVI. Homère dit dans un autre endroit : « Ju« piter accorde à l'un les vertus guerrières; il met « dans le cœur d'un autre la sagesse, qui fait le « bonheur des mortels, qui sauve les villes, et dont « le sage connaît seul tout le prix [5] ». Euripide a imité cela, en disant : « C'est par la sagesse de

[1] Iliad. L. XV, v. 104.
[2] Vers dorés, v. 17.
[3] Iliad. L. XXIV, v. 128.
[4] Od. L. XVIII, v. 135.
[5] Iliad. L. XIII, v. 730.

Digitized by Google

« l'homme que les villes, que les maisons sont bien « gouvernées; c'est à la guerre sur-tout que cette « sagesse est d'un grand usage; une résolution sage « vaut mieux que beaucoup de bras; mais plus est « grand le nombre de ceux que conduit un chef « ignorant, plus ses fautes deviennent funestes [1] ».

CLVII. Idoménée dit à son compagnon, pour l'encourager : « Si, en nous dérobant aux dangers « de cette guerre, nous étions assurés d'être pour « jamais à l'abri de la vieillesse et du trépas, je ne « combattrais pas moi-même au premier rang, et « je ne t'exciterais point à rechercher la gloire dans « les combats; mais mille chemins conduisent à la « mort, sans qu'il soit possible aux hommes de « l'éviter, marchons donc, acquérons de la gloire « par la défaite d'un ennemi, ou assurons la sienne « par notre mort [2] ». Eschyle a répété cette pensée en ces termes : « Ce serait en vain que vous rece- « vriez plusieurs blessures dans la poitrine, vous « n'en mourrez pas, si votre heure fatale n'est pas « arrivée; et celui qui reste dans sa maison auprès « de son feu, n'échappe pas à la mort à laquelle « il est prédestiné ». Démosthène a exprimé en prose la même idée de la manière suivante : « La « mort est la fin commune de tous les hommes, et « se tînt on enfermé dans le plus petit réduit, on « ne peut s'y soustraire. Les hommes vertueux doi- « vent donc se livrer à toutes les belles entreprises, « et supporter avec courage tout ce qu'il plaît aux « dieux de leur envoyer ».

[1] Fragment d'Antiope, tragédie perdue.

[2] Iliad. L. XII, v. 322. C'est Sarpédon qui dit cela à Glaucus.

Digitized by Google

CLVIII. Homère dit : « Les dons des dieux ne « sont jamais à dédaigner [1] ». Sophocle a paraphrasé cela, en disant : « C'est un présent du dieu, et il ne « faut, mon fils, rien refuser de ce que les dieux « nous donnent ».

CLIX. Ce vers d'Homère, « De sa bouche cou- « laient des paroles plus douces que le miel [2] », a fourni à Théocrite l'idée de celui-ci : « Les Muses « lui ont versé dans la bouche leur doux nectar [3] ».

CLX. Aratus lui-même a paraphrasé ce qu'Homère dit de l'Ourse, « Elle est la seule qui ne se « baigne pas dans l'Océan [4] », en disant, « Et « l'Ourse qui évite l'Océan ». Homère, en parlant des navigateurs surpris par la tempête, dit : « Il « s'en faut d'un rien qu'ils ne soient la proie de la « mort [5] ». Aratus a exprimé la même pensée ainsi : « Un bois frêle les sépare de la mort ». Mais en voilà assez là-dessus.

CLXI. Les discours politiques sont du ressort de la rhétorique; et Homère est, à ce qu'il paraît, le premier qui ait connu cet art; car, si la rhétorique n'est autre chose que l'art de parler d'une manière persuasive, qui a possédé ce talent mieux que lui ? N'a-t-il pas surpassé tous les autres écrivains, non-seulement par la majesté du style, mais encore par celle des pensées, dont la force répond toujours à celle de son élocution ?

CLXII. L'ordonnance du sujet est la première

[1] Iliad. L. III, v. 65.
[2] *Ibid.* L. I, v. 249.
[3] *Ibid.* L. VII, v. 82.
[4] *Ibid.* L. XVIII, v. 489.
[5] *Ibid.* L. XV, v. 628.

Digitized by Google

partie de l'art; il ne la perd jamais de vue, mais elle s'apperçoit sur-tout à la manière dont il commence chacun de ses poëmes. Il n'a pas été chercher des événemens éloignés pour commencer l'Iliade, mais il a saisi l'époque où les actions furent plus éclatantes et plus célèbres. Quant aux événemens moins importans, qui s'étaient passés auparavant, il se contente de les rappeler en peu de mots, et à propos de quelqu'autre chose. Il en a fait de même dans l'Odyssée; il a commencé son récit à la dernière époque des voyages d'Ulysse, où il trouvait occasion de faire paraître Télémaque, et de mettre en scène l'insolence des amans de Pénélope, et il fait raconter par Ulysse lui-même ce qui lui était arrivé auparavant dans ses voyages. Il en rend le récit plus patétique et plus vraisemblable, en le mettant ainsi dans la bouche de celui-la même à qui tout cela était arrivé.

CLXIII. Les orateurs employent toujours des exordes pour fixer l'attention de leurs auditeurs, et les disposer favorablement. Ceux que notre poëte a employés sont on ne peut plus propres à émouvoir et à préparer ses auditeurs; car, il annonce au commencement de l'Iliade, qu'il va chanter les maux que la colère d'Achille et celle d'Agamemnon occasionnèrent aux Grecs; et, en commençant l'Odyssée, qu'il décrira les travaux qu'Ulysse eût à supporter, et les périls auxquels il échappa par sa prudence. Dans chacun de ces exordes, il invoque la Muse pour faire concevoir une plus haute opinion de ce qu'il va dire.

CLXIV. Lorsqu'il introduit ses personnages

Digitized by Google

parlant à leurs domestiques, à leurs amis ou à leurs ennemis, ou enfin à un peuple entier, il leur prête à chacun le langage le mieux assorti à leur caractère. C'est ainsi que, tout au commencement de l'Iliade, Chrysès adressant la parole aux Grecs, emploie l'exorde le plus convenable à ses vues. Il souhaite d'abord qu'ils triomphent de leurs ennemis, et qu'ils retournent heureusement dans leur patrie; on voit qu'il cherche par là à capter leur bienveillance; et ce n'est qu'après l'avoir fait, qu'il leur demande sa fille. Achille, irrité par les menaces d'Agamemnon, trouve l'art de mêler les Grecs dans le discours qu'il fait à ce sujet, pour les disposer en sa faveur. Il dit qu'ils ont entrepris cette guerre, non qu'ils eussent quelque sujet de haine contre les Troiens, mais pour faire plaisir à Agamemnon et à son frère. Il parle ensuite de tout ce qu'il a fait lui-même, et ajoute que ce n'est pas des Atrides, mais que c'est de l'armée grecque qu'il a reçu le présent qu'on veut lui enlever. Agamemnon trouve aussi le moyen de flatter la multitude dans sa réponse. Achille ayant dit qu'il s'en irait dans sa patrie, à cause de l'insulte qu'on lui avait faite, il ne lui dit pas *va-t-en*, mais il lui dit, *fuis*, donnant ainsi une tournure deshonorante à l'expression toute simple qu'Achille avait employée. Il ajoute : « Je ne t'engage pas à rester, il y en a d'au-« tres qui sauront me rendre les honneurs qui me « sont dus ». Ce qu'il dit pour flatter ses auditeurs.

CLXV. Homère fait alors intervenir Nestor, qu'il nous représente comme un orateur éloquent,

Digitized by Google

et un parleur agréable : « Des paroles plus douces « que le miel coulaient de sa bouche [1] » ; ce qui est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un orateur. Que fait Nestor ? Il commence par exhorter les chefs à oublier ce qui s'est passé ; il leur représente que leur querelle est un sujet de joie pour les ennemis ; il leur donne ensuite des conseils à chacun, en observant qu'ils doivent les écouter, parce qu'il est plus ancien qu'eux ; et, dans les avis qu'il donne à l'un, il a soin d'y faire entrer quelque chose d'agréable pour l'autre. Il engage Agamemnon à ne pas enlever à Achille ce qu'on lui a donné pour prix de tant de travaux, et Achille, à ne pas disputer avec celui à qui on a décerné le commandement. En les louant ainsi, l'un, de ce qu'il a été choisi pour commander à tous, l'autre, de ce qu'il est le plus vaillant, il est évident qu'il cherche à les adoucir et à les calmer.

CLXVI. Agamemnon lui-même, lorsqu'il a eu un songe, par lequel Jupiter lui a fait concevoir des espérances flatteuses, et lui a ordonné de faire prendre les armes aux Grecs, et de les mener au combat, n'emploie-t-il pas l'art oratoire, en leur disant le contraire de ce qu'il pense, pour connaître leur opinion, et ne pas se rendre odieux à l'armée, en la forçant à aller au combat pour son propre intérêt ? Il parle ainsi, pour se concilier la faveur des troupes ; mais un des chefs, l'un de ceux que les Grecs écoutaient le plus volontiers, les engage à rester, en leur disant que c'est là réel-

[1] Iliad. L. I, v. 249.

Digitized by Google

lement ce que le roi désire, et que le discours qu'il a tenu en public est contraire à son opinion ; et celui qui se charge de ce rôle, c'est Ulysse, qui, usant d'une liberté décente, emploie des paroles flatteuses à l'égard des principaux, et des paroles dures à l'égard de la multitude, pour qu'elle obéïsse à ses chefs. Enfin, après avoir appaisé le tumulte, et rétabli l'ordre, il cherche à les persuader par des discours sages ; il leur reproche avec douceur le peu d'égard qu'ils ont à leur parole ; il ajoute cependant, qu'ils sont excusables d'y manquer, étant depuis si long-temps éloignés de ce qu'ils avaient de plus cher, et cela, sans avoir obtenu aucun succès. Il termine son discours en les consolant, et en les encourageant à rester, par les espérances que leur donnent les oracles.

CLXVII. Nestor fait ensuite un discours tendant au même but, et qui ne diffère de celui d'Ulysse, que par les expressions, et parce qu'il s'adresse avec plus de liberté à la multitude, que les paroles d'Ulysse avaient déjà rendue plus traitable. Il finit par les persuader tout-à-fait ; et, rejettant les fautes qui avaient été commises sur un petit nombre de personnes, il les encourage tous a bien faire ; il ajoute même des menaces contre ceux qui refuseraient d'obéïr, et il passe tout de suite aux conseils qu'il donne au roi sur la manière dont il faut arranger les troupes par bataillons.

CLXVIII. La guerre ayant recommencé, et les Grecs étant tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, songent à fuir ; alors Diomède, avec toute l'audace de

Digitized by Google

la jeunesse, et toute la liberté de parler, à laquelle l'autorise la manière dont il vient de se signaler; Diomède qui, avant de s'être ainsi distingué, avait supporté en silence les reproches que lui avait faits Agamemnon, le reprend à son tour, de ce qu'il conseille lâchement la fuite; et il s'exprime ainsi : « Je combattrai ton dis« cours inconsidéré, comme cela est permis dans « nos conseils, n'en sois pas irrité [1] ». On voit que tout en lui donnant des avis, il le prie de ne pas s'irriter contre lui; il rappelle ensuite ce qu'il vient de faire; et, pour ne pas exciter l'envie, il le rappelle, comme en passant, et dit : « Tous les Grecs le savent, jeunes et vieux [2] ». Il encourage les Grecs pour l'avenir, en les louant d'une manière adroite. « Crois-tu les Grecs aussi pusilla« nimes et aussi peu guerriers que le suppose ton « discours [3] »? Enfin il cherche à retenir Agamemnon par le sentiment de la honte, en lui disant qu'il peut partir s'il veut, qu'on prendra bien Troie sans lui; que lors même que tous les Grecs s'enfuiraient, il resterait seul avec son camarade, et qu'ils combattraient tous les deux jusqu'à ce que Troie fut prise. « Nous combat« trions Sthénélus et moi [4] ». Nestor approuve l'opinion de Diomède, et fait l'éloge de ses actions; quant au sujet de la délibération, il dit qu'étant le plus vieux, c'est à ses avis qu'on doit

[1] Iliad. L. IX, v. 32.
[2] *Ibid.* v. 36.
[3] *Ibid.* v. 40.
[4] *Ibid.* v. 48.

Digitized by Google

s'arrêter, et il poursuit son discours en conseillant d'envoyer à Achille une députation.

CLXIX. Voyez ensuite quelle variété Homère met dans l'art avec lequel parlent les orateurs qui composent cette députation; Ulysse ne dit pas, dès le commencement de son discours, qu'Agamemnon est fâché d'avoir enlevé Briséis, qu'il offre de la rendre, et qu'il y joindra des présens; les uns sur-le-champ, les autres par la suite. En effet, il n'était pas à propos de rappeler tout cela, tandis que le cœur d'Achille était encore ulcéré. Il cherche donc d'abord à lui inspirer de la pitié pour les malheurs des Grecs; il lui dit ensuite, qu'il cherchera à y remédier, lorsqu'il n'en sera plus temps; après cela, il lui rappelle les préceptes que Pélée lui avait donnés, et il met dans la bouche du père d'Achille, ce qui aurait pu choquer ce héros dans la sienne. Il ne lui parle des présens d'Agamemnon, que lorsqu'il le voit un peu adouci; et il finit son discours par des prières qu'il lui adresse, au nom de tous les Grecs, en lui disant, que bien qu'il ait sujet d'être irrité contre Agamemnon, il est de son honneur de sauver ceux qui ne lui ont fait aucun mal. Il ne fallait pas, en effet, qu'il y eût rien dans la peroraison qui pût chagriner celui à qui le discours s'adressait; et, comme la fin du discours est ce qui reste le mieux dans la mémoire, il termine le sien par un trait vif, et qui devait l'enflammer contre les ennemis. « Si tu te présentes, lui dit-il, « tu tueras facilement Hector, s'il ose t'attendre, « ce qu'il fera sans doute; car, il se croit supérieur

Digitized by Google

« à tous les Grecs [1] ». Phœnix, qui parle après lui, craignant que ses prières ne produisent pas l'effet qu'il désire, verse des larmes, et proteste à Achille qu'il ne l'abandonnera pas s'il se décide à partir (ce qui devait beaucoup flatter Achille); et il en dit la cause, en racontant comment Pélée prenant son fils encore enfant, le lui avait confié pour l'élever et pour l'instruire à parler et à agir. Il lui rappelle en passant les petites fautes de sa jeunesse, mais il les attribue à l'ignorance et à l'inexpérience de l'âge; il poursuit son discours en employant tous les moyens qu'offre la rhétorique, et en n'omettant rien de ce qui pourrait le décider; il lui dit que c'est se reconcilier d'une manière honorable, que de céder aux prières de celui qui l'en supplie, qui lui offre des présens, et qui lui envoie pour députés, non-seulement les principaux des Grecs, mais encore ceux qu'il (Achille) honore le plus. Il lui observe qu'il est juste, qu'il ait quelques égards pour les prières de celui qui l'a nourri et élevé; que s'il laisse échapper l'occasion qui se présente, il en sera fâché par la suite; et il raconte, pour lui servir d'exemple, l'histoire de Méléagre, qui ayant refusé de défendre sa patrie, malgré toutes les sollicitations de ses parens, se vit forcé de prendre les armes pour repousser les ennemis qui étaient prêts à s'emparer de la ville où il était. Ajax n'emploie ni les prières, ni les lamentations, mais il entreprend de rabaisser un peu l'orgueil d'Achille, en lui parlant avec liberté, tantôt en le reprenant à propos, tantôt en

[1] Iliad. L. IX, v. 304.

l'exhortant

Digitized by Google

l'exhortant avec noblesse pour ne pas l'aigrir tout-à-fait ; et c'était ainsi que devait lui parler celui qui avait les mêmes vertus que lui. Achille, en leur répondant à chacun, développe son caractère, en même-temps simple et généreux ; il réfute victorieusement, et avec beaucoup de grandeur d'ame, ce que les autres ont dit, et leur expose les justes motifs de sa colère ; mais, vis-à-vis d'Ajax, il cherche à s'excuser ; et comme il avait annoncé à Ulysse qu'il partirait le lendemain, il se laisse fléchir par les prières de Phœnix, et dit qu'il délibérera encore sur son départ ; enfin, forcé par la liberté avec laquelle Ajax lui avait parlé, il dit franchement ce qu'il veut faire ; qu'il ne prendra les armes que lorsqu'Hector, après avoir tué la plupart des Grecs, viendra attaquer ses tentes et ses vaisseaux ; « Et là, ajoute-t-il, quelque vail-» lant que soit Hector, j'espère l'arrêter [1] ». On voit que ces mots ont rapport à ce qu'avait dit Ulysse, pour l'exhorter à marcher contre Hector.

CLXX. On voit même, par les mots qu'Homère met dans la bouche de Phœnix, qu'il regardait la rhétorique comme un art. Phœnix dit à Achille : « Je fus chargé de prendre soin de toi ; jeune en-« core, tu n'avais point d'expérience dans l'art « périlleux de la guerre, ni dans l'art de parler, « qui donne aux hommes tant de renommée. Il « m'envoya donc avec toi pour te diriger en tout, « et pour t'apprendre à parler et à agir à propos [2] ».

[1] Iliad. L. IX, v. 651. [2] *Ibid.* v. 440.

Digitized by Google

Il nous fait voir par là que la force de l'éloquence est ce qui contribue le plus à rendre les hommes célèbres.

CLXXI. On trouve dans beaucoup d'autres endroits de ses ouvrages, des discours où l'art de la rhétorique se fait sentir. Il nous apprend comment il faut accuser, et comment il faut se défendre; mais, on remarquera sur-tout l'endroit où Hector reprend son frère, lui fait des reproches sur sa lâcheté et son incontinence, et sur ce qu'étant tel, il avait osé offenser des gens qui habitaient un pays éloigné, ce qui avait été la cause de tous les malheurs de sa patrie. Alexandre cherche à calmer la colère de son frère, en convenant de ses torts; et pour se laver du reproche de lâcheté, il lui promet de combattre Ménélas. Tout homme de bon sens conviendra qu'Homère était consommé dans l'art des discours. On en trouvera beaucoup d'autres exemples en lisant ses ouvrages.

CLXXII. Il n'a pas négligé non plus de caractériser chaque orateur qu'il fait parler par ce qui lui est propre; il nous représente Nestor comme doué d'une éloquence douce et persuasive. Ménélas parlait, suivant lui, avec une concision agréable, et allait droit au but. Ulysse était abondant en paroles, mais s'exprimait avec force. Anténor rend lui-même compte de l'éloquence de ces deux derniers héros, qu'il avait entendus lorsqu'ils vinrent en ambassade à Troies. Tels sont les différens genres d'éloquence dont Homère nous donne des exemples dans ses poëmes.

Digitized by Google

CLXXIII. Il connaissait aussi l'art des controverses, c'est-à-dire, de faire sur le même sujet deux discours contradictoires, l'un qui établisse une chose, l'autre qui la détruise, et le tout par des raisons probables; car il dit : « La langue de l'homme « se tourne comme on veut; elle produit des dis- « cours de toute espèce, et un large champ est ou- « vert de part et d'autre aux paroles; on pourrait « donc te répliquer dans les mêmes termes que tu « emploies [1] ».

CLXXIV. Il sait dire les choses en détail, et les résumer ensuite en peu de mots; ce qui s'appelle *récapituler*. Les orateurs font cela lorsqu'ils veulent rappeler succinctement plusieurs choses qu'ils ont dites. C'est ainsi qu'à l'endroit qui commence par ces paroles : « Il dit d'abord comment il avait « vaincu les Ciconiens, et ensuite [2] ..... ». Il rappelle en peu de vers tout ce qu'Ulysse avait raconté aux Phéaciens dans quatre chants entiers.

CLXXV. La connaissance des lois est nécessaire à celui qui fait des discours politiques, et il paraît qu'elle n'était pas étrangère à Homère. Il est difficile de déterminer si le mot νόμος, *loi*, était en usage de son temps; les uns disent qu'il est évident qu'il le connaissait, puisqu'il dit, en parlant des dieux :

ἀνθρώπων ὕβριν τε καὶ εὐνομίην ἰφορῶντες.

« Observans l'insolence et l'équité des hommes [3] ».

[1] Iliad. L. XX, v. 248.
[2] Od. L. XXIII, v. 310.
[3] Od. L. XVII, v. 487.

Digitized by Google

Aristarque croit que εὐνομία est mis ici pour εὖ νέμεσθαι, *bien distribuer* ; cependant le mot νόμος paraît venir lui-même de νέμειν, qui signifie *distribuer par égales parties, et suivant le mérite de chacun.* Quant à ce que nous entendons par *lois*, il est évident par plusieurs passages, qu'il en a connues, sinon d'écrites, au moins de conservées par tradition dans la mémoire des hommes ; car, Achille dit, en parlant de son sceptre : « Et maintenant il est dans les « mains de ceux des Grecs qui rendent la justice et « qui font observer les lois établies par Jupiter [1] ». Le mot θέμιστες qu'il emploie, est la même chose que θεσμοὶ, qui signifie *lois*, et il en fait Jupiter l'auteur ; c'est pour cela qu'il dit que Minos, roi de Crète, conversait familièrement avec ce dieu ; et c'était dans cette conversation, comme l'a observé Platon, qu'il s'instruisait dans la science des lois. Homère dit bien évidemment qu'il faut obéir aux lois, et s'abstenir de toute injustice, dans le passage suivant : « C'est « pourquoi, que chacun s'abstienne avec soin de « toute injustice, et que celui que les dieux ont fa« vorisé de quelque don en jouisse en silence [2] ».

CLXXVI. Il a aussi été le premier qui ait établi diverses espèces de divisions politiques ; il a représenté sur le bouclier d'Achille, dont Vulcain (c'est-à-dire, la puissance intellectuelle) avait fait l'image du monde entier, deux villes ; l'une, au milieu de la paix, s'abandonnant aux plaisirs, et l'autre occupée de la guerre. Il nous les représente avec tout ce

[1] Iliad. L. I, v. 237.

[2] Od. L. XVIII, v. 140.

Digitized by Google

qui est la suite de chacun de ces deux états; l'une est l'image de la vie civile, et l'autre celle de la vie militaire. Il n'a pas oublié non plus la vie champêtre, mais il l'a décrite d'une manière très-agréable et très-expressive.

CLXXVII. Les lois ont établi dans toutes les républiques un conseil qui s'assemble pour préparer les objets qui doivent être soumis à la délibération du peuple; ces lois sont tirées de ce passage d'Homère : « Il rassembla le conseil des magnanimes vieil-« lards [1] »; c'est-à-dire, qu'Agamemnon rassembla les anciens pour délibérer avec eux s'il ferait prendre les armes aux Grecs.

CLXXVIII. Il nous apprend aussi, par l'exemple d'Agamemnon, qu'il faut que le chef veille à la sûreté de tous les autres; car, il dit que le songe lui donna cet avis : « Il ne faut pas que celui qui doit « veiller à la sûreté des autres dorme toute la nuit [2] ». Il nous apprend, dans le même livre, qu'il faut obéir aux chefs, et il nous montre comment les chefs doivent se conduire à l'égard de chacun, par l'exemple d'Ulysse, qui emploie des paroles douces pour persuader ceux qui tiennent un certain rang, et qui reprend la multitude avec sévérité.

CLXXIX. Il est reçu par-tout qu'il faut se lever devant ses supérieurs, et les dieux eux-mêmes, se lèvent devant Jupiter. « Aucun n'osa rester à sa « place pour l'attendre, mais ils se levèrent tous et « allèrent au devant de lui [3] ».

[1] Iliad. L. II, v. 53.
[2] *Ibid.* v. 24.
[3] Iliad. L. I, v. 534.

Digitized by Google

CLXXX. Il est également reçu par-tout que les plus anciens doivent parler les premiers ; aussi Diomède, que la nécessité où l'on se trouvait réduit par la guerre, avait enhardi à parler le premier, s'excuse-t-il, en disant : « Je vous prie tous de ne pas « vous irriter contre moi, de ce qu'étant le plus « jeune, j'ose prendre ainsi la parole [1] ».

CLXXXI. C'est encore une loi établie chez tous les peuples, que les fautes commises de propos délibéré doivent être punies, mais qu'on doit pardonner les fautes involontaires. C'est aussi une des choses qu'Homère nous apprend; car, il met dans la bouche de Phémius, qui avait amusé par ses chants les amans de Pénélope, les paroles suivantes : « Té- « lémaque ton fils chéri, te dira lui-même que ce « n'était pas de mon gré, ni par intérêt, que je venais » dans ton palais amuser par mes chants les amans « de la reine, pendant les festins ; mais, qu'entraîné « par eux, je ne pouvais résister, ni à leur nombre, « ni à leur autorité [2] ».

CLXXXII. Nous connaissons trois formes de gouvernemens légitimes et régulières, la monarchie, l'aristocratie, et la démocratie. Il y en a trois autres qui leur sont opposées, et qui sont fondées sur l'injustice et le mépris des loix ; savoir, la tyrannie, l'oligarchie, l'ochlocratie. Homère paraît les avoir connues toutes. Il parle de la royauté, et en fait l'éloge à chaque instant, comme dans ce vers ci : « La colère des rois est terrible, Jupiter les ai-

[1] Iliad. L. XIV, v. 111.
[2] Od. L. XXII, v. 350.

Digitized by Google

« me, et veut qu'on les honore [1] ». Il nous apprend ce que doit être un roi par le vers suivant : « Est-ce qu'aucun de ses sujets ne se rappelle d'U-« lysse, qui avait à leur égard les sentimens d'un « père [2] »? Il dit ailleurs, en parlant du même prince : « Il ne fut jamais injuste, ni en actions, ni « en paroles envers personne, ce qui cependant « est assez ordinaire aux rois [3] ». Il nous indique une aristocratie, lorsqu'il dit que les Béotiens avaient cinq rois, et lorsqu'il fait dire à Alcinoüs, en parlant des Phéaciens : « Douze chefs commandent, « chacun dans son canton, et je suis le treizième [4] ». On trouve une image de la démocratie dans l'un des tableaux qu'offre le bouclier d'Achille. Il y représente deux villes, dont l'une est, à ce qu'il dit, gouvernée par le peuple, personne n'y commande, chacun y vit à sa volonté, en se conformant aux lois établies, et il place dans cette ville un tribunal. Il fait encore mention de la démocratie, lorsqu'il dit, en parlant d'Antinoüs : « Ne sais-tu pas que ton « père se réfugia ici pour se dérober à la fureur « du peuple irrité contre lui, parce que, de con-« cert avec des pirates Taphiens, il avait pillé les « Thesprotes qui étaient nos alliés [5] ».

CLXXXIII. Il ne donne pas, à la vérité, le nom de *tyran* à celui qui gouverne par la violence et contre les loix, ce nom étant introduit dans la langue postérieurement au siècle d'Homère; mais,

[1] Iliad. L. II, v. 196.
[2] Od. L. II, v. 233.
[3] *Ibid.* L. IV, v. 690.
[4] Od. L. VIII, v. 390.
[5] *Ibid.* L. XVI, v. 424.

Digitized by Google

il nous dépeint la chose elle-même dans les vers suivans : « Nous t'enverrons au roi Echétus, ce fléau « de l'humanité, qui te coupera le nez et les « oreilles [1] ». Il nous représente aussi comme un tyran AEgisthe, qui, après avoir tué Agamemnon, s'empara du royaume de Mycènes ; et il dit, que si Ménélas se fut trouvé là lorsqu'il fut tué, il aurait été privé des honneurs de la sépulture ; ce qui est l'usage à l'égard des tyrans. « On n'aurait pas jeté « de la terre sur lui après sa mort, mais on l'aurait « laissé dans les champs, pour servir de pâture aux « chiens et aux oiseaux ; car, il s'était souillé d'un « grand forfait [2] ». Il paraît dépeindre l'oligarchie, lorsqu'il représente l'ambition des amans de Pénélope ; ces amans étaient, à ce qu'il dit, « tous ceux qui « gouvernaient l'escarpée Ithaque [3] ». Enfin, il nous donne une image de l'ochlocratie dans la forme de gouvernement des Troiens, qui, s'étant laissés entraîner par Alexandre, se précipitèrent dans les plus grands maux ; aussi Priam maudit-il ses fils, et les accuse-t-il d'être la cause de tous ses malheurs. « Hâ- « tez-vous donc, enfans lâches et couverts d'oppro- « bre [4] ». Homère parle ailleurs d'un Troien, nommé Antimaque, « qui, corrompu par l'or d'A- « lexandre, et par ses présens, avait empêché qu'on « ne rendit Hélène au blond Ménélas [5] ».

CLXXXIV. Tous les hommes s'accordent à dire qu'il est juste d'attribuer à chacun ce qu'exige sa dignité, c'est-à-dire, qu'il faut adorer les dieux, ho-

[1] Od. L. XVIII, v. 84.
[2] *Idid.* L. III, v. 257.
[3] *Ibid.* L. I, v. 247.
[4] Iliad. L. XXIV, v. 253.
[5] Iliad. L. XI, v. 124.

Digitized by Google

norer ses pères et mères, et ses parens. Homère nous enseigne la piété envers les dieux par l'exemple de ses héros, qu'il nous représente sans cesse faisant des sacrifices aux dieux, leur adressant des vœux, leur offrant des dons, et chantant des hymnes à leur louange; aussi les dieux, en récompense de leur piété, sont-ils toujours prêts à les secourir.

CLXXXV. Il nous offre dans Télémaque un exemple de la manière dont nous devons honorer ceux à qui nous devons le jour. Il nous l'apprend encore mieux par les louanges qu'on donne à Oreste. « Vois quelle gloire s'est acquis le divin Oreste, « en tuant le meurtrier de son père [1] ». Il exprime en peu de mots l'obligation où sont les enfans de nourrir leurs pères et mères, lorsqu'ils sont vieux; c'est en parlant d'Hippothoüs qui fut tué par Ajax: « Il ne rendit pas à ses chers parens les soins qu'il « avait reçus d'eux [2] ». Il nous donne dans Agamemnon et dans Ménélas l'exemple de la bonne intelligence et de la confiance mutuelle qui doivent régner entre deux frères; dans Achille et dans Patrocles celui d'une véritable amitié. Pénélope nous offre celui d'une femme vertueuse et attachée à son époux, et Ulysse celui d'un époux qui a le plus grand désir de se réunir à sa femme.

CLXXXVI. Il nous apprend comment il faut agir pour sa patrie, lorsqu'il dit: « Le seul pré- « sage que je connaisse, c'est qu'il faut défendre « sa patrie [3] » Il nous fait connaître comment les

[1] Od. L. I, v. 298.
[2] Il. L. XVII, v. 301.
[3] Iliad. L. XII, v. 248.

Digitized by Google

habitans d'un même pays doivent être unis, lorsqu'il dit : « Il n'y a qu'un homme sans patrie, sans « loi et sans domicile, qui puisse aimer les guerres « intestines [1] ». Il exprime l'amour qu'on doit avoir pour la vérité, et la haine qu'on doit porter au mensonge, de la manière suivante : « Les portes « des Enfers ne me sont pas plus odieuses que celui « qui dit une chose, et qui a le contraire dans son « cœur [2] ». Et dans un autre endroit : « Ils lui « font bonne apparence ; mais lorsqu'il n'y est « plus, ils ne s'occupent que du mal qu'ils peuvent « lui faire [3] ».

CLXXXVII. Il faut, pour qu'une maison soit bien conduite, que la femme ne cherche point à pénétrer les pensées secrètes de son époux, et qu'elle n'entreprenne rien sans le consulter; c'est ce qu'Homère nous apprend par l'exemple de Junon, à qui Jupiter dit : « Junon, n'espère pas con- « naître tous mes projets [4] » ; et qui, dans un autre endroit, dit elle-même à Jupiter : « Je viens « t'en prévenir ; car tu te mettrais en colère, si j'al- « lais sans t'en rien dire dans le palais de l'Océan [5] ».

CLXXXVIII. Ceux qui vont à la guerre, et ceux qui se trouvent exposés à quelque péril imminent, ont coutume de recommander certaines choses à leurs parens ou à leurs amis. Notre poëte n'a pas ignoré cet usage ; car Andromaque dit, en pleurant, à Hector : « Tu ne m'as pas tendu de ton lit les mains

[1] Iliad. L. IX. v. 63.
[2] *Ibid.* L. IX, v. 312.
[3] Od. L. XVIII, v. 167.
[4] Iliad. L. IV, v. 545.
[5] *Ibid.* L. XIV, v. 310.

Digitized by Google

« en mourant; tu ne m'as adressé aucune parole dont « le souvenir pût me soulager au milieu des larmes « que je répands nuit et jour [1] ». Dans l'Odyssée, Pénélope rappelle, en ces termes, les ordres qu'Ulysse lui avait donnés en partant : « J'ignore si les « dieux me laisseront revenir, ou si je périrai dans « les champs de Troie; ainsi, aies soin de veiller « sur mes biens et sur ma maison; que mon père et « ma mère soient toujours l'objet de tes plus tendres « soins, et même redouble pour eux d'attention « en mon absence. Lorsque mon fils sera parvenu « à l'âge de raison, épouse qui bon te semblera, « et laisse lui mon palais [2] ». Homère connaissait aussi les curateurs; car, c'est le nom qu'on peut donner à Mentor, à qui Ulysse, en s'embarquant, « confia le soin de toute sa maison, et qu'il char- « gea de veiller à ce que tout le monde obéît au « vieux Laerte, et à ce qu'on eût le plus grand « soin de tout [3] ».

CLXXXIX. Il ne veut pas qu'on s'afflige d'une manière immodérée à la mort de ses parens, car cela marque une ame faible; mais il n'exige pas non plus qu'on y soit tout-à-fait insensible, ce qui est au-dessus de la nature humaine; c'est pourquoi il dit : « On peut bien gémir et pleurer quel- « que temps, mais il faut mettre un terme à ses « larmes; car, les Parques ont donné aux hommes « la force de supporter la douleur [4] ». Et dans un autre endroit : « Il faut rendre les derniers devoirs

[1] Iliad. L. XXIV, v. 743.
[2] Od. L. XVIII, v. 264.
[3] *Ibid.* L. II, v. 226.
[4] Iliad. L. XXIV, v. 48.

Digitized by Google

« à celui qui est mort, après l'avoir pleuré pendant « un jour, et rappeler toute sa fermeté [1] ».

CXC. Les devoirs qu'on rendait de son temps aux morts, étaient les mêmes que ceux qu'on leur rend encore maintenant; car, il dit, en parlant de Sarpédon : « Ses amis et ses parens lui donne- « ront la sépulture, lui élèveront un tombeau, et « érigeront une colonne dessus; ce sont là les hon- « neurs qu'on rend aux mortels [2] ». On le voit aussi par les lamentations d'Andromaque au sujet d'Hector. « Ton corps nud, sera bientôt la proie « des vers, lorsque les chiens s'en seront rassasiés. « J'ai cependant à la maison des vêtemens fins et « précieux, tissus par les mains de mes femmes; ils « ne te seront d'aucun usage, puisque je ne puis « t'y ensevelir. Je ne laisserai pas de les brûler en « présence des Troiens et des Troiennes, pour ho- « norer ta mémoire [3] ». C'est ainsi que Pénélope fait un vêtement, « pour envelopper, après sa mort, le « héros Laerte [4] ». Tous ces honneurs n'ont rien que de modéré; quant à ceux qu'Achille rend à Patrocles, en faisant brûler sur son bûcher des animaux, et même des hommes, il est clair qu'il les désapprouve, puisqu'il ajoute : « Il méditait une « méchante action [5] ».

CXCI. Il est le premier qui ait parlé des *polyandria* (tombeaux communs à un grand nombre de personnes). « Nous entasserons de la terre autour

[1] Iliad. L. XIX, v. 228.
[2] *Ibid.* L. XVI, v. 674.
[3] *Ibid.* L. XXII, v. 509.
[4] Od. L. II, v. 99.
[5] Iliad. L. XXIII, v. 176.

Digitized by Google

« du bûcher, pour former un tombeau qui s'élève « au-dessus de la plaine [1] ». Il a aussi décrit le premier des jeux funèbres, mais toutes ces choses n'appartiennent pas moins au temps de la paix qu'au temps de la guerre.

CXCII. Quant à la science de l'art militaire, que quelques-uns nomment *tactique*, on voit qu'il la connaissait par les nombreuses descriptions de combats à pied, d'assauts, de combats auprès des vaisseaux, de batailles rangées, et de combats singuliers dont il a orné ses poëmes. On y trouve aussi des préceptes pour les généraux, et il ne sera pas inutile d'en rappeler ici quelques-uns. Un de ces préceptes est, que dans les batailles rangées il faut mettre la cavalerie en avant, et ranger l'infanterie derrière elle. « Il mit au premier rang les cavaliers « et les chars, et plaça derrière eux sa nombreuse « et vaillante infanterie [2] ».

CXCIII. Il veut aussi que les soldats soient divisés en bataillons qui aient chacun leur commandant; car, il dit, en parlant de ceux que les Grecs avaient chargé de garder pendant la nuit le mur qu'ils avaient construit pour défendre leurs vaisseaux : « Ils avaient sept chefs, et chacun de ces « chefs commandait cent hommes armés de lon- « gues piques [3] ». Il veut qu'une partie des chefs combatte à la tête des troupes, et que les autres se tiennent à la queue, pour exciter au combat ceux

[1] Iliad. L. VII, v. 336.
[2] *Ibid.* L. VIII, v. 297.
[3] *Ibid.* L. IX, v. 81.

Digitized by Google

qui sont restés en arrière. « Le vaillant Idoménée et « les siens s'armèrent pour le combat. Idoménée, « tel qu'un sanglier indomptable, marchait à leur « tête, et Mérione excitait au combat les bataillons « qui étaient restés en arrière [1] ».

CXCIV. Il faut que les guerriers les plus vaillans soient à l'extérieur du camp pour servir de rempart au reste, et que la tente du roi soit dans l'endroit le plus sûr, c'est-à-dire, au centre. C'est ce qu'Homère nous apprend, en plaçant la tente d'Achille et celle d'Ajax, qui étaient les deux plus vaillans des Grecs, aux deux extrémités des vaisseaux, et celles d'Agamemnon et des autres chefs, au centre.

CXCV. Fortifier un camp avec des palissades, l'entourer de fossés larges et profonds, garnir ces fossés de pieux alentour, pour qu'on ne puisse ni les franchir en sautant, ni y descendre pour remonter de l'autre côté, tout cela était connu d'Homère. « Ils furent arrêtés par le fossé, qui était trop large « pour qu'on pût le franchir en sautant; on ne pou- « vait pas non plus le traverser, car il était escarpé « des deux côtés, et il était bordé de pieux aigus et « serrés, que les Grecs y avaient plantés pour arrê- « ter leurs ennemis [2] ».

CXCVI. Ses héros meurent courageusement en combattant, comme on le voit dans ces passages : « Tâchons donc de ne pas mourir lâchement et « sans gloire, mais faisons quelque action dont la

[1] Iliad. L. IV, v. 252.

[2] *Ibid.*. L. XII, v. 50.

Digitized by Google

« mémoire passe à la postérité [3] ». Et ailleurs : « Que celui de vous qui se sentira blessé, et prêt à « mourir, se console en pensant qu'il est beau de « sacrifier sa vie pour son pays [1] ».

CXCVII. On distribuait des présens honorifiques à ceux qui s'étaient signalés dans la guerre. « Il dis- « tribuait les autres à ceux qui s'étaient distingués « par quelque action éclatante, et aux principaux « chefs [2] ». On retenait par des menaces ceux qui quittaient leurs rangs. « Si je vois quelqu'un s'éloi- « gner volontairement des vaisseaux, je le tuerai « moi-même [3] ».

CXCVIII. Je n'ai pas besoin de rappeler en combien de manières différentes il nous représente ses héros blessant leurs adversaires, ou en étant eux-mêmes blessés, et combien ses descriptions sont variées. Mais, ce qui mérite d'être observé, c'est que nous regardons comme plus honorables les blessures reçues par devant, parce qu'elles sont une preuve du courage et de l'intrépidité de celui qui les a reçues. Nous regardons, au contraire, comme deshonorantes les blessures au dos et aux épaules, parce que nous pensons qu'elles ont été reçues en fuyant. Homère avait déjà fait ces deux remarques; car, Idoménée dit à Mérione : « Si jamais tu es « blessé, ce ne sera ni derrière le col, ni au dos, « mais tu recevras la blessure à la poitrine ou au « ventre, en combattant dans les premiers rangs ». Et ailleurs : « Tu ne me verras pas prendre la fuite,

[1] Iliad. L. XV, v. 494.
[2] *Ibid.* L. IX, v. 334.
[3] *Ibid.* L. XV, v. 348.

Digitized by Google

« et tu ne me perceras pas le dos avec ta lance ; « plonges la dans ma poitrine, je vais au-devant de « tes coups [1] ». Il conseille, avec raison, de ne pas laisser de repos aux ennemis, lorsqu'on les a mis en fuite, mais de les poursuivre sans relâche, et de ne pas s'amuser à dépouiller les morts. « Que personne « ne reste en arrière pour dépouiller les morts, et « retourner vers les vaisseaux chargé de butin. « Tuons d'abord les hommes, nous aurons ensuite « tout le temps de dépouiller leurs corps [2] ».

CXCIX. Ses ouvrages offrent des leçons de bravoure pour tous les âges ; ceux qui sont dans la vigueur de l'âge prendront pour modèles Achille, Ajax, Diomède ; Antiloque et Mérione seront celui des jeunes gens ; les hommes d'un âge mur prendront Idoménée et Ulysse pour le leur ; enfin les vieillards se régleront sur Nestor.

CC. Passons maintenant à la médecine, et voyons quelles étaient les connaissances d'Homère à cet égard. On voit qu'il faisait le plus grand cas de cet art, par ce qu'Agamemnon dit, en parlant de Machaon : « Un médecin est un homme qui ne se rem- « place pas aussi facilement que beaucoup d'au- « tres [3] ». La médecine est l'art de connaître les choses utiles ou nuisibles à la santé ; c'est ce qu'Homère nous apprend lorsqu'il dit : « L'Égypte pro- « duit un grand nombre de drogues, les unes salu- « taires, les autres veneneuses ; qu'elles sont toutes

[1] Iliad. L. XXII, v. 283.
[2] Iliad. L. VI, v. 68.
[3] Iliad. L. XI, v. 514.

« mêlées

« mêlées ensemble, et qu'un médecin est celui qui « les connaît mieux que les autres hommes [1] ».

CCI. La science de la médecine se divise en théorie et en pratique. La théorie nous conduit, par des raisonnemens généraux et par la méthode, aux connaissances partielles. Elle se subdivise elle-même en deux parties, la *séméiotique* (ou la connaissance des signes des maladies), et l'*ætiologique* (ou la connaissance de leurs causes). La pratique est la partie agissante de la médecine; ses parties sont, la diætétique (l'art de guérir par le régime), la chirurgie et la pharmacie. Rien de tout cela n'a échappé à Homère; il savait qu'il y a une théorie, car il y fait allusion par ce vers :

τοῖα Διὸς θυγάτηρ ἔχε φάρμακα μητιόεντα.

« Tels étaient les sages médicamens que possédait « la fille de Jupiter [2] ». Il les nomme μητιόεντα, c'est-à-dire, *sages*, parce qu'ils étaient préparés d'après une sage théorie.

CCII. Il nous apprend par l'exemple d'Achille, ce que c'est que la Séméiotique. Ce héros, élève de Chiron, apperçoit le premier les causes de l'épidémie qui affligeait l'armée Grecque; et cela, parce qu'il savait que les maladies épidémiques sont ordinairement produites par Apollon, qui est, à ce qu'on croit, le Soleil. C'est lui qui règle le cours des saisons, et les maladies sont le résultat

[1] Od. L. IV, v. 231.
[2] Od. L. IV, v. 227.

Digitized by Google

ordinaire de leur intempérie. En général, Apollon et Diane, c'est-à-dire, le Soleil et la Lune, président, suivant Homère, le premier à la santé et à la mort des hommes, et la déesse, à la santé et à la mort des femmes; et il les représente l'un et l'autre armés de flèches, à cause des rayons qu'ils lancent. Ayant ainsi partagé entr'eux les deux sexes, il attribue à Apollon le soin du sexe dont le tempérament est plus chaud; c'est pour cela qu'il dit, « que, graces « à Apollon, Télémaque était déjà aussi grand que « son père »; et dans un autre endroit, « que Diane « avait présidé à l'accroissement des filles de Pan- « dare ». Ce sont eux qui donnent la mort, comme il le dit en plusieurs endroits, et entr'autres, en parlant des filles de Niobé : « Apollon irrité contre « Niobé, tua les garçons à coups de flèches, et « Diane tua les filles [1] ». En parlant du lever de la Canicule, il dit qu'elle est le présage et la cause de chaleurs insupportables et de beaucoup de maladies. « Cet astre est très-éclatant, mais il est d'un « présage fâcheux, à cause des chaleurs insupporta- « bles dont il accable les malheureux mortels [2] ».

CCIII. Il nous fait connaître les causes des maladies, lorsqu'il dit, en parlant des dieux : « Ils « ne mangent pas de pain, et ne boivent pas de « vin; c'est pour cela qu'ils n'ont point de sang, « et qu'ils sont immortels [3] ». Les alimens secs ou

[1] Iliad. L. XXIV, v. 605.
[2] *Ibid.* L. XXII, v. 31.
[3] *Ibid.* L. V, v. 341.

Digitized by Google

humides sont ce qui engendre le sang; ce sang nourrit le corps, mais lorsqu'il est trop abondant, ou lorsqu'il est corrompu, il cause des maladies.

CCIV. Il connaissait très-bien aussi la pratique de la médecine, dont la diététique fait partie. Il est évident, en premier lieu, qu'il connaissait la distinction entre les maladies chroniques et les maladies aiguës; car Ulysse demande à sa mère: « Comment avez-vous perdu la vie? Est-par une « longue maladie, ou Diane vous a-t-elle donné la « mort en vous décochant un de ses traits [1] »?

CCV. Il regardait la nourriture la plus simple, comme la plus salutaire; car, il nous représente ses héros vivant de viandes roties, et ne mettant aucune recherche à la préparation de leurs alimens. Une partie de ces alimens, par l'effet de la digestion, va se rendre au cœur et dans les veines; l'autre partie est rejettée par les voies ordinaires, et alors l'estomach a besoin d'être rempli de nouveau; c'est ce qu'il exprime de la manière suivante: « Laissez-moi manger, car il n'y a rien de plus im- « pudent que l'estomach, qui, lorsqu'il est vuide, « nous force à nous occuper de lui [2] ». Et dans un autre endroit: « Mon estomach veut que je mange et « que je boive, il me fait oublier tout ce que j'ai souf- « fert, et exige impérieusement que je le remplisse [3] ».

CCVI. Il connaissait aussi les effets du vin,

[1] Od. L. XI, v. 170.
[2] *Ibid.* L. VII, v. 215.
[3] *Ibid.* v. 220.

Digitized by Google

suivant les differens usages qu'on en fait; que bu avec excès, il est nuisible, mais que pris avec modération, il est salutaire; car il dit : « Le bon vin a « troublé ta raison; ce qui est ordinaire lorsqu'on « le boit sans mesure [1] ». Dans un autre endroit, il s'exprime ainsi : « Le vin rend les forces à celui « qui est accablé de fatigues [2] ». Et ailleurs : « Mais « celui qui a bien bu et bien mangé, combat volon- « tiers la journée entière; son courage est assuré, « et ses forces ne l'abandonnent pas qu'il n'ait re- « poussé les ennemis [3] ». On donnait le meilleur vin à ceux qu'on voulait recevoir amicalement : « A peine « eût-il dit ces mots, que Pontonoüs versa à cha- « cun de l'excellent vin [4] ». Quant à celui qu'Ulysse versa au Cyclope, il était fumeux, et portait à la tête. Enfin, on emploie comme remède celui qui a de l'âpreté; car telle est la qualité du vin de Pramnos, que Nestor fait boire à Machaon blessé.

CCVII. Il recommande beaucoup les exercices du corps, comme on le voit par plusieurs passages de ses poëmes; et il représente ses héros toujours en action, les uns en se livrant à leurs occupations, les autres seulement pour s'exercer. Et ceux mêmes qu'il nous dépeint comme occupés uniquement de leurs plaisirs; les Phéaciens, par exemple, et les amans efféminés de Pénélope, ne s'en livrent pas

[1] Od. L. XXI, v. 293.
[2] Iliad. L. VI, v. 261.
[3] Iliad. L. XIX, v. 167.
[4] Od. L. VII, v. 182.

Digitized by Google

moins aux exercices du corps, et il regarde un exercice suffisant comme un moyen pour conserver la santé. Le sommeil est suivant lui le remède de la fatigue; car, il dit que lorsqu'Ulysse fut parvenu à se tirer de la mer, accablé de fatigue : « Minerve répan- « dit un doux sommeil sur ses yeux, pour le délasser « promptement [1] ». La nature veut que le corps fatigué se repose, afin que le peu de chaleur naturelle qui y reste, ne pouvant pas se répandre partout, se concentre dans l'intérieur. Mais comment est-ce que le corps se repose ? C'est parce que les facultés de l'ame sont, pour ainsi dire, suspendues, et que les membres sont dans un relâchement absolu. C'est ce qu'Homère exprime en parlant de Pénélope. « S'étant couchée, elle s'endormit, et le « sommeil relâcha tous ses membres [2] « L'excès est nuisible en tout, et Homère pense qu'il en est de même à l'égard du sommeil; car il dit, tantôt, « Qu'un sommeil trop long est nuisible [3] »; tantôt, « Qu'il est pénible de passer la nuit sans « dormir [4] ».

CCVIII. Il savait aussi qu'une heureuse température de l'air contribue beaucoup à la santé; c'est ce qu'il nous apprend, lorsque Protée dit à Ménélas : « Mais les dieux immortels t'enverront « à l'extrémité de la terre, dans les champs Ely-

[1] Iliad. L. V, v. 492.
[2] Od. L. XVIII, v. 188.
[3] *Ibid.* L. XV, v. 393.
[4] Od. L. XX, v. 188.

Digitized by Google

« sées, ces lieux qu'habite le blond Rhadamante; « c'est là que les hommes coulent les jours les « plus agréables. Le froid, la neige, la pluie y « sont inconnus; le Zéphyre est le seul vent qui « y régne; l'Océan le fait souffler pour rafraîchir « les habitans [1] ». Ces vers là nous prouvent aussi qu'il avait très-bien remarqué que l'humidité est le principe de tous les vents, et que la chaleur naturelle aux corps animés, a besoin d'être tempérée de temps en temps par des rafraîchissans.

CCIX. Il connaissait aussi les remèdes propres à la guérison des différens maux. Il savait que l'air frais rend promptement la connaissance à ceux qui l'ont perdue; aussi emploie-t-on ce moyen à l'égard de Sarpédon. « Il reprit connaissance, et le souffle de « Borée rappela son ame qui était prête à l'aban- « donner [2] ». Ulysse, au contraire, ayant été battu par la tempête, éprouvait un refroidissement général; aussi, il se cacha dans des broussailles, où il était à l'abri des vents et de la pluie, et il se couvrit avec les feuilles qui étaient autour de lui. Il y a d'autres cas où les bains et les onctions sont nécessaires, et c'est le remède qu'employèrent Ulysse et Diomède, pour se délasser de la fatigue qu'ils avaient éprouvée en passant la nuit pour aller examiner le camp des Troiens. Enfin, il nous apprend comment il faut employer les bains pour qu'ils produisent un

[1] *Ibid.* L. IV, v. 563.
[2] Iliad. L. V, v. 697.

Digitized by Google

effet plus salutaire. « Elle me lava en versant une eau « salutaire sur ma tête et sur mes épaules [1] ». Comme tous les nerfs partent de la tête, c'est-là que la fatigue se fait le plus sentir, et c'est par là qu'on doit commencer à la soulager; ce qu'on fait en échauffant et en humectant les nerfs, car la fatigue les dessèche.

CCX. Voyons maintenant quelles étaient ses connaissances en chirurgie. Machaon voulant guérir Ménélas, commença par arracher la flèche; il examina ensuite la plaie, et après en avoir exprimé le sang, il y appliqua des drogues sèches. On voit que tout cela est fait avec méthode. Le traitement d'Eurypyle, qui avait été blessé à la cuisse, est à-peu-près le même. Patrocles commença par extirper le trait avec un couteau qu'il avait trouvé sous sa main; il lava ensuite la plaie avec de l'eau tiède pour calmer la douleur, et il y appliqua une racine. On en trouve par-tout de propres à la guérison des plaies: mais Homère savait qu'il fallait dessécher la plaie, et que les racines amères sont dessicatives; aussi, est-ce une racine amère que Patrocles emploie. Il ne se retire pas tout de suite, après avoir pansé Eurypyle, « mais il resta avec lui, pour l'amuser par ses « discours [2] »; car celui qui souffre a besoin de distraction. Je dois observer que Machaon ayant reçu à l'épaule une plaie peu profonde et peu dangereuse, ne s'astreint à aucun régime, et c'est avec

[1] Od. L. X, v. 262.
[2] Iliad. L. XV, v. 393.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

raison. Il nous montre par là sa science, celui qui connaissait aussi bien toutes les parties de son art, pouvait se guérir lui-même sans rien changer à sa manière ordinaire de vivre.

CCXI. Il est encore bon d'observer qu'il savait qu'il y a des remèdes qui s'appliquent et qui s'emploient à l'extérieur; c'est pour cela qu'il dit : « Il « y appliqua des drogues adoucissantes [1] ». Que d'autres se boivent, tels que ceux qu'Hélène mêla dans la coupe de Télémaque. « Elle y mêla du Né- « penthès, qui chasse le chagrin et fait oublier tous « les maux [2] ». Il savait aussi que certains poisons servent à frotter les flèches, tel que celui dont il parle dans l'Odyssée : « Il était allé chercher un « poison mortel pour frotter les pointes de ses flè- « ches [3] ». Que d'autres se boivent, tel que celui dont parlent les amans de Pénélope, lorsqu'ils disent que Télémaque va peut-être à Éphyre chercher quelque poison, « pour le mêler dans notre « vin et nous faire tous périr [4] ». Mais en voilà assez sur ce qu'on trouve dans Homère de relatif à la médecine.

CCXII. Les hommes tirent des secours non-seulement de la médecine, mais encore de la divination. Les Stoïciens disent qu'il y a deux espèces de divination, l'une artificielle, comme celles qui se pra-

[1] Iliad. L. XI, v. 829.
[2] Od. L. IV, v. 221.
[3] *Ibid.* L. I, v. 261.
[4] Od. L. VIII, v. 329.

Digitized by Google

tiquent par l'inspection des entrailles des victimes, ou du vol des oiseaux, par les présages, par des bruits, et par d'autres signes dont l'observation est réduite en art; l'autre naturelle, et qui ne s'apprend pas, comme les songes et les inspirations divines. Homère n'a pas ignoré cela; car il distingue les devins, les prêtres, et les interprêtes des songes. Il connaissait les augures qui prédisent l'avenir par le vol des oiseaux; car il parle d'un habitant d'Ithaque qui était très-habile à observer les oiseaux, et à prédire par ce moyen ce qui devait arriver [1]. Quant aux présages, et aux autres signes, Ulysse demande aux dieux : « Qu'il me vienne quelque présage de « ceux qui se trouvent éveillés dans ma maison, et « que Jupiter me fasse connaître ses volontés par « quelque prodige [2] ». L'éternuement même était, suivant Homère, un présage heureux. Il nous donne une exemple de la divination par l'inspiration divine, lorsqu'un devin prédit aux amans de Pénélope ce qui doit leur arriver, et lorsqu'Hélénus dit lui-même qu'il vient d'entendre une voix divine; « C'est ce « que j'ai entendu dire aux dieux immortels [3] ». Cela rend croyable ce que Socrate disait de la voix de son démon familier.

CCXIII. Voyons s'il nous reste encore quelque science ou quelque art de raisonnement, que nous n'ayons pas trouvés dans Homère. C'est aussi

[1] Od. L. II, v. 159.
[2] *Ibid.* L. XX, v. 100.
[3] Iliad. L. VII, v. 53.

Digitized by Google

dans ses ouvrages que la tragédie a puisé cette majesté de style et cette élévation de sentimens qu'elle a en partage. On y trouve des sujets de tragédies de toutes les espèces, des actions grandes et extraordinaires ; des apparitions de divinités, des discours pleins de grands sentimens, et d'autres qui sont assortis à des caractères de toutes les espèces. En un mot, ses poëmes ne sont autre chose que des drames graves et sublimes, soit par le style, soit par les pensées, soit enfin par les événemens eux-mêmes. On n'y trouve point des actions impies, telles que des mariages incestueux, des enfans parricides, des parens qui tuent leurs enfans, et tous les autres forfaits que la tragédie moderne a employés ; mais lorsqu'il se voit forcé de rappeler quelqu'un de ces crimes, il cherche plutôt à le pallier qu'à blâmer celui qui s'en est rendu coupable. C'est ce qu'il fait à l'égard de Clytemnestre ; car, il dit qu'elle se conduisait bien d'abord, et qu'elle continua à se bien conduire tant qu'elle eût auprès d'elle le poëte (c'est-à-dire une espèce de gouverneur) qu'Agamemnon lui avait laissé, et qui lui donnait des conseils sages ; mais AEgisthe l'ayant fait périr, parvint ensuite à la séduire [1]. Il ajoute qu'Oreste eut raison de tuer AEgisthe pour venger son père, mais il passe sous silence le meurtre de sa mère. Vous trouverez dans notre poëte beaucoup d'exemples pareils, d'un genre de tragédie grave et sévère, mais qui n'a rien d'inhumain.

[1] Od. L. III, v. 266.

Digitized by Google

CCXIV. Il est aussi le premier qui ait donné l'idée de la comédie ; car, il a trouvé l'art d'entremêler ces discours graves et sublimes de quelques épisodes, dont le but est d'exciter le rire. C'est ainsi que dans l'Iliade il nous représente Vulcain, tout boiteux qu'il était, versant à boire. « Et un rire « inextinguible s'éleva parmi les immortels [1] ». Et lorsque, dans le même poëme, Thersite, difforme de corps, mais dont l'ame était encore plus difforme, puisqu'il était séditieux, médisant et insolent, est frappé par Ulysse, il apprête à rire à tout le monde : « Quoique chagrins, ils ne peuvent s'empêcher « de rire à ses dépens [2] ». C'est aussi pour faire rire les Phéaciens que Démodocus leur chante l'adultère de Mars et de Vénus, comment ils se trouvèrent pris dans les filets de Vulcain, qui les fit voir à tous les dieux, ce qui excita parmi eux un rire universel ; et il rapporte les propos plaisans qu'ils se tinrent à ce sujet. Il n'est pas moins plaisant de voir, auprès des amans efféminés de Pénélope, le mendiant Irus défier à la lutte le vaillant Ulysse, et se comporter dans le combat d'une manière risible. L'homme ne peut pas avoir l'esprit toujours tendu, mais il se porte naturellement à lui donner de temps en temps quelque relâche pour pouvoir supporter plus facilement les misères de la vie ; et c'est pour cela que notre poëte a mis des choses plaisantes dans ses ouvrages. Ceux qui après lui ont

[1] Iliad. L. I, v. 599.
[2] Iliad. L. II, v. 270.

Digitized by Google

introduit la comédie, ont cherché à faire rire par des discours licentieux, et des paroles grossièrement libres ; et l'on ne peut pas dire que cette invention soit heureuse. Car, même en exprimant des situations et des discours d'amour, Homère y met beaucoup de retenue ; c'est ainsi que Jupiter dit : « Jamais « mon cœur n'a été enflammé d'un pareil désir [1] ». Et que les vieillards disent, en parlant d'Hélène : « Peut-on blâmer les Troiens et les Grecs de ce « qu'ils endurent d'aussi longs travaux pour une « femme aussi belle [2] » ? On pourrait citer beaucoup d'autres passages pareils. Les poëtes qui sont venus après lui ne l'ont pas imité en cela ; car, ils nous ont représenté des hommes livrés sans mesure et sans retenue à cette passion. Mais en voilà assez sur ce sujet.

CCXV. L'ÉPIGRAMME est un genre de poëme très-agréable ; elle a été inventée pour être placée sur les statues et sur les tombeaux, et pour faire connaître en peu de mots celui à qui le tombeau ou la statue sont érigés. On en trouve quelques exemples dans Homère, comme lorsqu'il dit : « Ce tom- « beau est celui d'un homme qui périt jadis en « combattant courageusement ; il fut tué par le « brave Hector [3] ». Et dans un autre endroit, en parlant d'Andromaque : « Voilà la femme d'Hec-

[1] Iliad. L. IV, v. 442. C'est Pâris qui dit cela, et non Jupiter. Mais ce dieu dit à-peu-près la même chose, quoiqu'en d'autres termes. Iliad. L. XIV, v. 315.

[2] Iliad. L. III, v. 156.

[3] *Ibid.* L. VII, v. 89.

Digitized by Google

« tor, de ce héros que son courage faisait distinguer « parmi les Troiens, lorsqu'on combattait autour « de Troie.[1] ».

CCXVI. On peut dire aussi, sans craindre de trop hasarder, qu'Homère a enseigné l'art de la peinture. Un sage a dit que la poésie est une peinture parlante, et que la peinture est une poésie muette. Qui a su avant lui et mieux que lui embellir les dieux, les hommes, les lieux, et les divers événemens par des images bien conçues, et exprimées en termes bien sonores? N'a-t-il pas représenté, sans autres matériaux que des paroles, des animaux de toutes les espèces, et sur-tout les plus courageux, tels que des lions, des sangliers, des léopards? Il a décrit leurs formes et leurs habitudes, et il nous fait connaître leurs qualités par les comparaisons qu'il en fait aux actions humaines. Il a même osé représenter les dieux sous des formes humaines. Enfin, Vulcain n'est-il pas le plus ingénieux et le plus habile de tous les artistes, lorsqu'en fabriquant le bouclier d'Achille, il y sculpte sur l'or la terre, le ciel, et la mer; qu'il y exprime la grandeur du soleil, la beauté de la lune, et la multitude d'étoiles qui entoure l'univers; qu'il y représente aussi des villes différentes par leurs mœurs et par leur fortune; enfin des animaux se mouvant et articulant des sons.

CCXVII. Prouvons maintenant par un seul

[1] Iliad. L. VI, v. 460.

Digitized by Google

exemple pris parmi beaucoup d'autres, qu'il représente si bien les choses, que nous croyons les voir plutôt qu'en lire la description. Je citerai l'endroit où il parle de la cicatrice d'Ulysse, et de ce que fit Euryclée lorsqu'elle l'eût apperçue. « La vieille Eu-« ryclée ayant baissé les mains, prit sa jambe, et en « la touchant reconnut la cicatrice; elle laissa échap-« per le pied, qui tomba dans le vaisseau d'airain, « le renversa, et l'eau se répandit. Le chagrin et « la joie s'emparèrent en même-temps de son cœur, « ses yeux se remplirent de larmes, sa voix s'alté-« ra, et, prenant Ulysse par la barbe, elle lui dit: « Tu es certainement Ulysse, mon cher enfant, et je « ne t'ai reconnu qu'en te touchant. Elle jetta aussi-« tôt les yeux sur Pénélope, pour lui dire..... [1] », et ce qui suit. Il nous met sous les yeux beaucoup plus de choses que ne pourrait nous en offrir un tableau; savoir, celles qui ne peuvent se peindre qu'à la pensée, comme l'effroi avec lequel la nourrice laisse tomber le pied, le résonnement de l'airain, l'eau qui se répand à terre; ce mélange de joie et de chagrin qu'éprouve Euryclée, ce qu'elle dit à Ulysse, ce qu'elle se préparait à dire à Pénélope, en jettant les yeux sur elle. On trouvera, en lisant ses poëmes, beaucoup d'autres choses décrites d'une manière aussi pittoresque.

CCXVIII. Il est temps de terminer ce discours, que je consacre aux Muses comme une couronne

[1] Od. L. XIX, v. 467.

Digitized by Google

cueillie dans un pré émaillé de toutes sortes de fleurs. Peu m'importe que quelqu'un me reprenne de ce qu'Homère ayant pris des actions vicieuses pour le sujet de ses poëmes, je n'ai pas laissé que d'y trouver des raisonnemens physiques, politiques, moraux, et des connaissances très-variées. Le poëte était obligé de prendre pour sujet des événemens extraordinaires, d'y entremêler des passions et des mœurs de toutes les espèces. Les choses bonnes par elles-mêmes, sont simples, uniformes, et ne sont susceptibles d'aucun ornement. Mais lorsque le bien et le mal se trouvent mélangés, cela opère des changemens subits, amène de nouvelles situations, et produit une foule d'événemens; la connaissance du bien, et la préférence qu'on doit lui donner, deviennent alors plus faciles, par la comparaison qu'on en fait avec le mal. En un mot, il n'y avait qu'un pareil sujet qui pût fournir au poëte des occasions sans nombre de faire lui-même des discours, ou de les mettre dans la bouche des personnages qu'il introduit, et de donner par là des leçons utiles à ceux qui lisent ses ouvrages. Comment n'attribuerions-nous pas toutes les connaissances à Homère, lorsque ceux qui sont venus après lui ont cru trouver dans ses poëmes des choses même auxquelles il n'a pas pensé? Quelques-uns ont été jusqu'à employer ses vers pour la divination, et n'y ont pas eu moins de confiance qu'aux oracles d'Apollon [1].

[1] Comme on a fait pour les vers de Virgile, ce qu'on appelle *sortes Virgilianæ*.

Digitized by Google

D'autres, en transposant ses vers, et en les cousant, pour ainsi dire, les uns aux autres, les ont adaptés à des sujets absolument différens [1].

[1] C'est ce qu'on nomme des *Centons*. Nous avons une partie des Histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, en vers d'Homère; nous avons un bien plus grand nombre d'ouvrages en vers de Virgile; et quelques poëtes modernes, entr'autres les frères Capilupi, se sont exercés avec succès dans ce genre.

SOMMAIRE

Digitized by Google

SOMMAIRE

SUR LE TRAITÉ DE LA NOBLESSE.

Calomnies des Sophistes contre la Noblesse. I. *Témoignages de plusieurs autres écrivains en faveur de la Noblesse.* II. *Dès les temps les plus anciens, la Noblesse était honorée. Trait d'Amasis.* III. *Exemple de Déjocès.* IV. *La Noblesse a dû son origine à la vertu.* V. *Sentiment d'Aristote sur la Noblesse.* VI. *Nouveau témoignage de ce philosophe sur cette matière.* VII. *Estime qu'on fait généralement de la Noblesse.* VIII. *Objections contre la Noblesse.* IX. *Réponse aux objections. La Noblesse ajoute de l'éclat à la vertu.* X. *Réfutation du sentiment de Chrysippe sur la Noblesse.* XI. *La Noblesse est une vertu transmise.* XII. *Inconséquence des hommes par rapport à la Noblesse.* XIII. *Sentiment d'Euripide sur la Noblesse.* XIV. *Contradictions de Chrysippe.* XV. *Sentiment de Lycophron sur la Noblesse.* XVI. *Opinion*

Digitized by Google

contraire de Posidonius. XVII. *La vertu fait la Noblesse.* XVIII. *Devoirs des nobles.* XIX. *Distinctions naturelles entre les hommes.* XX. *Nouvelles objections contre la Noblesse.* XXI. *Les nobles doivent se piquer de modestie.* XXII.

Digitized by Google

SUR LA NOBLESSE.

Il y a une mauvaise foi incroyable dans les reproches que les Sophistes font à la noblesse; fermant les yeux sur les choses les plus ordinaires et les plus connues de tout le monde, ils ne voient pas que pour avoir de bons chevaux et de bons chiens, on achette ou on emprunte ceux qui sont sortis des meilleures races; qu'on choisit de même les plants les plus estimés de vignes, d'oliviers, et d'autres arbres. Cependant ils prétendent que dans les hommes, la noblesse des pères ne contribue en rien au mérite de leur postérité, et qu'il est indifférent d'être né d'un Grec ou d'un Barbare. Ils ne veulent pas croire que les parens communiquent à leurs enfans, avec la vie, des germes et des principes secrets de vertu, comme Ulysse les avait transmis à son fils Télémaque, de qui le poëte, dont le nom est si célèbre, dit : « Le courage de « son père a coulé dans ses veines [1] ». Il nous fait entendre par là que les heureuses semences de la vertu avaient été comme distillées dans son ame avec les principes de la vie [2]. Ce même poëte loue Nestor à plusieurs titres; mais le premier éloge qu'il lui donne est celui-ci :

Sous les traits de Nestor, digne fils de Nélée [3].

[1] Od. L. II, v. 291.

[2] Tout ce commencement est tiré de Stobée, tit. 86, p. 498, qui le cite sous le nom de Plutarque. Ce qui suit est du compilateur.

[3] Iliad. L. II, v. 20.

Digitized by Google

Agamemnon dit de même à Ulysse :

Sage fils de Laerte, ô généreux Ulysse [1].

Il en nomme un autre, « Le vaillant fils de Ménæ-« tius [2] ». Il dit de celui-ci, qu'il est fils de Strophius [3]; de celui-là, qu'il doit sa naissance au grand Dolopion [4]. Il répète souvent que les enfans de Dardanus sont sortis d'un sang illustre [5]; que Deïcoon avait pour père le brave Pergasus [6]. Il en nomme d'autres les fils de Dioclès [7],

Qui lui-même était né de ce beau fleuve Alphée,
Par qui des Pyliens la terre est arrosée.

Il dit d'un autre qu'il est fils d'Amyntor [8]; d'un second, qu'il eut pour père Selagus [9]; d'un autre, qu'il est né du divin Mentor [10]; de celui-ci, qu'il est le fils de Tenthrédon [11]; de celui-là, qu'il est né d'Agénor [12]. De même Idoménée parle ainsi à Déiphobe [13] :

[1] Iliad. L. II, v. 173.

[2] Il y a dans le texte ἄνδρα Μύρμ., ce qui n'offre aucun sens. Je lis : ἄλκιμον Μενοιτίου, sous-entendez υἱὸν. Homère désigne presque toujours Patrocles par ce nom.

[3] Scamandrius, fils de Strophius. Iliad. L. V, v. 49.

[4] Hypsénor, fils de Dolopion. *Ibid.* v. 77.

[5] Iliad. L. XX, v. 215.

[6] *Ibid.* L. V, v. 539.

[7] *Ibid.* v. 542 et 544.

[8] *Ibid.* L. IX, v. 448.

[9] *Ibid.* L. V, v. 612.

[10] *Ibid.* v. 171.

[11] Le manuscrit a ici *Tyntaius*, nom inconnu dans Homère; Fabricius donne pour leçon le nom que j'ai mis, et qui est dans l'iliade; Wolf propose de lire Tyndare, dont il est question dans l'Odyssée, L. XI, v. 296, 297. *R.*

[12] Iliad. L. II, v. 756.

[13] *Ibid.* L. XX, v. 474.

Digitized by Google

Le grand Deucalion eut pour père Minos [1].

Homère nomme Achille le fils de Pélée, et il dit qu'Enée se glorifiait d'être issu du sang de Priam [2]; car ce héros parle ainsi à Achille :

« Nous savons quelle est notre origine, et nous « connaissons les auteurs de nos jours, la renom- « mée nous l'a appris : tu es, à ce qu'on dit, fils du « noble Pélée, et tu as pour mère la belle Thétis, « l'une des déesses de la mer. Quant à moi, je suis « fils du courageux Anchise ». Il dit ensuite; car, pourquoi craindre de faire de plus longues citations? « Jupiter donna le jour à Dardanus, qui bâtit « la ville de Dardanie; Ilium n'avait pas encore été « fondée dans la plaine où elle est bâtie, mais on « habitait encore le pied du mont Ida arrosé de « sources. Dardanus fut père d'Erichthonius, qui « devint le plus riche de tous les mortels. Trois « mille cavales, avec leurs jeunes poulains, pais- « saient dans ses prairies. Borée, épris de leur rare « beauté, prit la forme d'un coursier à la crinière « azurée, et s'unit à plusieurs de ces cavales; il en « naquit donc douze jumens légères, qui, lors- « qu'elles folâtraient dans les champs, couraient « sur les épis sans les faire plier : se jouaient-elles « sur la vaste étendue des mers, elles en parcou- « raient la surface sans y enfoncer. Erichthonius

[1] Iliad. L. XX, v. 451.

[2] Il y a probablement ici quelque faute, et je crois qu'il faut lire *Dardanus*, au lieu de *Priam*. Priam était fils d'Ilus, et Enée était arrière petit-fils d'Assaracus, frère d'Ilus. Il n'était donc pas issu du sang de Priam.

Digitized by Google

« donna le jour à Tros, qui fut roi des Troyens. « Tros eut trois fils illustres, Ilus, Assaracus, et le « divin Ganymède, qui fut le plus beau de tous les « mortels ; et les dieux l'enlevèrent, à cause de sa « beauté, pour servir d'échanson à Jupiter, et l'ad- « mirent au nombre des immortels. Ilus fut père « du célèbre Laomédon, qui eut pour fils Tithon, « Priam, Lampus, Clytius, Icétaon. Assaracus fut « père de Capys, qui eut pour fils Anchise, et c'est « à ce dernier que je dois le jour : Priam fut le père « du divin Hector. ».

Lorsqu'Achille voit qu'Enée a disparu à ses yeux, il dit : « Ce n'était pas sans raison qu'Enée se van- « tait d'être chéri des dieux ». Et Priam lui-même dit à un autre : « Tout annonce que tu dois le jour « à des parens favorisés par la fortune [1] ».

Priam dit de même à Achille :

Digne sang d'un héros, songez à votre père [2].

Le plus sensé des poëtes aurait-il rappelé si souvent les ancêtres, l'origine et la noblesse de ses héros, s'il n'avait pas cru que ces avantages sont dignes de nos éloges.

II. Tyrtée, pour animer ses soldats au combat, leur dit qu'ils sont issus de l'invincible Alcide. Combien de fois Pindare, Simonide, Alcée, Ibycus, et Stésichore ne parlent-ils pas avec honneur de la noblesse de leurs héros ? Platon, lui-même, lorsqu'il dit que la gloire des ancêtres est un grand trésor, fait assez comprendre quel prix il attache à

[1] Iliad. L. XXIV, v. 377. Cela s'adresse à Mercure.
[2] *Ibid.* v. 486.

Digitized by Google

la noblesse. Philémon dit que le propre des nobles est de se précipiter au milieu des combats, pour y chercher la mort comme des victimes. Aussi voyons-nous que presque toujours il est arrivé, je ne sais comment, des révolutions funestes dans les républiques, lorsque les gens du peuple se sont emparés du gouvernement. Dans cette bataille de Chéronée, qui fut si fatale à la Grèce, Philippe ayant demandé à Démade, qui avait été fait prisonnier, où était donc cette noblesse des Athéniens? Où étaient ces descendans des Cécropides? Où était cette valeur si vantée? « Prince, lui répondit Dé-« made, vous reconnaîtriez cette valeur des Athé-« niens, s'ils étaient commandés par Philippe, et « que Charès commandât les Macédoniens ». Ce Charès était le général des Athéniens à cette bataille. Quoi donc de plus impudent qu'Alexis, qui préfère l'agriculture à la profession des armes, et qui ne voit pas combien un art mercenaire est différent d'une profession où l'on commande. « Et « nous aussi, dit-il, qui ne sommes pas nobles, « nous n'en combattons pas moins ». Oui, mais les uns n'ont ni les mêmes honneurs, ni le même courage, ni la même ardeur que les autres. Et si nous voulons être vrais, nous conviendrons que les soldats n'obéissent pas à un homme d'une naissance commune avec autant de plaisir qu'à un noble.

III. Vous me rappelez aux temps anciens. Est-ce à celui de Deucalion, ou à ceux dont la tradition s'est conservée chez les Chaldéens et chez les Egyptiens? Mais c'est nous reporter à des siècles gros-

Digitized by Google

siers où il ne régnait aucun ordre, à une enfance à peine ébauchée du monde naissant. Voudriez-vous comparer cette antiquité si mal réglée, avec nos grandes villes, nos champs labourés, et nos vignes cultivées? Il n'est pas plus juste de comparer le sang généreux des nobles avec ces commencemens si informes. Voulez-vous nous ramener à ces temps dont Homère a dit : « Tu le trouveras auprès de tes « troupeaux de cochons, qui paissent vers le rocher de Corax, et la fontaine Aréthuse [1] ». Eh bien? dans ces temps-là même vous verrez la noblesse recevoir les honneurs qui lui sont dus. Voyez Romulus élevé parmi les bergers, comme il respire le sang du dieu Mars dont il est sorti, et semble, au milieu même de ces pâtres, revendiquer le trône pour lequel il était né. Il en fut de même, dit-on, de Cyrus. Si vous me renvoyez au bassin d'Amasis, écoutons ce qu'en dit Hérodote, ou plutôt voyons comment il atteste que ce prince avait flétri et deshonoré la dignité royale. Ecoutons donc Hérodote, puisque vous le voulez.

« Amasis, au commencement de son règne, « était méprisé par les Egyptiens, qui n'avaient « aucune espèce de considération pour lui, parce « qu'il avait été simple particulier, et qu'il n'était

[1] Od. L. XIII, v. 407. C'est Minerve qui indique à Ulysse l'endroit où il trouvera Eumée. Corax, et Aréthuse, sa mère, étaient tous les deux de l'île d'Ithaque. Corax, poursuivant un lièvre, se laissa tomber du haut du rocher auquel on donna son nom. Sa mère se pendit de désespoir auprès de la fontaine dont il s'agit ici. Eustathe, sur l'Odyssée, p. 1746.

Digitized by Google

« pas d'une naissance illustre. Mais dans la suite il « sut changer leurs dispositions, plutôt par son « adresse que par sa clémence. Il avait entre plu- « sieurs meubles riches et précieux un bassin d'or, « dans lequel lui et ses convives se lavaient tous les « jours les pieds. Il en fit faire la statue d'un dieu, « et la plaça dans le lieu le plus apparent de la « ville. Les Egyptiens accoururent en foule pour « rendre à cette divinité les plus grands honneurs. « Amasis l'ayant su, assembla les Egyptiens, et « leur déclara que cette statue, à laquelle ils ren- « daient tant d'hommages, avait été faite du bassin « dans lequel il avait coutume de se laver les « pieds, et qui avait servi à d'autres usages encore « plus profanes. Il en est ainsi de moi, ajouta-t-il, « j'ai été autrefois un simple particulier, et main- « tenant je suis votre roi. Je vous conseille donc de « me respecter et de m'honorer. Ce fut ainsi qu'il « persuada aux Egyptiens qu'il était juste de lui « obéir ». Si Hérodote a raconté là un fait faux, comme il y en a plusieurs dans son histoire, on n'en peut rien conclure contre la noblesse. Si le récit est vrai, la supercherie d'Amasis, et son irrévérence criminelle envers les dieux, ne peuvent être des motifs de mépriser la noblesse. Au contraire, c'est certainement parler en sa faveur que de nous montrer Amasis méprisé par ses sujets, parce qu'il n'est pas d'une naissance illustre. Mais qu'un roi que l'on méprise à cause de l'obscurité de son origine, ait recours à une ruse coupable, pour se faire honorer comme un dieu, cela prouve suffisamment

Digitized by Google

que s'il avait eu la noblesse en partage, il n'aurait pas eu besoin de recourir à l'artifice, et de s'autoriser de l'exemple de ce bassin.

IV. Mais puisque vous me rappelez à la naissance des empires, et à l'élévation du Mède Déjocès; que vous m'opposez à tout moment votre Hérodote, comme un bouclier impénétrable à tous les traits; voyons ce qu'il raconte de ce premier roi des Mèdes. « Il y avait chez les Mèdes un sage « nommé *Déjocès*, fils de Phraortes; il aspirait à la « royauté, et voici comment il s'y prit pour y par- « venir. Les Mèdes habitaient dans des bourgades « séparées, et Déjocès, qui jouissait dans la sienne « d'une grande considération, s'appliqua d'autant « plus à y rendre une justice exacte, que les lois « étaient ouvertement violées dans toute la Médie, « et qu'il savait que l'injustice est toujours en « guerre avec l'équité. Les habitans de sa bourgade, « témoins de sa conduite, le choisirent pour juge « dans tous leurs différens. Déjocès, qui aspirait à « la royauté, se montrait toujours droit et juste, et « méritait ainsi, de la part de ses concitoyens, les « plus grands éloges. Les Mèdes des autres bour- « gades, qui jusqu'alors avaient été opprimés « par des sentences injustes, instruits que Déjocès « seul prononçait des jugemens équitables, se ren- « daient avec empressement à son tribunal, et sa- « tisfaits de la manière dont il jugeait, ils ne vou- « lurent plus avoir d'autre juge que lui. La foule « des cliens que la réputation de sa justice lui atti- « rait s'augmentait de jour en jour. Déjocès voyant

Digitized by Google

« qu'il portait seul tout le poids des affaires, re-
« fusa de monter sur le tribunal où il avait coutume
« de rendre la justice; il représenta qu'il n'était pas
« juste qu'il sacrifiât ses propres intérêts, et négli-
« geât ses affaires personnelles pour passer les jours
« entiers à terminer leurs différens. Les briganda-
« ges et l'anarchie régnèrent donc par-tout avec plus
« d'audace que jamais, et les Mèdes s'assemblèrent
« pour délibérer sur leur position actuelle. Les
« amis de Déjocès y parlèrent, à ce que je crois,
« d'une manière adroite, et à-peu-près en ces ter-
« mes : Si nous continuons long-temps le genre de
« vie que nous menons, il sera impossible que nous
« habitions désormais ce pays. Etablissons donc un
« roi, alors la Médie aura de bonnes lois; nous
« pourrons cultiver paisiblement nos campagnes,
« sans craindre d'en être chassés par la violence.
« Ce discours persuada aux Mèdes de se donner un
« roi. Aussitôt ils délibérèrent sur le choix; les éloges
« dont on combla Déjocès réunirent en sa faveur
« tous les suffrages, et il fut nommé d'un consente-
« ment unanime ».

Maintenant, je vous demande en quoi ce Déjocès fait-il tort à la noblesse? Quoi au contraire de plus honorable pour elle que d'avoir dû son origine à cette discussion du bon et du juste, à cet amour de la justice et de l'équité, dont Déjocès avait donné tant de preuves? Car ne pensez pas que je prétende ici comparer la vertu avec la noblesse seule, et pour ainsi dire nue. Je ne veux pas m'exposer à m'entendre dire : « Jupiter alors troubla

Digitized by Google

« l'esprit de Glaucus, qui, pour des armes d'airain « de la valeur de neuf bœufs, donna à Diomède « des armes d'or qui en valaient cent [1] ». Mais ce Déjocès d'Hérodote, qui rend la justice la plus exacte, et à qui tous les Mèdes, par le désir de l'obtenir, déférent la royauté d'un commun accord, ne se montre-t-il pas l'homme le plus digne tout-à-la-fois et de la couronne et de la noblesse? Etabli à demeure sur le trône, il montra que cet amour de la justice n'était pas simulé; il persévéra constamment à la rendre; il mit tous ses soins à réprimer l'injustice et la violence, et fit d'autant plus éclater sa justice, que la royauté qu'il avait acquise lui en donnait plus de moyens.

V. Je conviendrai cependant que la noblesse a dû son origine à la vertu, qu'elle en tire son principal appui, et qu'elle est comme éclairée de ses rayons. Mais je ne souffrirai pas qu'on la rabaisse pour cela; je soutiendrai au contraire qu'elle est au-dessus de tout éloge [2], et que celui qui joint la vertu à la noblesse, de sorte que la première soit comme le guide de l'autre, celui-là mérite la préférence sur ceux qui n'ont que la vertu sans noblesse. Mais de peur que vous n'abusiez contre moi de l'équivoque des termes, la noblesse que je reconnais, que j'estime, et dont je prends ici la défense, est celle qu'on nomme la vertu de famille, et qui, transmise jusqu'à nous par les dégrés successifs de plusieurs générations, rajeunit en nous le souvenir de nos ancêtres, et

[1] Iliad. L. VI, v. 234. [2] Voyez les Observations.

Digitized by Google

rend, par leur nom seul, leurs descendans illustres et recommandables. On peut appliquer à ce que je dis ici ces vers de Sapho : « La richesse sans la « vertu est un hôte dangereux. Mais on est par- « venu au faîte du bonheur, lorsqu'on les possède « toutes deux ensemble ».

Eh bien! me direz-vous, soutenez donc cette noblesse que vos ancêtres vous ont acquise par la vertu; si vous la démentez, vous cessez d'être ce qu'ils ont été eux-mêmes. Je conviens que celui qui soutient personnellement la noblesse que ses ancêtres lui ont transmise, doit être appelé noble à plusieurs titres ; mais s'il y déroge par sa conduite, il ne faut pas plus pour cela proscrire la noblesse, qu'on ne proscrit la Musique, la Géométrie, la Politique, la Médecine, ou l'Art militaire, parce que ces connaissances sont quelquefois le partage d'un homme vicieux. Vous voyez qu'il ne faut pas tant se tourmenter à rechercher laborieusement pourquoi nous mesurons la noblesse sur une richesse ou sur une vertu antiques.

VI. Aristote lui-même, que vous invoquez pour appui dans cette dispute, ne fut pas pour la noblesse un juge aussi défavorable que vous le supposez; et il s'en faut bien qu'il soit d'accord avec vous. Voici comment, dans ses *Politiques* [1], en traitant un autre sujet, il exprime son sentiment sur cette matière. « Il est évident qu'il y a des hommes « qui sont libres par nature, et d'autres qui par na- « ture sont esclaves; et que pour ceux-ci l'esclavage

[1] Polit. L. I, c. 5 et 6.

Digitized by Google

« est aussi utile qu'il est juste. Ceux qui soutien-
« nent une opinion contraire, l'appuient sur des
« motifs qui ont une sorte de vérité, comme il est
« aisé de le voir. Ces mots, *servir*, *esclave*, ont
« un double rapport; il y a des esclaves qui le sont
« en vertu de la loi; et la loi est une convention
« par laquelle il a été établi que tout ce qui est pris
« à la guerre appartient au vainqueur. Mais plu-
« sieurs jurisconsultes accusent ce droit de guerre
« d'avoir établi une loi injuste, parce qu'il est
« odieux que l'homme, à qui l'on a fait violence,
« soit assujetti à celui qui ne doit sa supériorité
« qu'à la force. Tel est leur sentiment, l'opinion
« contraire a aussi ses partisans parmi les sages. La
« cause de cette différence d'opinions vient de ce
« que la vertu soutenue de moyens extérieurs, est
« capable de soumettre par la force; que celui qui
« en a soumis un autre, a sur lui la supériorité
« d'un bien quelconque; en sorte que c'est une opi-
« nion commune, que la force n'est jamais sans la
« vertu. La dispute ne roule donc que sur le droit.
« Les uns veulent que le droit ne soit que l'exer-
« cice de la bienfaisance; d'autres le font consister
« en ce que le plus fort commande. Dans cette di-
« versité de sentimens, ceux qui soutiennent que
« la supériorité de la vertu ne donne pas le droit
« de commander, n'appuient leur opinion d'au-
« cune preuve solide et persuasive. Quelques-uns se
« croyant fondés sur ce qu'ils regardent comme un
« droit quelconque (car la loi est une sorte de
« droit), disent que la servitude née de la guerre

Digitized by Google

« est juste, mais ils y mettent une restriction; car, « il peut arriver que la cause de la guerre soit in- « juste, et personne ne dira jamais qu'un homme « qui ne mérite pas de servir soit réellement es- « clave. Autrement il pourrait se faire que les « hommes nés dans les premières classes de la so- « ciété fussent esclaves et fils d'esclaves, si, faits « prisonniers à la guerre, ils étaient vendus par les « ennemis. Aussi ne veulent-ils pas que ces derniers « soient appelés esclaves, et ils prétendent qu'on « ne doit donner ce nom qu'aux Barbares. Au « reste, quand ils disent cela, ils ne font que re- « chercher, comme nous l'avons fait plus haut, « quels sont ceux que la nature a destinés à être es- « claves; car il faut nécessairement convenir qu'il y « a des hommes qui sont esclaves par-tout, et d'au- « tres qui ne le sont nulle part. Il en est de même par « rapport à la noblesse. Ils disent qu'il y a des hom- « mes qui sont nobles, non-seulement dans leur « pays, mais en quelque lieu qu'ils soient, et que « les Barbares ne sont nobles que chez eux. Par là ils « donnent à entendre qu'ils admettent une noblesse « et une liberté absolues, une noblesse et une vertu « relatives. C'est à quoi Théodecte fait allusion, lors- « qu'il met ces paroles dans la bouche d'Hélène :

« Qui oserait traiter d'esclave celle qui tire son « origine de deux divinités [1] » ?

« Ceux donc qui soutiennent ce sentiment, ne dé- « finissent la noblesse et la liberté que par la vertu;

[1] Hélène était fille de Jupiter et de Léda. Thestius, père de Léda, était fils de Mars.

Digitized by Google

« l'esclavage et la vertu que par le vice. Ils pensent « que, de même que l'homme naît de l'homme, et « l'animal de l'animal, ainsi les gens de bien nais- « sent des bons. Tel est du moins le but ordinaire « de la nature, quoiqu'elle n'y parvienne pas « toujours ».

VII. Bien loin qu'Aristote rabaisse en cet endroit la noblesse, il la relève infiniment : d'abord quand il montre qu'il serait injuste que des hommes d'une naissance illustre, d'un caractère élevé, qui seraient faits prisonniers à la guerre, se vissent réduits en servitude, et traités comme des esclaves. Dire qu'il serait indigne qu'un homme distingué par sa naissance et fait prisonnier, devînt esclave, ce n'est sûrement pas insulter à la noblesse. En second lieu, il la relève, quand il admet des différences entre les nobles, et qu'il n'accorde la noblesse aux Barbares que lorsqu'ils sont dans leur pays. D'ailleurs, l'Hélène de Théodecte, dont il cite les paroles, met le dernier sceau à l'éloge de la noblesse, en se disant issue de la tige la plus illustre, qui tirait des deux côtés son origine des plus nobles aïeux. Aussi Hermodore dit-il qu'il s'éleva une discussion injuste, et qui ne fut terminée, ni par un jugement équitable, ni par la voie des armes, entre ces frères, dont l'un faisait valoir en sa faveur sa noblesse paternelle, et l'autre sa noblesse maternelle. Enfin, il fait assez sentir qu'il n'est pas de l'avis de ceux qui ne définissent le noble et le roturier que par la vertu et le vice ; et quoique tout homme naisse d'un autre homme,

Digitized by Google

homme, cependant la nature met entr'eux des différences. Si, parce que les hommes naissent les uns des autres, ils étaient tous d'un mérite égal, et devaient être estimés de même, il s'ensuivrait que l'homme le plus éminent en vertu, ne differerait pas du plus scélérat. La nature, ajoute-t-il, se propose ordinairement de faire produire des gens de bien par des hommes qui le sont aussi; mais elle en est souvent empêchée, et ne peut atteindre son but. Qu'est-il besoin au reste de rassembler des témoignages d'Aristote par rapport à la noblesse? Ne voyons-nous pas que dans le livre qu'il a composé sur cette matière, il en parle comme d'une qualité estimable; qu'il en relève le mérite, et la compte au nombre des biens.

VIII. Mais puisque vous insistez encore, et que vous m'opposez l'autorité de ce même Aristote, examinons si ce philosophe a autant dégradé la noblesse que vous le prétendez. Voici ce qu'il en dit dans un autre endroit du livre que j'ai déjà cité: « Quelqu'un dira peut être que lorsqu'il n'y a d'ail-« leurs aucune différence entre les concurrens, et « qu'ils sont égaux en mérite, on doit leur distri-« buer les charges en proportion des avantages, en « quelque genre que ce soit, que chacun d'eux a « sur les autres; car, autre chose est de les distri-« buer suivant le droit, ou suivant le mérite de « chacun. Mais si cela était vrai, il s'ensuivrait que « l'avantage de la couleur, de la taille, et de tout « autre bien de cette espèce, donnerait aussi à ceux « qui les posséderaient des privilèges dans le par-

Digitized by Google

« tage des droits politiques. Mais cela n'est-il pas « d'une fausseté manifeste? Et n'en voit-on pas la « preuve dans les autres sciences et dans les autres « facultés? Entre plusieurs joueurs de flûte d'un « talent égal, on ne donnera pas les meilleurs ins- « trumens à ceux qui sont plus nobles; car leur « naissance ne les fera pas mieux jouer. Il faut don- « ner la préférence, à cet égard, à celui qui est supé- « rieur aux autres par sa manière de jouer. Si ce « que je dis n'est pas assez clair, il le deviendra da- « vantage en poussant plus loin la discussion. Sup- « posons que celui qui joue le mieux de la flûte soit « inférieur aux autres en naissance et en beauté; « quoique chacune de ces deux qualités soit un plus « grand avantage que l'art de jouer de la flûte, et « qu'elle soit proportionnément aussi supérieure à « cet art, que le musicien est supposé l'être dans « son art à ses rivaux, cependant c'est au premier « qu'il faut donner les meilleurs instrumens. Pour « faire autrement, il faudrait que la supériorité de « la noblesse et de la fortune pussent contribuer au « talent; or, elle n'y contribue en rien. Il faudrait « dire encore que tous les biens, de quelque espèce « qu'ils soient, peuvent être comparés entr'eux; « car, par exemple, si une grandeur quelconque « est comparable avec la richesse et la naissance, il « s'ensuit que toute grandeur leur est comparable, « en sorte que si l'un a plus de grandeur, et l'autre « plus de vertu, et que la grandeur l'emporte en « général sur la vertu, alors toutes les qualités se- « ront comparables. Si tel dégré de grandeur dans

Digitized by Google

« l'un surpasse tel dégré de vertu dans un autre, il « est clair que telle quantité de grandeur, et telle « quantité de vertu pourront être comparées ; mais « comme cela est impossible, il est évident que, « dans une république, toute espèce d'inégalité ne « peut fonder une concurrence pour les magistra- « tures. De deux citoyens, dont l'un est lent, et « l'autre léger à la course, celui-ci ne doit pas avoir « plus de part aux honneurs que l'autre; ce n'est « que dans les exercices du gymnase que cette sorte « de supériorité mérite la préférence. Mais dans les « emplois civils, on ne peut établir de concurrence « aux honneurs que pour les qualités qui maintien- « nent une république. Ainsi la liberté, la naissance, « et les richesses, fondent à cet égard des prétentions « légitimes. Car, il faut dans un état des hommes li- « bres, et des citoyens qui puissent contribuer aux « charges publiques. Une ville composée uniquement « de pauvres ou d'esclaves, ne peut pas exister. Si elle « a besoin de ces choses (de la liberté et de la richesse), « elle a besoin aussi de la justice et de la science « administrative, sans lesquelles il est impossible « que la ville soit bien gouvernée ; avec cette diffé- « rence cependant, que, sans les deux premières, la « ville ne peut pas exister, et que sans les deux secondes « elle ne peut pas être bien gouvernée. Afin donc « qu'une ville subsiste, il faut que toutes ces quali- « tés, ou du moins une partie d'entr'elles, établis- « sent une juste concurrence aux charges publiques. « Mais pour qu'on y vive sagement, il faut que la « bonne éducation et la vertu s'y disputent les em-

Digitized by Google

« plois, comme je l'ai dit ci-dessus. Mais comme il « n'est pas juste que ceux qui sont égaux seulement « en une chose participent également à tous les « honneurs, et que ceux qui ne sont inférieurs que « par un seul endroit, aient en tout un partage iné- « gal, il en résulte nécessairement que toutes les ré- « publiques qui n'observent pas les règles que je viens « d'établir, ont une constitution vicieuse. Nous avons « dit plus haut que les citoyens qui sont en concur- « rence pour l'autorité, y ont tous droit sous quel- « ques rapports, mais non pas sous tous en général. « Les riches y prétendent, parce qu'ils possèdent « plus de fonds de terre, et que ces fonds sont un bien « commun de la république. D'ailleurs, dans tout ce « qui regarde les contrats civils, ils méritent plus de « confiance que les pauvres. Les citoyens libres et « nobles se fondent sur ce qu'ils sont à-peu-près « sur la même ligne. Ils disent qu'à raison de leur « naissance, ils sont plus citoyens que ceux qui ne « sont pas nobles. Car la noblesse jouit dans chaque « pays d'une considération particulière, parce qu'il « est vraisemblable que ceux qui sont nés de parens « distingués par leur mérite le sont aussi, et que « la noblesse est la vertu de famille. Nous dirons « de même que la vertu donne des prétentions « justes à l'autorité. Or, la vertu la plus propre à « former et à maintenir la société, celle qui mène « à sa suite toutes les autres, c'est la justice. Un « plus grand nombre à encore droit de l'emporter « sur un moindre; car les premiers, en vertu de « leur nombre, sont plus puissans, plus riches, et

Digitized by Google

« meilleurs que la partie moins nombreuse. Mais « si tous ces citoyens qui se disputent l'auto- « rité, je veux dire les bons, les nobles, et les « riches, se trouvent dans une même république, « et qu'il y ait outre cela une multitude nom- « breuse qui puisse prétendre à l'administration, « faut-il mettre en question quels seront ceux qui « commanderont? Dans les différentes républiques « dont nous avons parlé, il ne peut y avoir de dis- « pute; car la différence de chacune d'elles est mar- « quée par l'espèce de citoyens qui y domine. Dans « l'une, ce sont les riches, dans l'autre, les gens de « bien, et ainsi des autres. Mais ce que nous cher- « chons, c'est de savoir ce qu'il faut régler, lorsque « ces différentes sortes de citoyens se trouvent réu- « nies dans un seul gouvernement, et à la même épo- « que. Par exemple, si les hommes vertueux n'y « sont qu'en petit nombre, de quelle manière fau- « dra-t-il déterminer les choses? Comparera-t-on « leur petit nombre avec l'administration dont ils « sont chargés, pour voir s'ils sont capables de la « bien gérer? Ou devront-ils être assez nombreux « pour former seuls la ville? Il s'élève toujours des « difficultés par rapport à ceux qui prétendent à « l'autorité dans un gouvernement. Ceux qui y pré- « tendent, à raison de leurs richesses, ne paraissent « fondés sur aucun droit certain; il en est de même « de ceux qui s'appuient sur la naissance. Car il est « évident que si l'autorité doit être le prix de la ri- « chesse, il faudra que le citoyen le plus riche com-

Digitized by Google

« mande à tous les autres. Le plus noble aura droit « aussi de commander à ceux qui ne prétendent « aux charges qu'à titre d'hommes libres. Il en sera « de même par rapport à la vertu dans les aristo- « craties. S'il s'y trouve un citoyen qui surpasse en « vertu les autres bons citoyens, d'après ces prin- « cipes, il aura seul droit de les gouverner tous. « D'un autre côté, si la multitude doit jouir de l'au- « torité, parce que prise ensemble elle vaut plus « que ce petit nombre, et qu'il y en ait un ou plus « d'un, mais toujours en moindre nombre que la « multitude, qui l'emporte sur les autres, ce sera « à ceux-là, plutôt qu'au grand nombre, qu'il fau- « dra remettre la souveraineté. Tout cela démon- « tre qu'il n'y a aucune règle certaine dans les di- « vers motifs sur lesquels se fondent ceux qui « prétendent dominer dans les républiques, et as- « sujettir tous les autres citoyens; car la multitude « aurait de bonnes raisons à opposer à ceux qui « s'autorisent de leur vertu ou de leur richesse pour « prétendre au gouvernement ».

IX. Aristote, dans ce passage, est si loin de blâmer la noblesse, qu'il en relève au contraire le mérite. Il la met au nombre des biens; et s'il ne lui accorde pas toujours la préférence, il ne la donne pas non plus à la vertu. Il montre seulement qu'il n'approuve pas l'opinion absurde de ceux qui veulent que les citoyens supérieurs en un seul genre, quoiqu'égaux en tout le reste, soient mieux partagés pour les magistratures. Il ne veut pas qu'en-

Digitized by Google

tre deux joueurs de flûte, qui passent pour avoir un talent égal, on donne le meilleur instrument à celui qui est le plus noble, car il n'est pas le plus habile pour cela; mais à celui qui est réellement supérieur à l'autre; car, que fait la noblesse au talent d'un joueur de flûte. Il rend encore plus sensible, qu'il faut dans une ville des citoyens nobles; qu'il en faut de riches et de libres; que la justice et le courage militaire y sont encore plus utiles. En un mot, ne fait-il pas voir assez clairement qu'il ne porte aucune atteinte à la noblesse, quand il dit qu'elle est généralement estimée, parce qu'il est vraisemblable que les citoyens vertueux donnent naissance à des gens de bien? Pourquoi donc mépriser cette noblesse que tout le genre humain s'accorde à honorer? Pourquoi la déchirer, et la traîner, pour ainsi dire, dans la boue? Ne m'échauffez donc pas la bile, en invoquant à tout propos le témoignage d'Aristote; car, il faut que vous rejettiez son opinion [1], ou que vous mettiez au nombre des biens la noblesse, aussi bien que la richesse; et vous ne sauriez nier qu'elle ne contribue au bonheur de la vie.

X. Vous me faites de nouveau une objection frivole. Ne regardons-nous pas, dites-vous, la noblesse comme ayant pris anciennement son origine ou dans la richesse, ou dans la réputation de ceux qui en sont les auteurs? Or, de ces deux avantages,

[1] Je lis dans le texte : ἐκείνου, comme a lu le traducteur latin, au lieu de ἐκείνων. Il est évident qu'il fait allusion au passage d'Aristote qu'il vient de citer.

Digitized by Google

aucun n'est en notre pouvoir ; l'un dépend de l'aveugle fortune, et l'autre des préjugés des hommes ; ensorte que ce nom fastueux de *noblesse* tient à deux choses qui nous sont étrangères. La richesse ne rend pas les enfans semblables à leurs pères, mais celui qui est né de parens vertueux, porte dans son ame l'empreinte des vertus qui lui sont transmises par les auteurs de ses jours, et cette ressemblance est la véritable noblesse. Eh quoi ! la richesse de Midas était-elle plus noble que la pauvreté d'Aristide ? Cependant, celui-ci ne laissa pas même de quoi fournir aux frais de sa sépulture ; et le moindre des biens que possédait le roi de Phrygie, pouvait lui faire un magnifique tombeau [1]. La noblesse ne consiste donc pas dans la richesse. [Tout vice peut être comparé au feu ; ils s'éteignent l'un et l'autre faute de nourriture [2]]. L'obscurité de Socrate, qui était fils d'une sage-femme et d'un statuaire, n'était-elle pas une noblesse plus réelle que toute la gloire de Sardanapale ? Croyez-vous que Xerxès fût plus noble que Cynégire, qui eut la main coupée en défendant sa patrie ; tandis que le roi de Perse, pour conserver sa vie, prit honteusement la fuite, et, au lieu d'un grand royaume, acquit une grande réputation de lâcheté.

[1] Le grec dit : *tout pouvait être un tombeau pour le Phrygien* ; ce qui, je l'avoue, ne s'entend pas trop. J'ai suivi le sens qui m'a paru marquer davantage l'opposition avec la pauvreté d'Aristide. *R.*

[2] Ce qui est entre deux crochets n'a aucun rapport à ce qui précède ni à ce qui suit, et c'est sans doute quelque addition de copiste.

Digitized by Google

XI. Voila sans doute de belles paroles. Mais je ne suis pas si étranger à toute idée de justice, que je veuille opposer la noblesse à la vertu. Je ne le dis ni ne le prétends. Je ne conviendrai pas plus que la noblesse soit un vain nom, que je ne croirai celui qui voudra me persuader que les richesses sont inutiles, et qu'il faut les précipiter dans la mer. La plupart des hommes, il est vrai, n'ont ni monumens de leurs ancêtres, ni possessions, ni une longue suite d'aïeux illustres; mais ceux qui ont ces avantages dans un haut dégré, et qui ne les emploient qu'à des actions honnêtes et vertueuses, peuvent y trouver des moyens de vivre heureux; ce sont même des secours, des instrumens pour la sagesse; et s'ils n'étayent pas la vertu [1], ils lui donnent au moins un nouvel éclat, comme une robe élégante donne de la grâce à une belle personne, et ajoute un je ne sais quoi qui plaît à sa beauté naturelle. Ainsi, quoique la noblesse ne puisse pas rendre plus admirable la vertu, qui jette plus d'éclat que les rayons même du soleil, cependant elle pare et embellit l'homme vertueux. Vous pouvez, jusqu'à un certain point, préférer Socrate à Xerxès; mais si Cyrus a eu réellement toutes les qualités que lui attribue Xénophon, le disciple de Socrate, il est évident, d'après vos propres principes, d'après même ceux de Socrate, que vous devez préférer Cyrus à Socrate, autant que les actions sont préférables aux discours. Quand Anacharsis disait que les Athéniens étaient barbares chez les Scythes, comme

[1] Je lis avec M. Coray, ὑπερείδωσι au lieu de ὑποῤῥιζῶσι.

Digitized by Google

les Scythes l'étaient chez les Athéniens, il ne faisait pas en cela le procès à la noblesse, il montrait plutôt que chacun n'est regardé comme noble que dans son propre pays, et qu'il n'est pas aussi facile qu'on le pense de reprocher avec justice, même aux nations barbares, leur défaut de noblesse.

XII. Chrysippe, dans son ouvrage sur l'égalité des vertus, traite la noblesse avec le dernier mépris, et prétend qu'il n'y a aucune différence à être né d'un père noble ou d'un roturier. Vous me demandez ce que j'ai à répondre à ce coryphée du Portique; ce que vous m'avez souvent entendu dire, lorsque je parlais contre les Stoïciens. Est-il étonnant que la noblesse soit méconnue par ce Lapithe Stoïcien, tissu de diamant, qui le corps percé d'une lance, dit qu'il ne sent rien [1], que cela même ne le regarde point; qui ne succombe jamais à la douleur; qui, lors même qu'on le mutile, reste toujours insensible. Faut-il être surpris que ces sectateurs du Portique enlèvent à l'homme la noblesse, eux qui veulent arracher de son cœur, l'amour, la compassion, l'indulgence, et toutes les autres affections qu'il a reçues de la nature? Ce sont ces hommes qui, au milieu des flammes, assurent qu'ils ne brûlent point; qui, dans le sein des flots, prétendent n'être pas submergés; ce sont eux, qui voulant détruire en nous les lois de la nature, soutiennent que nos affections nous ont été données inutilement. Ce sont eux qui appellent la Providence, la

[1] Allusion à Caenée Lapithe, dont il est question dans les Métamorphoses d'Ovide.

Digitized by Google

vieille et industrieuse mère de cet Univers ; et je ne vois pas pourquoi ils ne la supposent pas dans la force de l'âge, s'ils veulent nous persuader qu'elle est l'architecte d'un ouvrage si immense ? Au reste, on peut leur passer cela ; mais quand ils plaisantent sur ce qu'ils appellent les satellites de la noblesse, c'est-à-dire, l'arrogance, le faste, la violence, le mépris de la justice humaine ; vices dans lesquels ils ont vu plongés quelques rois et quelques hommes puissans, ils oublient que ces excès, qu'ils appellent audacieusement *les satellites de la noblesse*, sont également les vices des roturiers. Il parle de cette colère funeste, « qui causa tant de malheurs aux « Grecs, qui précipita dans les enfers les ames généreuses de tant de héros, et livra leurs corps en « proie aux chiens dévorans et aux oiseaux du ciel [1] ». Mais croit-il qu'Achille soit le seul à qui on puisse reprocher cette colère ? Et ne fut-elle pas encore plus violente dans Phalaris, dans Agathocles, dans Denys le tyran, que nous savons n'avoir pas été nobles ? Lorsque ce poëte si sage dit ailleurs : « De « tous les êtres qui respirent et qui se meuvent « sur la terre, il n'y en a pas de plus malheureux « que l'homme [2] ». Il ne parle pas plus du noble que du roturier ; la nature étant par elle-même sujette à tant d'infirmités, l'un n'est pas à cet égard different de l'autre. Bien plus il admire lui-même les avantages naturels que Dieu a comme entassés sur nous. « C'est ainsi que les dieux n'accordent

[1] Iliad. L. I, v. 2.
[2] *Ibid.* L. XVII, v. 446.

Digitized by Google

« pas tous leurs dons à tous. La beauté, la sagesse, « et l'éloquence ne se trouvent jamais réunies dans « la même personne. L'un n'a pas une forme at- « trayante, mais il est embelli par le don de la pa- « role, et l'on se plaît à le regarder [1] ». Quand vous voyez les magistratures, les préfectures, les trônes même envahis par des roturiers, et les hommes les plus nobles en être exclus, n'en prenez pas occasion d'attaquer la noblesse, ces avantages n'appartiennent pas plus aux nobles qu'aux plébéïens. « Si, seul de tous les hommes, mon cher Trophi- « me, tu as été enfanté par ta mère, pour faire tout « ce que tu voudras; et si quelque dieu t'en a fait « la promesse, tu as raison de te plaindre, car il t'a « trompé. Mais si, lorsque tu as été produit à la « lumière du jour (pour m'exprimer en termes tra- « giques), tu as été soumis à la même loi que les « autres mortels, il faut savoir apprécier et suppor- « ter tout cela [2] ». Ces paroles sont également adressées au peuple, et à ceux qui sont en charge, à qui, en pareil cas, ni la gloire, ni l'obscurité ne servent de rien. Les uns et les autres ignorent également les arrêts du destin, puisque : « Nul ha- « bitant de la terre n'a reçu des dieux une prédic- « tion certaine de ce qui devait lui arriver. L'ave- « nir est toujours enveloppé de ténèbres pour nous. « Les hommes éprouvent souvent, contre leur at-

[1] Od. L. VIII, v. 167.

[2] On a déjà vu ce fragment de Ménandre dans le Traité de la Consolation à Apollonius, T. XVI, pag. 212. Il y est même plus étendu.

Digitized by Google

« tente, de fâcheux événemens ; d'autres, au con-
« traire, qui semblent en proie aux plus grands
« maux, voient dans un instant changer leur sort,
« et un bonheur imprévu succéder aux maux qu'ils
« ont éprouvés [1] ». Je reviens à Chrysippe, qui prétend que le plus sensé de nos poëtes a parlé contre la noblesse, lorsqu'il fait dire à Thersite : « Celui que moi, ou quelqu'autre des Grecs auront « fait prisonnier [2] ». Comme si l'on pouvait appliquer à notre sujet les paroles indécentes que prononce, contre le plus grand des rois, le plus insolent et le plus méprisable des Grecs. Cherchons plutôt un Ulysse pour réprimer l'insolence de ce scélérat. Chrysippe aboie encore, et dit qu'Homère met au grand jour la mauvaise conduite des nobles, lorsqu'il raconte que Vulcain, qui a surpris Mars et Vénus en adultère, dit aux dieux : « O « Jupiter, mon père, et vous, immortels habitans « des cieux, venez tous voir des choses risibles « et intolérables [3] ». Mais les crimes de cette espèce ne sont point particuliers aux nobles, et vous voyez que les gens les plus obscurs s'en rendent également coupables. Si les héros même d'Homère n'en ont pas été exempts, il faut moins s'étonner que les nobles y tombent. Car, de quoi se plaint Vulcain ? « Vénus, fille de Jupiter, me dé-
« daigne parce que je suis boiteux, et elle aime
« l'impitoyable Mars, parce qu'il est beau et léger à

[1] Pind. Olymp. od. XII, in fine.
[2] Iliad. II, 231.
[3] Od. L. VIII, v. 306.

Digitized by Google

« la course, et que j'ai le malheur d'être venu au « monde estropié. Mais de qui est-ce la faute? sinon « de mes parens, qui auraient mieux fait de ne pas « me donner le jour [1] ». Si Vénus, qu'il accuse, est fille de Jupiter, son accusateur est fils de ce même dieu, Venus ne pouvait pas avec justice reprocher à Vulcain sa difformité, puisqu'il nie que ce fut sa faute, et lui-même il ne reproche pas à Vénus sa noblesse. En effet, que dit-il? « Voyez comme ils « dorment ensemble, dans ma propre couche : « cette vue me remplit de chagrin. Je ne crois ce- « pendant pas qu'ils désirent de rester long-temps « couchés ainsi, quelque amour qu'ils aient l'un « pour l'autre. Ils voudraient bien s'échapper, mais « je les ai fait tomber adroitement dans mes filets, « et ils y resteront jusqu'à ce que Jupiter m'ait rendu « tous les dons que je lui ai faits, pour obtenir en ma- « riage sa fille déhontée. Rien ne manque à sa beau- « té, mais il n'est aucun frein à sa licence [2] ». Ces reproches s'adressent-ils plus à une Vénus d'une naissance illustre, qu'à une Laïs roturière, ou à une courtisanne du plus vil prix [3]? Ou ces filets de Vulcain sont-ils faits uniquement pour le dieu Mars qui s'y trouve pris et arrêté, et non pour tout homme du peuple qui se serait mis dans le même cas? Vulcain, « roulant au fond du cœur de terri- « bles projets de vengeance, met sur sa base son « énorme enclume, et commence à forger des filets

[1] Od. L. VIII, v. 308.

[2] *Ibid.* 313.

[3] Mot à mot : de deux oboles. *R.*

Digitized by Google

« indissolubles pour arrêter les coupables. Quand il « eut trouvé ces filets en état de servir son ressen- « timent, il alla dans sa chambre, et les tendit au- « tour des colonnes qui soutenaient son lit nuptial; « d'autres, semblables à de fines toiles d'araignées, « étaient suspendus au-dessus de ce lit, et ils étaient « tissus avec tant d'art, qu'ils échappaient même à « la vue des immortels. Lorsqu'il eut bien disposé « ses piéges tout autour de son lit, il fit semblant de « partir pour Lemnos [1] ». Ces filets sont également tendus contre tous ceux qui se laissent prendre à l'appât de l'amour ; ils tombent nécessairement dans le piége; ils ne peuvent tellement cacher et couvrir leurs crimes, qu'ils ne soient enfin découverts. Vous n'ignorez pas ce que dit un des dieux. « Les mauvaises actions ne plaisent pas, la lenteur « triomphe de la vîtesse; c'est ainsi que le lent Vul- « cain, tout boiteux qu'il est, est parvenu par ses « ruses à saisir Mars, le plus agile des dieux qui « habitent l'Olympe, et il se fera payer la rançon « que doivent ceux qui sont surpris en adultère [2] ». Mais vous-mêmes, Stoïciens, votre Portique n'a-t-il jamais vu un adultère se promener sous ses galeries? Une tache sur le visage se fait plus remarquer, parce qu'elle est plus apparente ; de même les fautes [3] des nobles, étant plus connues, sont plus souvent relevées. Cependant, à moins que vous n'a-

[1] Od. L. VIII, v. 273.

[2] *Ibid.* v. 329.

[3] M. Coray lit dans le texte, πλαίσματα au lieu de πλάσματα. J'ai corrigé la traduction en conséquence.

Digitized by Google

bandonniez ici votre Portique, pourquoi soutenant, comme vous le faites, que toutes les fautes sont égales, recherchez-vous avec plus de sévérité celles des nobles? Vous prétendez que le crime d'avoir abusé d'une fille est le même, soit qu'il ait été commis par un homme du peuple, soit qu'il ait été commis par un roi; et cependant vous vous emportez à tout propos contre l'orgueil des nobles, contre leur arrogance, contre leurs amours criminels et incestueux, leur cruauté, leur caractère vindicatif, leur oubli des bienfaits, et leur ressentiment excessif pour la moindre offense. Si ces défauts ne se trouvaient que dans les nobles, on pourrait vous passer vos déclamations contr'eux. Mais vous-mêmes, vous n'avez pas été affranchis de ces passions par votre providence, cette vieille prophétesse. Commencez donc par corriger en vous ce que vous reprenez si sévèrement dans les autres.

XIII. Mais, dites-vous, on ne peut donner aucune raison qui fasse juger qu'un homme est plus noble qu'un autre. Je crois cependant en avoir allégué d'assez fortes au commencement de cet ouvrage. Mais peut-être aimerez-vous mieux écouter Aristote dans le livre même qu'il a composé sur la noblesse [1]. « On voit donc clairement, dit-il, ce qu'il faut penser de la question « que nous avons agitée il y a long-temps; pour-

[1] Tout ce qui précède, depuis l'alinéa, n'est point dans le texte grec, et ne se trouve que dans la traduction latine. Le passage d'Aristote n'y était pas non plus, mais l'éditeur l'y a inséré d'après Stobée, qui le rapporte, p. 498. Ce traité d'Aristote ne nous est point parvenu.

« quoi

Digitized by Google

« quoi ceux qui sont issus d'ancêtres qui étaient ri-
« ches ou vertueux dans des temps très-reculés,
« sont regardés comme beaucoup plus nobles que
« ceux qui sont moins éloignés de l'origine de leur
« noblesse. Car, celui qui est le premier à pratiquer
« la vertu, est plus près de cette origine que celui
« qui a eu un aïeul vertueux. Celui-là donc est no-
« ble, qui est homme de bien. Il y en a même qui
« se font de cette maxime un prétexte pour com-
« battre la noblesse, comme le fait Euripide, qui
« dit que la noblesse ne consiste pas à avoir eu des
« aïeux vertueux, mais à être vertueux soi-même.
« Mais il n'en est pas ainsi; et ceux-là établis-
« sent très-bien la question, qui y considèrent
« l'ancienneté de cette vertu. Nous en avons
« dit la raison, c'est que la noblesse est la vertu
« qui se transmet dans une famille; la vertu est
« un bien; et une famille dans laquelle les hommes
« vertueux se succèdent, est une famille de bien.
« Cette succession de vertu a lieu, quand la fa-
« mille remonte à une origine vertueuse. Car, tel
« est le propre d'un principe, qu'il produit beau-
« coup de choses semblables à lui-même; c'est en
« quelque sorte son ouvrage, que de former son
« semblable. Quand donc il existe dans une famille
« un homme si vertueux que sa vertu se commu-
« nique à ses descendans, pendant plusieurs géné-
« rations, il suit nécessairement que c'est une fa-
« mille vertueuse. Elle produira plusieurs hommes
« de bien, s'il s'agit d'une race d'hommes; ou plu-
« sieurs bons chevaux, si c'est une race de chevaux;

Digitized by Google

« et ainsi des autres animaux. C'est donc avec rai-
« son qu'on regarde comme nobles, non pas ceux
« qui sont eux-mêmes riches et vertueux, mais ceux
« qui ont, depuis plusieurs générations, des an-
« cêtres riches ou vertueux. Cette discussion nous
« mène à la vérité ; car, ce principe dont nous par-
« tons, et qu'on trouve en remontant, n'a pas lieu
« pour tous ; ni tous ceux qui ont eu des ancêtres
« vertueux ne sont pas nobles pour cela ; mais seu-
« lement ceux des ancêtres qui ont été la souche
« d'une famille vertueuse. Lors donc qu'un homme
« de bien n'a pas ce pouvoir naturel de produire
« plusieurs hommes qui lui ressemblent, il ne peut
« pas être le principe d'une famille noble. Voilà ce
« qui constitue le principe d'une telle famille ; et
« ceux qui sont nés dans cette famille sont nobles.
« Ce n'est pas tout père noble qui en est la tige,
« mais celui qui est chef d'une race vertueuse. En ef-
« fet, le père produit un fils vertueux, moins comme
« père que comme né dans une famille vertueuse ».

XIII. Xénophon a cité des vers de Théognis de Mégare, qui sont très-connus. Ce poëte y traite des vertus et des vices ; et l'on peut les regarder avec raison comme un commentaire de la vie humaine : c'est à-peu-près comme si un habile écuyer avait écrit sur l'équitation. Ce poëme part, à mon avis, d'un très-bon principe, puisqu'il commence par la bonté de la race. Théognis pensait que ni l'homme, ni aucun autre être, ne pourra être bon qu'autant que ce qui doit le produire le sera. Il a donc jugé convenable de prendre des exemples

Digitized by Google

parmi ceux des animaux, dont on n'abandonne pas l'éducation au hazard; mais qu'on nourrit, qu'on élève avec le plus grand soin, et même avec une sorte d'art, afin qu'ils acquièrent toute la bonté dont ils sont capables : c'est ce que nous montrent particulièrement les vers suivans :

« Nous recherchons, Cyrnus, des béliers, des « ânes, des chevaux de bonne race; nous voulons « qu'ils soient issus de parens généreux; et néan- « moins, un homme de bien s'inquiète fort peu « d'épouser une femme vicieuse et issue de parens « vicieux, pourvu qu'elle lui apporte beaucoup de « bien; et un homme méchant, mais riche, ne « trouve aucune femme qui refuse d'être son épou- « se, et toutes préfèrent l'opulence à la vertu. Les « richesses sont en honneur : l'homme vertueux « épouse la fille d'un méchant, et le méchant celle « d'un homme vertueux, c'est l'or qui a tout con- « fondu [1] ».

Ces vers nous font voir quelle est l'ignorance des hommes par rapport à la génération des enfans, et que rien n'obscurcit tant l'éclat des plus illustres familles que les alliances que les nobles contractent avec des personnes de la plus basse condition. Bien des gens pensent cependant que le poëte condamne dans les hommes cette cupidité, cet amour de l'argent, qui fait que pour s'enrichir personne ne refuse de se rendre ignoble et obscur, autant que vicieux et méprisable. Pour moi, je suis persuadé qu'il accuse plutôt l'ignorance de ceux

[1] Théogn. v. 183.

Digitized by Google

qui, par l'amour des richesses, laissent insensiblement dégrader leur noblesse.

XIV. Mais puisque Chrysippe emprunte pour nous combattre l'autorité d'Euripide, son auteur favori, rapportons ici ce que ce héraut de la noblesse a proclamé pour la défendre.

« Si les richesses manquent à notre maison, « il nous reste la noblesse et les sentimens généreux ». Et dans les Téménides : « Combien l'idée « qu'on est issu d'un père noble inspire de la fierté « et de l'élévation dans les sentimens! Quoique « pauvre, celui qui est bien né conserve toujours « quelque dignité, et il pense toujours à ce qu'il « doit faire pour se montrer digne de son père ». Dans l'Archélaüs : « En quoi as-tu besoin de nous? « Car, né de parens vertueux, tu fais concevoir de « belles espérances ». Et, « quoique pauvre, il a conservé les sentimens généreux de son père ». Et : « Ce qui n'est pas peu de chose, un général d'une « naissance illustre, et qui a une grande réputation ». Et : « La vertu d'un homme bien né se « transmet à ses enfans; cela vaut mieux que les « richesses qu'on apporte en mariage ». Et dans Hécube [1] : « Une maison illustre est un sceau glorieux qui distingue du reste des mortels celui qui « s'en voit décoré. Et combien la noblesse a-t-elle « plus d'éclat dans ceux qui s'en montrent dignes [2] ».

Ce ne sont point là les sentimens d'un homme

[1] V. 379.

[2] Tous ces passages sont tirés de Stobée, titre 86, p. 497 et 498. Je les ai divisés comme ils le sont dans cet auteur.

Digitized by Google

qui combat la noblesse, et qui cherche à la détruire; c'est plutôt en faire l'éloge, en relever le mérite. Que direz-vous des passages suivans?

« Il n'est point de trésor plus précieux pour les « enfans, que la vertu de ceux qui leur ont donné « le jour. Ne vous mariez que dans des familles « vertueuses, car je n'approuve point celui qui, « vaincu par l'amour, s'unit à des méchans, et « pour l'appas du plaisir laisse la honte en partage à « ses enfans. Une illustre origine est un asyle ou- « vert contre les coups du sort. Plongés dans un « abîme de maux, n'est-ce pas notre noblesse qui « nous fait trouver des amis [1] »? Et, « Je sais que ton « fils est modeste, et qu'il s'est formé à la vertu « en fréquentant des gens sages; comment d'ail- « leurs un corps pareil aurait-il pu produire un mé- « chant? Je ne saurais le concevoir ». Et dans Ino: « Leur illustre origine fait espérer qu'ils seront les « souverains du pays ». Et, « Beaucoup de gens, « à cause des enfans qui en proviendront, épou- « sent de préférence une femme d'une illustre ori- « gine, quoique d'une figure peu agréable; et ils « préfèrent ainsi la considération aux richesses ». Et, « Si tu es bien né, comme tu l'avances, ap- « prends nous d'où tu es, et quels sont tes pa- « rens? tes discours ne sauraient faire tort à ton « origine [2] ».

XV. Mais laissons là Chrysippe, qui tombe souvent en contradiction avec lui-même. Dans son

[1] Héraclides, v. 298.

[2] Stobée, p. 498, attribue ces derniers vers à Sophocle.

Digitized by Google

premier Livre des biens, et dans celui qui traite de l'Art Oratoire, il dit qu'il ne s'oppose point à ce qu'on compte la santé au nombre des biens. Ensuite, dans son Traité sur les choses qui doivent être recherchées pour elles-mêmes, il taxe de folie ceux qui [1] n'en font aucun cas. Dans le fait, ni Chrysippe, ni les Stoïciens n'ont besoin de noblesse, eux qui ont embrassé un genre de philosophie par le moyen de laquelle, comme par une baguette magique, ils se vantent de tout avoir en abondance, d'être riches, nobles, beaux, et même rois. Ils sont riches et demandent l'aumône; ils sont rois, et personne ne leur obéit; au contraire, ils sont dépendans de tout le monde; ils possèdent tout, et ont bien de la peine à payer le loyer de la maison qu'ils occupent.

XVI. Philon [2] n'est pas aussi défavorable à la noblesse que vous le supposez; et quoiqu'il rapporte l'opinion de Lycophron sur ce sujet, il est loin de l'approuver. Voici le passage de Philon. « Par rapport à la noblesse, je suis entièrement « dans le doute sur ceux qu'il faut appeler *nobles*. « C'est avec raison, lui dis-je, que vous avez des « doutes; car non-seulement le vulgaire, mais les « sages eux-mêmes, ne sont pas d'accord, ou ne

[1] Je crois qu'il faut mettre ici une négation dans le texte, et lire οὐ καταφρονοῦντας. *Il taxe de folie ceux qui ne méprisent pas tout cela.*

[2] M. Wyttembach croit que Philon est le philosophe académicien qui avait été le maître de Cicéron. Stobée cite ce même passage sous le nom d'Aristote, et il est probable que le compilateur de ce Traité aura changé le nom pour déguiser son vol.

Digitized by Google

« s'expliquent pas clairement sur sa valeur. Je veux « dire sur la question de savoir si la noblesse est « une qualité réelle qui mérite de l'estime et de la « considération ; ou si, comme l'a écrit le sophiste « Lycophron [1], ce n'est qu'un nom absolument vide « de sens [2]. Cet auteur comparant la noblesse avec « les autres biens, dit que sa beauté est inconnue « au vulgaire ; que c'est un titre imposant que « l'opinion nous présente comme désirable ; mais « que, dans la réalité, il n'y a aucune différence « entre les nobles et les roturiers ».

XVII. Mais faut-il s'étonner qu'un sophiste obscur se soit exprimé de la sorte ? Qui donc lui opposerons-nous ? Ce sera Posidonius, ce philosophe respectable qui parle ainsi à Tuberon [3]. « On met « en question, non-seulement quel degré de mérite « il y a dans la noblesse, mais encore quels sont « ceux qu'il faut qualifier de nobles. Il y en a qui « regardent comme tels ceux qui sont nés de pa- « rens vertueux ; de ce nombre est Socrate, qui « voulait que la fille d'Aristide fut noble à cause « de la vertu de son père. On demandait à Simo- « nide à qui il fallait donner le titre de nobles ; « c'est, répondit-il, à ceux dont les ancêtres sont « riches depuis long-temps. Bien des gens, il est

[1] Ce Lycophron, qu'il ne faut pas confondre avec le poëte de ce nom, est cité par Aristote dans sa Politique, Liv. III, c. VI, et ailleurs.

[2] Je lis dans le texte, *κενόν τι πάμπαν*, *absolument vuide de sens*, au lieu de *καινόν τι πάμπαν*.

[3] Ce passage est tiré de Stobée, p. 194, qui l'attribue à Aristote.

Digitized by Google

« vrai, trouvent cette réponse peu juste, et ne « l'approuvent pas. Théognis a dit :

« Les hommes louent tous la noblesse, mais lors- « qu'il s'agit de se marier, ils recherchent la ri- « chesse [1] ».

« Je vous le demande, ne vaut-il pas mieux que « vous soyez personnellement riche, que si votre « bisaïeul ou tout autre de vos ancêtres l'avait été, « et que vous fussiez pauvre aujourd'hui? Qui en « doute, dit-il? Il vaut donc mieux s'unir avec des « riches qu'avec des nobles. Ceux-ci étaient riches « anciennement, mais ceux qui le sont maintenant « sont préférables. N'en sera-t-il pas de même si l'on « suppose que ceux-là sont nobles qui descendent, « non pas d'ancêtres anciennement riches, mais « d'ancêtres anciennement vertueux. Une vertu ré- « cente est préférable à celle qui est plus ancienne, « et chacun tient de plus près à son père qu'à son « bisaïeul. Il vaut mieux que vous soyez homme de « bien que si votre bisaïeul, ou quelqu'autre de vos « ancêtres l'avait été. Vous avez raison, me dit-il, « puisque nous trouvons que la noblesse ne consiste « dans aucune de ces choses, il faut la chercher « de quelqu'autre manière? Où donc la cherche- « rons-nous? Examinons-le, me dit-il. La parti- « cule εὖ, *bien*, désigne quelque chose de bon et « de louable; c'est ainsi que nous nommons εὐπρέ- « σωπον, *celui qui est beau de visage*; et εὐόφθαλ- « μον, *celui qui a de beaux yeux*. Cela est vrai,

[1] Ce fragment n'est pas de Théognis, mais d'Euripide, sous le nom duquel Stobée le cite. T. XCII.

Digitized by Google

« me dit-il. Avoir un beau visage, c'est donc « avoir la vertu qui convient au visage; avoir de « bons yeux, c'est avoir la vertu de la vue. Sans « doute. Mais n'y a-t-il pas des familles distin- « guées par leur bonté? Assurément. N'appelons- « nous pas bon en chaque genre ce qui a la vertu « propre à sa nature? Oui. Il est donc évident que « la noblesse est la vertu de famille ».

XVIII. [Mais, pour revenir à Lycophron, que prétend-il prouver? Que Jupiter, Hercule, ou ses fils et ses descendans; que Thésée, Bacchus, Apollon, Persée, Jason, Cyrus, et le plus grand nombre de héros, de la noblesse desquels leur postérité a tiré tant de gloire, ont eu une origine honteuse et illégitime, même en remontant jusqu'à Rhéa, et en discutant ce que les anciens Egyptiens en ont raconté [1]]. Mais tous ces faits ne sauraient en rien dénigrer la noblesse, et les fictions des poëtes ne peuvent être alléguées comme des témoignages certains de la vérité. Ils ont osé attribuer aux dieux ce qu'on rougirait de mettre sur le compte d'hommes sensés. Si des héros, dont la naissance était douteuse, sont devenus la source de plusieurs familles nobles, s'ensuit-il qu'en général l'origine de la noblesse soit honteuse? Leurs pères, depuis long-temps illustres et connus de tout le monde, avaient reçu la noblesse d'ancêtres qui en jouissaient eux-mêmes. Si donc la semence de la noblesse s'est propagée par des amours peu chastes,

[1] Ce que j'ai mis entre deux crochets ne se trouve que dans la traduction latine.

Digitized by Google

elle a du moins donné naissance à une postérité pure et sans tache. Ainsi, il n'en est que plus juste d'estimer et d'honorer ceux qui sont nés légitimement de parens nobles. Si de l'amour d'un noble pour une plébéienne, il est né un noble d'un mérite éclatant, combien plus illustre encore sera celui qui devra le jour à des parens légitimes? Les vices des nobles ne peuvent pas plus altérer la gloire de leur noblesse, que la cupidité sordide des avares ne peut affaiblir l'éclat des richesses. Si, de ces unions illégitimes, il est sorti des hommes célèbres, qui, s'étant attachés à la vertu, ont transmis à une longue suite de descendans un nom immortel, qui empêche que leur vertu ne soit la tige d'une noblesse qui s'accroisse de plus en plus? Le roi Ptolémée ayant demandé à quelqu'un d'un ton méprisant, qui avait été le père de Pélée : *Dites-moi vous-même*, lui répondit cet homme, *quel a été le père de Lagus*? C'était repousser une injure par une autre, ou imiter ces hommes abjects dont l'habitude est de décrier la noblesse. Je veux donc que la noblesse conserve tellement les droits qui lui appartiennent, qu'elle ne méprise et ne foule pas aux pieds les autres ordres de l'état.

XIX. Aristobule raconte qu'on fit présent à Alexandre de chiens indiens, qui, quand on leur présenta des taureaux indomptés et des mulets sauvages, pour se battre contr'eux, restèrent tranquillement couchés; mais dès qu'ils virent paraître un lion, ils se levèrent aussitôt et s'élancèrent contre lui. De même lorsque les plébéiens calomnient

Digitized by Google

la noblesse ; lorsque des sophistes invectivent contr'elle, que les nobles se gardent bien de s'emporter contr'eux, de leur répondre par des clameurs violentes ; mais que plutôt par un profond silence ils en imposent à leur bavardage : qu'ils prennent pour modèle cette belle réponse de César, à qui l'on rapportait que quelques Romains disaient du mal de lui : *J'aurai soin*, dit-il, *de me conduire de telle sorte qu'ils ne puissent pas m'en faire.* Je ne veux pas que les nobles, les hommes d'état, et les magistrats, aient le temps de prêter l'oreille à ces propos, et de s'occuper de vaines disputes. Qu'ils appliquent plutôt leurs pensées à des choses dignes de leur noblesse, afin que donnant tous leurs soins au salut d'autrui, ils paraissent s'inquiéter peu de leur propre sûreté ; et qu'ils répètent souvent cette ancienne maxime d'Alexandre : *Il est d'un roi d'entendre dire du mal de soi pour le bien qu'il a fait.*

XX. [Ménandre d'Héraclée, m'objectez-vous encore, dit que les laboureurs sont les seuls restes de la race de Saturne. Epigènes de Rhodes prouve par plusieurs bonnes raisons, que la vie rustique est beaucoup plus ancienne que celle des villes. Diophanes rapporte à l'agriculture l'origine de la noblesse, et dit que ceux qui excellaient dans cet art, préférèrent de rester pasteurs, parce qu'ils exerçaient l'empire sur les animaux [x]]. Mais il ne s'agit pas d'examiner si la vie rustique est plus an-

[x] Ce que j'ai mis entre deux crochets n'est que dans la traduction latine.

Digitized by Google

cienne que celle des villes, ni si quelqu'un, pour louer la première, a dit que les laboureurs étaient les descendans de Saturne. Il fallait citer ce fait comme très-certain; car, nous tous mortels, nous tirons notre origine des dieux. Cependant, ni les mœurs des hommes, ni les coutumes des nations, ni le bon sens lui-même, ne défendent de distinguer un homme beau d'avec un homme laid, un mendiant d'un riche, un homme estropié de celui qui a tous ses membres. Que si, parmi les laboureurs, il s'en est trouvé qui avaient de grands talens pour d'autres objets, il ne s'ensuit pas que la noblesse doive commencer à eux; ils ne cessent pas pour cela d'être laboureurs : comme dans une maison opulente, il y a plusieurs classes d'esclaves; mais l'intendant, ceux qui tiennent les registres, ceux qui servent à table, les secrétaires, tous les autres enfin ne sont pas moins esclaves que les palefreniers.

XXI. [Vous objectez de nouveau que non-seulement des particuliers, mais même des provinces entières ont envahi le titre de nobles. Ainsi les Euganéens se vantent de l'être tous. Les Morisenes et les Sitoniens se glorifient du nom d'Orphée avec plus de raison que les habitans de Dioscuris et d'Heniochore, ne sont flattés d'avoir été annoblis par Amphitus et Telquinus, les écuyers de Castor et de Pollux [1]] Mais est-il plus ridicule qu'une contrée entière étale sa noblesse que sa vertu? Ceux

[1] Ce qui est entre deux crochets n'est que dans la traduction latine.

Digitized by Google

qui se prétendent issus des écuyers de Castor montrent moins leur noblesse que leur origine; et dans ce temps-là les écuyers n'étaient pas des gens obscurs; ils jouissaient d'une grande réputation, parce qu'on ne combattait que sur des chars, et qu'on ignorait la manière de combattre monté sur un cheval. Combien d'exemples n'en voit-on pas dans Homère? Pourquoi me renvoyez-vous à Pindare, qui a dit quelque part [1]: « Il n'est qu'une seule race « de dieux, il n'est qu'une seule race de mortels, « et toutes les deux descendent de la même mère [2] ».

Mais, dans mille endroits de ses poésies, il loue les vainqueurs qu'il célèbre, sur la noblesse de leur origine; et, dans l'ode même que vous citez, il fait honneur à Alcimidès de son aïeul Praxidamas, qui avait rajeuni la mémoire de Soclidès, le plus illustre des fils d'Agémachus. Il n'a pas même eu la pensée de calomnier la noblesse; il a plutôt voulu exhorter tous les mortels à cueillir les fruits du travail et de la vertu, en se souvenant qu'ils tiraient leur origine des dieux. Car, il n'a pas adopté les rêveries d'Hésiode [3], qui dit que le ciel est né de la terre; que le ciel a été père de Saturne, et Saturne de Jupiter. Avec quel sens au contraire Pindare, en louant Sosigènes [4], dit-il, que nous ne suivons pas tous le même genre de vie!

Jusques à quand vanterez-vous à tout propos le

[1] Nem. VI, 1.
[2] Cette mère commune est la terre.
[3] Théog. 45.
[4] Nem. VII, 1.

Digitized by Google

mot d'Iphicrate, dont Cicéron a fait aussi usage? Ce général fit une réponse pleine de sel à un homme qui se glorifiait de descendre de la famille d'Harmodius, et qui lui reprochait l'obscurité de sa naissance. *Ma race*, lui dit Iphicrate, *commence à moi, et la votre finit à vous.* Mais ce général ne prétendit point par-là rabaisser la noblesse; il voulut seulement faire retomber sur cet homme le reproche qu'il lui faisait d'être né d'une condition obscure.

XXII. Il est juste que les nobles soutiennent la gloire de leur origine; mais de manière cependant qu'elle ne leur inspire pas de l'arrogance, et qu'ils n'insultent point aux roturiers. Ils doivent se souvenir qu'ils sont nés pour la destinée commune à tous les hommes, et qu'ils peuvent éprouver un jour le sort dont Polydore, dans Euripide, plaint Hécube sa mère.

« O ma mère! sortie de la maison des rois, vous « avez vu le jour de la servitude. Votre sort est « cruel autant qu'il fut heureux autrefois; quel- « qu'un des dieux a résolu votre perte, et veut ba- « lancer par tant de malheurs votre prospérité « passée [1] ».

Ce que ce même poëte fait dire à Polynice n'est pas non plus destitué de raison.

JOCASTE.

« Ta noblesse ne te procurait-t-elle pas de l'é- « lévation [2] »?

[1] Hécub. V. 55.
[2] Phœniss. 407.

Digitized by Google

POLYNICE.

« C'est un grand malheur que d'être dans la mi-
« sère ; ma noblesse ne me nourrissait pas ».

Ces discours n'attaquent pas la noblesse ; ils sont bien plutôt un encouragement à soutenir, à conserver, à accroître même la gloire de ses ancêtres ; car il est dur pour un noble de s'entendre dire avec justice ce qu'Ulysse dit à Achille.

« Fils du plus vaillant de tous les Grecs, tu flé-
« tris l'éclat de ta race en t'occupant à filer [1] ».

En effet, les nobles ne sont pas nés pour les danses, pour les plaisirs, pour les jeux et les voluptés, pour les rapines et les violences ; ils sont faits pour une vie active, pour la défense de leurs concitoyens. Ils ne doivent pas, en faisant servir à leur intérêt les avantages de l'administration, montrer qu'ils ne se croient nés que pour eux-mêmes. Ceux qui se conduiraient ainsi, mériteraient qu'on leur appliquât ce qu'un Satyre dit à Minerve, qui prenait un grand plaisir à jouer de la flute :

(Quittez un instrument qui déforme vos traits ;
Une lance à la main sied mieux à vos attraits [2]).

Il faut qu'ils se souviennent de la noblesse de leurs ancêtres ; qu'ils y pensent habituellement ; qu'ils y mettent leur satisfaction ; qu'ils fassent tous leurs

[1] Ces vers sont tirés des *Scyriennes* de Sophocle, dont le sujet était Ulysse découvrant Achille, déguisé en fille, à la cour du roi de Scyros.

[2] Ces deux vers ne se trouvent que dans la traduction latine.

Digitized by Google

efforts pour en accroître la gloire, et sur-tout qu'ils se rendent illustres par cette noblesse de l'ame, plus honorable encore; enfin, qu'ils se rappellent ces vers du poëte le plus sensé :

(Conviendrait-il qu'Hector, oubliant tous ces maux,
Goûtât sur des lits moux les douceurs du repos [1] ?)

Qu'ils aient soin de mériter l'éloge que Priam fait de Mercure :

« Ton air, ta figure, ta sagesse, tout prévient en « toi, et tu dois sans doute le jour à des gens favo- « risés par la fortune [2] ».

Qu'on puisse aussi leur appliquer à juste titre ce qu'Ulysse dit à Alcinoüs [3], après avoir triomphé d'une volupté funeste :

« De même, l'adroite Circé me retenait dans son « palais, désirant m'avoir pour époux, mais elle « ne put jamais m'y faire consentir [4] ».

Qu'il est beau de s'entendre dire, non par des flatteurs, mais par des gens de bien, par des hommes dignes de notre estime, ce que Polydamas dit à Hector!

« Jupiter accorde à l'un les vertus guerrières; il « met dans le cœur d'un autre la sagesse, qui fait « le bonheur des mortels, qui sauve les villes, et « dont le sage connaît seul tout le prix [5] ».

[1] Ces deux vers ne sont que dans la traduction latine.

[2] Iliad. L. XXIV, v. 375.

[3] Il y a dans le texte *à Pénélope*, mais c'est probablement une faute du copiste. Ces vers se trouvent dans le récit qu'Ulysse fait à Alcinoüs.

[4] Od. L. IX, v. 31.

[5] Iliad. L. XIII, v. 730.

Le

Digitized by Google

Le même poëte dit ailleurs : Qu'Ulysse avait les « sentimens d'un père, pour les peuples sur lesquels « il régnait [1] ».

Mais dans Euripide [2], dites-vous, Electre ne tourne-t-elle pas la noblesse en ridicule, lorsqu'elle dit que l'illustre Agamemnon, si toutefois on peut lui donner ce titre, était né d'Atrée, et qu'elle raconte le châtiment infligé par les dieux à Tantale, le fils de Jupiter? Eh quoi! est-il juste que l'insolence d'un ou de deux nobles fasse calomnier la noblesse? Electre elle-même observe qu'elle ne veut pas faire un crime de l'infortune. Quand elle dit qu'il n'est point de maladie dont la nature humaine ne sente le poids, elle a principalement en vue la condition commune de tous les hommes. Et Archiloque n'a pas tort de dire :

« L'humeur des hommes, cher Glaucus, fils de « Leptines, change suivant les circonstances dans « lesquelles Jupiter les place ».

La grenouille d'Esope, s'enflant le plus qu'elle pouvait, demandait à sa fille si l'animal qui, en son absence, avait dévoré ses petits, était bien aussi gros qu'elle. « Ma mère, lui répondit sa « fille, quand vous vous enfleriez jusqu'à créver, « vous n'égaleriez jamais sa grosseur ». De même, que les roturiers disent tout ce qu'ils voudront contre la noblesse; qu'ils fassent tous leurs efforts pour la décrier, ils ne seront jamais supérieurs aux

[1] Od. L. IV, v. 12.
[2] Orest. 15.

Digitized by Google

nobles, ni même leurs égaux, à moins qu'ils ne se signalent par une grande vertu. D'où vient cela? Est-ce de l'inégale condition des hommes? [Est-ce de quelque génie? Est-ce par la volonté du grand Jupiter, comme le dit Hésiode [1], qu'il arrive que les uns sont dans l'éclat, les autres dans l'obscurité [2]?] Ou, pour revenir aux fables d'Esope, dirons-nous avec lui qu'autrefois le jour ouvrier se plaignait de ce que le jour de fête consumait dans la débauche ce que lui-même avait ramassé à force de soin et de travail; et il lui proposait de changer mutuellement de condition. Mais le jour de fête lui répondit: « Il ne m'est pas permis d'abandonner « le soin des sacrifices que Jupiter m'a confié »; il est de l'intérêt de ce dieu que le profane vulgaire soit écarté de la vue de ses mystères.

[1] Op. et dies, 3, 4.

[2] Ce qui est entre deux crochets ne se trouve pas dans le texte, qui est presque inintelligible. On a rendu le sens de la traduction latine. Cela n'est pas encore très-clair, mais il est probable que le compilateur ne s'est pas entendu lui-même; ce qui lui est arrivé plus d'une fois.

Digitized by Google

SOMMAIRE

DU FRAGMENT

DU TRAITE DES STROMATES.

Sur la nature et la formation de l'Univers. Opinion de Thalès. I. *d'Anaximandre.* II. *D'Anaximène.* III. *De Xénophane.* IV. *De Parménide.* V. *De Zénon.* VI. *De Démocrite.* VII. *D'Epicure.* VIII. *D'Aristippe.* IX. *D'Empédocle.* X. *De Métrodore.* XI. *De Diogène.* XII.

Digitized by Google

FRAGMENT

DU TRAITÉ DES STROMATES[1],

Rapporté par Eusebe, dans sa Préparation Evangélique, Liv. II, ch. VIII, p. 22 et suivantes.

Sur la nature et la formation de l'Univers.

On dit que Thalès est le premier des philosophes, qui ait enseigné que l'eau était le principe de toutes choses; que tous les êtres ont été produits par elle, et qu'ils doivent tous s'y résoudre.

II. Après lui, Anaximandre, son disciple, assigna l'infini pour la cause universelle de la génération, et de la destruction de l'Univers : c'était de l'infini qu'il faisait naître les cieux, et une infinité de mondes. Il prétendait que l'infini causait la corruption des êtres, comme il avait auparavant causé

[1] Stromates, en grec, signifie *tapisseries*; nom qui désigne un genre d'ouvrage dans lequel on traite de plusieurs sujets différens, comme une suite de tapisseries offre des traits d'histoire, ou de tableaux divers. On voit dans le catalogue de Lamprias, que ce traité de Plutarque était divisé en cinq livres, et roulait sur des matières de physique. Il y a sous le même titre un ouvrage de S. Clément d'Alexandrie, très-connu de tous les savans. On trouvera dans ces fragmens des choses qu'on a déjà vues dans le Traité des Opinions des philosophes, T. XXI. *R.*

Digitized by Google

leur génération; tous ces mondes faisant leurs révolutions depuis un temps infini. Il donnait à la terre la forme d'un cylindre, et supposait que sa profondeur était le tiers de sa largeur. Il disait que de toute éternité, dans la génération de l'Univers, les parties fécondes du froid et du chaud en avaient été séparées, et qu'elles avaient formé une sphère enflammée qui environne l'air répandu autour de la terre, comme l'écorce enveloppe l'arbre. Cette sphère ayant été rompue, et s'étant divisée en un certain nombre de cercles, il en résulta le soleil, la lune, et les astres. Il ajoutait que, dans l'origine, l'homme avait été engendré de plusieurs animaux de différentes formes : que tous les autres animaux pouvant, presqu'aussitôt après leur naissance, pourvoir à leur nourriture, et l'homme seul ayant longtemps besoin du secours d'une nourrice, il n'aurait pu alors conserver sa vie, s'il eût été tel qu'il est aujourd'hui. Voilà quelles furent les opinions d'Anaximandre.

III. Anaximène, dit-on, soutenait que l'air est le principe de toutes choses; qu'il est infini dans sa nature, mais déterminé par ses qualités; que c'est d'une part sa condensation, et de l'autre sa raréfaction, qui engendrent tous les êtres; que le mouvement existe de toute éternité; que la condensation de l'air a produit d'abord la terre, qui était fort étendue en largeur, et qui, par cette raison, dût être portée sur l'air; que le soleil, la lune, et tous les autres astres, furent formés de la terre. Aussi disait-il, que le soleil était une terre, et que

Digitized by Google

la grande chaleur qu'il répand ne vient que de la rapidité de son mouvement.

IV. Xénophane de Colophone, prenant une route différente, et, s'éloignant des opinions de ceux que nous venons de citer, n'admet ni génération, ni corruption. Il croit que l'Univers est toujours semblable à lui-même. Si on le suppose, dit-il, engendré, il s'ensuivra nécessairement qu'il n'existait pas avant sa génération : or, ce qui n'existe point ne peut ni être produit, ni produire quelque chose; on ne saurait rien en tirer. Il accuse les sens d'être trompeurs; et il va même jusqu'à envelopper dans cette inculpation la raison elle-même. Il dit que la terre tend sans cesse vers le bas, et qu'elle est insensiblement couverte par la mer; que le soleil est une réunion de plusieurs petits feux. Il soutient qu'il n'y a entre les dieux aucune prééminence; qu'il serait impie de supposer que quelqu'un des dieux eut un maître; qu'ils n'ont besoin, pour quoi que ce soit, du secours les uns des autres; qu'ils voient et entendent tout-à-la-fois, et rien séparément ou par parties; que la terre est infinie; que l'air n'en environne pas toutes les parties; que tout a été engendré de son sein; que le soleil et les autres astres ont été formés par des nuages.

V. Parménide d'Élée, disciple de Xénophane, d'un côté s'est approprié quelques-unes des opinions de son maître, et de l'autre a cherché à en établir de contraires. Il soutient que le monde est éternel, et privé de tout mouvement; qu'il est seul

Digitized by Google

et unique, immobile et non engendré; car la génération n'a d'autre fondement, suivant lui, qu'une fausse opinion. Il refuse aux sens tout moyen de connaître la vérité. Il dit encore que s'il existe quelque chose outre ce qui est, ce n'est pas un véritable être, et que ce qui n'a point d'être n'est pas compris dans l'Univers. Il en conclut que ce qui existe véritablement, n'a pas été engendré. Il prétend que la terre a été formée par une abondance d'air condensé.

VI. Zénon d'Élée n'a publié aucune opinion qui lui fut particulière; il n'a fait autre chose que de jetter des doutes sur tous ces dogmes.

VII. Démocrite l'Abdéritain enseigna que l'Univers est infini et incapable de changement, parce qu'il n'a été produit par aucune cause efficiente. En un mot, il dit formellement que dans l'état actuel des choses, les causes de ce qui est produit maintenant, n'ont aucun principe; mais que, depuis un temps infini, tout ce qui a été, qui est, et qui sera, est enchaîné par une sorte de nécessité. Il croit cependant que le soleil et la lune ont été engendrés; que ces deux astres avaient chacun un mouvement séparé dans le temps, où privés de chaleur et de lumière, ils ressemblaient fort à la terre; que dans l'origine, ils avaient été formés l'un et l'autre de la manière qui convenait à l'organisation qu'avait alors le monde; que, dans la suite, le cercle du soleil s'étant fort agrandi, le feu y avait été renfermé.

VIII. Epicure d'Athènes, fils de Néoclès, avait

Digitized by Google

avait voulu mettre fin à toutes les disputes subtiles dont les dieux ont été l'occasion. Il soutient que rien ne se fait de rien ; que l'Univers a toujours été, et sera toujours tel qu'il est ; qu'il ne s'y produit rien de nouveau, et qui n'eut déjà été produit dans l'immensité des temps [1] ; que l'Univers est un corps non-seulement immuable, mais infini ; que la volupté est la fin de tous les biens.

IX. Aristippe de Cyrène fait consister aussi dans la volupté la fin de tous nos biens, et celle de nos maux dans la douleur ; il supprime toute science physique, et prétend que la seule connaissance utile à l'homme est de savoir « ce qui se « fait de bien ou de mal dans sa maison [2] ».

X. Empédocle d'Agrigente admet quatre élémens, le feu, l'eau, l'air, et la terre, qu'il prétend avoir été produits par l'amitié et par la discorde. Il dit que l'air s'étant séparé de la première combinaison de ces élémens, se répandit circulairement autour des trois autres ; qu'ensuite le feu s'en étant élancé, et ne trouvant point d'autre espace qu'il pût occuper, gagna la haute région, poussé par l'air qui s'était condensé ; qu'autour de la terre tournent circulairement deux hémisphères, l'un tout en feu, l'autre mêlé d'air, et d'une moindre quantité de feu, lequel il croit être la nuit ; que le principe du mouvement vînt de ce que dans cette union des élémens, le feu eut plus de

[1] Je lis παρὰ τὸν ἤδη γεγενημένον ἐν χρόνῳ ἀπείρῳ. Le texte tel qu'il est n'offre aucun sens.

[2] Od. L. IV, v. 392.

Digitized by Google

force que les autres; que le soleil n'est pas de sa nature une substance ignée, mais une réfraction du feu, semblable à celle qui se fait dans l'eau; que la lune se forma naturellement de l'air abandonné par le feu, cet air s'étant condensé, comme lorsqu'il forme la grêle; que cette planète emprunte sa lumière du soleil. Enfin, il place la partie principale de l'ame, non dans la tête, ni dans la poitrine, mais dans la masse entière du sang; il en conclut que la partie du corps dans laquelle le sang se trouve en plus grande abondance, est celle par où chaque homme est supérieur.

XI. Métrodore de Chio, dit que l'Univers est éternel, parce que, s'il avait été engendré, il l'aurait été de ce qui n'existait point: il n'a donc point eu de commencement, et il n'aura point de fin. L'Univers n'a point de mouvement, il ne pourrait en avoir sans changer de place; et s'il en changeoit, ce serait nécessairement pour aller dans le plein ou dans le vide; que l'air condensé forme d'abord les nuages, et puis l'eau qui en tombant sur le soleil éteint son feu, mais le rallume ensuite par sa raréfaction; que, par succession de temps, le soleil est comme rendu compacte par la sécheresse; que cet astre forme les étoiles d'une eau pure et brillante; qu'il produit la nuit et le jour par la vicissitude de ses feux, qui s'éteignent et se rallument successivement, et qu'en général toutes les éclipses arrivent par la même cause.

XII. Diogène d'Apollonie regarde l'air comme le premier élément; il dit que tous les êtres sont en

Digitized by Google

mouvement; qu'il y a une infinité de mondes qui se forment, selon lui, de la manière suivante : l'Univers étant en mouvement, et se trouvant en certains endroits plus rare, et en d'autres plus dense; par-tout où il y eut plus de densité, il se forma une masse (c'est-à-dire un monde); les autres substances furent formées de la même manière; les parties les plus légères ayant gagné la haute région, y produisirent le soleil.

Digitized by Google

SOMMAIRE

DU FRAGMENT

DU TRAITÉ SUR LA FETE DES DÉDALES.

Sur la théologie naturelle des Grecs. I. *Fable de Bacchus et de Junon.* II. *Caractère symbolique de cette fable.* III. *Explication de cette fable.* IV. *Junon est la même divinité que Latone.* V. *Fable de Junon et de Jupiter.* VI. *Dispute de Junon et de Jupiter.* VII. *Usage à faire des statues, suite du même fragment.* VIII.

Digitized by Google

FRAGMENT

DU TRAITÉ

SUR LA FÊTE DES DEDALES, A PLATÉE [1],

Tiré d'Eusèbe, L. III, c. 1, p. 83.

Sur la théologie naturelle des Grecs.

La Science naturelle n'était jadis, et chez les Grecs, et chez les Barbares, qu'une doctrine physique enveloppée de fables, qu'une théologie mystérieuse, voilée la plupart du temps sous des énigmes et des allégories, et dans laquelle ce qu'on exprimait par des paroles était plus inintelligible pour la multitude [1], que ce qu'on taisait; et ce qu'on taisait, était plus facile à deviner, que ce qu'on exprimait par des paroles; cela s'apperçoit évidemment par les vers d'Orphée, et par les traditions écrites des Egyptiens et des Phrygiens. Mais rien ne fait mieux connaître les opinions des anciens sur cette matière, que les cérémonies des initiations, et les actions symboliques qui accompagnent les sacrifices.

II. Par exemple, pour ne pas nous écarter de

[1] Je lis dans le texte, ἀσαφέστερα τοῖς πολλοῖς, plus inintelligibles pour la multitude, au lieu de σαφέστερα, plus intelligibles. Ce qu'on disait, était enveloppé d'allégories presqu'impossibles à pénétrer, tandis que ce qu'on taisait, était exprimé par des cérémonies qui étaient une espèce de représentation de la chose même.

Digitized by Google

notre sujet, ils ne croient pas et ne veulent pas que Bacchus ait rien de commun avec Junon. Ils se gardent bien de mêler les rites sacrés de ces deux divinités; et, à Athènes, les prêtresses lorsqu'elles se rencontrent, se disent l'une à l'autre de ne point porter le lierre dans l'enceinte consacrée à Junon. Ce n'est pas à cause de cette jalousie fabuleuse et ridicule qu'on suppose à Junon contre Bacchus, mais parce que cette déesse présidant au mariage, et conduisant les nouvelles mariées, il est indigne de gens qui se marient de boire avec excès; rien, suivant Platon, n'est plus contraire à la dignité du mariage. L'intempérance dans le boire, dit ce philosophe, trouble les esprits et les corps; il en résulte que les germes destinés à la réproduction, étant divisés et agités, ne peuvent prendre une consistance solide, ni parvenir à une formation parfaite. D'un autre côté, ceux qui sacrifient à Junon, ne lui offrent pas le fiel de la victime, ils l'enfouissent près de l'autel, pour faire entendre que la société conjugale doit être sans bile et sans fiel, exempte de toute colère et de toute amertume.

III. Ce caractère symbolique paraît encore davantage dans les fables qu'on raconte au sujet de Junon. On dit, par exemple, que pendant que cette déesse, encore vierge, était élevée dans l'île d'Eubée, Jupiter l'enleva furtivement, et la transporta dans ce pays-ci, où il la cacha dans une grotte que Cithéron leur montra, et que la nature semblait avoir préparée pour leur servir de cham-

Digitized by Google

bre nuptiale. Macris, nourrice de Junon, étant venue l'y chercher, et voulant faire par-tout les perquisitions les plus exactes, Cithéron s'y opposa, et ne lui permit pas d'approcher de la grotte, en lui disant que Jupiter y était enfermé avec Latone. Macris s'étant retirée, Junon échappa ainsi à sa recherche. Voulant par la suite conserver le souvenir du service que Latone lui avait rendu, elle fit construire un temple et un autel, qui lui furent communs avec cette déesse : de là l'usage de sacrifier à Latone, *Mychia*, ou *Nychia* [1], selon d'autres. Au reste, les deux noms désignent également ce qui est secret et ignoré. Suivant quelques-uns, ce fut parce que Junon eut dans cet endroit un commerce secret avec Jupiter, qu'elle fut appelée *Latone Nychia*, ou *nocturne*; et lorsque son mariage avec ce dieu fut déclaré, et que le commerce qu'ils avaient eu ensemble eut été connu, d'abord dans cet endroit du Cithéron, et ensuite à Platée, on lui donna le nom de *Junon parfaite* et *pronube*.

IV. Ceux qui expliquent cette fable d'une manière plus vraisemblable et plus conforme à la nature, ne font qu'une même divinité de Junon et de Latone, ils veulent que Junon soit, comme nous l'avons déjà dit, la terre, et Latone la nuit, c'est-à-dire, l'oubli de toutes choses, dans lequel tombent ceux qui se livrent au sommeil. Or la nuit

[1] Le premier de ces noms signifie, *retirée dans une grotte*; et le second veut dire *nocturne*. *R.*

Digitized by Google

n'est autre chose que l'ombre de la terre, qui en s'approchant de l'Occident, et nous dérobant le soleil, s'étend de plus en plus, et répand dans l'air une sombre obscurité. C'est aussi la défection que la lune éprouve dans son plein; lorsqu'elle commence la dernière moitié de sa révolution, l'ombre de la terre la saisit, et obscurcit sa lumière.

V. Mais ce qui prouve que Junon est la même que Latone, c'est que nous donnons Diane pour fille à cette dernière déesse; nous donnons aussi à Diane le nom d'*Ilithye* [1]. Junon et Latone ne sont donc que deux appellations différentes d'une même divinité. D'un autre côté, Apollon est fils de Latone, et Mars est fils de Junon. Or, ces dieux exercent l'un et l'autre le même pouvoir. Mars se nomme Ἄρης, *Arès*, c'est-à-dire, ἀρήγων, *aidant* les hommes dans les périls de la guerre, et Apollon est ainsi nommé, parce qu'il les délivre (ἀπολύει) des maladies corporelles? C'est pourquoi des deux astres les plus ardens, et dont la lumière éclate davantage, l'un s'appelle *Apollon*, c'est le soleil; et l'autre, qu'on nomme Πυρόεις, *Pyroeis* [2], *brûlant*, est surnommé *Mars*. On ne doit pas être surpris que la déesse qui préside au mariage passe pour la mère d'Ilithye et du Soleil. Car la fin du mariage est la génération, et la génération n'est autre chose

[1] Ilithye, ou plutôt les Ilithyes, sont, suivant Homère, Iliad. L. XI, v. 271, filles de Junon.

[2] Il faut lire dans le texte, Πυρόεις au lieu de πυροειδὴς. Πυρόεις est le nom propre de la planète qu'on nomme Mars. Voyez Hygin, *Poetic. Astron.* L. IV, c. 19.

Digitized by Google

que le passage des ténèbres à la lumière du soleil. Ainsi le poëte a eu raison de dire :

« Lorsqu'Ilithye, qui préside aux accouchemens ;
« l'eut amené au jour, et qu'il eut vu la lumière
« du soleil [1] ».

C'est avec art qu'il a rendu embarassée la construction du vers, par la préposition πρὸς, qu'il a ajouté pour peindre la difficulté de l'enfantement, et qu'il a donné, pour fin de la génération, de voir la lumière du soleil [2]. C'est donc la même déesse qui a institué le mariage, afin de donner lieu à la génération.

VI. Il faut peut-être rapporter ici une fable plus grossière. On dit que Junon étant brouillée avec Jupiter, se tenait cachée pour éviter de se rencontrer avec lui. Ce dieu qui ne savait comment se reconcilier avec elle, en errant de côté et d'autre, rencontra un habitant du pays, nommé *Alalcomène*, qui lui dit que, pour ramener Junon, il fallait la tromper, et feindre de se marier avec une autre. Jupiter donc, aidé d'Alalcomène, coupa secrètement un chêne remarquable par sa grandeur et sa beauté, lui donna la forme d'une femme, l'orna comme une jeune mariée, et lui donna le nom de *Dédala*; après quoi ils chantèrent le chant nuptial; les nymphes Tritonides préparèrent le bain, et la Béotie fournit les joueurs de flûte, et le repas de nôces. Junon instruite de ces préparatifs, et ne pouvant plus y tenir, descendit du mont Cithéron, suivie d'un grand nombre de femmes Pla-

[1] Iliad. L. XVI, v. 187.
[2] Voyez les Observations.

téennes,

Digitized by Google

téennes, et vint trouver Jupiter, transportée de jalousie et de colère. Lorsqu'elle eut reconnu la supercherie, elle se reconcilia avec Jupiter, et se mit elle-même à la tête de la nôce, en riant aux éclats, et en témoignant la plus grande joie; et elle institua en l'honneur de ce simulacre une fête qui fut appelée *Dédala*. Cependant elle le brûla dans la suite, tout inanimé qu'il était, par un mouvement de jalousie. Telle est la fable qu'on raconte; voici l'allégorie qu'elle renferme.

VII. La dispute de Junon et de Jupiter ne figure autre chose que le trouble et l'intempérie qui agitent les élémens, lorsqu'ils n'ont pas entr'eux l'ordre et la proportion convenables; que leur inégalité et leur disproportion les armant l'un contre l'autre, en rompent l'harmonie, et portent le désordre dans l'Univers. Si c'est Jupiter, c'est-à-dire, la faculté ignée, qui donne lieu à la dispute [1], la terre est en proie à une sécheresse brûlante. Si au contraire Junon, c'est-à-dire, la substance humide, et celle de l'air, éprouve une surabondance qui la presse fortement, alors les torrens de pluie inondent et détruisent tout. Comme il survint dans ces temps-là quelque accident semblable, et que la Béotie sur-tout se trouva exposée à l'inondation; dès que la terre dégagée des eaux eut reparu, on dit que la sérénité et l'éclat que le calme rendit à l'air, était la reconciliation et l'accord de ces deux divinités. La première des plantes

[1] M. Coray lit dans le texte διαφορᾶς, au lieu de διαφθορᾶς. J'ai traduit d'après sa correction.

Digitized by Google

que la terre produisit alors fut le chêne; et les hommes en firent le plus grand cas, parce qu'il entretenait leur vie, en leur fournissant un aliment salutaire; car, ce n'est pas seulement pour les hommes pieux, comme le dit Hésiode, mais pour tous ceux qui avaient évité cette calamité commune, que cet arbre « porte des glands sur son sommet, « et des abeilles dans son tronc [1] ».

Du même Traité, Eusebe, L. III, p. 99.

VIII. Il paraît que l'usage de faire des statues en bois (ξόανα) est ancien, puisque la première statue qu'Erysichthon consacra à Apollon dans l'île de Délos, était en bois. Celle que les habitans du pays érigèrent à Minerve *Poliade*, dans la citadelle d'Athènes, où elle se conserve encore maintenant, était aussi en bois. Les Samiens avaient également une statue en bois de Junon, comme dit Callimaque.

« L'ouvrage bien poli de Smilis [2] n'existait pas « encore, mais un morceau de bois, grossièrement « sculpté, posé sur un piedestal, en tenait lieu. « C'était ainsi qu'on érigeait alors des statues aux « dieux. La statue de Minerve, que Danaüs érigea « à Linde, n'était qu'une colonne ».

[1] Travaux et jours. V. 231.

[2] J'ai adopté en partie les conjectures de Walkenaer (*Diatribe ad Euripidis Fragmenta*, p. 215), et en partie celles de Bentley, dans ses Fragmens de Callimaque, p. 477. Smilis d'Egine avait fait, suivant Pausanias (L. VII, c. 4.), la statue de Junon, qu'on voyait encore de son temps dans le temple célèbre que cette déesse avait à Samos.

Digitized by Google

Piras, qui érigea le premier dans l'Argolide un temple à Junon, et qui y établit pour prêtresse Callithye, sa propre fille, coupa dans les bois de Tirynthe un poirier sauvage, dont il figura une statue de Junon. La pierre ne leur paraissait pas propre à faire des statues des dieux, parce que c'est une substance dure, difficile à travailler, et inanimée. Ils regardaient l'or et l'argent comme des taches ou des pustules que l'action du feu fait sortir d'une terre stérile, corrompue, et colorée par quelque maladie. Quant à l'ivoire, ils l'employaient quelquefois, mais seulement par jeu, et en manière d'ornement.

Digitized by Google

FRAGMENS

Du Traité où Plutarque examine si la prescience des choses futures est utile. Stobée, titre III, p. 40, édit. de 1609.

La prudence n'a pas les corps pour objet, mais les choses ; l'homme les considère d'avance pour calculer quelle sera la manière la plus avantageuse de se conduire dans les différentes circonstances qui peuvent arriver. C'est pour cela que la prudence porte sa vue dans l'avenir. Le corps n'a des yeux que dans sa partie antérieure ; par derrière, il en est entièrement dépourvu. Mais la pensée, par le secours de la mémoire, embrasse même le passé. C'est ce scribe, qui réside perpétuellement en nous, et qui, suivant Platon, dans le *Ménon*, est né avant tout ce qui est ici bas, soit qu'on le regarde comme une partie de l'ame, soit qu'on le considère comme un organe, qui, saisissant les choses au moment où elles se passent, les retient, les fixe; en fait, pour ainsi dire, un cercle, en ramenant à lui ce qui s'est passé, pour le joindre au présent, et empêche par-là ce passé d'aller se perdre dans l'infini, dans le néant, ou dans les espaces inconnus.

Du même Traité. Stobée, Eglogues physiques, t. I, p. 186, édit. de Heeren.

Le destin est inflexible, et l'on ne peut se sous-

Digitized by Google

traire à ses décrets. A peine a-t-il témoigné sa volonté par un simple mouvement des sourcils, qu'il se trouve lui-même enchaîné par la nécessité. C'est pour cela qu'on nomme le destin *Adrastée* et *Pépromène*, parce qu'il est le terme forcé de toutes choses, et qu'on ne peut ni le fuir, ni l'éviter.

Du même Traité. Stobée, Eglogues morales, tom. II, p. 352, éd. de Héeren.

Ce n'est donc pas par ignorance, que Nestor recommandant à ceux qui sont chargés de garder les vaisseaux, de ne pas se laisser aller au sommeil, leur dit : « Faites la garde avec soin, mes chers en« fans, ne vous laissez pas surprendre par le som« meil, de peur que nous ne devenions le jouet « de nos ennemis [1] ». Nous ne le deviendrons pas, dira quelqu'un, lors même que nous dormirions, si la destinée ne veut pas que les vaisseaux soient pris. N'est-il pas facile de répondre à ceux qui déraisonnent ainsi, qu'il est peut-être prédestiné que tout cela arrive; mais qu'il est prédestiné en même temps que cela arrive sous telle condition, et de telle manière, et que sans tout cela, cela n'arrive pas. Or, ceux qui dorment ne peuvent pas faire la garde; ceux qui fuient ne peuvent pas remporter la victoire; quelque bonne et bien préparée que soit une terre, on n'y moissonnera pas, si l'on n'y a pas semé. On n'aura pas d'enfans, si l'on n'a pas commerce avec une femme féconde, et en âge de

[1] Iliad. L. X, v. 792.

Digitized by Google

concevoir ; enfin, on ne prendra rien à la chasse dans un endroit où il n'y a point de gibier.

Du premier Livre de la Divination.

Stobée, titre LVIII, p. 380.

Il est des arts que le besoin fit inventer, à ce qu'il me semble, dès les premiers temps, et qu'il conserve encore maintenant. *Le besoin nous a tout appris, et que n'aurait-il pas fait inventer*, au moins des choses nécessaires ? De ce nombre sont l'art du tisserand, l'architecture, la médecine, l'agriculture, et tous les arts qui ont rapport à celle-ci. D'autres ont été introduits, et sont maintenus par la volupté, comme l'art du parfumeur, celui du cuisinier, tout ce qui tient à la toilette et à la teinture. Il en est que les hommes cultivent, parce qu'ils estiment la probabilité, l'exactitude et la pureté qui les caractérisent, comme l'arithmétique, la géométrie, tous ceux qui se dirigent par des règles certaines, et enfin l'astronomie, lesquels quoique négligés, prennent toujours quelqu'accroissement par le charme qui y est attaché.

C'est pourquoi il ne faut pas rabaisser tout-à fait la nature humaine, comme n'ayant rien de fort, rien de stable, et rien qui ne soit pas sujet à la fortune ; mais tout au contraire, nous voyons qu'il n'y a qu'une petite portion de l'homme, celle qui est faible et peu durable, qui soit soumise à la fortune ; et que nous avons en notre pouvoir la

Digitized by Google

meilleure partie, c'est-à-dire, celle dans laquelle se trouvent placés les plus grands de nos biens; savoir, les opinions sages, les sciences et les discours qui nous conduisent à la vertu, qui sont des richesses incorruptibles, et que rien ne peut nous enlever. Nous devons donc envisager l'avenir avec courage et intrépidité, en disant à la fortune ce que Socrate disait à ses juges, tout en ayant l'air de répondre à ses accusateurs. « Anytus et Melitus « peuvent me faire périr, mais ils ne peuvent pas me « nuire ». De même la fortune peut nous envoyer une maladie, nous enlever nos richesses, nous calomnier auprès du peuple, ou auprès d'un tyran; mais elle ne peut rendre vicieux un homme juste; lâche et timide un homme courageux; bas et envieux celui qui a l'ame élevée; et elle ne peut leur ôter l'habitude de ces vertus.

De la Lettre sur l'Amitié.

Stobée, titre II, p. 31.

Quelques-uns déguisent leurs vices sous des noms spécieux; ils nomment simplicité, le soin qu'on a de son corps, et donnent à l'avarice le nom de prévoyance.

Être fertile en expédiens, et rusé lorsqu'on a besoin d'art pour vaincre des ennemis étrangers, est utile et même nécessaire; mais avoir en tout et contre tous un caractère fourbe et ingénieux à mal faire, ce n'est pas avoir l'esprit subtil, comme

Digitized by Google

le pensent quelques personnes, mais c'est être d'un très-mauvais naturel.

De la même Lettre, Stobée, titre XLIV, p. 315.

On ne doit pas soupçonner le témoignage de celui qui juge les hommes, non par le bien qu'ils lui ont fait; mais par celui qu'ils font aux autres.

De la même Lettre, Stobée, titre XLVI, p. 328.

C'est par la douceur, et la bienfaisance, plutôt que par la crainte, que nous devons chercher à inspirer de la bienveillance.

Il faut être clément, mais avec prudence, et sans perdre de vue l'avantage général.

Agrippinus étant revêtu d'une magistrature, s'efforçait de persuader à ceux qu'il condamnait, qu'il était avantageux pour eux d'être condamnés. « Ce « n'est point, disait-il, comme un ennemi, ni comme « un brigand, que je porte ma sentence contre eux, « mais c'est comme leur protecteur, et comme « chargé de veiller sur eux. Je ressemble au méde- « cin qui encourage celui à qui il va faire une opé- « ration, et l'exhorte à l'endurer avec patience ».

Cotys, roi des Thraces, punissait ses sujets avec la plus grande sévérité; quelqu'un de ses amis lui dit un jour qu'il agissait en insensé, et non en roi. « Oui, répondit-il, mais ma folie rend mes sujets « sages ».

Digitized by Google

De la même Lettre, Stobée, titre LII, p. 339.

La crainte d'un châtiment inévitable entraîne souvent à des actes de désespoir; en effet, celui qui prévoit sa perte, se précipite au milieu des dangers.

Archidamus, roi des Lacédémoniens, voyant son fils qui combattait avec trop de témérité contre les Athéniens, lui dit : « Il faut ou ajouter à ta « force, ou retrancher de ton audace ».

De la même Lettre, Stobée, tit. LXXXIII, p. 433.

Le mariage, fondé sur une double amitié, est le meilleur. Autrement il est dangereux.

De la même Lettre, Stobée, titre XCII, p. 514.

Il faut regarder les richesses comme des matériaux utiles pour certaines choses, mais non pas pour toutes indifféremment.

Nous devons souhaiter à nos enfans[1] des vertus plutôt que des richesses, qui sont une chose très-dangereuse pour les insensés, car elles augmentent souvent leur méchanceté; moins quelqu'un a de sens, plus les richesses le rendent vicieux, en lui donnant les moyens de se livrer avec fureur à tous les plaisirs.

De la même Lettre, Stobée, titre XCV, p. 521.

Quelqu'un peut vivre heureux dans la pauvre-

[1] M. Coray lit dans le texte παισὶ, au lieu de πᾶσι. J'ai adopté cette correction.

Digitized by Google

té ; ce qui ne se peut ni au milieu des richesses ni dans les charges publiques. La pauvreté est un si grand avantage, qu'aucun homme sage ne voudrait l'échanger contre des richesses acquises d'une manière honteuse, à moins qu'on ne suppose que Thémistocles, fils de Néoclès [1], pauvre en vertus, mais le plus riche de tous les Athéniens, valait mieux qu'Aristide et que Socrate. Il a péri avec ses richesses, et n'a laissé aucun nom ; car, lorsqu'un homme vicieux meurt, tout meurt avec lui, mais la vertu est éternelle.

De la même Lettre, Stobée, au même endroit.

Archélaus ayant invité Socrate à venir auprès de lui, en promettant de l'enrichir ; Socrate dit à ceux qu'il en avait chargés, de lui répondre, « Qu'on « avait à Athènes quatre mesures de farine pour une « obole, et des fontaines qui coulaient en abon- « dance ; si ce que je possède, ajouta-t-il, ne paraît « pas suffisant pour moi, je sais m'en contenter, et « par ce moyen je le rends suffisant ».

Examinez Polus, sa voix n'est-elle pas aussi belle lorsqu'il joue le rôle d'OEdipe à Colone, c'est-à-dire, d'un prince exilé de son pays, et dénué de tout, que lorsqu'il joue celui d'OEdipe roi ? L'homme sage se montrera-t-il moins habile que Polus, en ne sachant pas jouer le rôle qu'il a plu à Dieu de lui

[1] Il y a sûrement ici quelque faute, et l'on aura mis par inadvertence, le nom de Thémistocles, au lieu de celui de Callias. Il est souvent question des richesses de ce dernier. Voyez entre autre Plutarque, vie d'Aristide, tome III, p. 332.

Digitized by Google

donner ? Ne doit-il pas plutôt imiter Ulysse, qui conservait la même dignité sous des haillons que sous les plus fins vêtemens de pourpre ?

De la même Lettre. Des Parallèles sacrés de Damascène.

L'INSTRUCTION n'eut-elle point d'autre avantage, a celui d'être toujours avec nous et le jour et la nuit [1].

Il est beau de faire du bien ; mais il faut que ceux à qui on le fait en témoignent de la reconnaissance. S'ils ne le font pas, non-seulement ils passent pour ingrats, mais ils produisent un mal universel, en ce qu'ils détournent, par leur ingratitude, ceux qui leur ont fait du bien, d'en jamais faire à d'autres.

DU LIVRE DE LA TRANQUILLITÉ.

Stobée, titre LVI, p. 335.

LA tranquillité est, en général, une chose très-avantageuse ; elle l'est sur-tout pour acquérir des connaissances et exercer son esprit. Je ne parle pas de ces études qui ne tendent qu'à nous former au trafic ou au barreau, mais de celles par le moyen desquelles nous nous élevons jusqu'à la divinité. Par les études faites dans les villes et au milieu de la foule, nous acquérons ce qu'on nomme l'adresse ou plutôt la fourberie, de manière que ceux qui ont excellé dans ces études, semblables à ces viandes dont les cuisiniers ont dénaturé la saveur par les assaison-

[1] Le reste de ce passage est corrompu et inintelligible.

Digitized by Google

nemens, sont capables de remplir toutes sortes d'emplois, quelque deshonnêtes qu'ils soient. La solitude est le véritable gymnase de la sagesse; c'est elle qui nous donne des mœurs, qui forme et dirige nos ames, qui peuvent alors se livrer sans obstacles à tout leur accroissement, et ne sont pas obligées de se plier sans cesse à mille petits usages, comme les ames de ceux qui vivent dans les villes. Dans un air pur, presque toujours hors de la présence des hommes, et arrosées par le ruisseau doux et limpide de la tranquillité, dans lequel se réfléchissent, comme dans un miroir, les connaissances les plus divines et les plus pures, elles prennent des aîles, et s'élèvent en droite ligne. C'est pourquoi, les temples qui ont été consacrés aux dieux dans les temps les plus reculés, sur-tout ceux des Muses, de Pan, des Nymphes, d'Apollon, et de tous les dieux qui président à la musique, se trouvent dans les lieux les plus reculés. On voulait, à ce que je pense, distinguer les sciences des arts corrupteurs auxquels on se livre dans les villes.

Du Traité contre la volupté.

Stobée, titre VI, p. 81.

La volupté affaiblit le corps et l'amollit chaque jour de plus en plus par les plaisirs, dont l'usage habituel énerve le corps en relâchant les nerfs; et de là naissent promptement les douleurs, les maladies, et dans la fleur de l'âge une vieillesse anticipée.

Digitized by Google

La volupté est un animal qui asservit les hommes, mais malheureusement ce n'est point un animal féroce; car alors elle les attaquerait ouvertement, et ils en seraient bientôt les maîtres. Elle est d'autant plus haïssable qu'elle dissimule son inimitié sous un extérieur de bienveillance. Il faut donc la fuir par ce double motif, qu'elle nuit et qu'elle trompe.

Les plaisirs légitimes ne doivent pas porter le nom de voluptés, il faut plutôt les appeler des soins, des adoucissemens permis. Tous les plaisirs qui vont au-delà sont des mouvemens déréglés, des jouissances inutiles, qui nous flattent par leur variété, nous sont nuisibles et funestes. Suivons donc la même règle que les animaux, qui n'ont pas plutôt satisfait leurs appétits qu'ils ne désirent plus rien. Contentons-nous de nous rassasier des choses nécessaires, et ne recherchons que des plaisirs modérés.

Quelqu'un approuve-t-il les traîtres? Eh bien! la volupté trahit la vertu. Estime-t-on ceux qui donnent la torture? La volupté la fait souffrir à la tempérance. Donne-t-on des louanges à l'avarice? La volupté est insatiable comme elle. Pourquoi donc mettre notre bonheur à vivre avec un animal si dangereux, qui nous perd en nous flattant?

Oseriez-vous satisfaire vos goûts voluptueux en présence de tout le monde? Un respect forcé pour vous-même, ne vous oblige-t-il pas à vous fuir, en confiant votre libertinage à la nuit et aux ténèbres qui ne peuvent déposer contre vous; car, personne ne couvre ses belles actions des om-

Digitized by Google

bres de la nuit, et ne craint d'en avoir pour témoin la lumière. Il voudrait au contraire que l'Univers entier ne fût qu'un soleil, afin que le bien qu'il fait fût plus éclairé. Mais le vice craint de se montrer à découvert ; il se voile toujours du nom spécieux d'affection. Ecartons donc ce voile imposteur, et considérons à nud les voluptés. Nous verrons ceux qui s'y livrent se plonger dans l'ivresse jusqu'à la stupidité, se livrer à des débauches continuelles, sacrifier les affaires au sommeil, négliger l'administration publique, oublier leurs parens, et n'avoir aucun respect pour les lois.

Du Traité contre les richesses.

Stobée, titre XCII, p. 510.

La cupidité est par sa nature très-difficile à dompter ; mais lorsque la richesse lui fournit les moyens de se satisfaire, elle est indomptable.

Mais n'est-ce pas chez eux une avarice insatiable, une folie difficile à concevoir, que de poursuivre la possession des richesses avec autant d'ardeur, que si leur acquisition devait les mettre à l'abri de tous les maux, et de négliger celles qu'ils ont acquises, comme si elles ne leur appartenaient pas. Ils méprisent ce qu'ils possèdent, et le désir de ce qu'ils n'ont pas les rend malheureux. Ils n'aiment rien tant que ce qu'ils espèrent ; et je ne sais pas ce qui vaut le mieux pour eux, d'avoir ou d'espérer. Lorsqu'ils ont, ils n'en font pas usage, et ils se tourmentent pour obtenir ce qu'ils attendent.

Digitized by Google

Comment donc pourrions-nous louer un bien dont on ne voit pas le terme, et qui, lorsqu'on le possède, n'est regardé que comme le commencement de ce qu'on doit avoir ?

La faim n'a jamais produit l'adultère, ni le manque d'argent, la débauche. La pauvreté est un abrégé de la tempérance, et le défaut de richesses est en petit, l'observation des loix.

Arcésilas disait que la pauvreté était rude, comme le sol d'Ithaque, mais qu'elle était une bonne nourrice de l'enfance, en l'accoutumant à la frugalité et à l'abstinence ; qu'en général c'était l'exercice le plus efficace pour former à la vertu.

Du Traité : qu'il faut instruire les Femmes.

Stobée, tit. XVII, p. 165, édit. de 1609 ; et titre XVIII, p. 359, éd. de Schow.

Il est en général peu facile, comme le dit Héraclite, de cacher son ignorance ; mais lorsqu'on est dans l'ivresse, cela devient beaucoup plus difficile ; et, suivant Platon, le vin dévoile le caractère ; c'est pour cela qu'Homère dit : « Ils ne firent point con« naissance à table [1] ».

Sophocle blâmait AEschyle de ce qu'il écrivait étant ivre ; s'il fait bien, disait-il, c'est sans s'en douter.

On demandait à Pythagore comment un homme sujet au vin pouvait se corriger ; « C'est, répondit« il, en examinant ce qu'il a fait dans le vin ».

[1] Od. L. XXI, v. 35.

Digitized by Google

On a consacré à Bacchus la férule et l'oubli, pour donner à entendre qu'il ne faut pas conserver le souvenir des fautes commises dans l'ivresse, et qu'il suffit de leur appliquer une correction légère. C'est à quoi fait allusion le proverbe qui dit : « Je hais un convive qui a de la mémoire ». Euripide dit : « qu'il est sage d'oublier les choses déraisonnables ».

Le proverbe dit : « Ne donnez pas une épée à « un enfant ». Et moi je dirais : Ne donnez pas des richesses à un enfant; ne confiez pas une autorité à un homme sans instruction.

Archytas ayant lu l'Hermès d'Eratosthène, prononça ce vers : « Le besoin a tout enseigné; y a-t-il « quelque chose que le besoin n'ait pas inventé ». Et celui-ci : « Les soucis corrigent et aiguisent « notre esprit [1] ».

Du même Traité, Stobée, titre CXIX, p. 603.

Trophonius et Agamède ayant construit le temple de Delphes, demandèrent à Apollon leur salaire; le dieu répondit qu'il le leur donnerait le septième jour, et ils moururent ce jour-là. Cydippe, mère de Cléobis et Biton, ayant prié Junon de donner à ses fils ce qu'elle croirait de meilleur, pour les récompenser de ce que s'étant attelés au char, ils l'avaient traînée dans le temple; ils mou-

[1] M. Coray corrige ainsi ce vers :

ὀρθοῦσι καὶ μᾶλλον ἐποξύνουσι μέριμναι.

J'ai adopté sa correction.

rurent

Digitized by Google

rurent sur-le-champ, et quelqu'un fit à ce sujet l'épigramme suivante :

« Ceux dont tu vois la statue, sont Cléobis et « Biton, qui, s'étant attelés eux-mêmes au joug, « conduisîrent leur mère au temple de Junon. « Tout le peuple la félicita sur la piété filiale de « ses enfans. Transportée de joie, elle pria la « déesse de leur accorder le sort le plus heureux, « pour les récompenser de ce qu'ils avaient ainsi « honoré leur mère. Ils se couchèrent ensuite, et « quittèrent la vie à la fleur de leur jeunesse; la « mort est donc ce qu'il y a de plus heureux ».

Du Traité de la Calomnie.

Stobée, titre XX, p. 174, ou 382, édit. de Schow.

Les esclaves nouvellement achetés ne s'informent pas si leur maître est superstitieux, ou envieux, mais s'il est sujet à la colère.

Du même traité, Stobée, titre XXVI, p. 224.

On compare l'envie à la fumée; elle est très-forte au commencement, mais elle disparaît lorsque la flamme a commencé à luire. C'est pour cela que les vieillards en sont moins l'objet.

Hippias dit qu'il y a deux espèces d'envie; l'une juste, lorsqu'on porte envie aux méchans qu'on voit honorés; l'autre injuste, lorsqu'un homme vertueux en est l'objet. Les envieux éprouvent une

Digitized by Google

double souffrance ; puisqu'ils sont tourmentés, non-seulement par les maux qu'ils éprouvent eux-mêmes, comme tout le monde, mais encore par le bien qui arrive aux autres.

Du même traité, Stobée, titre XL, p. 238.

Hippias dit que la calomnie est une chose d'autant plus dangereuse, que la loi ne prononce aucune peine contre les calomniateurs ; elle devrait cependant en prononcer une, comme contre les voleurs ; ils dérobent en effet la plus précieuse de nos possessions, qui est l'amitié. La violence, quoique nuisible, est moins injuste que la calomnie, parce qu'au moins elle se montre à découvert.

Du Traité contre les Forces du Corps.

Stobée, titre LI, sur la guerre et sur la force, p. 359.

Quel si grand avantage avez-vous sur les autres animaux ? Ne pourroit-on pas au contraire regarder la nature comme une marâtre à l'égard des hommes, et comme une mère pour les animaux sans raison ? Est-ce la grandeur, la vîtesse, la finesse de la vue qui vous ont fait juger ainsi ? Mais la force propre à l'homme est dans son intelligence. C'est par elle qu'il prend dans les forêts les éléphans au piége, qu'il met un frein aux chevaux, qu'il courbe les taureaux sous le joug, qu'il atteint de ses flèches

Digitized by Google

les oiseaux dans les airs, et qu'il saisit dans ses filets les poissons qui habitent au fond des mers. Voilà en quoi consiste sa force; et elle éclate bien davantage, lorsqu'embrassant l'étendue de la terre, l'immensité des cieux, et les révolutions des astres, elle ne succombe point à de si grands efforts. Ce sont-là des exploits dignes de la force d'Hercule. Et quel est l'homme qui n'aimerait pas mieux être Ulysse que le cyclope Polyphême?

D'UN TRAITÉ POUR LA BEAUTÉ.

Stobée, titre LXIII, p. 408.

LA nature de l'homme n'est-elle pas composée d'ame et de corps? L'un des deux lui suffirait-il seul? ou serait-il possible qu'ils existassent l'un sans l'autre? Le corps ne vivrait pas sans le secours de l'ame; et celle-ci ne subsisterait point, si elle n'avait pas l'appui du corps. Puis donc que chacune de ces deux substances est douée des vertus qui lui sont propres; que celles de l'ame sont la justice, la tempérance et la prudence; celles du corps, la force, la beauté, la santé, n'est-il pas étonnant qu'on n'attribue la beauté qu'aux qualités de l'ame, et qu'on méprise celles du corps?

La beauté du corps est l'ouvrage de l'ame, puisque sans elle le corps ne paraîtrait point beau. Que celui-ci soit frappé de mort, et qu'il se sépare de l'ame, il ne lui reste plus ni consistance, ni cou-

Digitized by Google

leur, ni vue, ni voix; en un mot, toutes les qualités qui le rendaient agréable l'abandonnent, dès qu'il est délaissé par ses anciens hôtes. Lors donc que vous calomniez la beauté, vous outragez, sans y penser, l'ame elle-même de qui découle la beauté du corps.

Du même traité, Stobée, titre LXIV, p. 410.

Je l'ai dit, on n'a rien à craindre des autres genres de beautés, mais seulement de celles du corps. Les beautés de l'ame, telles que la prudence, la piété, et la justice, sont des garans de notre sûreté. Il en est de même de la beauté d'une éducation vertueuse; elle entretient dans une famille, dans une ville, dans une nation entière, la paix et la tranquillité. Mais la beauté des femmes sert à réveiller les désirs, à exciter les passions.

Du Traité de la Colère.

Stobée, titre XX, p. 175.

Tout ce que les hommes font dans la colère porte nécessairement un caractère d'aveuglement et d'imprudence, et les expose à toutes sortes d'erreurs. Il est impossible qu'un homme qui s'abandonne à la colère fasse usage de sa raison; et tout ce qui se fait sans raison est dépravé, et contraire à toute règle. Il faut donc prendre la raison pour guide, et, dans les divers événemens de la vie, repousser

Digitized by Google

qu éviter les accès de colère qui pourraient nous survenir, avec le même soin que le pilote met à éviter les vagues; nous n'avons pas de moindres sujets de crainte que lui, lorsque la colère, semblable à une vague irritée, nous bat en proue, et nous menace de renverser et de détruire de fond en comble notre maison, si nous ne naviguons pas avec adresse. Il faut, pour diriger cette passion, beaucoup d'adresse et de soin. Quand, réduite à de justes bornes, elle sert d'appui, de défense à la vertu, elle est utile, même, j'ose le dire, dans l'administration publique. Mais il faut éviter tout excès, et bannir de son ame ces mouvemens impétueux qui la font éclater au-dehors, tels que l'emportement, l'amertume et l'aigreur; noms [1] indignes d'une ame généreuse. Mais par quels moyens peut-on modérer cette passion? C'est surtout, si je ne me trompe, en prévoyant long-temps d'avance ses accès, et en nous éloignant alors à force de voiles. Par exemple, exerçons-nous à cette modération à l'égard de nos esclaves et de nos femmes. Un homme qui aura appris à être doux dans son intérieur pour tout ce qui l'entoure, le sera bien davantage au-dehors, et fera éclater cette bonté d'ame dont il se sera fait une habitude avec ceux qui composent sa maison.

[1] Je lis avec M. Wyttenbach, ὀνόματα au lieu de ῥυπίσματα.

Digitized by Google

SOMMAIRE

DU FRAGMENT DE CE TRAITÉ.

But de ce traité. I. *Opinions de Démocrite et de Théophraste.* II.-III. *Opinion de Straton le Physicien.* IV. *Opinions de quelques autres philosophes.* V. *Opinion de Posidonius.* VI. *Difficulté de trouver la ligne de démarcation entre l'ame et le corps.* VII.-VIII. *Examen de la question.* IX.

Digitized by Google

FRAGMENT

DU TRAITÉ

SI LA CUPIDITE ET LA TRISTESSE SONT DES AFFECTIONS DE L'AME ET DU CORPS.

Je me propose d'examiner dans ce traité, si la cupidité et le chagrin sont des affections du corps seul, ou du corps et de l'ame tout ensemble. Lors même qu'il sera prouvé que le corps n'est pas affecté tout seul, il ne sera cependant pas pour cela quitte de toute accusation, s'il est évident que c'est par son moyen que ces affections parviennent à l'ame. Nous serons conduits par la nature du sujet à des recherches sur d'autres affections; savoir, la crainte et le plaisir, qui ont la même origine que le chagrin et la cupidité; car, le chagrin est l'effet des maux présens, et la crainte celui des maux qui peuvent nous arriver. On désire les choses qu'on n'a pas (ce qui est la cupidité), et l'on éprouve du plaisir en jouissant de celles qu'on a. Les physiciens disent que le monde est composé de quatre corps primitifs et immenses, qui par leur opposition et leur discordance mutuelle sont poussés en divers sens. De même nos inclinations vicieuses, et le désordre qui en est la suite, sont mises en mouvement par les quatre premières affections qui sont en nous, agi-

Digitized by Google

tées en sens contraire par des impulsions violentes et désordonnées; le plaisir les tire en haut, le chagrin en bas; la cupidité les entraîne en avant, et la crainte en arrière, comme si elles étaient mises en mouvement par des machines énormes. En effet, le plaisir élève l'ame, le chagrin l'abaisse; elle se porte avec ardeur vers les objets de sa cupidité, et elle fuit ce qu'elle craint. Quant à la colère, soit qu'on la considère comme une espèce de cupidité, qui s'efforce de rendre à un autre le chagrin qu'il nous a fait éprouver, soit qu'on la regarde comme une passion toute différente, qui souvent même, comme le soupçonne Platon, est en opposition avec la cupidité; il est évident qu'il faudra aussi rechercher si le trouble qu'elle excite dans l'homme a sa source dans le corps [ou dans l'ame [1]].

II. Ce procès entre le corps et l'ame, au sujet des affections, paraît très-ancien. Démocrite, faisant retomber toute la faute sur l'ame, dit: « Que « la condition du corps est bien malheureuse; on « l'accuse en effet, pendant toute la vie, d'être lui-« même l'auteur des souffrances qu'il éprouve, et « des maux qu'il endure. Que pour lui, s'il était « établi juge de ce procès, il condamnerait volon-« tiers l'ame, parce qu'elle affaiblit le corps, par « les négligences dont elle se rend coupable à son « égard; qu'elle l'énerve par ses débauches, le cor-

[1] Il y a ici une petite lacune que, d'après la conjecture de M Wyttembach, 'ai remplie par les mots que j'ai mis entre deux crochets.

Digitized by Google

« rompt et le détruit, par son ardeur effrénée pour « les voluptés. On peut donc s'en prendre à elle, « comme à celle qui use, sans aucune précaution, « d'un instrument ou d'un ustensile en mauvais « état ». Théophraste dit, au contraire, que le séjour que l'ame fait dans le corps lui coûte bien cher; elle paie en effet un loyer bien considérable par les chagrins, les craintes, les cupidités et les jalousies qu'il lui fait éprouver; de sorte qu'elle pourrait, à juste titre, lui intenter un procès, soit en raison de la diminution de ses facultés qu'elle éprouve, soit à cause de la captivité violente dans laquelle elle est retenue, soit enfin pour les outrages auxquels elle est exposée, les maux du corps lui étant attribués, quoiqu'elle n'en soit pas la cause.

III. Il faut donc entrer ici en lice pour la vérité; le combat est glorieux, et son résultat ne peut qu'être favorable à l'ame: si l'on démontre que les passions ne viennent pas d'elle, elle sera justifiée; mais si c'est d'elle, elle travaillera à s'en délivrer, ou tout au moins à se garder d'y tomber volontairement, pour qu'on ne lui impute pas ce qui lui est étranger.

IV. Il serait à souhaiter que les philosophes dogmatiques, et qui croient avoir des notions certaines, puisqu'ils ne sont pas d'accord sur d'autres objets, le fussent au moins sur la manière d'agir des passions; mais bien loin de-là, leurs opinions sont très-différentes. Les uns, comme Straton le Physicien, attribuent toutes les passions collecti-

Digitized by Google

vement à l'ame ; il lui attribue en effet, non-seulement la cupidité, la crainte, l'envie, et la joie du mal d'autrui, mais encore le chagrin, la fatigue, la douleur, et les souffrances. En un mot, il dit que toutes les sensations ont leur siége dans l'ame, et que c'est à l'ame qu'elles appartiennent toutes. Suivant lui, ce n'est point le pied qui sent de la douleur, quand nous nous heurtons, ni la tête, quand elle reçoit quelque coup, ni le doigt, lorsqu'il est blessé; toutes les parties qui composent l'homme sont insensibles, excepté cette portion de nous qui commande aux autres, à laquelle parvient sur-le-champ la sensation du coup que nous avons reçu, qui est ce que nous appellons *douleur*. Le son, quoiqu'il se forme dans l'oreille, nous paraît venir du dehors, parce que nous confondons avec la sensation elle-même, le temps qu'elle a mis à parvenir jusqu'à notre ame. Il en est à-peu-près de même de la douleur que nous fait éprouver une blessure; elle ne nous paraît pas venir de l'endroit où s'est formée la sensation, mais de la partie où elle a son principe, l'ame étant entraînée là à l'instant qu'elle éprouve la douleur. Voilà pourquoi ceux qui se heurtent froncent sur-le-champ les sourcils, c'est que l'ame envoie tout de suite la sensation à la partie offensée. Il nous arrive quelquefois de retenir notre respiration, et faute de liens pour serrer les parties qui souffrent[1], nous les comprimons violemment avec nos mains,

[1] Je lis dans le texte, avec M. Schneider, καὶ τὰ μέρη μὴ δεσμοῖς διαλαμβάνηται.

Digitized by Google

pour empêcher la communication de la douleur, et la contenir dans les parties inanimées, afin qu'elle ne se propage pas jusqu'à la partie pensante. Voilà en substance ce que dit Straton.

V. D'AUTRES, au contraire, appliquant au corps la même opinion et les mêmes raisonnemens, disent que l'ame n'est point la cause de toutes ces affections, mais qu'elles sont produites par la différence, la qualité, et la faculté du corps. Quant à l'ouvrage intitulé : *de ce qui se passe dans les enfers*, qui semble fait pour prouver que notre ame n'est qu'une qualité de notre essence, (ouvrage que beaucoup de gens ne croient pas d'Héraclide, mais que, suivant d'autres, il avait écrit pour combattre ce que quelques philosophes avaient écrit sur l'essence de l'ame). Ecrit comme il est, il détruit entièrement l'existence de l'ame, le corps ayant, dit-il, en lui-même toutes les facultés dont nous avons parlé. Quelques-autres, prenant le milieu entre ces deux opinions, ont essayé de déterminer quelles passions sont propres à l'ame, et quelles sont celles qui appartiennent au corps; mais le point où elles se réunissent étant imperceptible et sans étendue, ils sont tombés dans la confusion.

VI. POSIDONIUS, de son côté, dit qu'il y a des affections qui viennent de l'ame, et d'autres qui viennent du corps; que d'autres affectent l'ame, quoiqu'elles ne viennent pas de l'ame, mais du corps; que d'autres affectent le corps, et cependant viennent de l'ame. Il attribue simplement à

Digitized by Google

l'ame celles qui sont fondées sur des jugemens et sur des opinions, telles que la cupidité, la crainte, et la colère. Celles qui appartiennent simplement au corps, sont la fièvre, le frisson, le resserrement et le relâchement. Celles qui du corps se font ressentir à l'ame, sont la léthargie, la mélancolie, les remords, les imaginations, la joie. Celles de l'ame qui affectent le corps, sont le tremblement, la pâleur, et les changemens de visage, que nous occasionnent la frayeur et le chagrin. Diodore, de son côté, dit qu'il y a quelques affections qui sont propres à la partie raisonnable de l'ame, et d'autres qui appartiennent à la partie irraisonnable et adhérente au corps. Il tatonne, et il fouille, pour ainsi dire, par-tout, pour trouver les différences qu'il y a entre ces deux parties de l'ame; en effet, s'il est difficile, à l'égard des vases, de savoir si c'est par leur propre défectuosité qu'ils ont laissé échapper les liquides qu'ils contenaient, ou si ce sont ces liquides qui, déjà corrompus, les ont rongés; à combien plus forte raison ne doit-on pas être embarrassé, lorsqu'il est question de l'ame. Liée, et, pour ainsi dire, identifiée avec le corps, avec qui elle a pris son accroissement, elle est tellement mêlée avec lui, qu'il est impossible de sentir en quoi elle en diffère. Vous cherchez les limites qui séparent l'ame du corps; mais la nature elle-même les a ôtées en travaillant à ne faire qu'un seul tout de ces deux parties de nous-même; vous cherchez à pénétrer par le raisonnement les mystères d'une communauté que

Digitized by Google

la mort seule peut dissoudre; elle seule, rompant leur union, fera connaître ce que chacune de ces parties tenait de l'autre. Jusques-là, l'union est si intime, qu'il est impossible de reconnaître si nous sommes composés de deux parties, et d'appercevoir le commencement de l'une ou de l'autre; elles se remplissent si bien mutuellement, qu'il n'y a aucune affection de l'ame qui ne se fasse sentir au corps, et pas un changement du corps qui n'affecte l'ame. Nous livrer à cette recherche, c'est faire quelque chose de semblable au partage d'Orus, dont il est question dans la mythologie des Egyptiens. Orus ayant tué sa mère pour venger son père, quelqu'un des plus anciens dieux jugea qu'il fallait lui laisser son sang et sa moëlle, comme dérivés en lui de son père, par la génération, et lui ôter la graisse avec les chairs, comme ayant été formés dans le sein de sa mère. On voit que les Egyptiens cherchant à séparer des substances qui, dès le commencement des choses, s'étaient confondues d'une manière intime, ont eu recours à des récits fabuleux et incroyables. Il en est de même de nous; nous avons besoin d'une très-grande subtilité de raisonnement, qui nous serve comme d'un instrument très-fin, pour reconnaître et séparer les affections qui appartiennent au corps et à l'ame, qui, dès le principe des choses, ont été confondues et mélangées de la manière la plus intime.

VII. Quelques philosophes désespérant de trouver cette ligne de démarcation, disent qu'il n'y a

Digitized by Google

aucune affection particulière, ni au corps, ni à l'ame, mais qu'elles appartiennent à l'être formé de cette réunion. C'est l'homme, en effet, qui éprouve le plaisir, le chagrin, et la crainte; l'homme, dis-je, et non l'ame seule. D'un autre côté, ce n'est pas le corps qui jette, qui danse, qui marche, mais c'est l'homme, qui fait en cela usage des deux principes dont il est composé. Je ne serais pas surpris que ceux qui soutiennent cette opinion eussent plus approché que les autres de la vérité; car, le chagrin n'est autre chose que le jugement que nous portons d'un mal présent, et auquel nous ne pouvons pas nous soustraire. La crainte est le jugement que nous portons d'un mal à venir, qu'il convient de fuir et d'éviter. Celui qui a du chagrin se dit donc à lui-même, *j'ai du mal;* et celui qui est en proie à la crainte, dit pareillement, *j'aurai du mal.* Mais ce *moi* qui parle, n'est pas l'ame, c'est l'homme en entier. La pauvreté, les infirmités, l'infamie, la mort, sont des maux, non de l'ame seule, mais de l'homme en entier; il résulte donc nécessairement de cela, que le chagrin et la crainte sont des affections de l'homme, et non de l'ame seule. D'un autre côté, la passion est un mouvement impétueux, que sa véhémence rend indocile à la voix de la raison. Mais c'est l'animal, et non l'ame, qui se porte à se faire raser, à s'armer, à se baigner, à se coucher; car, c'est l'homme qui fait toutes ces choses-là, et elles ne concernent l'ame en rien. Il est donc problable que c'est

Digitized by Google

l'homme et non l'ame qui est mu à les faire; ce mouvement est ce qu'on nomme *appétit*. Et l'appétit qui n'est point guidé par la raison, devient concupiscence. Le plaisir est une suite naturelle des désirs, ainsi que le chagrin et la crainte, qui sont des conséquences nécessaires des désirs. Rien de tout cela n'est donc propre à l'ame, mais c'est l'homme en entier qui éprouve la joie, le chagrin, le désir et la crainte.

VIII. Tout cela est éluder la difficulté, et non la résoudre. En convenant même que ces affections appartiennent à l'homme en entier, il nous reste toujours à savoir par où, et comment il en est affecté, si c'est par l'ame ou par le corps. L'homme fait des gestes, c'est avec la main; il saute, c'est avec les pieds; il voit par ses yeux, il entend par ses oreilles, et cependant chacune de ces actions est commune au composé de toutes ces parties (c'est-à-dire, à l'homme); mais la cause de cette action commune est dans la partie que l'homme emploie pour la faire. *Mes mains ont fait la plus grande partie de cette guerre*, dit Achille, dans l'Iliade; il n'entendait cependant pas se priver de la gloire qui lui revenait de ses actions militaires, en en attribuant la cause à ses mains; car, il est évident que c'était bien avec ses mains armées de son épée qu'il avait tué les ennemis, mais que c'était lui qui les avait tués. Et celui qui dit : *la hache qui tranche les têtes est un terrible vengeur*, ne veut pas dire que c'est la hache qui punit, mais que c'est

Digitized by Google

avec elle qu'on punit. De même, celui qui recherche si le chagrin et la cupidité viennent ou du corps, ou de l'ame, n'ignore pas que c'est l'homme qui éprouve l'un et l'autre; mais le sujet de son doute est de savoir si c'est par le moyen de son ame, ou par le moyen de son corps qu'il éprouve ces deux affections. Laissons donc là ces subtilités, attachons-nous au fonds du sujet, et passons à l'examen de la question.

IX. Ceux donc qui non-seulement prétendent que l'ame est immortelle et incorruptible, mais qui s'efforcent encore de prouver qu'elle est exempte de passions, fondent cette impassibilité sur son incorruptibilité. La passibilité est, suivant eux, un commencement de corruption, et il est évident que ces passions, et les faiblesses qui en sont la suite, ont leur racine dans la chair; ce qu'ils prouvant par les différences qu'on voit entr'elles, suivant les différens âges et les différentes natures des corps, et suivant les révolutions qu'ils éprouvent. Ainsi d'abord, ce sont les désirs qui dominent chez les jeunes gens; chez les vieillards, c'est l'humeur chagrine. Chez les premiers, le sang bouillonne dans les veines, et une ardeur impétueuse les entraîne vers ce qu'ils désirent; leur corps doué d'organes sains et vigoureux, agit sans cesse sur leur imagination, et enflamme leurs passions, qui trouvent toujours un nouvel aliment dans le mouvement de leur sang; c'est pourquoi leurs désirs changent souvent d'objet. Mais le vieillard, presque

Digitized by Google

presque privé de cette chaleur qui allume les désirs, étant sans aucune ardeur, et ayant le corps entièrement usé, n'éprouve que faiblement le désir des plaisirs, et il n'en est que très-faiblement ému.

Digitized by Google

FRAGMENT

DU TRAITE

SI LE SIÈGE DES PASSIONS DE L'HOMME

EST UNE PARTIE DE L'AME, OU SI CE N'EN EST QU'UNE FACULTÉ.

Il faut examiner si la partie irraisonnable et sujette aux passions de la vie humaine, est une portion de notre ame ou si elle n'en est qu'une faculté. Les anciens paraissent s'être partagés entre ces deux opinions. Cette question nous offre donc beaucoup de doutes, et mérite que nous l'examinions avec soin, et que nous nous déterminions pour l'opinion qui nous paraîtra la plus probable.

Ceux qui disent que cette partie, sujette aux passions, n'est qu'une portion de l'ame, semblent par-là refuser une ame aux animaux brutes, ou tout au moins ne leur en accorder qu'une portion; puisqu'ils ont bien la faculté d'être affectés par des passions, mais qu'ils n'ont pas celle de raisonner. Ceux qui ont dit qu'elle est une faculté, sont tombés dans ce premier inconvénient, qu'ils lui ont attribué un autre siége qu'à la faculté raisonnable qui lui est opposée; car, les facultés qui sont dans un même sujet, ne sont pas séparées les unes des autres. En second lieu, ils font subsister dans un

Digitized by Google

même sujet des facultés contraires; car, les facultés sont de telle nature, qu'en quelque nombre qu'elles soient, chacune d'elles embrasse tout le sujet; mais il n'en est point de même dans l'ame, par rapport à la partie raisonnable, et à celle qui lui est opposée. Elles semblent y être entièrement séparées, et s'en emparer en entier, tantôt l'une, tantôt l'autre; et cela est naturel, puisque ce sont des parties opposées. Or, il n'est pas possible que des contraires se trouvent en même-temps dans un seul et même sujet. Examinons ce pendant si cela est toujours vrai. Peut-être que rien n'empêche que des contraires subsistent ensemble, comme je viens de le dire, si ces contraires ne sont que des facultés et non des actions. Raisonner, et déraisonner; guérir, et faire du mal, ne peuvent pas exister ensemble dans le même sujet. Mais la faculté de guérir, et celle de faire du mal; celle de raisonner, et celle de déraisonner, peuvent exister ensemble dans l'ame. Il n'en est pas de même des actions qui sont l'exercice de ces facultés; elles ne peuvent pas avoir lieu ensemble. Rien n'empêche que plusieurs choses n'aient la même faculté; par exemple, qu'un savant et qu'un dialecticien n'aient tous les deux celle de connaître la vérité; de même, l'ame des brutes et celle de l'homme peuvent être privées de raison; mais celle des brutes est par son essence même privée de raison, aussi n'en fait-elle jamais usage, et l'on ne peut pas dire que tantôt elle raisonne, tan-

Digitized by Google

tôt elle ne raisonne pas. Quant à celle de l'homme, il n'est pas de son essence d'être privée de raison, car si cela était, elle ne raisonnerait jamais. Il est donc de son essence de pouvoir raisonner, et de pouvoir s'abstenir de raisonner, et elle agit suivant ces deux facultés; suivant celle de raisonner, lorsqu'elle contemple sa nature et son essence, et qu'elle se renferme en elle-même; suivant celle de ne pas raisonner, lorsqu'elle est émue par les objets extérieurs, c'est-à-dire, les choses sensibles. L'irraisonnabilité n'est donc pas dans l'homme la même chose que dans les animaux brutes; elle est l'ame de ces derniers, mais elle n'est qu'une faculté de celle de l'homme, et elle est inséparable en lui, de la faculté de raisonner. C'est donc avec raison qu'Aristote a dit que l'ame de l'homme est une faculté, parce que tantôt elle raisonne, tantôt elle ne raisonne pas.

Lors donc qu'elle ne raisonne pas, fait-elle autre chose que de ne pas user de sa raison? La faculté de raisonner, et le raisonnement lui-même, sont-ils dans l'ame, et non l'ame elle-même, comme ce qu'on écrit est sur le papier, et n'est pas le papier lui-même? Si cela était ainsi, son essence serait autre chose que son action et que la faculté d'agir; elle aurait un sujet auquel se rapporterait cette faculté, et ce nom d'ame exprimerait ce sujet, avec toutes les facultés qui y auraient rapport. Elle aurait la vie, mais non pas dans tout son être; car, considérée dans son sujet, elle n'en aurait point; peut-être même n'en aurait-elle point du

Digitized by Google

tout, car elle n'a par sa nature aucune activité vitale, mais elle n'est en tout qu'une faculté; ce ne serait donc que par cette faculté qu'elle serait vivante.

Ou bien, dirons-nous que ce que nous nommons ses facultés sont une habitude, en sorte que sous un certain rapport elle ait de la vie, et que sous un autre elle n'en ait pas. Car, il y a deux sortes de vie, une vie comme habitude, et une vie comme action; celle qui est comme habitude constitue l'ame, et celle qui est comme action est l'intelligence. Si donc la vie comme habitude est proprement l'ame, elle sera simple et sans sujet; car, l'idée que nous nous formons de l'ame est celle d'une substance à qui la vie est naturelle, qui la tient d'elle-même et non d'autrui, au lieu que le propre du corps est de recevoir la vie d'un autre. Or, si l'ame était un composé de sujet et de forme, elle n'aurait pas la vie d'elle-même, elle la recevrait d'un autre, c'est-à-dire, de la forme; comme dans le feu, le chaud vient du principe de la chaleur, et non de la matière. D'ailleurs, dans cette supposition, elle serait corps, car le corps est un composé de sujet et de forme.

L'ame est donc une faculté vivifiante, mais une faculté comme habitude; c'est pour cela qu'elle est libre, et qu'elle se porte à l'activité sans qu'on puisse l'en empêcher. Car, ayant la vie, ou plutôt étant elle-même la vie, elle se meut par elle-même quand elle le veut. Cela doit s'entendre de l'ame

Digitized by Google

dégagée du corps ; car, lorsqu'elle est dominée par le corps, et par les affections qui viennent de lui, elle perd sa liberté, et n'a plus la faculté de se mouvoir quand elle le veut. Réduite en esclavage, elle est privée de son activité ; et s'il était une mort pour l'ame, ce serait là sa mort. Ce qui semble détourner l'ame de son activité, ce sont des affections plutôt que des actions. Raisonner et contempler sont ses seuls attributs, et c'est en cela que consiste proprement son activité ; tout ce qui est hors de-là appartient à l'animal, et ce n'est pas de l'activité, mais de la passibilité.

Mais si les animaux eux-mêmes sont quelquefois affectés d'une manière agréable, comment se fait il que leur ame ne soit pas susceptible d'éprouver des affections? Car l'ame ne les éprouve qu'en vertu de la faculté qu'elle a d'être affectée ; de même qu'on ne fabrique la toile que par l'art du tisserand. Faut-il donc accorder comme vrai que l'ame est sujette aux affections, et n'avoir de doute que sur la manière dont elle est affectée, si c'est en n'agissant pas selon la raison, ou si c'est de toute autre manière? Si c'est en n'agissant pas d'après la raison, il n'y a donc aucune passion de louable ; cependant toutes celles qui sont réglées par la raison passent pour être utiles, car nous les appelons des vertus civiles, et nous louons ceux qui les possèdent. Or, elles ne pourraient pas être réglées si l'intelligence ne les surveillait pas, et si elle ne leur servait pas de mesure et de borne, ce

Digitized by Google

qui n'est autre chose qu'agir sur elles. La raison donc agit, et la partie animale est affectée en même-temps : nous raisonnons, et nous sommes affectés tout à la fois. L'homme est un, et a deux facultés, celle d'agir et de n'agir pas, ou plutôt il n'en a qu'une; car, ne pas agir, est une privation de faculté; de même que *déraisonner*, est être privé de raison.

Mais il résulte de cette hypothèse plusieurs conséquences absurdes, et d'ailleurs il n'est pas facile d'expliquer par-là comment les hommes sont affectés. Il faut donc examiner dans quel sens nous avons dit que la raison agit, et que la partie raisonnable, et la partie animale sont affectées en même-temps; car, il paraît clairement que ces deux parties ne sont pas affectées ensemble, mais ce n'est que lorsque la pensée est oisive que les affections s'introduisent et s'emparent de toutes les deux : les affections s'étant introduites, la raison survient, et les dirige. Quelle est donc l'ame susceptible d'affections? C'est celle qui est susceptible de raisonnement. C'est parce qu'elle est affectée par quelque passion qu'elle cesse d'agir ; elle n'est affectée ainsi, que parce qu'elle ne peut pas être sans cesse en contemplation. Lors donc qu'elle cesse de contempler, elle se tourne vers le corps, et se détourne de l'intelligence; lorsqu'elle s'en est détournée, on peut dire qu'elle est sans intelligence, qu'elle ne voit rien d'un œil sain, qu'elle ne juge pas bien, qu'elle prend le mal pour le bien, et le

Digitized by Google

bien pour le mal. De ces opinions et de ces jugemens dépravés, se forment les passions dans l'être composé : or, il est composé du corps et de la vie qui est en lui, car toute faculté communique des influences.....

Digitized by Google

FRAGMENS

DU PREMIER LIVRE

DU TRAITÉ DE L'AME.

Eusebe, Préparation Evangélique, Livre XI, p. 563.

Nous étions nous-mêmes avec cet Antyllus; mais c'est à Sositèle et à Héracléon qu'il faut raconter cela. Il n'y avait pas long-temps qu'Antyllus était tombé malade, lorsqu'il fut cru mort par les médecins; mais étant revenu comme d'un sommeil, qui même n'avait pas été bien profond, il ne dit rien et ne fit rien qui montrât en lui une aliénation d'esprit. Il assura qu'il avait subi la mort, qu'on 'avait renvoyé dans ce monde, et qu'il ne mourrait pas de cette maladie; que ceux qui l'avaient emmené avaient été fortement réprimandés par leur souverain, parce qu'envoyés pour prendre Nicandas, ils l'avaient emmené à sa place. Ce Nicandas était cordonnier, mais c'était un de ces hommes qui fréquentent les gymnases, et il était connu d'un grand nombre de personnes. Les jeunes gens s'approchant de lui le plaisantaient souvent, et lui reprochaient de s'être enfui après avoir corrompu les ministres qui étaient venu le chercher. Il parut sur-le-champ se troubler, et même s'offenser de ces plai-ante-

Digitized by Google

ries. Enfin, la fièvre le prit, et il mourut trois jours après. Quant à Antyllus, il se rétablit parfaitement; il vit encore maintenant, à la satisfaction de ses amis, et est un de nos hôtes les plus chers.

Du même Livre, Aulu-Gelle, Nuits Attiques, Liv. 1, c. 3.

Chilon, cet ancien philosophe, entendant quelqu'un qui disait qu'il n'avait point d'ennemis, lui demanda s'il n'avait point d'amis non plus. Il pensait que ces deux choses étaient inséparables l'une de l'autre, et qu'on ne peut avoir des amis sans avoir des ennemis.

Du même Traité. Stobée, titre CXIX, p. 603.

Timon ayant parlé ainsi, Patrocléus prit la parole, et dit : « Ce raisonnement quoique ancien, « n'en a pas moins beaucoup de force ; il laisse ce- « pendant quelques doutes dans l'esprit. Si l'opi- « nion de l'immortalité de l'ame est si ancienne, « comment se fait-il que la crainte de la mort soit « aussi de toutes les craintes la plus ancienne? Si « même ce n'est pas de celle-là que viennent toutes « les autres? Car, ce n'est pas un usage nouveau « que celui de pleurer les morts, et de proférer en « parlant d'eux ces mots lugubres et de mauvais « augure, *le malheureux! l'infortuné* »!

Ceux qui emploient ces expressions, dit Timon, ne songent pas qu'ils agissent comme s'ils confondaient les choses mortelles avec celles qui sont immortelles. Lorsque nous disons qu'un

Digitized by Google

homme a changé de vie, qu'il est allé dans l'autre monde, il est évident que ces expressions n'offrent aucune idée fâcheuse, et qu'elles expriment seulement un changement, et un passage d'un état à un autre. Quel est l'endroit où nous allons, et ce changement est-il en mieux ou en plus mal? C'est ce que nous allons voir en examinant les autres noms. Voyons d'abord le mot θάνατος, *mort*, il ne paraît pas signifier qu'en changeant de vie nous descendions sous la terre, il semble plutôt exprimer que nous montons vers les dieux [1]; car, il est probable que telle que celui qui après avoir fourni sa carrière à la course, se repose, l'âme se réjouit et se récrée, lorsqu'elle sort du corps. Voyons maintenant le mot γένεσις, *naissance*, qui est l'opposé du mot θάνατος, *mort*, ne signifie-t-il pas au contraire le penchant, et l'inclination vers la terre νεῦσιν ἐπὶ γῆν, de cette partie qui à notre mort s'envole dans les cieux? C'est pour cela qu'on nomme le jour de la naissance γενέθλιον, comme devant être le commencement de nos travaux, et des combats que nous aurons à soutenir, ἄθλων γενομένην ἀρχήν. Nous verrons encore mieux cela en examinant un autre ordre de mots. Nous disons de celui qui meurt, qu'il est délivré (ἀπολύεσθαι), et nous donnons à la mort le nom de *libération* (ἀπόλυσις). D'un autre côté, nous nommons le corps δέσμας, comme pour donner à entendre que l'ame est liée (δεδεμένη) par lui, contre sa nature. Ce qui est naturellement dans un endroit, n'a pas besoin d'y être retenu par force, et c'est

[1] Voyez les Observations.

Digitized by Google

parce que l'ame n'est pas naturellement dans le corps, que nous nommons la vie βίος, mot que nous employons au lieu de βία, *violence ;* de même qu'Homère dit, ἴστιες pour ἱστία, *soir.* C'est dans un sens contraire que nous disons d'un homme mort, qu'il se repose, ἀναπαύεσθαι, pour exprimer qu'il est délivré d'une contrainte violente et contraire à sa nature. Voulons-nous exprimer le changement qu'éprouve l'ame lorsqu'elle retourne dans l'universalité des choses? nous employons le mot ὀλωλέναι, ce qui veut dire qu'elle est rentrée, εἰς τὸ ὅλον, *dans l'universalité des choses.* Elle est plongée dans l'ignorance tant qu'elle est ici bas, et elle ne commence à savoir quelque chose que lorsqu'elle est prête à mourir. L'état dans lequel elle se trouve alors est semblable à celui de ceux qui se font initier aux grands mystères; aussi employe-t-on pour désigner ces deux choses, des mots à-peu-près semblables, savoir; τελευτᾶν, *mourir*, et τελεῖσθαι, *se faire initier;* et, effectivement, ces deux choses se ressemblent beaucoup. On commence d'abord par s'égarer dans des chemins détournés, et par se livrer à des courses laborieuses, des marches sans but, au milieu des périls et des ténèbres. Lorsqu'on est près du terme, tout prend un aspect terrible, et l'on est en proie aux frissons, à des craintes de toutes les espèces, à des sueurs froides, et à tout ce qui peut épouvanter. Au sortir de là, on est livré à la lumière la plus admirable; on se trouve sous un ciel pur, dans des prairies agréables, au milieu des chants et des

Digitized by Google

danses. Les oreilles sont frappées de concerts sacrés les plus sublimes, et l'on voit les représentations des choses les plus saintes. Celui qui est initié, après avoir subi toutes les épreuves, se promène libre et couronné de fleurs, célèbre les mystères, et converse avec des hommes purs et sacrés. Il regarde de là la foule impure et non initiée des vivans, qui, se vautrant et se foulant dans le bourbier et dans les ténèbres, restent attachés à la vie, et craignent la mort, parce qu'ils ne croient pas aux biens qui les attendent après. Mais vous comprendrez encore mieux, par ce que je vais dire, que l'union de l'ame avec le corps, est une union contraire à sa nature, et une espèce de captivité.

PAR quelle raison? dit Patrocléus. Parce que de toutes les affections auxquelles nous sommes sujets, le sommeil est la plus agréable, d'abord parce qu'il éteint en nous tout sentiment de douleur, par la volupté qu'il fait éprouver à notre corps, et ensuite parce qu'il prend le dessus sur toutes nos passions, quelque violentes qu'elles soient; car ceux qui sont le plus asservis à leurs sens, rebutent la volupté lorsque le sommeil s'empare d'eux, et les amans eux-mêmes laissent, en s'endormant, échapper de leurs bras les objets de leur passion. Mais à quoi bon s'arrêter à cela? lorsque le plaisir même que notre ame éprouve à s'instruire, à s'entretenir et à s'occuper de la philosophie, est interrompu par le sommeil, auquel notre ame se laisse entraîner comme par un fleuve profond et tranquille. Le plaisir, en général, n'est peut-être autre chose,

Digitized by Google

par sa nature, que l'absence de la douleur; mais cela est sur-tout certain par rapport à celui dont il s'agit ici; car, bien qu'aucune impression agréable ne se fasse sentir à nous de l'extérieur, nous ne laissons pas que d'éprouver un très-grand plaisir en dormant. Il nous semble que le sommeil nous affecte de la manière la plus agréable, en nous tirant d'un état pénible et laborieux; eh bien! cet état pénible n'est autre chose que la captivité de l'ame dans le corps. Elle s'en sépare pendant le sommeil, elle se recueille en elle-même et se rassemble de toutes les parties du corps où les sensations la tenaient éparse, et dans un état de tension [1]. Quelques personnes disent, au contraire, que le sommeil confond encore d'une manière plus intime l'ame avec le corps; mais elles se trompent, l'insensibilité, le refroidissement, la pesanteur et la pâleur du corps, prouvent contre leur opinion la disparution totale de l'ame lorsqu'on est mort, et son recueillement lorsqu'on est endormi. Ce repos et cette tranquillité de l'ame, qui, après avoir déposé son fardeau, se recueille en elle-même et se récrée, est ce qui constitue le plaisir que nous éprouvons. Lorsqu'on meurt, elle déserte entièrement le corps, elle ne fait que s'en éloigner lorsqu'on s'endort; c'est pour cela que quelques personnes éprouvent de la douleur en mourant, et que tout le monde s'endort avec plaisir. Les liens sont entièrement rompus dans le premier cas; dans le second, ils ne font que se détendre; les sens, qui sont comme des cordes, se

[1] Voyez les Observations.

Digitized by Google

relâchent, donnent quelque liberté à l'ame, et la délivrent momentanément de la tension continuelle dans laquelle le corps la tient.

Comment se fait-il donc, dit Patrocléus, que nous n'éprouvions ni douleur, ni chagrin lorsque nous sommes éveillés? Mais comment se fait-il, répondit Timon, que ceux qui se font raser la tête sentent le bien-être que leur procure cette opération, quoiqu'ils ne se sentissent pas auparavant fatigués du poids de leurs cheveux? Que ceux à qui on vient d'ôter les liens éprouvent du plaisir, quoique leurs liens ne les fatiguassent pas? Que lorsqu'on apporte tout-à-coup de la lumière dans un festin, les convives témoignent leur joie par des cris et des applaudissemens, quoique l'obscurité qui y régnait auparavant ne parût ni les fatiguer, ni les attrister? La raison de tout cela est évidente, c'est que les choses, même contraires à notre nature, nous deviennent, par l'habitude et le long usage, tellement familières, que nous les supportons sans éprouver de douleur, parce qu'elles se sont, pour ainsi dire, identifiées avec nous, et cependant nous éprouvons du plaisir lorsque nous en sommes délivrés. Rendus à notre nature, nous reconnaissons qu'il y avait en nous quelque chose d'étranger, et le bien-être que nous éprouvons nous fait appercevoir que nous souffrions auparavant, et que quelque chose nous fatiguait. C'est ainsi que l'ame, habituée par un long séjour aux passions humaines, et aux organes du corps, ne paraît pas s'appercevoir de la douleur et de la gêne qu'elle éprouve dans un état si contraire à sa nature; et cependant

Digitized by Google

elle s'apperçoit avec plaisir du bien-être et du repos qu'elle éprouve lorsqu'elle est délivrée du soin de présider aux actions du corps. C'est ce soin qui la tourmente, elle en est sans cesse occupée, et c'est pour cela qu'elle a besoin de tranquillité et de repos. Quant aux choses qui lui sont naturelles, telles que la méditation, le raisonnement, la mémoire et la contemplation, elle s'y livre sans jamais se fatiguer et sans se rassasier. La satiété est une espèce de lassitude que l'ame éprouve des voluptés auxquelles le corps la livre; quant à celles qui lui sont propres, elle ne s'en lasse jamais. Lorsqu'elle est liée au corps, comme nous venons de le dire, il lui arrive la même chose qu'à Ulysse, lorsqu'il se se tenait fortement au figuier sauvage qu'il avait saisi; il le tenait embrassé, non qu'il eût aucune affection pour lui, mais parce qu'il redoutait Charybde qui était sous ses pieds. C'est ainsi que l'ame tient au corps, et l'embrasse, pour ainsi dire, non par amitié, ou par bienveillance pour lui, mais parce qu'elle redoute l'incertitude de son sort après la mort; *car les dieux ont caché la connaissance de la vie aux hommes*, comme le chante le sage Hésiode; et ce n'est point par des liens de chair qu'ils ont enchaîné l'ame au corps; mais ils ont employé un seul moyen et un seul lien, qui est l'incertitude et le doute de ce qui se passe après la mort. Car, comme l'osberve Héraclite, si l'ame connaissait clairement quel est le sort des hommes après leur mort, aucune force ne pourrait la retenir dans cette vie.

FRAGMENS

Digitized by Google

FRAGMENS

DE DIFFÉRENS OUVRAGES.

Stobée, titre XXXIII, p. 214.

On voit clairement, par les vers suivans, quel cas Homère faisait de l'art de contenir sa langue. « Thersite, bavard sans jugement, quoique doué « de quelqu'éloquence, tais-toi, et ne t'avise pas de « disputer avec le roi ». Et lorsque Télémaque dit : « Il y a sûrement ici quelqu'une des divinités cé- « lestes ». Son père lui répond : « Silence ; contiens « ta pensée en toi-même, et ne fais aucune ques- « tion ; c'est la conduite qu'il faut tenir à l'égard des « dieux ». C'est d'après ce dernier vers que les Pythagoriciens, le regardant comme une explication du premier, ne répondaient point à ceux qui leur faisaient des questions indiscrètes et téméraires au sujet des dieux.

Stobée, titre CXII, p. 586.

Les jeunes gens doivent chercher à imiter les vieillards, « de même que le poulain s'exerce à la « course en suivant sa mère », comme dit Simonide. C'est ainsi, dit Platon, qu'on mêle de l'eau dans le vin, pour modérer une divinité furieuse par la présence d'un dieu sobre.

Stobée, titre V, p. 69.

Ce qu'il y a de plus particulier à la philosophie

Digitized by Google

Pythagoricienne, c'est l'usage de symboles semblables à ceux qu'on emploie dans la célébration des mystères; c'est-à-dire, d'une manière d'enseigner, qui tient tout-à-la-fois du silence et du discours. Chez eux, on n'a pas besoin de dire : « Je ne chante que « pour les sages, que les prophanes s'éloignent de « cette enceinte ». Mais ce qu'on dit y est très-clair, et très-évident pour ceux qui sont accoutumés à ce langage; il est obscur et inintelligible pour les ignorans. Le dieu qui rend ses oracles à Delphes, ne dit point les choses, il ne les cache pas non plus, mais il les indique, suivant Héraclite, par des signes; il en est de même des symboles des Pythagoriciens, leur sens apparent n'est pas le véritable, mais il faut chercher celui qu'ils semblent cacher.

Stobée, titre LXVII, p. 424.

Il mourut donc, encore très-amoureux de sa femme, et elle n'avait pas une moindre passion pour lui. Ils ne s'étaient jamais permis l'un à l'égard de l'autre, rien d'indécent, ni en discours, ni en actions, et ils s'étaient ainsi tenus tous les deux dans les bornes de la décence, comme pour prouver que la pudeur est inséparable d'un amour vertueux. Je regarde cet homme comme ayant vécu très-long-temps avec sa femme; il a vécu en effet avec elle dix ans entiers. Les autres femmes habitent bien avec leurs époux, mais on ne peut pas dire qu'elles vivent avec eux lorsqu'elles les chagrinent, ou les fatiguent par leur jalousie, ou ont avec eux des querelles

Digitized by Google

d'intérêts, qu'elles leur disent des injures, ou que par malice elles se refusent à leurs caresses. Si vous retranchez le temps que toutes ces choses consomment, vous verrez que celui pendant lequel elles ont vécu avec leurs maris est bien court.

Stobée, titre XIII, p. 147.

Je laisse à d'autres à examiner si ce fut avec raison que Diogène dit à Platon : « De quelle utilité « peut être un homme qui, se livrant depuis si long- « temps à la philosophie, n'a jamais dit rien qui pût « déplaire à personne »? Peut-être faut-il que les discours des philosophes soient semblables au miel, qui joint à la douceur, un mordant qui agit sur les ulcères.

Stobée, titre CXII, p. 589.

Sophocle a dit, d'une manière très-agréable, en parlant des vieillards : « Il suffit du plus léger acci- « dent pour abattre le corps d'un vieillard [1] ». La mort des vieillards est comme un abordage au port; celle des jeunes gens est comme un naufrage; le corps étant brisé, l'ame en est jetée dehors avec violence.

[1] OEdipe Roi, v. 980.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Diverses pensées extraites des Parallèles sacrés de Jean Damascène; et des Recueils d'Antoine et Maxime.

La vie des ignorans ressemble à un songe, ils sont trompés par de vaines apparences.

Il ne faut chercher ni de la voix parmi les poissons, ni de la vertu parmi les gens sans éducation.

Les ignorans sont difficiles à satisfaire, et ils changent de manière de vivre aussi facilement que de maison.

Les étrangers s'égarent dans les rues, et les ignorans dans les affaires.

Il ne faut mettre ni trop de luxe, ni trop de parcimonie dans la manière de se vêtir, de se nourrir, et dans tout ce qui regarde le soin du corps. L'un excite l'envie ou la moquerie, et l'autre vous rend un objet d'aversion ou de pitié.

Il est également dangereux de s'écarter de la route, et de s'écarter de la vérité.

De la vertu ignorée et de l'or enterré l'éclat ne s'en voit pas.

La balance nous fait connaître le poids des choses, le raisonnement philosophique nous fait discerner la vérité.

La nourriture paraît agréable à ceux qui ont exercé leur corps, et la vertu à ceux qui ont exercé leur esprit.

La prudence nous procure la plupart du temps les faveurs de la fortune; mais la fortune ne donne jamais la prudence.

Digitized by Google

Le soleil est souvent obscurci par des nuages, et la raison par des passions.

Il faut arracher les épines de notre pied, et l'ignorance de notre ame.

Prendre un sot pour conseil, est aussi insensé que de prendre un aveugle pour guide.

Les enfans ont moins besoin de tuteurs que les hommes sans jugement.

Ceux qui font un emploi honorable de l'argent qu'ils se sont procurés par des moyens honteux, sont comme ceux qui emploient au service des dieux le produit de leurs sacrilèges.

La richesse des avares ressemble aux banquets qu'on offre aux morts; rien n'y manque, excepté la personne qui doit en jouir.

Vous ne devez espérer aucune conversation d'un mort, ni aucun bienfait d'un avare.

La boisson appaise la soif, la nourriture appaise la faim; mais l'argent et l'or n'appaisent point les désirs de l'avare.

La flatterie ressemble à une armure peinte, elle a quelque agrément; mais elle n'est d'aucune utilité.

Le bois qu'on met au feu pour l'alimenter, est bientôt consumé. Les richesses qu'on emploie à entretenir des flatteurs sont bientôt dévorées.

Les corbeaux se tiennent auprès des corps morts, et leur arrachent les yeux. De même les flatteurs corrompent, par leurs louanges, la raison de ceux qui les écoutent.

Digitized by Google

Le chien est l'ennemi naturel du lièvre, et le flatteur celui du véritable ami.

Nous devons nous plaire davantage avec ceux qui nous reprennent, qu'avec ceux qui nous flattent. Les premiers nous excitent par le sentiment de la douleur, les autres nous énervent et nous renversent en cherchant à nous plaire.

Il ne faut pas préférer sa maîtresse à sa femme légitime, ni la flatterie à l'amitié.

L'Univers ne peut se passer du soleil, ni les conversations de la liberté de parler.

Les chasseurs prennent les lièvres avec des chiens; et bien des hommes prennent les sots avec des flatteries.

Il faut offrir l'encens aux dieux, et la louange aux gens vertueux.

Une langue médisante est le signe d'une ame méchante.

Les prodigues agissent comme s'ils devaient mourir tous les jours.

La bienfaisance est comme la lune, elle ne paraît belle que lorsqu'elle est en son plein.

Faire du bien à un ingrat, c'est parfumer un mort.

Le monde doit périr par le feu et l'eau. Les richesses des débauchés sont consommées par l'amour et par l'ivresse.

La colère et le vin font connaître aux hommes les qualités bonnes ou mauvaises de leurs amis.

Les petits chiens sont aveugles lorsqu'ils viennent au monde; il en est de même des accusations qu'enfante la colère.

Digitized by Google

On dompte les chevaux emportés à l'aide du frein, et les caractères violens à l'aide du raisonnement.

L'eau tempérée dissipe les inflammations; des paroles douces calment la colère.

On rend un instrument agréable à force de le tendre et de le détendre. Il en est de même de la vie.

Ne dis à personne ce que tu ne veux pas qu'on sache. Comment en effet exigeras-tu des autres qu'ils gardent un secret que tu ne peux garder toi-même.

L'ombre suit ceux qui marchent au soleil, et l'envie ceux qui marchent à la gloire.

L'envie est une maladie qui s'attache à la réputation et en altère la beauté.

L'envieux est consumé par sa propre passion, de même que le fer par sa propre rouille.

Regardez-vous dans le miroir, et si vous vous trouvez beau, faites que vos actions soient dignes de votre figure. Si vous vous trouvez laid, cherchez à corriger les défauts de votre visage par la beauté de votre caractère.

Les plantes tiennent à leurs racines, et la gloire à la première opinion qu'on a conçue d'un homme.

La bonté d'un cheval se reconnaît à la guerre, et la fidélité d'un ami dans la mauvaise fortune.

Les vases neufs et les vieux amis sont les meilleurs.

Il faut fuir l'amitié de ceux dont le caractère est indécis.

A la guerre, le fer est préférable à l'or pour la défense du corps. Dans la conduite de la vie, la raison est preférable aux richesses.

Digitized by Google

Monter un cheval sans frein, et faire usage des richesses sans raison, sont deux choses également dangereuses.

Un festin sans conversation, et des richesses sans vertu, n'ont aucun agrément.

Les robes traînantes embarrassent la marche du corps, des richesses trop considérables embarrassent celle de l'esprit.

Ce n'est point à la beauté des harnois que vous jugez de la bonté du cheval, mais c'est à ses qualités naturelles. De même, ce n'est pas d'après les richesses que vous devez estimer un homme, mais d'après la beauté de son ame.

Il faut choisir le chemin le plus uni, et le genre de vie le plus tranquille.

On met une tunique sous la cuirasse pour empêcher qu'elle n'offense le corps. Il faut de même revêtir notre ame de la raison, pour que la tristesse ne l'affecte pas trop.

Un malade ne s'en trouve pas mieux pour être sur un lit dont les pieds sont en or. Une fortune éclatante ne rend pas un insensé plus sage.

Il faut auprès des malades, des médecins; auprès des malheureux, de véritables amis.

Ainsi que les grands vents, les fortunes éclatantes amènent de grands naufrages.

Ceux qui naviguent par un temps serein, tiennent cependant prêt tout ce qui est nécessaire dans la tempête. De même, ceux qui sont sages, au milieu même de la bonne fortune, songent à se préparer des ressources pour la mauvaise.

Digitized by Google

La fortune ressemble à un mauvais président des jeux, elle couronne souvent ceux qui n'ont pas remporté la victoire.

Cachez votre infortune, pour ne pas réjouir vos ennemis.

Les hommes, pour la plupart, s'écartent de la raison dans le vin, et la perdent tout-à-fait dans l'adversité.

Donner de la fortune à un homme sans instruction, est la même chose que mettre un fardeau sur le dos d'un homme infirme.

La fortune d'un insensé n'est pas plus à desirer que le régime d'un malade.

La fortune, semblable à un homme qui s'amuse à tirer des flèches contre un but, quelquefois nous atteint, et quelquefois ne frappe que les objets qui sont à côté de nous.

Un vaisseau ne doit pas se reposer sur une seule ancre, ni la vie sur une seule espérance.

Les espérances des gens instruits sont stables, comme étant ancrées dans le port de la raison.

Les espérances de la vertu sont les enfans légitimes de l'ame; celles du vice en sont les enfans illégitimes.

Un vaisseau qui se repose sur une ancre trop faible, et l'homme qui fonde ses espérances sur un mauvais conseil, sont également en danger.

Les espérances injustes, telles que de mauvais guides, nous conduisent à des fautes.

Une femme sans homme, une bonne espérance sans travail, ne produisent rien d'utile.

Digitized by Google

La raison éclairée est comme un ami fidèle avec lequel il est doux de vieillir.

Plutarque exhortait les jeunes gens à trois choses : à avoir de la tempérance dans l'ame, à savoir garder le silence, et à avoir la pudeur sur le front.

On a besoin de vêtemens pendant l'hiver, et de tranquillité pendant la vieillesse.

Un vieillard sans jugement ressemble à un vieux manteau, il n'est bon à rien.

Vous ne pouvez ni envelopper le feu dans un vêtement, ni effacer par le temps un crime.

Celui qui se met dans une colère violente pour les plus petites fautes, ne laisse plus à celui qu'il reprend le moyen de discerner quand il a commis une faute plus ou moins grave.

Syncelle, dans sa Chronographie, p. 330.

Caligula fit aussi mourir Julius Canus, philosophe stoïcien, de qui les Grecs racontent une chose incroyable, et qui est à ce que je crois de leur invention. On rapporte qu'allant au supplice de l'air le plus tranquille, il dit à Antiochus de Séleucie, un de ses amis qui le suivait, qu'il viendrait lui parler la nuit suivante, et qu'il lui dirait des choses très-importantes. Il ajouta que Rectus, un autre de ses amis, serait tué trois jours après par Caligula. Ces deux choses arrivèrent, car Rectus fut tué trois jours après ; et Antiochus raconte que Julius Canus lui avait apparu comme il le lui avait promis, et avait discouru avec lui de l'immortalité de l'ame, et de la lumière pure et éclatante dans laquelle elle se trouve après la mort.

Digitized by Google

CHRONOLOGIE

POUR

LES OEUVRES DE PLUTARQUE.

Avant J. C.

1823. INACHUS est le premier roi d'Argos.
1773. PHORONÉE, deuxième roi d'Argos.
1713. ARGOS, ou ARGUS, quatrième roi d'Argos.
1678. CRIASUS, ou PRIASUS, fils d'Argos, cinquième roi.
1624. PHORBAS, sixième roi d'Argos.
1589. TRIOPAS, septième roi d'Argos.
1581. Arrivée de CÉCROPS venu d'Egypte, avec une colonie de Saïs, dans l'Attique.
1574. DEUCALION, fils de Prométhée, et petit-fils de Japet, s'empare de la Lycorie, vers le mont Parnasse.
1555. PHLÉGYAS brûle le temple d'Apollon, qui était à Delphes.
1550. LYCAON règne en Arcadie.
1543. CROTOPUS commence à Argos un règne qui dure 21 ans.
1532. CRANAUS règne à Athènes après Cécrops.
1521. DÉLUGE de Deucalion en Thessalie.
1521. HELLEN, fils de Deucalion en Thessalie.
1519. CADMUS, fils d'Agénor, vient de Tyr en Grèce; il y bâtit Thèbes.
1511. DANAUS vient d'Egypte à Rhodes et en Grèce.
1506. ERICHTONIUS, quatrième roi d'Athènes.
1463. DARDANUS est le premier roi de Troye.
PANDION, cinquième roi d'Athènes.
1432. MINOS règne en Grèce.
1359. ILIUM, bâtie 64 ans avant le voyage des Argonautes.
1295. Assassinat d'Androgée, fils de Minos.
1292. Expédition des Argonautes dans la Colchide.

Digitized by Google

A. J. C.

1261. Thésée, fils d'Egée, roi d'Athènes, va en Crète, et défait le Minotaure.

1260. Egée meurt, et Thésée commence à régner à Athènes.

1257. Thésée donne une nouvelle forme au gouvernement d'Athènes, rassemble les peuples dispersés, et les établit dans les villes ou dans les bourgs.

1252. Guerre des sept capitaines Grecs contre la ville de Thèbes.

1235. Guerre des Amazones qui pénètrent jusques dans la Grèce. Thésée enlève Hélène.

1229. Enlèvement d'Hélène par Alexandre Paris.

1209. Prise et destruction de la ville de Troye.

1204. Enée succède à Latinus, et règne 7 ans en Italie.

1129. Les Héraclides (ou descendans d'Hercule), entrent dans le Péloponnèse, y établissent divers royaumes, 80 ans après la prise de Troye, et font changer presque tout l'état de la Grèce.

Aristodème, l'un des Héraclides, établit le nouveau royaume de Lacédémone.

1125. Eurysthènes et Proclès, fils posthumes d'Aristodème, deviennent en même temps rois de Lacédémone.

1116. Codrus, dernier roi d'Athènes.

1077. Nelée passe dans l'Asie, où il mène une colonie d'Ioniens, et y fonde douze villes, entr'autres celle de Milet.

Quelques auteurs prétendent qu'Homère, qui se nommait auparavant *Mélésigènes*, étant déjà privé de la vue, se retira alors à Smyrne, où il commença ses poésies.

957. Agésilas, fils de Dorissus, l'un des rois de Sparte, commence à régner.

912. Quelques auteurs croient qu'Homère est mort cette année.

898. Polydecte meurt sans laisser d'héritier apparent; ainsi Lycurgue, fils d'Eunomus et de Dianasse, sa seconde femme, lui succède.

894. La vertu et l'action héroïque de Lycurgue lui suscitent des ennemis, à la tête desquels se mit la reine-mère et Léonidas, frère de cette princesse: ils allèrent jusqu'à la calomnie, assurant que Lycurgue attentait à la vie du jeune

Digitized by Google

A. J. C.

roi. Ce sage prince, fatigué et ennuyé par tant de fausses imputations, prit le parti de voyager.

888. Didon, sœur de Pigmalion, roi de Tyr, se retire en Afrique, où elle augmente Carthage d'une nouvelle ville et d'une citadelle, appellée par les Grecs *Byrsa*.

885. Lycurgue, après avoir voyagé pendant 18 ans dans l'île de Crète, l'Ionie et même en Egypte, revient à Lacédémone; il donna aux Lacédémoniens ces lois sévères qui ont fait autrefois l'admiration de toute la Grèce.

884. Cette année est célèbre par les jeux Olympiques, qu'Iphitus, l'un des descendans d'Hercule, renouvella dans la Grèce, 108 ans avant la première *Olympiade vulgaire*.

872. Lycurgue, ayant obligé les Lacédémoniens à observer des lois sévères, devint l'horreur du peuple, qui préfère souvent le libertinage et la licence aux lois les plus sages. Après avoir fait jurer aux rois et aux grands l'observation de ses lois, il obtint que rien ne serait changé qu'après son retour, témoignant qu'il allait consulter l'oracle, pour savoir s'il n'y avait rien à adoucir dans ces lois. Il s'exila donc lui-même, mourut dans l'île de Crète, et ordonna de jetter ses os dans la mer.

807. Le royaume de Macédoine commence par Caranus, Héraclide venu de Corinthe.

800. Numitor devient roi des Latins, et ne règne qu'un an : il est détrôné par son frère Amulius.

PREMIÈRE OLYMPIADE.

776. Commencement des jeux Olympiques vulgaires, qui duraient cinq jours.

771. Naissance de Romulus.

V^e^. OLYMPIADE.

760. On établit tous les ans cinq Ephores à Lacédémone, comme censeurs de la conduite des rois.

754. On change le gouvernement d'Athènes, et les Archontes, ou chefs de la république, qui étaient perpétuels, sont réduits à 10 ans.

Digitized by Google

A. J. C.

La même année Romulus s'étant défait d'Amulius, rétablit Numitor, son ayeul, sur le trône d'Albe.

FONDATION DE ROME.

753. C'est au commencement de cette année qu'on rapporte la fondation de Rome, l'an 735 avant l'ère chrétienne.

VIIe. OLYMPIADE.

750. ENLÈVEMENT des Sabines par les Romains.

VIIIe. OLYMPIADE.

747. TATIUS et ROMULUS règnent six ans conjointement.

IXe. OLYMPIADE.

743. COMMENCEMENT de la guerre des Messéniens et des Lacédémoniens, qui dure 20 ans.

742. Tatius, roi des Sabins, est tué.

X^e. OLYMPIADE.

738. Les Messéniens abandonnent leur ville, et se retirent à Ithome.

XIIe. OLYMPIADE.

730. Combat des Lacédémoniens avec les Messéniens, proche d'Ithome : Euphaës, roi des Messéniens, y fut blessé à mort et en mourut. Aristodème lui succède.

XIVe. OLYMPIADE.

724. ARISTODÈME se tue lui-même, proche du tombeau de sa fille. Le royaume de Messène est détruit, et le pays soumis aux Lacédémoniens.

XVIe. OLYMPIADE.

716. ROMULUS, tenant une assemblée proche du *Marais de la Chèvre*, disparaît, dans sa 55e. année, après un règne de 37 ans 2 mois.

715. Après un interrègne d'un an, *Numa Pompilius* est choisi roi des Romains, et règne 44 ans.

XIXe. OLYMPIADE.

703. Les Corinthiens fondent Corcyre, aujourd'hui *Corfou*.

XXIIIe. OLYMPIADE.

685. Les Messéniens, à la persuasion d'Aristomène, quittent le parti des Lacédémoniens, 39 ans après la prise d'Ithome. Les Lacédémoniens sont battus dans une première action.

Digitized by Google

A. J. C.

XXIVe. OLYMPIADE.

684. Les Archontes d'Athènes ne gouvernent plus qu'un an.

XXVIe. OLYMPIADE.

672. NUMA, roi de Rome, meurt : Tullus-Hostilius est élu en sa place.

XXVIIe. OLYMPIADE.

670. La forteresse d'Ira, où les Messéniens s'étaient cantonnés, est prise par les Lacédémoniens, après 11 ans de siége.

669. Combat entre les Horaces et les Curiaces.

XXVIIIe. OLYMPIADE.

668. Les Messéniens partent pour la Sicile ; ils habitent la ville de Zancle à qui ils donnent le nom de Messine.

667. ALBE est détruite.

XXXVe. OLYMPIADE.

640. TULLUS-HOSTILIUS est consumé par le feu du ciel avec toute sa famille.

ANCUS MARTIUS règne à Rome.

639. Naissance de Solon, qui a vécu 80 ans.

XXXVIIIe. OLYMPIADE.

626. PÉRIANDRE se fait tyran de Corinthe, après Cypsélo, son père.

XXXIXe. OLYMPIADE.

624. DRACON, étant Archonte d'Athènes, donne des lois sanguinaires aux Athéniens.

XLe. OLYMPIADE.

616. TARQUINIUS PRISCUS, ou Tarquin l'Ancien, cinquième roi des Romains.

XLIIe. OLYMPIADE.

612. PITTACUS de Mytilène, l'un des sept sages, paraît en ce temps.

XLIIIe. OLYMPIADE.

608. BIAS de Prienne, l'un des sept sages.

XLVe. OLYMPIADE.

600. CYLON s'empare de la forteresse d'Athènes.

Vers ce temps, *Marseille* est bâtie dans les Gaules par les Phocéens.

598. EPIMÉNIDE expie la ville d'Athènes, qui s'était souillée par le meurtre des partisans de Cylon.

Digitized by Google

A. J. C.

594. Solon est fait Archonte d'Athènes, et donne à sa république des lois très-sages.

XLVIIe. Olympiade.

591. Les Amphyctions établissent les Jeux Pythiques à Delphes.

L^e. Olympiade.

578. Servius Tullius, sixième roi de Rome, règne 44 ans.

LIIe. Olympiade.

572. Esope paraît vers ce temps.

LIIIe. Olympiade.

566. Pisistrate se fait tyran d'Athènes.

LIVe. Olympiade.

562. Crésus règne en Lydie 14 ans.
Mort d'Esope.

LVe. Olympiade.

560. Cyrus est associé au trône des Mèdes par Astyage, qui en fut le dernier roi.

559. Solon, l'un des sept sages de la Grèce, meurt âgé de 80 ans.

LVIIIe. Olympiade.

548. Crésus est vaincu dans un combat qu'il livre à Cyrus en Cappadoce.
Cyrus ayant soumis la Lydie, s'empare de toute l'Asie mineure.

LXIe. Olympiade.

534. Tarquin le Superbe, devient septième et dernier roi des Romains, après la mort de son beau-père Servius Tullius.

LXIIe. Olympiade.

532. Anacréon, fameux poëte lyrique, paraît vers ce temps.
Le philosophe Pythagore commence à se faire connaître en ce temps.

529. Cyrus meurt, après avoir régné 7 ans sur l'Asie.
Cambyse, onzième roi des Perses, succède à son père.

LXIIIe. Olympiade.

525. Cambyse s'empare de l'Egypte.

LXIVe. Olympiade.

522. Darius, fils d'Hystape, est élu roi.

Harmodius

Digitized by Google

A. J. C.

LXVIe. OLYMPIADE.

516. HARMODIUS et ARISTOGITON tuent Hipparque, fils de Pisistrate.

LXVIIe. OLYMPIADE.

509. Tarquin est chassé de Rome, parce que son fils avait violé *Lucrèce*, dame Romaine, qui se tua elle-même. La royauté est éteinte, et l'on substitue des *consuls* à la place des *rois*. Les premiers furent *Lucius Junius Brutus*, et *Lucius Tarquinius Collatinus*.

LXVIIIe. OLYMPIADE.

508. PUBLIUS VALÉRIUS POPLICOLA, ou PUBLICOLA, remporte une victoire sur Tarquin et les Etruriens, que Tarquin avait appellés à son secours,

507. PORSENNA, roi d'Etrurie, fait la guerre aux Romains.

LXXe. OLYMPIADE.

500. DÉMOCRITE, philosophe d'Abdère, fleurit en ce temps.

497. On établit à Rome, pour la première fois, un *dictateur*, qui avait la souveraine autorité; ce fut Titus Lartius.

Naissance de SOPHOCLE, fameux poëte tragique.

496. ESCHILE, poëte tragique, paraît en ce temps.

493. Les Tribuns du peuple sont créés pour la première fois.

THÉMISTOCLE est fait Archonte d'Athènes; les Athéniens à sa persuasion bâtissent le port du Pirée.

LXXIIe. OLYMPIADE.

491. On exile de Rome C. Marcius Coriolan, qui se retire chez les Volsques.

490. Bataille de Marathon.

LXXIIIe. OLYMPIADE.

488. CORIOLAN assiège Rome, mais à la persuasion de sa mère, il cesse de faire la guerre aux Romains.

LXXVIIe. OLYMPIADE.

471. SOPHOCLE commence, pour la prémière fois, à faire représenter ses tragédies.

Les Lacédémoniens accusent Thémistocle d'avoir eu part à la résolution que Pausanias avait prise de perdre la

Digitized by Google

A. J. C.

LXXVIIe. OLYMPIADE.

Grèce: quoique purgé de cette accusation il se retire en Asie, chez Xerxès roi de Perse.

470. CIMON, fils de Miltiade, avec une flotte de 250 vaisseaux, s'empare de plusieurs villes de Perse, du roi, et défait la flotte composée de 340 voiles, proche l'île de Cypre.

Naissance de Thucydide.

469. Naissance de Socrate sous l'archonte Phædon.

LXXVIIIe. OLYMPIADE.

466. On croit que Thémistocle est mort cette année.

LXXXe. OLYMPIADE.

460. EPHIALTE, à la persuasion de Périclès, affaiblit la puissance des Aréopagites. Il fait reléguer Cimon par l'ostracisme, et est tué pendant la nuit.

LXXXIe. OLYMPIADE.

456. Le poëte Eschyle meurt en Sicile.

455. PÉRICLÈS, général des Athéniens, ravage le Péloponnèse pendant que Tolmidas était occupé en Béotie.

LXXXIIe. OLYMPIADE.

451. Les Décemvirs sont établis pour former les lois Romaines.

449. Cimon meurt en Cypre devant la ville de Citium, dont il faisait le siège.

LXXXIIIe. OLYMPIADE.

446. PÉRICLÈS soumet l'île d'Eubée; il fait une trève de 30 ans, entre les Athéniens et les Lacédémoniens.

LXXXIVe. OLYMPIADE.

443. Périclès se rend alors très-puissant à Athènes, où rien ne se fait que par ses ordres; ce qui dure quinze ans.

On crée pour la première fois des Censeurs à Rome.

441. Les Samiens se révoltent contre les Athéniens. Périclès s'empare de l'île de Samos; mais les Samiens prennent sa flotte pendant son absence. Périclès de retour les soumet une seconde fois.

LXXXVe. OLYMPIADE.

439. Commencement de la guerre de Corinthe.

Digitized by Google

A. J. C.

LXXXVIe. OLYMPIADE.

436. Les Corcyréens et les Corinthiens envoyent des députés à Athènes.

Les Athéniens préfèrent l'alliance des Corcyréens, et leur accordent du secours contre les Corinthiens.

Naissance d'Isocrate.

LXXXVIIe. OLYMPIADE.

432. Les Lacédémoniens et les alliés déclarent la guerre aux Athéniens, que l'on accusait d'avoir rompu la trève.

431. La guerre du Péloponnèse entre les Athéniens et les Lacédémoniens commence cette année.

430. Grande contagion à Athènes. Les Péloponnésiens ravagent l'Attique, et Périclès désole les côtes du Péloponnèse. Les Athéniens, jaloux de l'autorité de ce général, le condamnent à une amende.

429. Mort de Périclès, vers la fin d'Octobre, deux ans et six mois après le commencement de la guerre du Péloponnèse.

Naissance de Platon.

LXXXIXe. OLYMPIADE.

424. ARTAXERXÈS, roi de Perse, meurt après un règne de quarante ans. Xerxès, son fils, lui succède pendant deux mois; après quoi Sogdien, l'un de ses fils naturels, tue Xerxès, et règne pendant sept mois.

OCHUS, ou Darius Nothus, c'est-à-dire le bâtard (savoir d'Artaxerxès), tue son frère Sogdien, et est le neuvième roi des Perses.

422. CLÉON prend Torone dans la Thrace, et se bat contre Brasidas; l'un et l'autre sont tués dans une bataille où les Lacédémoniens furent vainqueurs. Les Athéniens et les Lacédémoniens font une trève de 50 ans.

XCI^e. OLYMPIADE.

416. Les Athéniens entreprennent la guerre de Sicile.

Les Méliens, insulaires, sont vaincus par les Athéniens.

415. La flotte des Athéniens part pour la Sicile; avant son départ, toutes les statues de Mercure, l'un des dieux tutélaires d'Athènes, se trouvent abattues,

Digitized by Google

A. J. C.

XCI^e. OLYMPIADE.

414. LAMACHUS, général d'Athènes, est tué. Les Athéniens sont battus par les Syracusains.

413. Les Athéniens envoyent du secours en Sicile, sous le commandement d'Eurymedon et de Démosthène. Les Athéniens sont battus sur mer : ils abandonnent ensuite tous leurs vaisseaux, et se mettent sur terre, où ils sont encore défaits. Les Athéniens perdent dans ces deux actions quarante mille hommes, et tous leurs généraux.

XCII^e. OLYMPIADE.

412. ALCIBIADE propose d'établir l'Oligarchie à Athènes. On choisit quatre cents personnes pour gouverner la république.

XCIII^e. OLYMPIADE.

408. ALCIBIADE revient à Athènes, où il est bien reçu.

406. Les Athéniens remportent sur mer une victoire fameuse proche de l'île Arginuse, entre Mytilène et l'Asie.

405. Les Athéniens sont défaits sur mer, près du fleuve Egos.

XCIV^e. OLYMPIADE.

404. La ville d'Athènes est prise par Lysandre, après un siége de six mois.

403. Thrasybule se met à la tête des fugitifs et des exilés d'Athènes. Les Athéniens attaquent les tyrans dans la ville, les chassent, et établissent un conseil de dix personnes au lieu des 30 tyrans.

401. CYRUS le jeune, secouru par les Lacédémoniens, fait la guerre à son frère Artaxerxès Mnémon; il est tué dans la bataille qu'il perd près de Babylone ; 4000 Grecs furent tués ; 5000 autres, sous la conduite de Xénophon, s'en retournèrent par l'Arménie et la Paphlagonie.

XCV^e. OLYMPIADE.

400. Les Athéniens font mourir le philosophe Socrate, qui était âgé de 70 ans.

397. AGÉSILAS, l'un des rois de Lacédémone, est envoyé dans l'Asie mineure, pour soutenir les villes de l'Ionie.

XCVI^e. OLYMPIADE.

396. MARCUS FURIUS CAMILLUS est fait dictateur. Il prend la ville de Veies, et fait un grand butin.

Digitized by Google

A. J. C.

395. Les Béotiens, les Athéniens, les Corinthiens et les Argiens se liguent contre les Lacédémoniens.

394. Commencement de la guerre de Corinthe.

Pausanias, roi de Lacédémone, meurt exilé, après avoir régné 14 ans. Agésipolis, son fils, lui succède, et règne aussi 14 ans.

Conon, commandant la flotte des Perses, remporte sur mer une victoire contre les Lacédémoniens, et répare le Pirée.

XCVIII^e. Olympiade.

387. Antalcidas, envoyé des Lacédémoniens, fait une paix honteuse avec les Perses.

Les Gaulois, sous la conduite de Brennus, après avoir vaincu les Romains près du fleuve Allia, assiègent le Capitole : Camille, avec les Ardéens, les met en fuite.

XCIX^e. Olympiade.

384. Manlius est précipité du haut de la Roche Tarpéienne.

Naissance du philosophe Aristote.

382. Phébidas, que les Lacédémoniens avaient envoyé contre les Olynthiens, s'empare de la Cadmée, forteresse des Thébains.

Naissance de Démosthène, trois ans après Aristote.

381. Camille, tribun militaire, avec Lucius Furius, son collègue, fait la guerre contre les Volsques, dont il triomphe.

C^e. Olympiade.

378. Commencement de la guerre des Béotiens et des Lacédémoniens. Les Thébains sont secourus par les Athéniens, et reprennent la Cadmée.

377. Athènes et les autres villes de la Grèce se déclarent contre les Lacédémoniens.

CI^e. Olympiade.

376. Chabrias, secourant les Abdérites contre les Triballiens, est tué. Timothée lui succède, et remporte une grande victoire sur mer contre les Lacédémoniens.

375. Artaxerxès voulant faire la guerre en Egypte, fait la paix avec les Grecs, à condition que toutes les villes de la Grèce vivront suivant leurs lois, sans avoir de troupes. Les seuls

Digitized by Google

A. J. C.

Thébains, à la sollicitation d'Epaminondas, ne veulent pas se soumettre à cette loi.

374. Les Thébains font la guerre aux Athéniens, à qui ils enlèvent Platée.

373. Evagoras, roi de Cypre, est tué par un de ses eunuques; Nicoclès succède au roi Evagoras son père.

Grand tremblement de terre dans le Péloponnèse. Elice et Bura périssent.

CII^e. Olympiade.

371. Les Lacédémoniens sont vaincus par Epaminondas, chef des Thébains, près de Leuctres, ville de Béotie. Cléombrote fut tué dans le combat.

370. Jason, tyran de Phère en Thessalie, est tué en trahison, à la sollicitation des Pythiens.

369. Les Lacédémoniens sont défaits par les Arcadiens. Les Thébains font une incursion dans la Laconie, et assiégent Sparte. Epaminondas rétablit la ville de Messène, et fait une deuxième incursion dans la Laconie.

CIII^e. Olympiade.

368. Pélopidas et Ismènias sont pris contre la bonne foi par Alexandre de Phère, qui défait les Thébains.

Les Arcadiens bâtissent la ville de Mégalopolis

Denys, tyran de Syracuse, qui voulait chasser les Carthaginois de la Sicile, leur fait la guerre.

367. Camille, dictateur pour la cinquième fois, défait les Gaulois dans la campagne d'Albanie.

366. Fin de la guerre de Béotie, par l'entremise du roi de Perse

365. Mort de Camille, à Rome.

CIV^e. Olympiade.

364. Pélopidas, joint aux Thessaliens, remporte une victoire sur Alexandre de Phère; il est tué dans le combat.

Timothée prend Torone et Potidée, et fait lever le siége de Cyzique.

363. Epaminondas, pendant l'absence d'Agis, veut s'emparer de Sparte; il est repoussé par Agésilas. Les Athéniens l'em-

Digitized by Google

A. J. C.

pèchent de prendre Mantinée. Combat entre les Lacédemoniens et les Arcadiens d'une part, et les Thébains de l'autre. Les Thébains y remportent la victoire ; mais Epaminondas y est blessé, et meurt de sa blessure.

362. Tachos, roi d'Egypte, déclare la guerre au roi de Perse.
Agésilas est fait commandant de l'infanterie de Tachos, et Chabrias, chef de sa flotte.

CV°. Olympiade.

360. Mort d'Artaxerxès Mnémon, roi de Perse.

359. Perdiccas III, roi de Macédoine, est tué par les Illyriens, Philippe son frère, fils d'Amyntas et père d'Alexandre, lui succède.
Xénophon meurt à Corinthe.

358. Philippe prend la ville d'Amphipolis.
Les habitans de la Phocide pillent le temple de Delphes.

357. Dion va en Sicile avec quelques vaisseaux, et en chasse Denys le jeune, qui avait 400 grands vaisseaux, 100 mille fantassins, et 10 mille hommes de cavalerie.
Alexandre de Phère est tué par sa femme Thebé, secourue de ses deux frères, Lycophron et Tisyphon.

CV°. Olympiade.

356. Philistus, général de Denis, est chassé de Syracuse, battu sur mer par les Syracusains, et se tue lui-même.
Philippe soumet les rois de Thrace, de la Péonie et de l'Illyrie.
Naissance d'*Alexandre le Grand*, arrivée le même jour qu'Hérostrate brûla le magnifique temple de Diane à Ephèse.

355. Commencement de la guerre que l'on a appellée *Sacrée*, qui dura 9 ans.
Démosthène commença cette année à prononcer ses premières harangues.

354. Dion est étranglé par les troupes des Zacynthiens.

CVII°. Olympiade.

350. L'Egypte est conquise par Ochus, roi de Perse.

Digitized by Google

A. J. C.

CVIIIe. Olympiade.

348. Philippe soumet les villes de l'Hellespont, s'empare d'Olynthe par ruse et par trahison, et traite tyranniquement les citoyens qu'il fait esclaves, et qui furent vendus comme tels.

Mort de Platon, âgé de 81 ans, le même jour qu'il était né.

347. Fin de la guerre contre les Phocéens.

Denys le jeune recouvre Syracuse, 10 ans après en avoir été chassé.

346. Philippe est admis dans l'assemblée des Amphyctions.

345. Timoléon entre en Sicile, malgré l'opposition des Carthaginois.

CIXe. Olympiade.

343. Timoléon délivre les Syracusains de la tyrannie à laquelle ils étaient assujettis.

Denys se retire à Corinthe.

342. Naissance d'Epicure.

341. Philippe de Macédoine déclare la guerre aux Athéniens, et assiège la ville de Périnthe.

CXe. Olympiade.

338. Artaxerxès Ochus, roi de Perse, meurt empoisonné par l'eunuque Bagoas, qui met sur le trône Arsès, fils d'Ochus.

Philippe remporte la victoire sur les Athéniens et les Béotiens, près de Chéronée.

337. Tous les Grecs choisissent Philippe pour général dans la guerre déclarée contre les Perses.

Timoléon devient aveugle et meurt.

CXIe. Olympiade.

336. Philippe, après un règne de 24 ans, est tué par Pausanias à Ège, ville de la Macédoine, pendant la célébration des jeux.

Alexandre, depuis dit le Grand, succède à son père.

Darius Codoman, dernier roi de Perse, règne 6 ans.

335. Alexandre fait la guerre en Thrace; il y apprend la révolte des Thébains, et vient les soumettre. Cette guerre finit par la ruine de Thèbes qui est entièrement renversée, près de 1200 ans après sa fondation.

Digitized by Google

A. J. C.

334. Alexandre fait passer son armée en Asie. Elle était composée de 30 mille fantassins et de 4,500 chevaux.

La première bataille entre Alexandre et les troupes du roi de Perse, se donne au passage du Granique, dans la Mysie, et les Perses y sont défaits.

333. Second combat d'Alexandre contre Darius, près d'Issus en Cilicie. Darius y est battu; sa mère, sa femme et ses enfans y sont faits prisonniers.

CXII^e. OLYMPIADE.

332. Alexandre assiége Tyr, et l'emporte après sept mois de siége.

Alexandre commence à faire bâtir la ville d'Alexandrie.

331. Bataille d'Arbelle, où l'armée de Darius est entièrement défaite.

330. Alexandre s'empare de la Susiane, et s'asseoit sur le trône de Darius.

CXIII^e. OLYMPIADE.

327. Alexandre étant passé aux Indes, défait et prend le roi Porus.

CXIV^e. OLYMPIADE.

324. Alexandre meurt le vingtième jour du mois Daisis, ou 22 de Mai, après avoir régné 12 ans et 7 mois.

Les généraux d'Alexandre partagent entr'eux les conquêtes de ce prince; on donne l'Egypte à Ptolémée, fils de Lagus, la Syrie à Laomédon de Mytilène, la Mysie à Philotas, la Médie à Pithon, la Paphlagonie, la Cappadoce et toutes les terres circonvoisines à Euménès; la Pamphylie, la Syrie et la Haute Phrygie à Antigone; la Carie à Cassandre; la Lydie à Méléagre; la Basse Phrygie à Léonnatus; la Thrace à Lysimaque, et la Macédoine à Antipater: on cède les provinces de l'Asie supérieure à ceux qui en étaient gouverneurs: Seleucus est fait général de la cavalerie des alliés.

Règne de Ptolémée, fils de Lagus: il régna 40 ans sur l'Egypte.

323. LÉOSTHÈNE, général des Athéniens, sollicite la Grèce à se

Digitized by Google

A. J. C.

mettre en liberté; ce qui cause une guerre soutenue par les Athéniens. Antipater pour leur résister, appelle à son secours Cratère et Philotas. Antipater ayant été vaincu, se sauve à Lamie, ville de Thessalie. Léosthène qui vient l'y assiéger, est tué d'un coup de pierre en faisant ce siége.

322. Démosthène est rappellé d'exil, et reçu honorablement par les Athéniens. Les Grecs sont défaits par les Macédoniens dans un combat qui se donna près de Cranon dans la Thessalie. Les Athéniens demandent la paix; Démosthène s'enfuit dans l'île de Calaurie, où il s'empoisonne.

On transporte le corps d'Alexandre en Egypte; Ptolémée le fait mettre à Alexandrie. Cratère et Néoptolème sont tués par Euménès.

Ménandre, Athénien et poëte comique, fait représenter cette année sa première comédie.

321. Antigone marche contre Euménès, et l'oblige de se renfermer dans Nora, château de la Cappadoce.

CXI^e. Olympiade.

318. Nicanor, envoyé par Cassandre à Athènes, met une garnison dans la citadelle, et s'empare du Pirée.

317. Euménès, joint à quelques peuples de l'Asie, déclare la guerre à Antigone.

Olympias, mère d'Alexandre, fait mourir Aridée, fils de Philippe et frère d'Alexandre.

CXVI^e. Olympiade.

316. Antigone donne une bataille contre Euménès.

Cassandre fait mourir Olympias, après avoir pris la ville de Pydna.

315. Eumènès est fait prisonnier de guerre et conduit à Antigone, qui le fait mourir.

CXVII^e. Olympiade.

312. Séleucus-Nicator (ou le vainqueur), l'un des généraux d'Alexandre, se rend maître absolu de Babylone, peu de tems avant que de se faire déclarer roi de Syrie.

311. Cassandre, Lysimaque et Ptolémée font la paix avec Anti-

Digitized by Google

A. J. C.

gone. Cassandre tue Roxane avec son fils Alexandre, et devient usurpateur de la couronne de Macédoine.

310. La démocratie est rétablie dans le gouvernement d'Athènes.

CXVIII^e. OLYMPIADE.

307. DÉMÉTRIUS, fils d'Antigone, après s'être emparé du Pirée, et avoir rasé Munychie, rend à Athènes sa première liberté.

Démétrius va en Chypre, défait Ménélaus, commandant de l'armée de Ptolémée, prend plusieurs villes, et a l'avantage sur Ptolémée dans un combat naval.

306. Antigone conduit une armée navale et un grand nombre d'hommes de pied en Egypte; plusieurs accidens l'empêchent d'y entrer; il revient en Syrie.

305. Antigone, irrité de ce que les habitans de l'île de Rhodes lui avaient refusé du secours dans la guerre de Cypre, fait assiéger leur île par Démétrius.

CXIX^e. OLYMPIADE.

304. Démétrius fait faire des machines de guerre pour continuer le siége de Rhodes; mais la résistance des habitans de cette ville l'oblige de faire la paix avec eux.

301 Antigone et Démétrius ayant joint leurs troupes, donnent une bataille contre l'armée des rois Seleucus, Lysimaque et Cassandre. Antigone perdit la bataille et y fut tué. Démétrius s'enfuit en Grèce.

298. Cassandre, roi de Macédoine, meurt; il laisse trois fils, Philippe, Antipater et Alexandre.

PHILIPPE, vingt-sixième roi de Macédoine depuis Caranus, régna un an.

297. ANTIPATER et Alexandre disputent entr'eux le royaume de Macédoine.

CXXI^e. OLYMPIADE.

295. PYRRHUS commence à régner en Epire.

294. DÉMÉTRIUS POLIORCÈTES, vingt-huitième roi de Macédoine, règne six ans.

Digitized by Google

A. J. C.

CXXIIe. Olympiade.

292. Lysimaque est fait prisonnier par Dromichète, roi des Gétes; Agathocle, fils de Lysimaque, compose avec Dromichète pour l'élargissement de son père, qu'on lui accorde, à condition que Lysimaque céderait aux Gétes tout ce qui était par-delà le Danube.

289. Démétrius est dépouillé du royaume de Macédoine.

CXXIIIe. Olympiade.

288. Démétrius étant abandonné de son armée, et ne trouvant aucun asyle, vient se rendre à Séleucus, roi de Syrie.

286. Démétrius meurt vers ce temps.

Quintus Hortensius, Dictateur, fait une loi, par laquelle tous les Romains sont tenus d'observer ce qui avait été statué par le peuple.

285. Lysimaque fait empoisonner son fils Agathocle, qui avait épousé Lysandra, fille de Ptolémée Lagus et d'Eurydice, parce qu'Arsinoé, sa belle-mère, après l'avoir sollicité inutilement de commettre un inceste avec elle, l'avait accusé à son père.

CXXIVe. Olympiade.

284. Les habitans de Patras, de Dymée et de Pharée commencent en ce temps à jetter les premiers fondemens de la république des Achéens.

Ptolémée, fils de Lagus, meurt après avoir gouverné l'Egypte 40 ans.

282. Lysimaque, âgé de 74 ans, déclare la guerre à Séleucus, âgé de 77 ans; ce dernier défait entièrement Lysimaque qui est tué dans l'action.

281. Séleucus fut roi de Macédoine 7 mois.

Séleucus donne dans une embuscade que lui avait dressée Ptolémée, fils de Lagus; il y perd et la vie et le royaume.

Ptolémée, surnommé Céraunus (ou le Foudre), fut le trente-unième roi de Macédoine depuis Caranus, et régna environ 2 ans.

CXXVe. Olympiade.

280. Pyrrhus, roi d'Epire, vient en Italie à la sollicitation des

Digitized by Google

A. J. C.

Tarentins; il défait les Romains qui furent consternés à la vue des éléphans que ce prince avait amenés avec lui.

279 Les Gaulois font des courses en Macédoine et en Illyrie, et tuent Ptolémée Céraunus.

277. Antigone Gonatas règne en Macédoine pendant 33 ans.

CXXVI^e. Olympiade.

274. Pyrrhus retourne en Epire avec 7 mille fantassins et 5 mille cavaliers, après avoir fait la guerre 6 ans, tant en Italie qu'en Sicile.

CXXVII^e. Olympiade.

272. Pyrrhus entre dans le pays de Lacédémone; prêt à prendre cette ville, le roi Aréus, revenu de Crète, l'oblige de se retirer. Pyrrhus va attaquer Argos, où combattant vaillamment, il est tué d'un coup de tuile qu'une femme lui jette.

Aratus, auteur grec, vivait en ce temps, ainsi que le poëte Callimaque.

CXXIX^e. Olympiade.

264. Commencement de la guerre des Romains contre les Carthaginois, appelée *Punique*, et qui dure 24 ans.

263. Euménès, fils d'Euménès, frère de Philétère, règne vingt-deux ans à Pergame, après la mort de Philétère.

262. Antiochus Théos, troisième roi de Syrie, régna 15 ans.

261. Les Romains commencent à se mettre sur mer, et équippent une flotte.

CXXX^e. Olympiade.

260. Duilius remporte la première victoire sur mer contre les Carthaginois.

257. Attilius Régulus est d'abord battu sur mer; il remporte ensuite la victoire sur les Carthaginois.

CXXXI^e. Olympiade.

256. Cette année commence le royaume des Parthes en Asie, par Arsacès, qui en fut le premier roi.

CXXXII^e. Olympiade.

251. Métellus défait Asdrubal en Sicile.

Aratus Sicyonien, âgé de 20 ans, réunit son pays à la république des Achéens, dont il fut fait préteur.

Digitized by Google

A. J. C.

CXXXIIIe. Olympiade.

247. Séleucus II, surnommé *Callinicus*, succède à Antiochus, et règne 21 ans.

Ptolémée Evergète, ou le Bienfaiteur, règne en Egypte 26 ans, Ptolomée Philadelphe étant mort.

CXXXIVe. Olympiade.

244. Démétrius II, fils d'Antigonus Gonatas, succède à son père, et règne en Macédoine 10 ans.

243. Aratus, préteur des Achéens, s'empare de la forteresse de Corinthe par stratagême, et en chasse la garnison d'Antigone.

242. Attale, roi de Pergame, succède à Euménès; il régna 45 ans.

Démétrius, fils d'Antigone, est élu roi de Macédoine; il règne 10 ans.

CXXXVIIe. Olympiade.

232. Mort de Démétrius II, roi de Macédoine, laissant son fils Philippe en bas âge. Antigone Doson, son oncle paternel, devient son tuteur, et gouverne pendant 12 ans.

229. Cléomène, roi de Sparte, qui était monté sur le trône 10 ans auparavant, tue les Éphores, et fait régner en même-temps son frère Eriplidas.

CXXXVIIIe. Olympiade.

227. Séleucus III du nom, surnommé *Céraunus*, fils d'Antiochus Callinicus, devient roi de Syrie, et règne 2 ans.

CXXXIXe. Olympiade.

224. Antiochus le grand, frère d'Antiochus Céraunus, devient roi de Syrie, et règne 36 ans.

222. Fin de la guerre de Cléomène: vaincu par Antigone, il s'enfuit en Égypte.

221. Ptolémée Philopator (qui aime son père), quatrième roi d'Égypte de la famille des Ptolémées, règne 17 ans.

CXLe. Olympiade.

220. Philippe, roi de Macédoine, commence à régner après le gouvernement de son oncle et tuteur Antigone Doson: son règne fut de 42 ans.

Digitized by Google

A. J. C.

219. Annibal assiège la ville de Sagonte, alliée des Romains, dont il se rend maître après sept mois de siége.
Commencement de la guerre des Alliés, que les Achéens, sous le commandement de Philippe, roi de Macédoine, font aux Étoliens.

218. Annibal vient en Italie, après avoir passé les Alpes, avec une armée de 90 mille hommes d'infanterie, et de douze mille chevaux.

217. Le consul Flaminius s'engage témérairement dans un combat contre Annibal, proche du lac de Trasimène; il est tué, et perd 15,000 hommes.

CXLI^e. Olympiade.

216. Annibal remporte sur les Romains la fameuse victoire de Cannes.

214. Marcellus fait le siége de Syracuse. Archimède retarde longtemps la prise de cette ville, à laquelle il fournissait chaque jour de nouvelles machines de guerre.

CXLII^e. Olympiade.

212. Marcellus prend la ville de Syracuse.

209. Marcellus gagne une bataille contre Annibal.

CXLIII^e. Olympiade.

208. Le consul Marcellus est tué dans une embuscade qui lui avait été dressée par Annibal.

206. Philopémen, préteur des Achéens, défait et tue lui-même Machanidas, tyran de Lacédémone, proche de Mantinée.

CXLIV^e. Olympiade.

204. Mort de Ptolémée Philopator. Ptolémée Epiphane (ou l'Illustre), âgé de 4 ans, lui succède.

203. Scipion prend en un même jour les camps d'Annibal et de Syphax.
Les Carthaginois rappellent Annibal en Afrique.

201. La paix est accordée par le Sénat Romain aux Carthaginois.

CLXV^e. Olympiade.

200. Les Romains déclarent la guerre à Philippe, roi de Macé-

Digitized by Google

A. J. C.

doine, parce qu'il était ennemi des Athéniens, du roi Attale, et des autres alliés du peuple Romain.

198. Le consul Quintius attaque Philippe dans les détroits de l'entrée d'Epire, et l'oblige à prendre la fuite et à retourner dans ses états.

197. Euménès succède à Attale dans le royaume de Pergame, il règne 38 ans.

Quinctius remporte la victoire sur Philippe proche des Cynocéphales, en Thessalie.

CXLVI^e. Olympiade.

196. Le Sénat prescrit des conditions de paix à Philippe; la Grèce est remise en liberté, et la guerre de Macédoine finit.

CXLVII^e. Olympiade.

192. Les Romains font la guerre à Antiochus.

Nabis, tyran de Lacédémone, ayant été tué par les Etoliens, Philopémen associe les Lacédémoniens à l'alliance des Achéens.

191. Antiochus est défait aux Thermopyles, et obligé de s'enfuir en Asie.

190. Le consul Lucius Scipion remporte, près de Magnésie, la victoire sur Antiochus.

189. Le Sénat accorde la paix à Antiochus.

CXLVIII^e. Olympiade.

187. Séleucus, IVe. du nom, surnommé *Philopator*, fils d'Antiochus le grand, fut le septième roi de Syrie, et régna onze ans après la mort d'Antiochus, qui fut tué par les Barbares, lorsqu'il voulait piller le temple de Jupiter Belus.

185. Mort de Publius Scipion l'Africain l'ancien.

CXLIX^e. Olympiade.

183. Philopémen, âgé de 70 ans, est pris et mis à mort par les Messéniens.

Mort d'Annibal, le plus grand ennemi des Romains.

182. Lycortas, préteur des Achéens, venge la mort de Philopémen, son prédécesseur.

CL^e.

Digitized by Google

A. J. C.

CL^e. OLYMPIADE.

180. En Égypte, Ptolémée Philométor (qui aime sa mère), règne 35 ans après la mort de Ptolémée Épiphane.

178. PERSÉE, roi de Macédoine, règne dix ans après la mort de Philippe son père.

CLI^e. OLYMPIADE.

176. Après la mort de Séleucus Philopator, roi de Syrie, Antiochus IV, surnommé *Epiphane*, ou l'Illustre, règne onze ans et quelques mois.

171. Les Romains déclarent la guerre à Persée, roi de Macédoine, qui défait l'armée Romaine, commandée par Licinius.

169. Le consul Quintus Martius surprend Persée, le met en fuite, et s'empare de plusieurs villes de Macédoine.

CLII^e. OLYMPIADE.

168. PERSÉE, roi de Macédoine, et Gentius, roi d'Illyrie, sont défaits par le consul Paulus AEmilius.

167. PAULUS AEMILIUS réduit la Macédoine en province.

CLVI^e. OLYMPIADE.

153. Les ambassadeurs envoyés de Rome en Afrique pour discuter la cause de Massinissa avec les Carthaginois, rapportent que l'on faisait de grands préparatifs de guerre à Carthage.

149. ANDRISCUS, qui se disait fils de Persée, s'enfuit de Rome, et se rend maître de la Macédoine.

CLVIII^e. OLYMPIADE.

147. PUBLIUS SCIPION s'empare du port de Carthage, dont il réduit les habitans à la dernière extrémité.

Les Romains déclarent la guerre aux Achéens. Le préteur Quintus Métellus leur livre le premier combat.

146. Le consul Mummius se rend maître de toute l'Achaïe, et fait brûler Corinthe.

SCIPION détruit la ville de Carthage, bâtie par Zorus et Carchedon, Tyriens, 480 ans avant la fondation de Rome.

145. PTOLÉMÉE EVERGÈTE II, règne 29 ans en Egypte, après la mort de Ptolémée Philométor, son frère.

Digitized by Google

A. J. C.

CLIX^e. OLYMPIADE.

142. Le faux Philippe est défait par le Questeur Trébellius.

CLXI^e. OLYMPIADE.

133. ATTALUS meurt, et laisse le royaume de Pergame au peuple Romain.

PISON défait les esclaves en Sicile, et Scipion les Numantins. Numance est entièrement détruite.

CLXIV^e. OLYMPIADE.

123. MITHRIDATE VI, roi de Pont, fameux par ses guerres avec les Romains, commence son règne, qui fut de 60 ans.

Sédition à Rome, excitée par Caïus Gracchus, tribun du peuple, qui est tué par le consul Opimius.

CLXV^e. OLYMPIADE.

119. CAIUS-MARIUS, tribun du peuple, fait mettre Métellus en prison.

PTOLÉMÉE LATHURE succède en Egypte, à son père Ptolémée Evergète, et règne 10 ans.

CLXVI^e. OLYMPIADE.

113. Le consul Carbon chasse de l'Italie les Cimbres et les Teutons.

111. Le sénat déclare la guerre à Jugurtha, roi de Numidie, qui avait tué Hiempsal et Adherbal, fils de Missipsa.

109. MÉTELLUS, consul, défait Jugurtha, et le met en fuite dans deux combats consécutifs.

CLXVIII^e. OLYMPIADE.

107. MARIUS met plusieurs fois Jugurtha en fuite.

CLÉOPATRE chasse du trône son fils aîné Ptolémée Lathure, et y fait monter le cadet Ptolémée Alexandre, qui règne 18 ans.

106. BOCCHUS, roi de Mauritanie, allié de Jugurtha, remet ce prince entre les mains de Sylla, que Marius lui avait envoyé.

Naissance de Marcus-Tullius Cicéron, le trois Janvier.

105. QUINTUS SCIPION, proconsul, et Caïus Manlius, consul, combattent contre les Cimbres et les Teutons.

Digitized by Google

A. J. C.

CLXIX. OLYMPIADE.

104. Marius, ayant vaincu Jugurtha, entre en triomphe dans Rome.

102. Marius taille en pièces les Teutons et les Ambrons proche de la ville d'Aix.

CLXX^e. OLYMPIADE.

100. En Egypte, Ptolémée Lathure étant déposé par sa mère Cléopâtre, se retire en Chypre. Ptolémée Alexandre son frère, prend sa place.

CLXXII^e. OLYMPIADE.

90. La guerre des alliés s'allume de plus en plus.
PTOLÉMÉE ALEXANDRE, roi d'Egypte, fait mourir sa mère Cléopâtre.

89. LUCIUS SYLLA, général de l'armée romaine, défait les Samnites.

CLXXIII^e. OLYMPIADE.

88. Les Romains déclarent la guerre à Mithridate, roi de Pont, parce qu'il avait dépouillé Ariobarzane et Nicomède de leurs royaumes.
Ptolémée Alexandre est chassé, et son frère Ptolémée Lathure est rappelé, et règne 8 ans.

87. CINNA, consul, est chassé de Rome par son collègue, et déposé du consulat, à cause des mauvaises lois qu'il voulait établir, et parce qu'il sollicitait les Italiens à se révolter.

86. SYLLA reprend Athènes, et lui rend sa première liberté.

CLXXIV^e. OLYMPIADE.

84. CINNA et CARBON, consuls, se préparent à faire la guerre contre Sylla. Cinna est tué par quelques soldats de son armée, et Carbon reste seul consul. Sylla fait la paix avec Mithridate, qui cède l'Asie, la Bithynie et la Cappadoce. Fimbria se donne lui-même la mort, après que son armée eût passé du côté de Sylla.

83. Sylla passe la mer avec une armée de trente mille hommes, hazarde le combat contre 200 mille, et défait Norbanus.

82. Sylla défait Marius, qui prend la fuite, et se retire dans la

Digitized by Google

A. J. C.

ville de Pérouse; Sylla assiège cette ville. Marius fils se tue lui-même; et après la reddition de la ville de Pérouse. Sylla est élu dictateur perpétuel.

81. Sylla défait Mithridate, et entre en triomphe dans Rome. Mort de Ptolémée Lathure, roi d'Egypte. Bérénice Cléopâtre, sa fille, lui succède, et règne seule 6 mois: elle épouse ensuite Alexandre II, fils d'Alexandre I, que Sylla avait envoyé pour régner. Ce prince la fait mourir au bout de 19 jours, et règne 15 ans.

CLXXV^e. OLYMPIADE.

80. Le consul Métellus commande l'armée romaine contre Sertorius en Espagne.

79. Sylla abdique la dictature.

78. Sylla meurt âgé de 60 ans.

CLXXVI^e. OLYMPIADE.

76. SERTORIUS et PERPENNA combattent contre Métellus et contre Pompée, que Sertorius met en fuite.

PTOLÉMÉE DENYS, ou AULETÈS, règne en Egypte, pendant 23 ans.

CLXXVII^e. OLYMPIADE.

70. CICÉRON, âgé de 36 ans, plaide contre Verrès.

Naissance de Virgile.

69. LUCULLUS, vainqueur de Mithridate, passe en Arménie. Tigrane assemble une armée de 200 mille hommes d'infanterie et de 60 mille hommes de cavalerie. Lucullus met cette armée en fuite, et prend la ville de Tigranocerta.

65. ALEXANDRE II, roi d'Egypte, est chassé de ses états par ses propres sujets; Ptolémée Auletès, bâtard de Lathure, lui succède, et règne 11 ans.

CLXXXIX^e. OLYMPIADE.

63. Naissance d'Auguste.

62. L'armée de Catilina est taillée en pièce par Pétreius, lieutenant du consul Caïus Antonius. Catilina est tué dans le combat.

Digitized by Google

A. J. C.

61. Pompée entre en triomphe dans Rome. Clodius se purge du crime d'inceste, dont il est accusé.

CLXXX^e. Olympiade.

60. Clodius demande la charge de tribun. Jules-César vient à Rome, et brigue celle de consul; il se ligue avec Pompée et Crassus, ce qui forme le *premier triumvirat.*

58. Clodius, tribun du peuple, oblige Cicéron d'aller en exil.

57. Cicéron revient de son exil.
César soumet dans les Gaules les Belges et les Nerviens.

CLXXXI^e. Olympiade.

53. Crassus périt chez les Parthes.

CLXXXII^e. Olympiade.

52. Milon est condamné à un exil, pour avoir tué Clodius.
Le sénat envoie Cicéron en Cilicie, en qualité de proconsul; il y gouverne avec succès, et y est salué *imperator.*

51. Mort de Ptolémée Auletès, roi d'Egypte, qui donne son royaume à l'aîné de ses fils, Ptolémée Denys, et à l'aînée de ses filles, la fameuse Cléopâtre; ils règnent 3 ans et 8 mois.

49. Commencement de la *guerre civile* entre César et Pompée.

CLXXXIII^e. Olympiade.

48. César défait Pompée dans les champs de *Pharsale.* Pompée se retire en Egypte, et y est tué par l'ordre de Ptolémée, qui en était roi.

47. César prend possession de la dictature à Alexandrie, où il faisait la guerre. La bibliothèque de Ptolémée est brûlée en partie pendant cette guerre.
Ptolémée Denys, roi d'Egypte étant mort, César établit roi Ptolémée avec sa sœur Cléopâtre.

46. César passe en Afrique, fait la guerre à Scipion, à Caton et à Juba, roi de Mauritanie, et défait leur armée. Caton, Scipion et Petréius se donnent la mort.

CLXXXIV^e. Olympiade.

44. César rétablit la ville de Corinthe et celle de Carthage; il est tué dans le sénat le 15 de mars.

Digitized by Google

A. J. C.

Octavianus César vient à Rome, pour recueillir la succession de César, son oncle.

43. Antoine est défait par Hirtius, après la défaite de Pansa. Octavien se ligue avec Lépide et Antoine; ils partagent entr'eux l'Empire, se font nommer *triumvirs*; on exile plusieurs citoyens Romains, et l'on fait mourir un grand nombre de personnes de distinction. Cicéron eut le malheur d'en être.

Fondation de la ville de Lyon par Lucius Munacius Plancus, qui la nomma *Lugdunum*.

42. César Octavien et Antoine font la guerre contre Cassius et Brutus, qui étant vaincus près de la ville de Philippes en Macédoine, se donnent la mort

Tibère vient au monde le seizième de Novembre.

CLXXXVII^e. Olympiade.

32. Le sénat fait déclarer la guerre à Antoine et à Cléopâtre.

31. Bataille d'*Actium* en Epire, où Octavien remporte la victoire sur Antoine, le 2 Septembre.

30. Octavien entre en Egypte. Antoine et Cléopâtre se donnent la mort.

29. César Octavien délibère avec Mécène et Agrippa, savoir s'il abdiquera l'Empire; il continue de s'en charger à la persuasion de Mécène.

CLXXXVIII^e. Olympiade.

28. Mort de Térentius Varron, le plus savant des Romains, âgé de près de 90 ans.

27. On donne à Octavien le nom d'*Auguste*.

CXCII^e. Olympiade.

12. Tibère soumet les Pannoniens, qui s'étaient révoltés. Auguste l'adopte, et lui donne en mariage sa fille Julie.

CXCIII^e. Olympiade.

8. Mort de Mécène.

2. Auguste demande le consulat, pour faire entrer dans les affaires Lucius César, son second fils adoptif.

Il exile sa fille Julie, convaincue d'adultère.

Digitized by Google

Depuis J. C.

1. Ere de Jésus-Christ, nommée l'*Ere Chrétienne*, ou *Vulgaire*, au premier Janvier de l'an 753 de la fondation de Rome; mais au 21 Avril commence l'an 754.
4. Cn. Cornelius Cinna, petit-fils du grand Pompée, conspire contre Auguste, qui pardonne à tous les conjurés.
   Auguste adopte Tibère, fils du premier mariage de Livie, sa femme.
9. Trois légions Romaines, commandées par Quintilius Varus, sont battues par Arminius; Varus se donne la mort.
11. Auguste associe Tibère à l'Empire.
12. Naissance de Caïus Caligula, fils de Germanicus, le dernier jour du mois d'Août.
13. Auguste impose le vingtième sur le peuple Romain.
14. Cet empereur meurt à Nole, dans la Campanie, le 19 du mois d'Août; il était âgé de 76 ans, et en avait régné 44, après la bataille d'Actium.
   Tibère commence son règne, qui fut de 22 ans, 6 mois, et 23 jours, sans compter les 3 ans d'association.
15. Germanicus fait la guerre dans la Germanie.
16. Germanicus défait les Germains.
17. Tremblement de terre en Asie, qui renverse douze villes.
   Le poëte Ovide meurt en exil.
19. Germanicus visite l'Égypte, et revient en Syrie, où il meurt. Pison est soupçonné de l'avoir empoisonné.
22. Livie, mère de Tibère tombe malade; Tibère revient à Rome.
26. Agrippine, femme de Germanicus, est persécutée par Tibère, qui va en Campanie, d'où il ne revient plus à Rome.
27. Incendie à Rome : Tibère fait des largesses pour aider à rebâtir cette ville, et se retire dans l'île de Caprée.
30. Livie, mère de Tibère, meurt âgée de 86 ans.
37. Tibère tombe malade, et meurt le 16 Mars.
   Caius, surnommé Caligula, lui succède, et règne 3 ans, et 8 jours.

Digitized by Google

D. J. C.

40. Chéréas, et plusieurs autres conjurés, tuent l'empereur Caligula le 24 Janvier.

41. Claude Néron, ou Claudius, lui succède.

49. Claude épouse Agrippine, fille de son frère Germanicus, et mère de Néron.

50. L'empereur Claude adopte Domitius Néron.

54. Mort de l'empereur Claude, âgé de 63 ans, après en avoir régné 13, huit mois et 19 jours.

Domitius Néron, cinquième empereur, lui succède; Agrippine, sa mère, fait emprisonner Junius Silanus, proconsul d'Asie, et oblige Narcisse de se donner la mort.

59. Agrippine dépouillée de toute autorité par son fils Néron, cherche à se reconcilier avec lui.

Néron la fait tuer.

68. C. Julius Vindex, propréteur dans la Gaule, se révolte contre Néron. Galba, gouverneur d'Espagne, fait la même chose. Vindex est défait par Rufus en Germanie.

Néron se voyant abandonné de tous, se tue lui-même, après avoir régné 13 ans, 7 mois et 28 jours.

Galba lui succéde; il se laisse gouverner par des favoris, et règne environ 7 mois.

69. Othon, Vitellius et Vespasien, sont élus successivement empereurs cette année.

Othon s'empare de l'empire, fait mourir Galba et Pison, vers le 16 Janvier, et ne règne que trois mois.

Vitellius, gouverneur de la basse Germanie, est proclamé empereur, et défait l'armée d'Othon près de Bebriac.

Othon se donne la mort le 20 Avril; Vitellius est empereur huit mois et cinq jours après la mort d'Othon.

Vespasien, le premier Juillet, est élu et proclamé empereur en Égypte, d'où il va ensuite à Rome.

Vitellius, défait à Crémone, meurt percé de plusieurs coups de couteau.

71. Titus entre à Rome en triomphe avec Vespasien.

Digitized by Google

D. J. C.

79. Mort de l'empereur Vespasien, âgé de 69 ans, après en avoir régné dix, un mois moins sept jours.

TITUS, son fils, dixième empereur, lui succède, et son règne fut aussi bon qu'heureux.

81. Titus, après avoir régné deux ans, deux mois et 20 jours, meurt du poison que Domitien son frère fut soupçonné de lui avoir fait donner.

DOMITIEN lui succède, et fut le onzième empereur Romain, ou le douzième, en comptant Jules-César, comme fait l'historien Suétone.

86. Domitien établit *les jeux Capitolins*, pour être célébrés tous les cinq ans.

96. Domitien fut tué le 18 Septembre, âgé de 45 ans, après en avoir régné quinze et six jours.

NERVA, treizième empereur, succède à Domitien.

98. Nerva meurt, âgé de 65 ans, dix mois dix jours, après avoir régné un an, quatre mois, huit ou neuf jours.

TRAJAN lui succède à l'âge de 42 ans.

113. Trajan marche contre les Arméniens et les Parthes; vient à Athènes, passe en Syrie, et de là en Orient.

117. Épuisé par la fatigue, il laisse Adrien en Syrie, passe en Mésopotamie avec son armée, tombe malade et meurt, au commencement d'Août, à Selinunte dans la Cilicie, d'où cette ville a eu le nom de Trajanopolis. Trajan était âgé de 63 ans, un mois, 15 jours; il avait régné 19 ans, six mois et 15 jours.

AELIUS ADRIEN lui succède par les soins de Plotine, femme de Trajan.

120. Tremblement de terre, dans lequel Nicomédie et plusieurs villes voisines furent englouties.

121. Adrien fait construire un mur de trente lieues au nord de la Grande-Bretagne, pour séparer les Romains et les Barbares.

Adrien revient dans les Gaules, et fait bâtir à Nîmes un palais superbe en l'honneur de Plotine, veuve de Trajan.

130. Adrien passe par Athènes, fait entre autres achever les

Digitized by Google

D. J. C.

ouvrages commencés, et dédie le temple de Jupiter Olympien.

132. Antinous, favori d'Adrien, est jetté dans le Nil; l'empereur pleure sa mort; le fait mettre au rang des dieux, et fait bâtir en Égypte une ville à laquelle il donne le nom d'Antinoé.

138. Adrien adopte, à cause de ses maladies continuelles, Arrius Antonin, à condition que ce dernier adopterait AElius Vérus, et Marc-Aurèle. Il meurt ensuite le 6 des Ides de Juillet (ou le 10 de ce mois), âgé de 62 ans, 5 mois et 19 jours, après un règne de 21 ans et 10 mois.

Antonin, surnommé *le Pieux*, lui succède.

161. L'empereur Antonin meurt, après un règne de 22 ans, et près de six mois.

Marc-Aurèle, surnommé *Antoninus*, et AElius Vérus, règnent ensemble.

169. Commencement de la guerre des Marcomans en Germanie. Les deux empereurs vont commander l'armée Romaine. AElius Vérus meurt d'apoplexie. Marc-Aurèle, qui reste seul empereur, revient à Rome pour les obsèques de son collègue.

180. L'empereur Marc-Aurèle meurt dans la Pannonie, après un règne de 19 ans et 10 jours.

Commode succède à Marc-Aurèle son père.

192. L'empereur donne de grands spectacles, au mois de Décembre, et le dernier jour, Lætus et Electe, ses chambellans, et Martia, concubine de ce prince, conspirent contre lui. Cette femme l'empoisonne, et il meurt aux Calendes de Janvier, après un règne de 12 ans, 9 mois et 14 jours.

193. Pertinax est déclaré empereur au commencement de cette année, par les soldats Prétoriens, ou de la garde de l'empereur. Il est mis ensuite à mort par eux-mêmes, après avoir régné deux mois et 28 jours.

Didius Julien corrompt les troupes par argent, et par-

Digitized by Google

D. J. C.

vient à l'empire, qu'il ne tient que deux mois et cinq jours, au bout duquel temps il est tué.

L. Septimius Sévère, qui commandait en Pannonie, Pescennius Niger en Syrie, et Claudius Albinus en Bretagne, usurpèrent en même-temps le gouvernement de la république.

194. Sévère, qui resta bientôt seul, fait la guerre contre Niger, qui s'enfuit à Antioche, dont Sévère s'empare, et Niger est tué près de l'Euphrate.

196, Sévère fait César, son fils aîné, Bassien, qu'il nomme *Antonin*.

127. Sévère va dans les Gaules, et livre bataille à Albinus; le combat fut sanglant. Albinus est tué dans la ville de Lyon.

108. Sévère fait déclarer son fils Antonin empereur, par un décret du sénat.

210. L'empereur Antonin, surnommé *Caracalla*, forme le dessein de tuer son père; Sévère l'apprend, et meurt de douleur, à Yorck, après avoir gouverné l'empire dix-sept ans, huit mois et trois jours.

Antonin Caracalla, et Septimius Géta, ses fils, lui succèdent.

212. L'empereur Caracalla tue son frère Géta, qui était âgé de 22 ans et 9 mois, entre les bras de sa mère.

217. L'empereur Caracalla est massacré, à la sollicitation d'Opilius Macrin, par Martial, centurion, entre Edesse et Carres, le six des Ides d'Avril (ou le huit de ce mois), après avoir vécu vingt-neuf ans, et en avoir régné six et deux mois quatre jours.

Opilius Macrin lui succède.

218. Macrin, et son fils Diaduménianus, sont tués par les soldats, après avoir gouverné l'empire un an et deux mois moins trois jours.

Antonius Héliogabale fut mis à sa place par les soldats; on le disait faussement fils de Caracalla.

Digitized by Google

D. J. C.

221. L'empereur adopte Alexandre Sévère, et le nomme César,

222. Héliogabale est tué dans un tumulte militaire, et jetté dans le Tibre avec sa mère Julia : il était âgé de dix-huit ans, dont il en avait régné trois, neuf mois et quatre jours.

228. Ulpien, jurisconsulte, préfet du prétoire, est tué par les soldats, malgré l'empereur Alexandre.

235. Alexandre bat les Germains, passe dans les Gaules, où il est tué avec sa mère, par quelques soldats gagnés par Maximin. Il était âgé de vingt-neuf ans, trois mois sept jours, dont il avait régné treize ans neuf jours.

Fin de la Chronologie.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

ET RAISONNÉE

DU VIEUX LANGAGE FRANÇAIS,

Ou explication particulière au Plutarque d'Amyot, des mots surannés qui s'y trouvent [1].

A.

ABESTY, stupide, abruti.

ABHORRISSANT, abhorrant.

ACCOINTER, *verbe*, se familiariser avec quelqu'un, le voir souvent.

ACCOINTANCE, familiarité.

ACCOINTABLE, familier, accessible.

A CHEF, à la fin; *venir à chef de cette guerre, mener à chef cette guerre*, Plut. VIII, 345 (401); terminer cette guerre.

A CHER; *auront maintenant à cher un prince*, chériront maintenant un prince, I, 230 (259).

ACCOUSTRER, arranger, ajuster.

1 Nous n'avons aucune prétention littéraire, et ce n'est pas pour les savans que nous nous sommes occupés de la langue de nos ancêtres. Nous savons qu'il y a très-peu de mots français dont ils ne connaissent l'étimologie, et que la manière de parler de nos pères n'était pas inconnue à Racine, Bossuet, et la Fontaine. Mais Plutarque, ce sage par excellence, est si généralement estimé, et a un si grand nombre de lecteurs, qu'il s'en trouve quelques-uns qui ne saisissent pas le vrai sens de plusieurs mots qui sont véritablement difficiles à expliquer aujourd'hui, et qui, du temps d'Henri II, avaient un sens bien différent de celui que nous leur donnons maintenant; c'est pour applanir ces difficultés, et rendre à cette classe de lecteurs le Plutarque plus facile, que nous en donnons l'explication avec des exemples.

N. B. Le chiffre romain indique le Tome, le premier chiffre arabe, la seconde édition; celui entre deux parenthèses, la première.

Digitized by Google

ADONC, donc, partant, ainsi.

ADONQUES, ainsi, donc.

AFFERMER, *afferme*, affirmer, affirme. *Clodius afferme que les registres de Rome*; Clodius affirme que, etc. I, 217 (244).

AFFINER, tromper, attirer dans un piége; comme dans cette phrase de Plutarque, I, 7 (7): « Par quelque ruse l'affina, de « sorte qu'il le fit coucher avec AEthra ».

AFFINER, aiguiser, éclairer. *Affine la raison*, XIII, 3 (ix); éclaire la raison.

AFFIQUET, *Affiquets*, chiffons, vaine parure de femme, joyau, bijou.

AFFOLER, blesser le cœur, être presque fou, affaiblir, décourager, nuire à quelqu'un, causer quelque perte. *Se trouvant sans armes les affola*, XX, 65 (73); se trouvant sans armes les affaiblit. *Ils le gasterent et l'affolerent encore*, VIII, 178 (209); ils le gâtèrent, et le rendirent encore plus fou.

A FORCE, par force. *Il prit à force leurs filles*; il prit par force, il enleva leurs filles.

AFFUBLER, vêtir, couvrir. *La teste affublée*, II, 196 (219); la tête couverte.

AGU, *Agus*, aigu, aigus.

AGUET, de propos délibéré.

AGUESTER, tendre des embuches ou des piéges, épier, guetter. *Voyez la ruse d'Alcibiade*, II, 316 (354).

AHAN, cri de fatigue, soupir que font entendre dans leurs travaux les boulangers, bucherons, etc.

AHEURTÉ, obstiné, entêté.

AINÇOIS, volontiers, *libenter*.

AINS, mais; *ains sont coustumierement personnes de cueur failly*; mais sont ordinairement personnes lâches, viles, sans cœur.

AIXIEU, essieu.

ALENCONTRE, envers, à l'égard, *préposition*.

ALLECHEMENT, une amorce.

AMONT, en haut; *tiré amont*, monté.

APPAREILLER, préparer; *appareillé un souper*, préparé un souper;

APPAROIR, paroître.

APPELLATION, *nom. Appellation plus vénérable*, II, 266 (298); nom plus vénérable.

Digitized by Google

APPERT, il appert (terme très-usité dans Amyot). Il est certain, constant, évident, on ne doute point.

APPETER, désirer.

APPETISSER, diminuer.

APPÉTISSEMENT, diminution.

APPORT, abord, affluence. *Apport quelconque d'estrangers*, abord, affluence quelconque d'étrangers.

APPREUVER, *Appreuve*, approuver, approuve.

ARGU, fâcherie. *J'ai la tête pleine d'argu*, de fâcherie.

ARGUCE, *Argutie*, finesse, subtilité.

ARMET, casque.

ARGUER, démontrer, découvrir, donner à connoître, établir, blâmer, accuser; du mot latin *arguere*.

ARZ, ARS, ARSE. Brûlé, consumé, réduit en cendres.

ASPRE. Bataille aspre, rude, sanglante, terrible.

ASPREMENT, vivement, rudement, ardemment.

ASPRESSE ou *Aspreté*, dureté, austérité, sévérité.

ASSENER, viser, tuer, frapper.

ATOURNER, orner, parer : d'où est venu le mot *atour*, dame d'atour de la reine.

ATTRAIRE, attirer.

ATTREMPANCE, ordre, règle, modération.

ATTREMPER ou *Attramper*, modérer. *Ses mœurs estoyent fort attrempées*, III, 239 (269); ses mœurs étoient fort modérées.

ATTREMPEEMENT, avec douceur, modération, d'un air calme.

AUCUN, quelqu'un.

AUCUNS, quelques-uns; *aussi y en eut aucuns qui se rengerent*; aussi il y en eut quelques-uns qui se rangèrent.

AUCUNEFOIS, quelquefois.

A VAL, *emmena à val*, entraîna au courant; *aval de roupte*, *fouir aval de roupte*, fuir à toute jambe, être en déroute, comme une armée vaincue, I, 104 (114).

AVALLER, abaisser, descendre. *Lui avalla sa robe*, IX, 121 (139); lui abaissa sa robe.

AYANTUREUX, audacieux, téméraire, présomptueux.

AVILÉR, avilie. *Avilez d'aller faire la cour aux barbares*, IV, 324 (369); avilis que d'aller faire la cour, etc.

Digitized by Google

B.

BALLER, danser.

BANQUETER, manger, faire festin, festoier.

BARBARESQUEMENT, d'une manière, d'un ton barbare, dur. *Parla barbaresquement à Andromachus*, III, 104 (116); parla d'une manière barbare à Andromaque.

BARICAVE, fondrière.

BASTINER, espèce de selle.

BEGUOYEMENT, commencement; *beguoyement de la goutte*, IV, 444 (504); commencement de la goutte.

BENDER, *verbe*, mettre quelqu'un dans l'embarras; *se bender*, se liguer.

BENEFICENCE, bienfaisance.

BESOGNE, travail.

BESOGNER, travailler. *Besogner des mestiers*, travailler à des métiers.

BESTIAL, bétail.

BLASON FUNEBRE, oraison funèbre.

BLASONNER, louer, médire, déchirer, plaisanter, se moquer; *blasonnoit de ce qu'il étoit chauve*, IX, 295 (340); plaisantoit de ce qu'il étoit chauve.

BORDEAU, bordel, lieu de débauche.

BOUGETTE, bourse, petit coffre.

BOUTER, former des boutons; effet du printemps sur les plantes qui poussent des boutons avant de fleurir, I, 261 (294).

BOUTÉE, caprice, passade, boutade, fougue. *Mais cela ne fut pas pour une boutée seulement*, II, 194 (217); mais cela ne fut pas pour un caprice, un moment de fougue, etc. *Par boutées*, de temps en temps; *en leur monstrant visage par boutées*, IV, 191 (217); en leur montrant visage quelquefois, de temps en temps.

BRAMER, crier, braire comme un âne.

BRANLE, doute, incertitude.

BRANLER, être incertain, sans détermination fixe, hésiter, fléchir; *le commun peuple flottoit et branloit en ce doupte*, I, 220 (247);

Le

Digitized by Google

le commun peuple flottoit et était incertain en ce doute. *Ses gens qui branloient*, ses gens qui commençoient à fléchir sous les efforts de l'ennemi, IV, 477 (541).

Bransle, danse; *bransle de la grue des Deliens*, I, 34 (36); danse de la grue des Déliens.

Brasser, fomenter; *brassoit cette menée*, fomentoit cette menée.

Brebiette, jeune brebis, II, 240 (268). C'est le surnom donné à *Fabius Maximus*.

Brocher, piquer; *se sentoit broché des esperons*, IV, 25 (27); se sentoit piqué des éperons.

Brouée, brouillard, brume.

Brouillas, brouillards, vapeurs.

Buffe, soufflet.

Buletin, mot d'ordre, le mot du guet; *capitaines de petits buletins*, IX, 161 (186); capitaines ayant le mot d'ordre.

Buye, vase en forme d'aiguière destiné aux sacrifices des anciens. On y enfermoit aussi les cendres des grands hommes.

C.

Cabasset, sorte d'arme qui couvroit la tête. Voyez Plut., VIII, 340 (396), et la mort de Brutus, IX, 178 (206).

Carme, vers, du mot latin *Carmen*.

Carraque, vaisseau de mer rond, de grand port et de grande capacité.

Cault, *Caulte*, rusé, fin, astucieux.

Cautement, *cauteleusement*, avec adresse, avec finesse.

Cavain, cavité.

Ceans, dedans, ici; *fais cela quand tu sortiras de ceans*, III, 112 (125); fais cela quand tu sortiras d'ici.

Celle, cette; *celle grave briefveté de parler*, IX, 98 (112).

Ceps, fers des prisons, instrument de bois dedans lequel on met le col et les pieds des malfaiteurs.

Chaignon, chignon; *lui donna sur le chaignon du col*, IV, 193 (219); lui donna sur le chignon du col.

Chalit, bois de lit.

Chaloir, prendre soin, avoir soin, se soucier de quelque chose;

Digitized by Google

Ne chaloir point, négliger, manquer ; *il n'en chault pas beaucoup*, peu importe.

Charton, cocher, conducteur d'un char.

Chef, cap ; *sur un chef en la coste de la mer*, III, 405 (451) ; sur un cap en la côte de la mer.

Chenu, tête blanche et chauve.

Cheoir, tomber, rejaillir ; *étoit cheut de travers*, IV, 191 (217) ; étoit tombé de travers.

Chere, visage, air, contenance ; *chere basse et morne*, un air, le visage triste et morne. Voyez la punition des Vestales, I, 242 (272).

Chesneau, jeune chêne.

Chevaler, courir après quelqu'un à cheval ; *le fit chevaler*, IX, 136 (156) ; fit courir des cavaliers après lui.

Chevance, héritage, fortune.

Chevaucher, aller à cheval ; *qui la chevaucha toute*, VIII, 234 (273) ; qui la parcourut toute à cheval.

Chevaucheur, cavalier, homme à cheval.

Chicheté, mesquinerie, vilainie, avarice : du mot *chiche*, avare.

Chole, courroux, ire, colère ; *ils coururent incontinent en chaude chole*, III, 130 (145) ; ils y coururent incontinent en colère.

Chopper, faire un faux pas, heurter contre quelque chose.

Coche, truye, fente, hoche, crénelure, entaillure, incision ; *de petites coches aux endroits où les dents*, 116 (131) ; des petites hoches aux endroits où les dents, etc.

Colbeau, corbeau.

Collation, comparaison.

Colliger, *verbe*, ramasser, conclure.

Conference, rapport, conformité ; *il y a peu de conference entre eulx*, I, 403 (453), il y a peu de conformité entr'eux.

Conferer, comparer. Plutarque *confere* ou *compare* les vies de Thésée et de Romulus.

Confrarie, confrairie, confrerie.

Contemnement, mépris, dédain ; du mot latin *contemptus*.

Contendre, débattre contre quelqu'un, disputer.

Contraux, actes, contrats ; *les contraux des hommes*, les contrats des hommes, I, 170 (189).

Contremont, de bas en haut.

Digitized by Google

Convif, festin, banquet.

Convives publiques, festins publics établis par Lycurgue; *au lieu du convive*, au lieu du festin public, où l'on prenoit ses repas; I, 164 (182).

Convoyer, accompagner; *sa femme qui le convoyoit*, III, 201 (226), sa femme qui l'accompagnoit.

Cordelle, lacet pour robe, pour corps de jupe; parti, faction, I, 358 (402); *avoient ja tiré à leur cordelle*, avoient déjà attiré à leur parti.

Coste, *de coste luy*, VIII, 168 (198); du même côté que lui.

Couard, lâche, poltron.

Couardise, lâcheté, poltronerie.

Coule, blâme.

Courir sus, aller au devant, marcher pour faire la guerre.

Courratier, *couratier*, médiateur, espion, entremetteur, courtier; vient du mot *courir*.

Courtine, rideau de lit.

Courtisanie, galanterie, débauche; *mener le train de courtisanie*, VIII, 182 (213); mener le train de galanterie d'une courtisane.

Coustau, côteau.

Coust, du mot *coûter*, coût, frais; *à ses cousts et despens*, II, 303 (340); à ses frais et dépens.

Coy, *Coye*, tranquille, paisible; *se tenir coy*, n'oser bouger, n'oser remuer, n'oser se montrer. *Lui donna coye audience*, II, 423 (474); lui donna paisible audience. *De pied coy*, de pied ferme.

Crespe, crépu; *les cheveux crespes*, les cheveux crépus.

Croppe; *croppes des montaignes*, croupes des montagnes.

Croupté, formant croûte, un peu dur; formant un précipice, I, 102 (113). Il y parle de la grande place de Rome.

Cueux, chef de cuisine, pierre à aiguiser; *maistre-cueux*, cuisinier en chef.

Cure, souci, inquiétude, tristesse.

Cuyder, penser, croire, faire; *cuyder divertir de ce propos*, faire divertir, détourner de ce propos, I, 26 (27). *Cuides-tu*, pense-tu.

Digitized by Google

D.

DEA, certes, certainement, assurément. D'où est venu le mot *oui-da*, *non-da*.

DEBTEUR, débiteur, celui qui doit.

DECHASSER, chasser; *dechasser en exil*, exiler.

DEDUIT, *Deduyt*, passe-temps, plaisir.

DEJETTER, tomber; *dejettez au plus bas*, tombez, précipitez au plus bas.

DELIVRE, leste, agile, souple, I, 180 (201).

DEMENER, porter; *demenant grand dueil*, portant un grand deuil.

DEMEURANCE, domicile, habitation.

DEPARTIE, départ; *cruelle departie*, malheureux jour. *Henri IV.*

DEPARTIR, départ.

DEPARTIR, partager, diviser, s'en aller, s'éloigner.

DEPARTEMENT, partage, division.

DEPLORATION, plainte, regret.

DEPORTER, désister; *mais finablement il s'en deporta*, IV, 263. (299); mais finalement il s'en désista.

DESARROYÉ, troublé; *estre en desarroy*, sans ordre, III, 107 (119).

DESBOUCHER, se découvrir, se faire connoître; *alors Martius se desboucha*, II, 432 (484); alors Martius se fit connoître.

DESCEU, insu; *si ce ne fut à son desceu*, III, 331 (369), si ce ne fut à son insu.

DESCONFIRE, *Deconfire*, battre, vaincre les ennemis.

DESCONFITURE, défaite, perte d'une bataille.

DESCONVENUE, *Deconvenue*, malheur.

DESCOUVERTURE, découverte, révélation.

DESFORTUNE, malheur.

DESHONTEEMENT, ayant perdu toute honte; *s'alloyent deshonteement mocquans*, VII, 111 (131), s'alloient ayant perdu toute honte, moquans.

DESLACHÉ, lâché, tiré, lancé; *qui lui fut deslachée de dessus la muraille*, VIII, 229 (267); qui fut lancée de dessus la muraille.

Digitized by Google

Despendre, dépenser, employer.

Desplaisant, fâché, triste, mélancolique. Voyez Plut. t. I, 33 (35), où il raconte la mort d'Ariane, et le chagrin de Thésée.

Destourbier, ou *Destourbement*, dérangement, empêchement, trouble; *aussi luy firent ils beaucoup de destourbier*, III, 438 (489), aussi lui firent-ils beaucoup de trouble, de dérangement.

Destrousser, dépouiller, piller.

Destrousse, pillage, dépouille, butin.

Desvoyer, *verbe*, s'égarer, se tromper, se perdre.

Devaler, descendre.

Devante, *Devanteau*, *Devantel*, ou *Devantier*, un tablier de femme; *Ceincts de beaux devantez ouvrez à l'aiguille*, III, 70 (79); ceints de beaux tabliers faits à l'aiguille.

Devis, paroles, discours, entretiens.

Deviser, parler, jaser, causer, raconter, redire.

Dextrement, adroitement.

Differentement, différemment, diversement.

Differenter, diversifier; *différenter les viandes*, VIII, 300 (348).

Dilation, délai, retard; *dilation de la bataille*, VIII, 356 (415).

Dilayer, signifie quelquefois, dans Amyot, temporiser, user de délai, gagner du temps, tarder; *dilayans ainsi sous ces couleurs*, I, 357 (402); gagnant ainsi du temps sous ces couleurs.

Disceignir, défaire; *Brennus disceignit son espée*, II, 119 (133).

Discord, dissention, dispute.

Discours *leus ès bonnes histoires*, lus dans les bonnes histoires.

Diverse, différente; *sorte toute diverse des autres*, manière toute différente des autres.

Domestique, ami, vivant ensemble; *et le voulut avoir pour domestique*, I, 97 (112); et le voulut avoir pour ami intime.

Donques, donc, *particule*.

Douloir, se plaindre, gémir, compâtir.

Dramer, épargner, lésiner; *alloit dramant son or et son argent*, III, 24 (29); alloit épargnant son or et son argent.

Dresser, diriger, prendre; *dresserent leur chemin en Italie*, prirent le chemin de l'Italie. *Dressez à la marine*, exercez à la marine.

Digitized by Google

Droitturier, droit, équitable, sincère, raisonnable.

Duit, *Duire*, dresser, accoutumer, être propre, prendre plaisir à quelque chose. *Duits à la marine*, dressez à la marine.

E.

Emblée, ruse, finesse; *prendre une ville d'emblée*, prendre une ville par ruse.

Embler, prendre, ôter, enlever par surprise, ou autrement; *où ils emblerent une putain*, Plut. t. II, 218 (244); où ils enlevèrent une fille prostituée.

Emender, *Emendoit*, corriger, corrigeoit, du mot latin *emendare*, réformer, ôter les défauts.

Emmeslé, obscur, embrouillé.

Emorche ou *Amorche*, amorce, appât; *amorché*, amorcé.

Empestré, embarassé, gêné; *si demoura empestré de ce coup*, IV, 14 (16); il resta aussi embarassé de ce coup.

Emplir, *Emplit*, remplir, remplit.

Empoint, *bien empoint*, bien garni, bien fourni. *Malempoint*, mal ajusté, mal en ordre, sans propreté.

Enamourer, aimer, chérir; *s'estans tous deux enamourez*, III, 171 (191); s'étant tous deux aimez, chéris.

Encombre, malheur, calamité, obstacle, empêchement, adversité; *par martiale encombre*, XX, 46 (52); par martiale adversité.

Encommenser, *Encommencées*, commencer, commencées.

Encontre, malheur. Ce mot veut dire aussi issue, succès. *Il y avoit, disoit-on, plusieurs signes qui luy en promettoyent bonne encontre*, I, 231 (259)).

Endemenée, folâtre, emportée, lascive, encline, ayant du penchant; *car cette fleur d'âge est chatouilleuse, et endemenée à prendre tous ses plaisirs*, XHI, 57 (44); car cette fleur d'âge est chatouilleuse, et naturellement portée à prendre tous ses plaisirs.

Enflambé, enflammé; *le visage devenoit rouge et enflambé*, VIII, 224 (262).

Enfondrer, s'enfoncer.

Digitized by Google

ENFONDRANT, tendre, dans lequel on s'enfonce; *ou le mol et enfondrant*, VIII, 155 (183), ou le mou et le tendre.

ENGARDER, empêcher de faire quelque chose, s'abstenir soi-même d'une chose.

ENGIN, machine, instrument de guerre dont les anciens se servoient dans leurs siéges, avant la découverte du canon.

ENHORTER, *verbe*, exhorter.

ENSEPULTURÉ, enterré, inhumé, qui a la sépulture.

ENTREMETTRE *du gouvernement*, se mêler, se charger, entreprendre les affaires publiques.

ENTRETENEMENT ou *Entretenance*, entretien, réparation.

ÈS, dans, chez, *préposition.*

ES-UNS, *ès-autres*, chez les autres.

ESBAT, passe-temps.

ESBATEMENT, passe-temps, fête, récréation.

ESCHARCEMENT, avec ménage, en épargnant.

ESCHARCETÉ, économie, épargne, ménage.

ESCHAUGUETER, épier, guetter.

ESCHOGUETTE, sentinelle, espion, II, 279 (312).

ESCORGÉE, *Ecourgée*, un fouet.

ESJOUIR, réjouir.

ESLIRE, choisir.

ESMOUVOIR, agiter, instiguer, fomenter, provoquer.

ESMOY, souci, chagrin, inquiétude.

ESPANDRE, *Espandue*, répandre, répandue, célèbre; *sa vaillance étoit espandue par toute la Grece*, I, 51 (56); sa vaillance étoit célèbre par toute la Grèce.

ESPARGOUTTE, plante, qui est la crapaudine hérissée, *sideritis hirsuta*, IV, 415 (471).

ESPE, épais, dense; *brouillas espe*, brouillard épais.

ESPIE, espion; *Camillus estant adverti par ses espies*, II, 110 (123); Camille étant averti par ses espions.

ESPRAINTE, exprimée, tirée, pressée; *espraintes à force de joye*, II, 267 (298); tirées à force de joie.

ESPRENDRE, surprendre, s'emparer.

ESSOINE, absence, excuse; *il allega pour son essoine*, IV, 206 (234); il allégua pour son excuse.

Digitized by Google

Essoinier, pardonner, excuser.

Establisseur, fondateur.

Estanson, étançon, échalas.

Ester, assister, être, demeurer quelque part, rester; *il leur persuada d'ester à droit*, I, 303 (341); il leur persuada de rester à droite.

Estoupper, boucher, fermer; *qui lui avoit estouppé le conduit de la voix*, VIII, 44 (163); qui lui avoit fermé le conduit de la voix.

Estour, combat, assaut des villes; *ne demandant que la guerre et l'estour*, IV, 137 (155); ne demandant que la guerre et les combats.

Estourbillon, tourbillon.

Estrange, remarquable, *cas estranges*, faits remarquables.

Estrange, signifie aussi étranger, lointain; *ceux qui ont voyagé en pays estranges* : Amyot aux lecteurs, I, xxxij (xxiv); ceux qui ont voyagé en pays étrangers.

Estranger, indisposer, désunir, détacher, dégoûter, éloigner, changer; *le peuple qui estoit ja estrangé de voulonté*, IX, 254 (292); le peuple qui avoit déjà changé de volonté.

Estreindre, retenir, presser, serrer; *estreindre, estraint, estrainte*, renfermer, renfermé, renfermée.

Estrainte *en peu de paroles*, renfermée, comprise dans peu de paroles, I, 186 (208).

Estriver, *verbe*, contester, se mettre sur les rangs pour remporter le prix, débattre contre quelqu'un, disputer.

Estrousser, faire la criée, crier les biens, les domaines publics; *au lieu où lon estroussoit les fermes*, II, 311 (349); au lieu où on faisoit la criée des fermes.

Exclamer, s'écrier, du mot *exclamare*.

Excogiter, penser, réfléchir.

Exercite, armée; du mot latin *exercitus*.

Exercité, exercé; *exercitez en la langue grecque*, familiers avec le grec, le possédant très-bien.

Digitized by Google

F.

FAILLIR, se tromper, être dans l'erreur; *mais ils faillent à l'accent*, mais ils se trompent à l'accent.

FAILLIR, manquer.

FANTASIE, fantaisie.

FANTASME, fantôme.

FAULTE, besoin, indigence; *plusieurs choses dont ils avoyent faulte*, II, 209 (235); plusieurs choses dont ils avoient besoin.

FEABLE, qui reconnoît le fief, le droit d'un seigneur.

FEÉ, *malheur feé*, VIII, 99 (116); malheur fatal, qui donne la mort.

FÉER, enchanter.

FELON, coupable, *cueurs felons*, mauvais cœurs.

FELONIE, trahison, perfidie, mauvaise foi.

FENER, faner.

FERIR, frapper, blesser.

FERU, frappé, blessé; *estant ferus d'une pluye poussée par le vent*, III, 135 (151); étant frappés d'une pluie poussée par le vent.

FIERT (*Qui*) *les oiseaux*, IV, 76 (87); qui blesse les oiseaux.

FEVRE, ouvrier en métal.

FEUTRE, *feultre*, étoffe.

FIANCE, confiance, assurance, foi, sûreté, promesse; *fiance en la faveur des dieux*, IV, 396 (450); confiance en la faveur des dieux.

FILÉ, filet, instrument de pêche.

FILLETE, *filliete*, jeune fille.

FINER, obtenir, terminer, venir à bout d'une chose; *ce qu'ils avoyent peu finer*, IX, 45 (52); ce qu'ils avoient pu obtenir.

FLORIR, fleurir.

FLOUET, fluet, délicat.

FONCEAU, fond, profondeur; *les coustaux au fonceau desquelz*, I, 394 (443), les côteaux au fond desquels, etc.

FONDES, fronde à jeter, lancer les pierres; dépôt public, bourse douane.

FONDRIERE *d'ignorance*, abîme d'ignorance.

Digitized by Google

FORBAN, exil, coquin.

FORBANNIR, exiler, voler, dérober.

FORCLORE, *forclost*, exclure, exclut, interdire l'entrée.

FORFAIRE, *forfeit*, commettre, commis un crime, une grande faute.

FORS, *forse*, sinon, excepté.

FORSAIRES, forçats, matelots; *mais des forsaires et des gens de rame, non*, IV, 166 (189); mais des matelots et des gens de rame, non.

FORTRAIRE, *tirer hors*, du mot *traire*, *tirer*, et *fors* qui signifie *hors*; *l'avoit fortrait de son bon sens*, VIII, 359 (418); l'avoit tiré hors de son bon sens.

FOURMAGE, fromage.

FOURVOYER, s'égarer, se conduire mal.

FRUITION, jouissance, possession.

FUITIF, fugitif.

FUSTE, galère à deux rangs de rames.

G.

GARSE, *Garce*, jeune fille. Ce mot, très-en usage chez nos ancêtres, est aujourd'hui banni de la bonne société; il est relégué dans les halles, où il est même regardé comme une injure.

GARSONNET, jeune enfant.

GAST, dégât.

GAUDIR, se réjouir, se moquer en riant; *estre gaudy*, être plaisanté, raillé.

GAUDISSERIE, jeu, risée, plaisanterie.

GAUDISSEUR, railleur.

GECT, jet.

GEHENNER, tourmenter, donner la torture.

GEHENNE, ou *Genne*, torture, prison.

GENOIL, genou; *genoil en terre*, VIII, 336 (391); genou à terre.

GEOLE, prison. Le mot *geolier* vient de géole.

GESINE, état d'une femme en couche; *et fit la dame une pi-*

Digitized by Google

teuse gesine, IX, 102 (102); et fit la dame des couches pitoyables.

Gist, repose.

Gisans, reposans.

Gloutonnie, voracité, gloutonnerie.

Gourmander, faire débauche, faire de très-longs repas; *yvrogner et gourmander*, IV, 385 (437); ivrogner et faire de très-grands repas.

Gourmander *quelqu'un*, gronder d'une manière dure.

Gravir, grimper, monter avec peine en se traînant.

Greves, bottes.

Grever, chagriner, inquiéter, courroucer.

Grief, pesant, difficile à supporter.

Griefvement, avec chagrin, difficilement.

Griefver, gréver, être à charge; *puisqu'ainsi est qu'il luy griefve*, IV, 98 (112); puisqu'ainsi est qu'il lui est à charge.

Guayer, *Gayer*, conduire, mener; *l'autre de vouloir guayer son cheval*, III, 48 (55); l'autre de vouloir conduire son cheval.

H.

Habiller, préparer; *le métier d'habiller à soupper*, I, 274 (309); le métier de préparer à souper.

Halecret, sorte de cuirasse, ou cotte de maille.

Hanter, *verbe*, fréquenter.

Hantise, *Huntoisie*, du verbe *hanter*, fréquentation.

Hargnes, querelles, reproches, tracasseries: du mot *hargneux*, difficile à vivre, critiquant toujours.

Harse, herse, porte en coulisse, dont on se servoit anciennement dans les forteresses et châteaux; *abbatre les grilles ens les harses*, VIII, 414 (449); abattre les grilles et coulisses.

Hault *à la main*, fier, arrogant; *le peuple qui estoit devenu hault à la main*, III, 335 (373); le peuple qui étoit devenu fier.

Héler, crier, boire ensemble, se réjouir; *les factionaires estoient obligés de heler*, IX, 202 (231), *note*.

Digitized by Google

Heur, bonheur.
Hoir, héritier.
Hoirie, succession, héritage.
Hors, maintenant. Ce mot signifie aussi quelquefois dans Amyot, *dehors*, comme dans ce passage, I, 330 : *ains y avoit ja long temps qu'il en estoit hors*; mais il y avoit déjà long-temps qu'il en étoit dehors, ou sorti.
Huis, *Huis*, porte d'entrée.
Huisserie, porte, garniture de porte.

I et J.

Idoine, du mot latin *idoneus*, convenable, capable.
Illec, *Illeque*, en ce lieu là.
Impetrer, obtenir; *j'impetrasse de toy une requeste si juste*, II, 456 (512); j'obtinsse de toi une demande si juste.
Impropere, reproche, déshonneur.
Improperer, reprocher, accuser, déshonorer.
Incontinent, *adverbe*, aussitôt.
Inconvenient, malheur, adversité. Voyez les adieux de Coriolan, II, 430 (482).
Innumerable, innombrable, du mot *innumerabilis*.
Ire, du mot latin *ira*, colère, courroux.
Issir, sortir, venir; *issir de moi*, venir de moi.
Ja, *adverbe*, déjà.
Jouvenceau, un jeune homme.
Joyaulier, jouaillier.

L.

Labeur, travail, fatigue, du mot *labor*.
Leans, en ce lieu, dans cet endroit; *es se tenoit léans*, VIII, 404 (438).
Légalité, amour des loix, de la justice.
Légumages, légumes.
Lice, chienne; lieu où l'on combat; *entrer en lice*, commencer le combat; *fuir la lice*, fuir le combat.

Digitized by Google

Liesse, joie, contentement, gaieté.

Liever, lever un malade pour le soulager; *quand on les esveille et qu'on les lieve*, VIII, 408 (443); quand on les éveille et qu'on les lève.

Logete, cabane, chaumière; *Marius sortant d'une logete*, IV, 302 (345); Marius sortant d'une chaumière.

Loise, permis, licite; *qu'il loise à la femme habiter avec qui il luy plaira*, I, 322 (362); qu'il soit permis à la femme d'habiter avec qui il lui plaira.

Loisible, permis.

Lourdaut, épais, stupide, sot, idiot.

Lourdois, *idem.*

Loyaument, loyalement.

Loyer, prix, récompense; loyer de la victoire, prix, gage de la victoire.

M.

Magnifier, célébrer, exalter par des louanges.

Mais, plus; *n'en pouvoir mais*, n'en pouvoir plus.

Malcontent, mécontent.

Malcontentement, mécontentement.

Male-faim, faim, misère.

Male foy, mauvaise foi. *Les Gaulois y faisoyent des tours de male foy*, II, 118 (133).

Male fortune, malheur; *il advint de male fortune*, il arriva par malheur.

Male grace, mauvaise grace, défaveur.

Mal gratieux *de nature*; dur, peu complaisant, bourru, brusque.

Malheureté, malheur; il signifie quelquefois *oppression; comme ses méchancetez et malheuretez avoyent mérité*, III, 236 (265); comme ses méchancetés et oppressions avoient mérité.

Male peine, avec beaucoup de peine, difficilement.

Malpropre, peu propre; *mais il estoit le plus malpropre du monde*, IV, 323 (368); mais il étoit le moins propre du monde.

Digitized by Google

MALTALENT, dépit, indignation.

MANANS, très-riches habitans, demeurans; *tous les manans*, IX, 212 (243); tous les demeurans.

MARCHANDISE, commerce; *la marchandise étoit tenue pour honorable*, I, 288 (324); le commerce étoit tenu pour honorable.

MARRIEN, *merrain*, bois pour la marine.

MAUVAISTIÉ, défaut, vice, méchanceté, malice.

MECHIEF, malheur, accident.

MENESTRIERES, femmes qui chantent ou jouent de quelque instrument dans les rues, ou dans les entre actes des spectacles; musiciennes.

MERCI, grace, miséricorde, protection, sauve-garde; *en la franchise de ta merci*, II, 54 (61); dans la franchise de ta sauve-garde.

MÉRITOIREMENT, à juste titre, avec justice, IX, 290 (334).

MESCHEANCE, malheur, infortune.

MESCHEOIR, venir mal, tourner à mal; *pourtant ne meschut-il jamais*, VIII, 433 (472); pourtant ne vint-il mal jamais.

MESPARTIR, *verbe*, partager, diviser, arranger.

MEURENT *la guerre à Théséus*, firent, déclarèrent la guerre à Thésée.

MEUR, *Meure*, mur, mure; *meures pour porter enfans*; mures, nubiles, en âge d'être mariées, de porter des enfans, I, 176 (196).

MEURTE, myrte, arbrisseau.

MISSIVE, lettre.

MOREAU, noir; *cheval moreau*, cheval noir.

MORRION, casque, heaume, ou habillement de tête de l'homme d'armes. Du temps de la chevalerie le morrion s'appeloit *armet*.

MORS, mordu, I, 333 (375).

MOTTE, tertre, monticule, petite colline. Voyez le combat d'Annibal contre Minutius, II, 262 (293).

MOULT, beaucoup; *il est moult joyeux, il a moult pleuré*; il est beaucoup joyeux, il a beaucoup pleuré.

MOYENNER, *verbe*, ménager.

MOYENEUR, entremetteur.

Digitized by Google

Muer, se dit des oiseaux lorsqu'ils sont dans la mue ; mais signifie aussi *changer*; *et mua de voulonté*; IV, 216 (245); et changea de volonté.

Murmurations, murmures, plaintes.

N.

Naveaux, navets; *les raves et naveaux*, Plut. III, 469 (523); les raves et navets.

Naves, *Naviaux*, vaisseaux; *carraques et grosses naves à l'ancre*. VIII, 181 (213).

Nonchaloir, ne pas se soucier de quelque chose, y être indifférent, négliger.

Nouvelleté, nouveauté, changement.

Nuissance, *nuisance*, préjudice, désavantage, tort, incommodité.

O.

Objicer, objecter, mettre ou jetter au-devant; *reproche que lon objice à Brutus*; IX, 100 (213); reproche que l'on objecte à Brutus.

Occire, *Occioyent*, tuer, tuoient, I, 196 (219).

Octtroyer, *Ottroyer*, accorder, donner.

Ottroy, don, concession; *ottroy de cest honneur*, don de cet honneur.

Offertes, offrandes; *te présente les offertes*, VIII, 424 (461).

Olif, olive; *oingts de huille d'olif*, VIII, 281 (327); oints d'huile d'olive.

Oncques, jamais, autrefois; comme dans cette phrase d'Amyot aux lecteurs, I, xlij (xxxiij) : *et tout ce qui onques a été de plus esmerveillable par l'Univers.*

Opportunité, occasion favorable.

Ord, *Orde*, vilain, malpropre; *doivent ils estimer ord et sale*, III, 320 (356); doivent-ils estimer vilain et sale, etc.

Ordir, *verbe*, ourdir, faire un tissu.

Orée, heure entière employée à quelque chose, *Hora*; entrée, bord, orage, tempête.

Digitized by Google

Orrs, présentement, tantôt, *adverbe.*

Orra, *Orrez*, dira, entendra, entendrez dire; *il orroit les plaintes*, il écouteroit les plaintes.

Ost, une armée.

Otieux, paisible, tranquille, oisif; *otieux spectateurs de leurs pertes*, II, 440 (494); tranquilles spectateurs de leurs pertes.

Oubliance, oubli; *mort d'oubliance*, mort d'oubli.

Oultrance; *faire la guerre à toute oultrance*, III, 24 (29); faire la guerre sans aucun ménagement, faire un combat à mort.

Outre cuidance, insolence, arrogance.

Outrecuider, s'en faire accroire, présumer trop de soi.

P.

Paction, pacte, convention, traité.

Pallis, palissade.

Palustre, de marais, marécageux; *de roseaux palustres*, IX, 102 (117).

Parangonner, comparer, réunir.

Paravant, auparavant, devant.

Paroi, muraille, mur, bord.

Parsonnier, copartageant, participant. Voyez le commerce de Caton, III, 446 (498).

Partement, départ; *sur l'heure de son partement*, IV, 93 (106); sur l'heure de son départ.

Parthisane, pertuisane, arme qui étoit une demi-pique ou halebarde.

Partir, partager, séparer; *ceux qui avoient parti et divisé*; VIII, 172 (202); ceux qui avoient partagé et divisé.

Partissant, distribuant, partageant.

Passe, passereau, moineau.

Pau, échalas, pieu, poteau; *chacun eut à couper un pau*, IX 75 (87); chacun eut à couper un pieu.

Paureux, peureux, craintif.

Peculiere, particulière.

Pendre, dépendre; *dont le salut pend de lui*, III, 166 (186); dont le salut dépend de lui.

Pennier,

Digitized by Google

Pennier, panier, corbeille.

Perdurable, durant long-temps, du mot latin *perduro*.

Perforcha, faire tous ses efforts; *se perforçoyent de gravir*, IV, 59 (68); faisoient tous leurs efforts pour grimper.

Parfumier, parfumeur.

Perruqué, bien frisé, bien poudré; *ces gras et perruques*, IX, 106 (122); ces gras et bien frisés.

Pers, yeux pers, yeux bleus.

Pertroubler, troubler, agiter. *Pertroublé*, agité, troublé.

Pertui, trou; *estroit pertui*, XX, 5 (7); petit trou.

Pestilence, peste.

Pirement, plus mal, de mal en pire; *pirement affectionnez envers Callicratidas*, IV, 322 (367); plus mal affectionnés envers Callicratidas.

Pitance, bonne chère, soit chair ou poisson, ou autre ragoût.

Plaiderie, plaidoirie.

Plege ou *Pleige*, répondant, caution.

Pleiger *et cautionner envers lui*, IX, 29 (33); répondre et cautionner envers lui.

Plantureux, fertile, abondant.

Porchier, *Porcher*, qui garde les pourceaux.

Porter, *verbe*. Outre la signification naturelle de *porter*, veut dire aussi quelquefois se *conduire*, I, 121 (133); *follement porté en sa charge*; follement conduit en sa charge, se porter, se conduire.

Poultre, jument; *il y eut une jeune poultre*, III, 204 (229); il y eut une jeune jument.

Pourchas, ou *Prochas*, profit, bénéfice, soin, travail.

Pourchasser, *Prochasser*, *Prouchasser*, poursuivre, rechercher.

Pourtraire *un homme au vif*, faire le tableau, le portrait de quelqu'un, peindre.

Prædagogue, précepteur, instituteur, maître, II, 304 (340).

Prefire, arrêter, déterminer.

Prefix, *avant le temps prefix*, avant le temps déterminé.

Preux, vaillant, courageux, hardi.

Prime face, d'abord, aussitôt.

Primices, prémices.

Digitized by Google

Primsault, d'abord, tout de suite, premièrement, du premier saut.

Privérement, familièrement, amicalement.

Proeme, *Proesme*, préface, exorde.

Prouveu que, pourvu que.

Propenser, projetter, méditer.

Prouvoir, pourvoir, *providere*.

Purité, pureté; *cette purité de son austérité première*, III, 401 (447); cette pureté de son ancienne austérité.

Putain, femme débauchée; se dit aussi d'un homme livré à la débauche des femmes. On ne se permet plus cette expression dans la bonne compagnie.

Male putain, II, 207 (231); femme mauvaise et débauchée.

Q.

Quand et eux; *s'en allerent quand et eux*, s'en allèrent avec eux, en même-temps; *s'exposent quand et eulx*, IV, 210 (238); s'exposent avec eux.

Quant, à l'égard; *mais quant au département des biens*, mais à l'égard du partage des biens, I, 275 (309 et 310).

Quarriere, carrière.

Que, tant, soit; *que fustes, que galiotes*, III, 18 (22); soit galères, soit galiotes.

Quittez, *Quitta*, faire quittance, tenir quitte; *Theseus lui quitta tout ce desdommagement*, Thésée le tint quitte de tout ce dédommagement.

Querir, chercher.

R.

Raccointer, fréquenter de nouveau, se reconcilier; *rappeller et raccointer Martius*, II, 444 (498); rappeler et se reconcilier avec Martius.

Raccoustrer, arranger, ajuster, réformer.

Raire, raser, tondre.

Ramentevoir, se rappeler, se ressouvenir.

Digitized by Google

RANDON, force, courage; *de grand randon*, VIII, 325 (378).

RATOUERE, souricière; *les secretains avec une ratouere*, IV, 400 (454); les sacristains avec une souricière.

REALEMENT, réellement, *adverbe*.

RESOURS, revêche.

REBRAS, pli, rebord; *chapeau à large rebras*, VIII, 231 (270); chapeau à large pli.

RECONFORT, soutien.

RECONVOYER, reconduire, accompagner.

RECORD, souvenir, mémoire.

RECORDER, se ressouvenir, se mettre en mémoire; du mot *recordare*.

RECOULLER, glisser, amollir, efféminer de nouveau; *il se laissa recoulller*, VIII, 297 (345); il se laissa glisser de nouveau.

RECOURIR, soulager quelqu'un de ses maux, délivrer; *quand il recourut Minutius des mains de Hannibal*, II, 297 (333); quand il délivra Minutius des mains d'Annibal.

RECREUX, fatigué, joyeux, las, n'en pouvant plus de fatigue.

RECUEIL, accueil, amitié; *Solon lui fit bon recueil*, Solon lui fit bon accueil.

REFERER, rapporter; du mot *referre*.

REFRENNER, réprimer, retenir, empêcher d'agir.

REGIBBEUR, qui regimbe; *regibbeur et donneur de coups de pied*, XIII, 13 (36).

REMENBRANCE, souvenir, mémoire.

REMENBRER, souvenir.

REMUNERER, récompenser.

RENGREGER, aggraver, appesantir.

RENGREGEMENT; *il lui fallut peu de rengrégement*, IV, 295 (338); il lui fallut peu de surcroît de mal.

REPETER, réduire; *que lon repetat severement*, IX, 300 (345); que l'on réduisit sévèrement.

RESCOUSSE, recherche, rencontre.

RESPITER, différer la peine, tirer de la mort; *respiter la vie à quelqu'un*, accorder la vie; *tu respitas de mort*, VIII, 447 (486); tu tiras de la mort.

RESSEANT, domicilié, qui réside quelque part; *ces femmes qui*

Digitized by Google

estoient resseantes en la ville, 338 (433); ces femmes qui étoient résidentes dans la ville.

Ressourdre, ressusciter, recommencer.

Restiver, répugner, résister, contrevenir à des ordres supérieurs.

Retraire, ressembler, avoir les traits de quelqu'un; *il sembloit retraire un peu de visage à Pisistratus*, II, 170 (190); il sembloit avoir un peu les traits de visage de Pisistrate.

Rieres, en arrière; *gardèrent le tableau riere eux*, III, 211 (237); gardèrent le tableau en arrière d'eux.

Riotte, dispute, querelle; *mais il y a de petites hargnes et riottes*, III, 11 (13); mais il y a de petites tracasseries et disputes, etc.

Rotine *d'usage*, routine d'usage.

Rouer, *Rouant*, circuler, circulant, roder; *rouant par les isles*, II, 42 (47); circulant, rodant dans les îles.

Roupte, déroute.

Routte, déroute; *fuittes, routtes et desfaittes*, II, 296 (332); fuites, déroutes et défaites.

Roussiau, roux, les cheveux roux.

Rovoyent, lisez *Rodoyent*, VIII, 384.

Royne, reine; *royne Antiope*, la reine Antiope.

Rurr, *verb. neutr.* jeter, lancer; *se ruerent sur lui*, se jetèrent sur lui. On dit aussi un cheval qui rue.

S.

Saillie, promenade, sortie, départ; *il limita les saillies des dames aux champs*, I, 326 (367); il limita les promenades des dames.

Saillir, sortir, jaillir.

Salade, armure des Romains; *salades et morrions tous de fer*, II, 143 (160). La salade étoit une espèce de casque fait de cuir, que les Romains portoient à la tête.

Sambuque, ancien instrument de musique, III, 273 (304 et 306). Voyez les observations, 478 (532).

Sapience, sagesse.

Digitized by Google

Sauveté, salut, sûreté; *les enfans estoient retournés à sauveté*, les enfans étoient revenus sains et sauf, avoient été sauvés.

Saye, sorte d'habit militaire.

Sayon, tunique, hoqueton, habit de guerre.

Scelerá, méchant, caché; *le plus sceleré acte du monde*, XX, 17 (19); le plus méchant acte du monde.

Scintille, étincelle; *scintille de bien*, VIII, 300 (349).

Secretain, sacristain.

Semblance, vraisemblance; *semblance de verité*, façon, apparence de vérité.

Semond, porté, engagé; *estant semond*, étant engagé; du mot *semondre*.

Senestre, gauche; du mot latin *sinistra*, la gauche.

Sente, sentier, petit chemin; *sente fort estroite*, IV, 59 (67); sentier fort étroit.

Seoir, être assis, siéger.

Serein, calme, beau temps; *ayant choisy un serein asseuré*, IX, 61 (71); ayant choisi un beau temps assuré.

Serve, servile, esclave; du mot *servitude*.

Seyer, *Seyent*, s'asseoir, s'asseyent; *où seyent les gouverneurs de la ville*, I, 325 (365); où siégent, où s'asseyent, où président les gouverneurs de la ville.

Signifiance, marque, témoignage, signe; *signifiance de regret après leurs maistres*, II, 23 (26); marque, témoignage de regret après leurs maîtres, etc.

Sottie, *Sotie*, sottise.

Soudard, soldat.

Soude, solde.

Souffrette, indigence, pauvreté, misère.

Souffreteux, indigent, pauvre, misérable.

Soulas, joie, plaisir, consolation.

Soulde, solde, *soulde publique*, deniers publics.

Souloir, *Souloyent*, avoir coutume, avoient coutume.

Sourt, *Sourdit*, jaillir, jaillit, sortir, éclater.

Sourt *un flux de langue*; coule, jaillit, sort un flux de langue; *la guerre sourdit*, VIII, 236 (276); la guerre éclata.

Digitized by Google

Souvenance, souvenir, mémoire.
Souvenante, souvenant, qui se souvient.
Souventefois, souvent, fréquemment.
Suader, persuader; du mot latin *suadere*.
Suasion, persuasion.
Subhastation, enchère, encan, proclamation faite par un crieur public; *ayant Sylla fait mettre en criée et subhastation*, VIII, 62 (73); ayant Sylla fait mettre en criée et à l'enchère.
Succeder *bien*, réussir, être favorable à quelqu'un; *qu'en celles qui succedoient bien pour lui*, III, 141 (157); qu'en celles qui lui étoient favorables.
Suffisance *de bien gouverner*; science, art de gouverner.
Suraagé, chargé d'années, très-vieux; *non comme roy ja suraagé*; non comme roi déjà très-vieux. Voyez les obsèques de Numa, I, 268 (301).
Sus, ainsi; *courir sus*, marcher contre; *mettre sus*, établir, organiser, accuser; *eut un œil crevé en voulant mettre sus un poinct*, eut un œil crevé en voulant établir un point, I, 315 (354); *remettre sus la ville d'Athenes*, rétablir Athènes.

T.

Tantieme, trentième.
Tare, défectuosité, déchet.
Targe, sorte de petit bouclier échancré.
Tendreur, molesse, tendresse.
Tenir, *Tiennent*, estimer, prétendre; *autres y en a qui tiennent que ce fut Romanus qui fonda Rome*, I, 66 (72), il y en a d'autres qui prétendent, pensent, que ce fut Romanus qui fonda Rome.
Terrienne, de la terre; *par un contemnement des choses terriennes*, II, 195 (218); par un mépris des choses de la terre.
Test, la tête.
Tetin, le bout de la mamelle des femmes.
Tissier ou *Tessier*, tisserand.
Tonnoirre, *Tonnoirres*, tonerre, tonerres.

Digitized by Google

Torse, trajet, traite; *longue torse*, VIII, 340 (395), long, pénible trajet.

Tourbe, troupe, bande; du mot *turba*.

Tourteau, petit pain; *empoisonné son pere dans un tourteau*, VIII, 103 (122); empoisonné son père dans un petit pain. *Tourteau*, gâteau.

Tourteau, est un diminutif du mot *tourte*, qui est un très-grand pain bis fait en rond, en usage dans le Midi de la France.

Translater, traduire.

Trefond, le fond de quelque chose.

Tremeur, tremblement, crainte, effroi; *il appaisa leur tremeur*, VIII, 216 (253).

Trier, choisir, séparer.

Triumphantement; *parée et acoustrée triumphantement*, II, 82 (92); parée et ajustée avec des ornemens de triomphe.

Tronche, tronc, souche, gros morceau de bois; *de grosses tronches de bois*, IV, 245 (279); de grosses souches de bois.

Trousse, carquois à mettre des flèches; *portant sa trousse sur ses espaules*, VIII, 483 (527).

Tuition, défense, soutien; du mot *tuitio*.

Tuition *de la liberté*; défense de la liberté, I, 356 (400).

Tumultuer, *Tumultoyent*; faire du trouble, faisoient du trouble; du mot *tumulte*, trouble, bruit, tapage, I, 346 (390).

Tureaux *de terre*, IV, 245 (279); des masses de terre.

U et V.

Un petit; *m'est un petit suspecte*, m'est un peu suspecte; *un petit de temps*, un peu de temps.

Us, usages.

Usance, usage, coutume.

Vefves, *femmes vefves*, femmes veuves.

Verisimilitude, vraisemblance.

Vest; *il vest*, il met, il se couvre.

Digitized by Google

VIATEUR, voyageur, du mot latin *viator*.

VIEIL, vieux; *homme vieil*, homme vieux.

VIEILLOTE; *ceste pauvre vieillote*, VIII, 232 (272); cette pauvre vieille.

VILLANNIE, vilenie.

VISROY, vice-roi.

VITUPERABLE, *Vituperé*, méprisé, dédaigné, digne de reproche; du mot latin *vituperare*, *vitupero*, blâme.

VOIR, *Voire*, vraiment.

VOIREMENT, vraiment, presque.

Fin de la Table des Mots surannés.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

SUR LE TRAITÉ

INTITULÉ

ESSAI SUR LES POÉSIES D'HOMÈRE.

CHAP. X, *p.* 20. On lit dans toutes les éditions d'Homère διάσι μίνυς. Barnès et Clarke, d'après ce traité, ont mis en note διάη, comme une variante. Barnès a regardé cela comme un AEolisme, au lieu de διάσι; quant à Clarke, il n'a fait aucune observation. Cependant il est évident que c'est la véritable leçon. διάη, est la troisième personne de l'imparfait de διάημι; et l'on voit par les deux imparfaits ἴσαλλεν et πεμάασκε, que c'est un imparfait qu'il faut ici. Je crois donc qu'on doit rétablir cette leçon dans le texte d'Homère, et corriger la traduction latine, où il faut lire *perflabat*, au lieu de *perflat*.

CHAP. XXXVIII, *p.* 33. On peut rendre littéralement ce vers en français, en traduisant : « Ulysse ayant « pesé dix talens d'or en tout ». πάντα n'est pas plus un pléonasme dans le grec, que les mots *en tout* dans le français. Mais les grammairiens se sont souvent plûs à chercher des figures dans les expressions les plus ordinaires, qui sont communes à toutes les langues et à tous les peuples. Il en est à-peu-près de même de l'exemple suivant; μάλα n'est pas plus un pléonasme dans le grec, que *certes* dans le français.

Digitized by Google

CHAP. XLIII, *p.* 41. Notre auteur a cru sans doute que le mot ἔχει, *il a*, est ici pour le mot ἀνέχει, *il soutient*; et c'est ainsi que ce mot a été entendu par les traducteurs qui l'expriment par *sustinet*. Il paraît qu'Æschyle l'avait entendu de la même manière; car il dit dans son Prométhée, *v.* 349 : « Atlas qui porte sur ses épaules « les colonnes du ciel et de la terre ». Cependant je crois qu'Homère veut tout simplement dire qu'il les avait en sa garde, ou qu'il en avait soin. C'est ainsi que l'a entendu le Scholiaste, qui dit que ἔχει signifie ici ἐπιμελεῖται, comme dans ce vers ci (Od. L. IV, v. 737), où Pénélope dit, en parlant du vieux Dolius son esclave

καί μοι κῆπον ἔχει πολυδένδρεον,

« Il a soin de mon jardin bien planté d'arbres ».

CHAP. LIV, *p.* 48. δυσομένου, futur, est dans l'exemple précédent pour δυομένου, présent. Quant à cet exemple ci, ce que notre auteur veut dire ne paraît pas aussi clair. Je dois remarquer d'abord, que dans toutes les éditions d'Homère, on lit εἴπῃσι. εἴπῃ, au subjonctif, paraît avoir été une ancienne leçon que notre auteur avait trouvée dans ses manuscrits. C'est un aoriste subjonctif qui a la signification d'un futur.

CHAP. LXXXIV, *p.* 65. Ce passage est très-embrouillé, et je ne l'ai pas bien rendu dans ma traduction. Voici, à ce que je crois, ce que l'auteur veut dire : dans les comparaisons ordinaires, on passe de l'objet dont on traite à l'objet auquel on le compare; c'est ainsi que dans l'Iliade, L. III, v. 2, Homère dit :

Τρῶες μὲν κλαγγῇ τ' ἰωκῇ τ' ἴσαν, ὄρνιθες ὥς.

Digitized by Google

« Les Troyens s'avançaient en jetant des cris comme « des oiseaux.... ». Dans celles dont il s'agit ici, et que notre auteur nomme *paraboles*, il commence par expliquer la chose qu'il prend comme objet de comparaison, et il lui compare ensuite l'objet dont il traite. C'est ainsi que dans l'Iliade, L. VI, v. 56, voulant comparer Pâris à un jeune cheval échappé et rempli d'ardeur, il commence par dire :

ὡς δ' ὅτε τις σταλὸς ἵππος ἀκοστήσας ἐπὶ φάτνῃ.

« Tel qu'un cheval qui est rassasié au ratelier..... ». Après avoir décrit en six vers son objet de comparaison, il revient à son sujet, c'est-à-dire à l'objet qu'il lui compare, par ce vers ci :

ὣς υἱὸς Πριάμοιο Πάρις.....

« De même Pâris, fils de Priam..... ». L'objet de comparaison est ce qu'il appelle παραπλησίων πραγμάτων παράθεσιν. L'objet comparé est ce qu'il nomme ἀνταπόδοσιν.

CHAP. CIII, *p.* 77. Il est plus facile de conjecturer ce que notre auteur a voulu dire, que de rétablir son texte qui est altéré. Il fait allusion à ce que dit Neptune (Il. L. XV, v. 189) : τριχθὰ δὲ πάντα δέδασται. τριχθὰ, *en trois parties* est le nombre limité dont il vient de parler. πάντα est le nom pluriel dont il parle ici ; et effectivement Homère n'a dit nulle part au singulier, ni τὸ πᾶν, ni τὸ σύμπαν, ni κόσμος, pour désigner l'Univers.

CHAP. CLXIX, *p.* 128. « Mais encore ceux qu'il « (Achille) honore le plus ». Il y a dans le texte κἀκείνων τιμιωτάτους ἀπεσαλκέν. J'ai corrigé, d'après l'avis de M. Coray, κἀκείνῳ (c'est-à-dire Ἀχιλλεῖ, à

Digitized by Google

Achille) τιμωλάλους. Cette correction est fondée sur Homère, qui dans l'Iliade, L. IX, v. 517, met dans la bouche de Phœnix qui parle de ceux qu'Agamemnon a envoyés pour députés à Achille, les mots suivans :

εἴ τε σοὶ αὖλῳ
φίλταλοι Ἀργείων.

« Et ceux des Grecs que tu chéris le plus ».

Sur le Traité de la Noblesse.

Chap. V, *p.* 172. Il y avait dans le manuscrit d'après lequel Wolf a publié ce traité ὑπολάλην, ce qui n'offre aucun sens. Il en a fait ἀξιολάλην, et M. Wyttembach a mis sa conjecture dans le texte, en disant qu'elle conserve *vestigia veteris lectionis*. Je crois qu'on peut plutôt donner cet éloge à la conjecture de M. Coray, qui lit : ἀνολάλην δὲ πάντες μαλιστα μισοῦσιν, à la lettre, *au-dessus de toute élévation*.

Fragmens.

Pag. 224. Voici ce vers :

ἐξάγαγε πρὸς φῶσδε καὶ Ἡλίου ἴδεν ἀυγάς.

La préposition πρὸς est un pléonasme, parce qu'elle est comprise dans le δε de φῶσδε, comme οἴκαδε est la même chose que πρὸς οἶκον. Aussi, Aristophanes le grammairien avait-il retranché cette préposition, suivant le Scholiaste de Venise, et il écrivait, ἐξάγαγε φῶσδε. Toutes les éditions portent πρὸ φῶσδε, et M. Heyne n'a point

Digitized by Google

parlé dans ses notes de la variante que Plutarque nous offre ici.

Pag. 267. Le grand Étymologiste dit, p. 422, *θάνατος, παρὰ τὸ θεῖν ἄνω τὰς ψυχάς.* C'est sans doute à cette étymologie que Plutarque fait allusion.

Pag. 270. Je ne puis me refuser à traduire ici le commencement du livre d'Hippocrate sur les songes, qui m'a été indiqué par M. Coray, et dans lequel ce que Plutarque ne dit ici qu'en passant, se trouve expliqué plus au long. « Celui qui saura tirer des conjectures « justes de ce qui se passe pendant notre sommeil, s'en « servira utilement dans tous les cas. Lorsque notre « ame est éveillée, employée au service du corps, elle « se divise en plusieurs parties, et ne s'appartient plus « à elle-même, mais elle se partage entre toutes les par- « ties du corps; savoir, toutes celles par lesquelles « nous recevons les sensations, l'ouie, la vue, le tou- « cher, le marcher, et l'action en général; enfin toutes » les facultés du corps. Elle n'est donc point maîtresse » de ses propres mouvemens. Mais lorsque le corps est « en repos, c'est l'ame qui est en mouvement, elle « s'empare de toutes les parties de ce corps, les régit « comme sa propre habitation, et elle fait à elle seule « toutes les fonctions du corps. Car, lors que le corps « est endormi, il ne sent plus, mais l'ame est éveillée, « elle discerne; elle voit les choses visibles, entend, « marche, touche, s'attriste, s'irrite. En un mot, elle « fait elle seule, pendant le sommeil, toutes les fonc- « tions du corps et de l'ame. Celui donc qui sait tirer « de justes conséquences de ce qu'elle fait alors, a fait « de grands progrès dans la sagesse ».

Digitized by Google

Tome XIII.

Sur le Traité comment on peut se louer soi-même.

J'ai dit dans une note sur le troisième chapitre de ce Traité, que ce Phrynis, que Timothée se glorifiait d'avoir vaincu, nous était absolument inconnu. Je me suis trompé. C'est sans doute celui dont Aristophane parle dans la comédie des Nuées, v. 971, comme d'un corrupteur de la musique. Le Scholiaste dit qu'il était né à Mitylène.

Fin des Observations.

Digitized by Google

TABLE
DES TRAITÉS
DE PLUTARQUE.

OEUVRES MORALES.

Tome Treizième.

COMMENT il faut nourrir les enfans, *page* 21 (3).
Comment il faut que les jeunes gens lisent les Poëtes, 67 (54).
Comment il faut ouir, 151 (146).
De la vertu morale, 190 (190).
Du Vice et de la Vertu, 230 (236).
Que la Vertu se peut enseigner et apprendre, 237 (243).
Comment on pourra discerner le Flatteur d'avec l'Amy, 245 (251).
Comment il faut refréner la Colère, 338 (355).
De la Curiosité, 381 (404).
De la tranquillité de l'Ame et repos de l'Esprit, 411 (437).
De la mauvaise Honte, 460 (491).

Tome Quatorzième.

De l'Amitié fraternelle, 3 (3).

Digitized by Google

Du trop parler, *page* 55 (61).
De l'Avarice et convoitise d'avoir, 102 (114).
De l'Amour naturelle des peres et meres envers leurs enfans, 123 (136).
De la pluralité d'amis, 142 (157).
De la fortune, 159 (176).
De l'Envie et de la Haine, 171 (189).
De l'utilité à tirer de ses ennemis, 181 (200).
Comment on peut juger de ses progrès dans la vertu, 210 (231).
De la Superstition, 253 (277).
Observations de l'Editeur, 283 (310).
Du bannissement ou de l'exil, 301 (331).
Qu'il ne fault point emprunter à usure, 338 (371).
Qu'il fault qu'un philosophe converse avec les princes et grands seigneurs, 357 (392).
Qu'il est requis qu'un prince soit savant, 371 (408).
Que le vice est suffisant pour rendre l'homme malheureux, 385 (423).
Comment on se peult louer soy-mesme, 395 (434).
Quelles passions et maladies sont les pires, celles de l'ame ou celles du corps, 428 (471).
Observations, 435 (479).

Tome Quinzième.

Les Préceptes de Santé, 3 (3).
Le Banquet des sept Sages, 36 (40).
Instruction pour ceux qui manient les affaires d'Etat, 106 (115).
Si l'Homme d'âge se doit encore entremettre

Digitized by Google

mettre et mêler des affaires publiques, 210 (232).
Les Dits notables des anciens Rois et grands Capitaines, 268 (295).
Les Dits notables des Romains, 352 (389).
Observations, 401 (444).

Tome Seizième.

Les Dits notables des Lacédémoniens, 3 (3).
Sommaire des anciennes institutions Lacédémoniennes, 108 (120).
Les Dits et Responses des dames Lacédémoniennes, 123 (136).
Les vertueux faits des Femmes, 132 (146).
Consolation envoyée à Apollonius sur la mort de son Fils, 207 (233).
Consolation envoyée à sa Femme sur la mort de sa Fille, 276 (308).
Pourquoi la justice Divine différe quelquefois la punition des malefices, 293 (328).
Que les Bestes brutes usent de la raison, 363 (407).
Que l'on ne sçauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Epicure, 393 (441).
Observations, 469 (521).

Tome Dix-septième.

S'il est loisible de manger Chair, 3 (3).
Si ce mot commun, *Cache ta vie*, est bien dit, 28 (31).
Les règles et préceptes de Santé, 43 (48).
De la fortune des Romains, 114 (125).
De la fortune ou vertu d'Alexandre, 152 (169).
D'Isis et d'Osiris, 219 (224).

Digitized by Google

Des Oracles qui ont cessé, et pourquoi, 335 (374).
Observations, 428 (479).

Tome Dix-huitième.

Les Symposiaques ou propos de tables, 3 (3).
Observations, 476 (531).

Tome Dix-neuvième.

Si les Athéniens ont esté plus excellens en armes qu'en lettres, 5 (3).
Que signifioit ce mot E'i, 28 (27).
Estranges évenemens advenus pour l'Amour, 60 (64).
Quels Animaux sont les plus advisez, ceulx de la terre, ou ceux de l'eau, 75 (82).
Lequel est le plus utile, le Feu ou l'Eau, 176 (196).
Du premier Froid, 187 (209).
Les causes naturelles, 223 (249).
Les Questions Platoniques, 255 (285).
De la création de l'Ame, 299 (335).
Sommaire du Traité de la création de l'Ame, 356 (401).
De la fatale Destinée, 358 (403).
Recueil de diverses preuves et argumens, 377 (427).
De l'Amour et de ses effets, 381 (429).
L'Amour n'est point jugement, 384 (433).
Observations, 389 (438).

Tome Vingtième.

De la malignité d'Hérodote, 3 (5).
Collation abrégée d'aucunes histoires romaines avec autres semblables Grecques, 69 (78).

Digitized by Google

De trois sortes de Gouvernement, principauté, estat populaire, et seigneurie, 105 (126).
Contre Colotes l'Epicurien. 113 (135).
Du Dæmon de Socrates, 177 (208).
Que les Stoïques disent des choses plus estranges que ne font les Poëtes, 251 (292).
Les contredits des Philosophes Stoïques, 257 (299).
Des communes conceptions contre les Stoïques, 334 (387).
Observations, 415 (481).

Tome Vingt-unième.

Vies des dix Orateurs, 3 (3)
Decrets proposez au peuple d'Athènes, 93
Comparaison d'Aristophane et de Menandre, 102 (101).
Les opinions des Philosophes, 111 (111).
Les demandes des choses Romaines, 243 (259).
Les demandes des choses Grecques, 352 (384).
Observations, 401 (441).

Tome Vingt-deuxième.

De l'Amour, 7 (5).
De la Musique, 194 (104).
De la Musique, traduction de M. Burette, 149 (165)
De la face qui apparoist dedans le rond de la Lune, 228 (249).
Pourquoy la prophetisse Pythie ne rend plus ses oracles en vers, 313 (345).
Des Fleuves et Montagnes, et des choses rares qui sont en iceux, 367 (405).
Observations, 413 (456).

Digitized by Google

Tome Vingt-troisième.

Préface, j.
Catalogue des Ouvrages de Plutarque, xxxix.
Vie d'Homère, 3.
Essai sur la vie et sur la poésie d'Homère, 10.
De la Noblesse, 161.

FRAGMENS.

Des Stromates, 211.
De la fête des Dédales à Platée, 220.
Si la prescience des choses futures est utile, 226.
De la Divination, 230.
Lettre sur l'Amitié, 231.
De la Tranquillité, 235.
Contre la volupté, 237.
Contre les richesses, 238.
Qu'il faut instruire les femmes, 239.
De la Calomnie, 241.
Contre la force du corps, 242.
Pour la beauté, 243.
De la Colère, 244.
Si la cupidité et la tristesse sont des affections de l'ame ou du corps, 247.
Si le siége des passions de l'homme est une partie de l'ame, ou si ce n'en est qu'une faculté, 256.
Du premier livre du Traité de l'Ame, 265.
De différens ouvrages, 273.
Pensées diverses, 276.
Chronologie, 283.
Table des mots surannés, 317.
Observations, 345.

Fin du vingt-troisième et dernier volume des Œuvres de Plutarque.

71722403
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google